







Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

REVUE

DE PARIS.



REVUE
DE PARIS.

TROISIÈME ANNÉE. — TOME X.

BRUXELLES.

LOUIS HAUMAN ET COMP^o.

1832.



Voyages.

AVENTURES

DE DEUX MISSIONNAIRES MORAVES.

J'extrais la relation qu'on va lire de la lettre d'un missionnaire morave ; heureux si, en modifiant quelques passages de son récit, je n'altère pas la simplicité poétique de ses descriptions.

. Le frère Samuel Liébisch (aujourd'hui membre de la conférence des Anciens de l'Unité), étant alors chargé de la surveillance générale des missions des frères sur la côte du Labrador, ses fonctions exigèrent qu'il fit une visite à Okkak, le plus éloigné au nord des établissemens moraves, et situé à cinquante lieues environ de Naïn, où il résidait. Le frère Turner fut désigné pour l'accompagner, et ils quittèrent Naïn le 11 mars 1822, au point du jour, avec un temps très-clair et les étoiles brillant dans le ciel. Leur traîneau était conduit par Marc, Esquimau baptisé, et un autre traîneau, monté par des Esquimaux, suivait celui des missionnaires.

Un traîneau esquimau est tiré par une espèce de chiens assez semblables aux loups par la forme. Comme les loups, ces chiens n'aboient pas ; ils hurlent d'une voix désagréa-

ble. Ils sont entretenus par les Esquimaux en meutes ou en attelages plus ou moins considérables, proportionnellement à la richesse du maître. Ils se laissent tranquillement enharnacher et atteler, quoique traités sans pitié par les Esquimaux païens qui leur rendent la vie dure et les nourrissent très-mal. Leur nourriture consiste en débris de viandes, en vieilles peaux, en morceaux de baleine pourris, etc., etc., et si cette provision leur manque, on les envoie chercher eux-mêmes du poisson mort ou des coquillages sur la grève.

Lorsque la faim tourmente ces pauvres chiens, il n'est rien qu'ils ne soient prêts à dévorer, et il est nécessaire, lorsqu'on les détèle, de cacher les harnais dans la maison de neige, pendant la nuit, de peur qu'ils ne deviennent leur proie, ce qui rendrait la continuation du voyage impossible le lendemain matin. Arrivés à leur halte de nuit, les voyageurs ôtent les harnais à leurs chiens et les laissent se creuser un trou dans la neige, où ils dorment jusqu'à ce que le conducteur les rappelle pour leur donner, au lever du jour, leur pâture quotidienne. Leur force et leur vitesse sont inimaginables, même avec l'estomac vide. En les mettant au traîneau, il faut prendre garde de ne pas les atteler de front. On les attache par des courroies séparées, de longueurs inégales, à une barre horizontale en avant du traîneau. Le plus vieux et le plus habile conduit la bande, courant à dix ou vingt pas des autres, dirigé lui-même par le fouet du cocher, qui est très-long et n'est bien manié que par un Esquimau. Les autres chiens suivent comme un troupeau de moutons. Si l'un d'eux reçoit un coup de fouet, il mord généralement son voisin, qui en mord un troisième, et ainsi de suite; mais je reviens à la relation de notre missionnaire.

Les deux traîneaux contenaient cinq hommes, une femme et un enfant. Chacun partit de bonne humeur, et toutes les apparences étant en faveur d'un bon voyage, on espérait atteindre heureusement Okkak au bout de deux ou

trois jours. Le sentier tracé sur la mer offrait une glace solide, et les voyageurs faisaient environ six ou sept milles par heure. Après avoir passé les îles, dans la baie de Naïn, ils s'éloignèrent considérablement de la côte, tant pour gagner la partie la plus unie de la glace que pour doubler le haut promontoire rocailleux de Kiglapeit. Sur les huit heures ils rencontrèrent un traîneau d'Esquimaux venant de la direction opposée. Après le salut d'usage, les Esquimaux venant de Naïn descendirent et entrèrent en conversation avec les Esquimaux étrangers, qui insinuèrent vaguement qu'il vaudrait peut-être mieux pour nos voyageurs de revenir sur leurs pas. Cependant, comme les missionnaires crurent que ces craintes étaient sans fondement, et que les Esquimaux ne voulaient que jouir un peu plus long-temps de la société de leurs amis, ils continuèrent leur route. Au bout de quelques lieues, leurs Esquimaux les avertirent qu'il y avait un mouvement sous la glace. Ce mouvement était encore à peine perceptible; mais en se couchant et baissant l'oreille on entendait un murmure sourd, comme le bruit d'un torrent qui s'élevait du fond de l'abîme. L'horizon restait pur, excepté vers le levant, où se montrait un banc de légers nuages, entrecoupés de quelques raies noires. Bientôt le vent du nord-ouest se mit à souffler et annonça un changement soudain dans l'atmosphère. Il était midi et il n'y avait encore aucune altération saillante dans le ciel; mais le mouvement de la mer sous la glace était devenu plus perceptible, de manière à alarmer les voyageurs, qui jugèrent prudent de se rapprocher du rivage. La glace présentait en plusieurs endroits des crevasses et des fissures dont quelques unes avaient un ou deux pieds de large; mais comme il en existe souvent de semblables dans les temps les plus sûrs, elles ne sont dangereuses que pour les nouveau-venus; les chiens les franchissent aisément et le traîneau suit sans risque.

Lorsque le soleil descendit à l'occident, le vent augmenta

et devint orageux : les bancs de nuages aperçus les premiers à l'orient commencèrent à monter, et leurs bandes noires s'agitèrent contre le vent. La neige était violemment balayée en tourbillons partiels, soit sur la glace, soit du sommet des montagnes. Au même instant le mouvement de la mer s'était tellement accru, que son effet fut très-extraordinaire et très-alarmant. Les traîneaux, au lieu de glisser sur une surface unie, couraient quelquefois rapidement après les chiens et semblaient bientôt après gravir avec difficulté une hauteur qui surgissait tout à coup; car l'élasticité d'un si vaste corps de glace, de plusieurs lieues carrées, supportée par la mer, occasionait parfois un mouvement oscillatoire assez semblable à celui d'une feuille de papier qui s'accommode aux ondulations superficielles d'une eau agitée. On entendait aussi, à diverses distances, des explosions soudaines, comme le bruit du canon, et qui étaient produites par les craquemens de la glace.

Les Esquimaux se dirigèrent donc en toute hâte vers le rivage avec l'intention de prendre leurs quartiers de nuit au sud du Nivak. Mais, comme il était évident que la glace allait se rompre et se disperser dans la pleine mer, Marc conseilla de tourner plutôt au nord du Nivak, où il espérait que le sentier pourrait encore être resté intact jusqu'à Okkak. Cet avis fut adopté; mais lorsque les traîneaux s'approchèrent de la côte, le spectacle qui s'offrit aux yeux des voyageurs fut vraiment terrible. La glace, détachée des rochers, était ballottée en tout sens et brisée en mille morceaux contre les précipices, avec un bruit horrible qui, mêlé au mugissement du vent, ôtait à la voix humaine presque toute possibilité de se faire entendre, tandis que la neige, tourbillonnant dans l'air, empêchait de voir aucun objet distinctement.

Le dernier espoir qui restait aux voyageurs était de gagner la terre à tous risques; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on put faire avancer les chiens effrayés,

la glace s'affaissant tour à tour au-dessous de la surface des rochers, et s'élevant au-dessus. Le seul moment propice pour aborder était celui où la glace se trouvait de niveau avec la côte : c'était une tentative excessivement hasardeuse; cependant, avec la miséricorde de Dieu, elle réussit, et les deux traîneaux atteignirent la plage.

A peine les voyageurs avaient-ils eu le temps de rendre grâce à Dieu de leur débarquement que cette partie même de la glace qu'ils venaient de quitter éclata de toutes parts, et l'eau, jaillissant de tous ses interstices, la couvrit et la précipita dans la mer. En un instant, comme si ce signal eût été attendu, toute la masse de glace qui s'étendait à plusieurs lieues de la côte, aussi loin que la vue pouvait aller, commença à se déchirer et fut engloutie sous d'immenses vagues. Ce fut un spectacle effrayant et sublime que ces larges plaines d'eau solide, s'élevant du sein des flots pour se heurter les unes contre les autres avec une violence qu'on ne saurait décrire, et avec un bruit comparable à l'explosion d'innombrables batteries. L'obscurité de la nuit, le mugissement de la mer, le choc des fragmens de glace et des vagues contre les rochers remplissaient les voyageurs d'une émotion solennelle ou d'une horreur qui les privait de la parole. Ils restèrent quelque temps accablés de l'étonnement que leur causa leur délivrance miraculeuse, et les Esquimaux païens eux-mêmes remercièrent Dieu avec reconnaissance.

Les Esquimaux commencèrent alors à bâtir une hutte de neige, à trente pas environ de la grève; mais avant qu'ils l'eussent terminée les vagues atteignirent l'endroit où avaient été laissés les traîneaux, et ils faillirent être emportés dans la mer.

Sur les neuf heures, les deux missionnaires, Marc et les autres Esquimaux, se glissèrent dans la maison de neige, remerciant Dieu d'avoir pour s'abriter ce lieu de refuge; car le vent était si froid et si violent qu'il fallait de grands efforts pour n'être pas renversé.

Avant d'entrer dans cette habitation, qui sert de tente temporaire aux voyageurs de ces parages, le frère Liébisch et le frère Turner ne purent s'empêcher de regarder encore une fois la mer, qui était maintenant libre de toute glace. Ils virent avec horreur, et en même temps avec reconnaissance, les vagues énormes fuyant devant la tempête, comme de hautes tours, et s'approchant du rivage où avec un fracas assourdissant elles se brisaient contre les rochers et remplissaient l'air de leur écume frémissante. Les voyageurs s'occupèrent ensuite de leur souper, et ayant chanté l'hymne du soir dans la langue des Esquimaux, ils se couchèrent pour dormir vers les dix heures. Ils étaient si serrés les uns près des autres que si l'un d'eux remuait il réveillait ses voisins. Les Esquimaux furent bientôt endormis; mais frère Liébisch ne put goûter aucun repos, en partie à cause de l'épouvantable mugissement des vagues, et en partie à cause d'un mal de gorge qui le faisait beaucoup souffrir. Le frère Turner réfléchissait aussi avec inquiétude aux dangers qu'ils venaient de courir, et les deux frères, tout en remerciant le Seigneur d'avoir échappé à une mort presque certaine, ne purent qu'unir leurs prières pour implorer son secours dans la situation critique où ils se trouvaient encore.

Si les deux missionnaires s'étaient endormis comme les Esquimaux, leur perte à tous eût été consommée cette nuit. Sur les deux heures du matin, frère Liébisch sentit tomber sur ses lèvres quelques gouttes d'eau salée qui filtrait à travers la toiture de neige. Quoique un peu inquiet de ce goût de sel, il attendit encore quelques instans pour donner l'alarme; mais à peine, en voyant les gouttes augmenter, avait-il appelé frère Turner, que tout à coup une vague épouvantable se brisa contre la maison et y répandit une grande quantité d'eau; puis une seconde lui succéda et emporta le fragment de neige placé en guise de porte devant l'entrée. Les missionnaires crièrent immé-

diatement aux Esquimaux endormis de se lever et de fuir. Ils furent debout en un instant; l'un d'eux s'ouvrit, avec un large couteau, un passage latéral, et chacun saisissant sa part des bagages, on les jeta aussi loin qu'on put de la grève. Le frère Turner aidait les Esquimaux, pendant que le Frère Liébisch, la femme et l'enfant, se retiraient sur une éminence voisine. L'enfant fut enveloppé dans une large peau, et tous les voyageurs se réfugièrent à l'abri d'un rocher, car il était impossible de lutter contre le vent, la neige et le grésil. Peu de minutes après, un brisant furieux emporta toute la maison, mais rien d'essentiel ne fut perdu.

Les voyageurs se trouvèrent une seconde fois délivrés du trépas le plus imminent; mais le reste de la nuit fut pour eux une épreuve pénible et remplie de tristes réflexions, avant que les Esquimaux eussent trouvé un endroit plus sûr pour y construire une maison nouvelle. Au lever du jour, ils n'avaient pu encore que creuser un trou dans un gros monceau de neige pour y mettre à l'abri la femme, l'enfant et les deux missionnaires.

Le frère Liébisch cependant n'y put supporter l'air étouffé et fut obligé de s'asseoir en dehors; les Esquimaux le couvrirent de peaux pour le tenir chaudement, son mal de gorge étant très-aigu.

Aussitôt qu'il fit jour, ils bâtirent une autre maison de neige, et quelque misérable que soit en tout temps cette espèce de tanière, ils furent très-heureux de pouvoir s'y introduire tous. Elle était large de huit pieds environ et haute de six ou sept. Ils se félicitèrent alors mutuellement de leur délivrance; mais ils s'aperçurent que tout n'allait pas le mieux du monde.

Les missionnaires n'avaient apporté que peu de provisions, tout juste ce qu'il en fallait pour le court trajet de Naïn à Okkak: Joel, sa femme, son enfant et Kassigiak, appelé le sorcier, n'avaient rien. Ils furent donc obligés de partager tout ce qu'ils avaient en rations quotidiennes,

parce qu'ils n'avaient aucune espérance de quitter prochainement cette plage et d'atteindre un lieu habité. Deux moyens seulement s'offraient à eux pour cela : le premier, en tentant le passage par terre à travers la montagne sauvage et déserte de Kiglapcit; le second, en attendant qu'une nouvelle gelée leur rendit le chemin de la mer, ce qui pouvait être long. Ils résolurent donc de se réduire à un biscuit et demi par jour. Mais comme il était difficile de satisfaire ainsi un estomac d'Esquimau, les missionnaires proposèrent de faire tuer un de leurs chiens, à condition qu'en cas d'une détresse qui les obligerait à recourir au même expédient, le second chien tué serait un de ceux de l'attelage des Esquimaux. Ceux-ci répondirent qu'ils y consentiraient volontiers s'ils avaient une marmite pour faire bouillir la viande; mais, n'en ayant pas, ils préféreraient endurer la faim, ne pouvant se décider à manger de la viande de chien crue. Les missionnaires restèrent alors dans la maison de neige, et chaque jour ils tâchaient de faire bouillir sur leur lampe assez d'eau pour prendre deux tasses de café chacun. Par la miséricorde divine, ils se conservèrent en bonne santé, et frère Liébisch fut guéri subitement, dès le premier jour, de son mal de gorge. Les Esquimaux montrèrent bon courage, et même le dur païen Kassigiak déclara qu'il convenait de remercier le ciel de les avoir sauvés, ajoutant que s'ils étaient restés un peu plus long-temps la veille sur la glace, ils auraient été fracassés contre les rochers. Kassigiak n'était pas sans sa part de malheur, ayant eu ses talons gelés et souffrant beaucoup. Le soir venu, les missionnaires chantèrent un hymne avec les Esquimaux, et répétèrent le même chant religieux matin et soir. Le Seigneur était présent avec eux et consolait leurs cœurs avec sa sainte paix.

Vers le soir du treizième jour, le ciel s'éclaircit et l'on put apercevoir toute la surface de la mer. Marc et Joël gravirent les montagnes pour faire une reconnaissance;

ils revinrent annoncer la nouvelle désagréable qu'on ne pouvait pas découvrir, même des hauteurs, le moindre morceau de glace, et que le dégel avait fondu celle de la côte de Nuasærnak. Ils furent donc d'avis qu'il n'y avait plus d'autre route qu'à travers la montagne de Kiglapeit.

Ce jour-là Kássigiak se plaignit beaucoup de la faim, probablement pour obtenir des missionnaires une plus forte ration que d'ordinaire. Ils lui firent observer qu'ils n'en avaient pas une plus considérable que la sienne, et lui reprochèrent doucement son impatience. Chaque fois que les alimens furent distribués, Kassigiak avalait toujours sa portion avidement, et tendait la main pour en demander une autre; mais il se rendit enfin aux raisons qu'on lui donna. Les Esquimaux mangèrent ce jour-là un vieux sac en peau de poisson qui composa certes un mets bien sec et bien misérable. Pendant qu'ils faisaient ce singulier repas, ils ne cessèrent de répéter en grommelant: « Tu étais tout à l'heure sac, et tu es maintenant notre nourriture. » Sur le soir, quelques petits glaçons flottèrent du côté de la plage, et le quatorzième jour au matin la mer en fut couverte; mais le vent était encore très-violent et les Esquimaux ne pouvaient quitter la maison de neige, ce qui les rendait très-abattus et très-tristes. Kassigiak suggéra qu'il serait bien de *faire du beau temps*; il entendait par là d'exercer son art comme sorcier. Les missionnaires s'y opposèrent et lui dirent que ses pratiques païennes ne serviraient à rien, mais que le temps deviendrait beau dès qu'il plairait à Dieu. Alors Kassigiak demanda si Jésus pouvait faire du beau temps. Les missionnaires répondirent qu'à Jésus était donné tout pouvoir dans le ciel et sur la terre. « Eh bien! reprit-il, qu'on s'adresse à lui. » Une autre fois Kassigiak dit: Je raconterai tout ceci à mes compatriotes de Seglek. » Les missionnaires répondirent: « Dites-leur que nous avons placé tout notre espoir et notre confiance en Jé-

sus-Christ notre sauveur, qui aime tous les hommes, et qui a versé son sang pour les racheter de la misère éternelle. » Ce jour-là les Esquimaux commencèrent à manger une vieille peau usée et sale qui leur avait servis de matelas.

Le quinzième jour le temps continua à être très-orageux, et les Esquimaux semblaient par momens tout-à-fait découragés; mais ils possèdent une excellente faculté, celle de pouvoir dormir quand ils veulent; et dans l'occasion ils dorment pendant plus de vingt-quatre heures de suite, le jour comme la nuit.

Vers le soir le ciel s'éclaircit et l'espérance se ranima. Marc et Joel allèrent en reconnaissance; ils revinrent dire que la glace avait acquis une solidité considérable et serait bientôt propre à fournir un chemin. Les pauvres chiens avaient jeûné depuis près de quatre jours, mais, avec la perspective d'un prompt départ, les missionnaires leur accordèrent à chacun quelques morceaux de biscuit. La température de l'air s'étant tout à coup radoucie, ce fut une nouvelle source de détresse pour les voyageurs, dont la transpiration et le souffle agissant sur la toiture de leur maison de neige la faisait fondre par degrés de manière à tremper tous les objets d'une continue humidité. Les missionnaires racontent qu'ils considèrent cet inconvénient de leur situation comme le pire de tous ceux qu'ils eurent à endurer, car ils n'avaient pas un fil de leurs vêtemens qui ne fût mouillé, pas un endroit sec où ils pussent se coucher.

Le seizième jour de bon matin le ciel s'éclaircit, mais le vent fit voltiger en nuages la plus fine poussière de la neige. Joel et Kassigiak résolurent de poursuivre leur voyage à Okkak par la route de Nuascernak, et partirent malgré le vent et la neige, qui leur battaient le visage. Marc ne put se décider à s'avancer plus loin vers le nord, parce que selon lui la violence du vent devait avoir accumulé la glace sur la côte de Tikkerasuk de manière à

rendre le débarquement impossible; mais il pensait qu'on pouvait encore se diriger en toute sécurité vers le sud en tournant le mont Kiglapeit. Les missionnaires voulurent l'engager à suivre Joël et Kassigiak, mais ils ne purent y parvenir et n'osèrent insister, n'étant pas suffisamment informés des localités. Cependant il était temps de hasarder quelque chose pour gagner un lieu habité. Après bien des tentatives, le frère Turner alla de nouveau avec Marc examiner la glace, et tous deux parurent croire qu'elle offrait une consistance assez solide; ils se résolurent donc enfin à retourner à Naïn en se confiant à la protection du Seigneur.

Le dix-septième jour, le vent avait considérablement augmenté avec de fortes giboulées; ils partirent néanmoins à dix heures du matin. Marc se mit à courir en avant du traîneau, autour de Kiglapeit, pour chercher un bon chemin, et à une heure après midi, avec la grâce de Dieu, ils furent hors de péril et atteignirent la baie. Ils trouvèrent là un bon sentier sur une glace unie, firent un repas du reste de leurs provisions, et prirent un peu de café. S'étant ainsi reconfortés, ils continuèrent leur route sans s'arrêter jusqu'à Naïn, où ils arrivèrent à minuit. Les frères de Naïn se rejouirent de les voir de retour, car ils étaient dans les plus vives alarmes, d'après ce qu'avaient rapporté les Esquimaux que les missionnaires avaient rencontrés, et dont ils avaient dédaigné les avis obscurs relativement au danger qui les menaçait. Un Esquimau dont la femme avait fait je ne sais plus quel vêtement pour le frère Samuel Liébisch était allé trouver la sœur Liébisch, et lui avait réclamé le salaire du travail de sa femme: « Attendez un peu, dit sœur Liébisch; quand mon mari sera de retour, il réglera son compte avec vous.

— Samuel et William ne retourneront plus à Naïn, avait-il répondu

— Comment? pourquoi? qui peut vous faire parler ainsi? »

Après un moment de réflexion, l'Esquimau répliqua à voix basse : « Samuel et William ne sont plus ; tous leurs os sont brisés et dans le ventre des requins. » Sœur Lié-bisch, effrayée, appela le reste de la famille, et on interroge l'Esquimau, dont les réponses furent toujours aussi obscures et aussi peu rassurantes. Il semblait persuadé qu'on ne reverrait plus les voyageurs à Naïn, et qu'il était impossible qu'ils eussent échappé aux fureurs d'une pareille tempête.

On peut donc bien penser combien fut reconnaissante à Dieu toute la famille des frères en revoyant les deux missionnaires. La tempête s'était aussi fait sentir à Naïn, quoique avec moins de violence que sur une côte qui n'était abritée par aucune île. Ils se réunirent tous le lendemain pour rendre grâces au Seigneur d'une délivrance si miraculeuse.

ROBERT SOUTHEY.



Paris.

LE JOUR DE L'AN.

Ce n'est pas dans notre temps que La Fontaine aurait écrit : « On nous ruine en fêtes ! » Chaque mois , au contraire , nous enrichit de quelques journées rendues au travail , et je ne comprends pas , après cela , comment il se fait que tant de gens soient embarrassés de payer leurs contributions , ou soldent leurs créanciers avec les chiffres d'un bilan. C'est leur faute , en vérité , puisqu'on les dispense du repos. En cela , comme en toute chose de convenance et d'utilité publique , ne voient-ils pas que la législature les encourage par son exemple ? Nos députés , que l'on accuse pourtant d'employer quelquefois assez mal les jours ouvrables , ne veulent pas laisser perdre pour la discussion les jours fériés. La tribune ne chôme aucune de ces solennités que les faiseurs d'almanachs ont encore la faiblesse ou la témérité d'inscrire en majuscules dans leurs colonnes. Quand arrive ou l'Ascension , ou l'Assomption , ou la Toussaint , l'activité revient tout à coup aux élus de la nation , et ils feraient au besoin un scrutin nul pour prouver qu'ils sont en séance. Noël a perdu sa joyeuse nuit , avec la cérémonie sainte qui servait de prétexte aux festins. La liberté des cultes a tué le réveil. Bien a pris à la triple messe , qu'un célèbre cousin des rois entendait il y a deux ans sans se lasser , de se pla-

cer, cette année, sous la protection du dimanche. Mais cet abri ne sera pas toujours sûr; car voilà que le dimanche aussi est menacé d'affranchissement; le dimanche, si fortement enraciné dans les mœurs populaires, qui date tout juste de la création, et que la grande révolution elle-même n'a pu faire reculer jusqu'au décadi. Pendant qu'on était en train, je suis surpris qu'il ne soit venu à l'idée de personne de proposer, entre deux lois, la suppression du jour de l'an, dernier reste de nos anciennes traditions, vieil abus qui fait honte à notre civilisation nouvelle. C'eût été du moins un dédommagement tout trouvé aux exigences du budget. Peut-être a-t-on pensé que cette entreprise aurait nécessairement pour adversaires toutes les parties prenantes dans l'immense distribution des étrennes, c'est-à-dire les enfans, les neveux, les filleuls, les femmes, les domestiques, les portiers, les facteurs, les porteurs de journaux, les tambours de la garde nationale, tous gens prompts à crier, à se plaindre, à faire une émeute; tandis que l'on favoriserait seulement les pères de famille, les oncles, les parrains, les célibataires qui disent en ville, race paisible et de bonne composition, race taillable à merci, qui a l'habitude de payer, et qu'il est bon d'entretenir dans cette excellente coutume. J'ai vu des choses bien plus sérieuses où cette comparaison, entre les ressentimens qu'on aurait à soulever et le soulagement qu'on pourrait obtenir, entre le faible murmure de la reconnaissance et le bruyant tapage du mécontentement, a suffi pour faire pencher la balance. Le jour de l'an nous est donc demeuré, malgré son antique origine qui tient de bien près au droit divin, malgré ses formes surannées de politesse, ses mensonges de tendresse et d'embrassemens, ses fatigans devoirs de courtoisie, ses prodigalités sans plaisir, son tumulte sans gaieté. Sa ressemblance avec la loi financière l'a sauvé. Les joies qui coûtent cher sont encore de notre siècle.

Le jour de l'an est un livre court et rapide qu'on dé-

vore en quelques heures, mais dont la préface dure deux semaines. C'est par les préliminaires surtout qu'on peut juger de son importance. Aussitôt que le 15 décembre est arrivé, une fièvre d'emplettes semble avoir saisi toute la population parisienne. On ne sort plus pour prendre l'air, pour voir passer les voitures, pour se regarder au visage, pour rencontrer ses amis, pour savoir où en est la polémique des caricatures, pour épier au passage une mode nouvelle, ou recueillir sur le chemin un grand événement sorti tout frais de la Bourse : on court, on se pousse, on se coudoie sans s'apercevoir ; on cherche, on interroge la profondeur des boutiques, on se penche sur les étalages ; un percepteur, chargé d'appliquer la taxe mobilière, n'inventorie pas avec plus de curiosité le ménage du contribuable. Il y a de l'argent dans toutes les poches, et de l'argent qui ne veut pas y rester. Quelque résolution qu'on ait prise de s'associer par l'avarice à la détresse publique, de protester contre le régime nouveau par des épargnes, quelque vœu d'économie que l'on ait formé dans un moment d'humeur, il faut faire trêve à ses chagrins, à ses regrets, à ses rancunes, à ses alarmes, et venir déposer son offrande au grand jubilé de commerce.

On trouve bien, il est vrai, quelques hommes précautionneux, quelques vieux garçons surtout, qui, voyant arriver de loin l'impôt des étrennes, avec ses avertissemens gracieux et ses sommations caressantes, vont tout doucement se pourvoir dans les magasins, avant que les prix soient augmentés, lorsque les bagatelles se livrent à bon compte, et qu'on a le loisir de marchander. Mais c'est une prudence heureusement fort rare, une exception à la règle, comme toute prudence l'est à présent ; et il n'y a pas de mal que ceux qui s'avisent, par le temps qui court, d'avoir de la prévoyance, soient punis de leur singularité. C'est ce qui vient d'advenir à un ancien avoué de ma connaissance, sollicitant aujourd'hui l'emploi de juge

de paix. Il avait acheté à cinquante pour cent de rabais, un beau joujou de l'année dernière, qu'il comptait offrir, le 1^{er} janvier, au jeune fils d'un avocat, jadis son obligé, maintenant son protecteur. C'était un jeu des barricades, où l'on voyait des ouvriers aux bras nus, à la figure noircie, au vêtement déchiré, mettre en fuite un régiment, les pavés tombant sur la tête des soldats, ou formant des remparts dans la rue, quelques bataillons posant les armes et fraternisant avec le peuple; le tout orné de jolies sentences à l'usage des insurrections. Le futur magistrat croyait avoir fait merveille, et se tenait assuré de la première vacance, lorsqu'un discours éloquent sur les évènements de Lyon lui fit promptement renfermer son cadeau en lui apprenant cette grande vérité politique, que l'à-propos est de courte durée pour les étrennes comme pour les doctrines.

Ce qu'il y a donc de plus sage, c'est d'attendre que les produits nouvellement façonnés par l'industrie, ou les rebuts d'une autre année rajeunis avec soin et accommodés à la fantaisie courante, viennent s'offrir aux recherches de l'acheteur. Pour cela, les marchands ne sont jamais en arrière. L'admirable instinct du profit les avertit de l'heure où le désir de se mettre en règle avec le jour de l'an fait sortir les Parisiens de leurs logis. Les marchandises sont exactes au rendez-vous des écus. L'intérieur des boutiques devient trop étroit pour les contenir, trop obscur pour les montrer. Elles s'échappent dans la rue; elles encombrant les boulevards, elles rétrécissent les passages, elles envahissent les trottoirs; elles viennent contraindre les passans à les honorer d'un regard, en arrêtant leur marche, en s'accrochant à leurs habits. La police ne peut rien contre cette usurpation de la voie publique, à moins qu'il ne s'agisse de quelques toises de son pavé, dont elle dispose, qu'elle loue comme il lui plaît, sur lesquelles sa jalousie ne permet pas qu'il s'établisse d'autre spéculation que la sienne. Nous avons vu dernièrement une espèce de scan-

dale troubler la paix du Pont-Neuf, et porter l'effroi jusqu'aux bains de l'honorable M. Vigier. On parlait de Henri IV, de droits anciens qu'il fallait respecter, vrais propos de contre-révolution; car, sous la protection du bon roi, à l'ombre de sa statue, s'étaient élevées de petites légitimités, qui voulaient se maintenir malgré le naufrage des grandes. Les sergens de ville, aidés d'une patrouille de marchands en bonnets à poil, leur ont prouvé qu'elles avaient tort. Ce sont de puissans raisonneurs que les sergens de ville, et d'excellens argumens que les bonnets à poil; ils rétablissent souvent en faveur de l'autorité l'avantage qui lui échappe dans la discussion. Enfin tout a été terminé par une transaction, et les Giroux de la petite propriété ont repris possession de leur ancien domaine.

Il n'est rien, je crois, qu'on puisse comparer au mouvement de Paris pendant la quinzaine qui précède le jour de l'an. On y trouve partout une activité qui étonne, une foule qui étourdit, une agitation qui enivre. L'insurrection est moins bruyante, les réjouissances publiques moins tumultueuses. C'est une foire, quant à l'échange de l'argent contre des bagatelles, mais une foire sans éclats de rire, sans folies, sans saltimbanques et sans nirlitons. Il y a sur tous les visages je ne sais quoi d'inquiet, de contraint et d'occupé. C'est qu'il manque à ce retour annuel de nos générosités l'inspiration soudaine, la rencontre heureuse, la spontanéité, la circonstance, la surprise, tout ce qui fait le charme d'une offrande, pour celui qui donne comme pour celui qui reçoit. Chacun sent qu'il remplit une obligation, qu'il obéit à un devoir, qu'il satisfait à une convenance, qu'on l'attend à cette épreuve, qu'il sera jugé pendant douze mois sur sa libéralité du premier jour. Pour les riches, c'est affaire de vanité, non de plaisir; pour ceux d'une fortune médiocre, un effort, un sacrifice; je vous dirai ce que c'est pour les pauvres. Aussi, suivez toutes ces belles dames

qui descendent d'un riche équipage avec leurs maris (car on prend son mari pour ces courses-là), sous le vaste péristyle de Lesage où l'on est si fort à l'aise, devant la voûte obscure de Giroux qui a conservé la tradition du gendarme; montez avec elles les degrés luisans de la Porte chinoise, ou l'escalier de Leblanc. On les reçoit avec de grandes révérences, non pas comme vous, acheteurs honteux, dont la mine ne promet qu'un léger bénéfice, et sur les pas de qui on détache un surveillant, chargé d'épier vos gestes, d'exciter chez vous le désir, ou de faire violence à votre timidité. Les marchands se connaissent en amours-propres; ils ont le secret des passions mondaines. Voyez comme ils livrent aux mains de leurs élégantes visiteuses les colifichets les plus nouveaux, les plus étranges, les plus frivoles, en ayant soin de leur dire qu'ils en ont vendu de semblables au prince K..., à lady W..., à l'ambassadeur de..., autrefois ils avaient des noms français à prononcer. En présence de ces jolis riens il s'établit à l'oreille de petites consultations tout-à-fait curieuses. « Ceci conviendrait bien à la fille de M^{me} D... — Bah! » c'est une femme qui n'a pas de goût, qui ne va nulle part; elle ne connaîtrait pas ce que cela vaut. — Et ce » joujou qui n'est pas cher, mais si ingénieusement travaillé, nous pouvons le donner à Léon. — Ah bien oui! » sa mère court partout, elle saurait ce que cela coûte. » Et la joie de l'enfant, si douce à recueillir, qui s'en occupe? Personne. Le plus amusant est lorsque vous vous rencontrez face à face, dans ce bazar parfumé, avec la personne même que vous avez voulu gratifier, et que le cri « c'est affreux! » jeté en passant devant quelque objet vers lequel vous l'avez soigneusement conduite, vient anéantir dans vos mains toute la valeur d'un objet pareil, déjà choisi, payé, emballé, rangé dans le panier du commissionnaire, qui vient effrontément vous demander votre adresse et son pour boire. Hé bien! dira quelqu'un, vous le garderez pour vous. Ignorant! comme si les choses

qu'on donne étaient jamais celles qu'on voudrait recevoir.

Maintenant voulez-vous de la gaieté pure et vraie, le plaisir de donner dans toute sa naïveté, sûr du plaisir qu'il causera, sans crainte de la critique ou de l'évaluation dédaigneuse, sans aucune de ces appréhensions qui tourmentent nos vaniteuses libéralités? Voyez tout le long des boulevards, sur la place du Châtelet, sur le Pont-Neuf, ces boutiques mobiles, dont les murs et le plafond sont de toile, dont huit bâtons forment la charpente, qui ne paient ni loyer, ni patente, ni contribution mobilière, ni décime de guerre pour la conservation de la paix. Là sont les articles à bon marché; le luxe, dans sa plus grande profusion, y dépasse rarement vingt-cinq sous, maximum du petit commerce qui s'annonce à haute voix. La foule s'y presse, et ne s'en éloigne jamais les mains vides. Elle marchande, elle dispute sur le prix, en plein air, sans se cacher, sans rougir; mais elle emporte. Quant à ce qu'on y expose, jouets, sucreries, ustensiles, je ne répondrais pas de la qualité. La forme ne s'y renouvelle pas souvent. Peut-être s'y trouve-t-il des bonbons qui datent de l'ancienne charte. J'y ai vu, moi qui vous parle, une procession royale de la Fête-Dieu, sur une belle feuille de papier coloriée. Vous aimeriez mieux, vous, une revue de la garde nationale. Mais enfin tout cela, donné de bon cœur, reçu par des mains qui ne sont pas accoutumées aux présens, tout cela fera des heureux; et peut-être la riche héritière, à qui l'on interdit l'usage d'un joujou de quatre louis (je crains de faire un anachronisme), enviera-t-elle le ménage de plomb ou de fer-blanc qui fait passer des heures si douces à l'enfant de sa portière.

Il y a peu d'industries qui ne profitent de ce mouvement fécond, de cette prodigalité accidentelle. Je ne vois guère que les boulangers, les bouchers et les apothicaires qui n'y trouvent pas une augmentation de recette, qui puissent sourire à l'encombrement formé devant la porte

de leurs voisins, sans jalousie, sans inquiétude, assurés de récolter petit à petit, sur les besoins, ce que les autres lèvent à la hâte sur le caprice. Mais tous les commerces, même de luxe et de fantaisie, n'y prennent pas une part égale. Si je ne craignais de me faire une querelle avec les plus ingénieux de nos fabricans, j'oserais dire que la perfection des colifichets, où la main-d'œuvre seule a quelque prix, est devenue un malheur sérieux. Depuis que l'on travaille avec tant d'art le bois, le cuir ou le carton, depuis que l'on imite les matières les plus précieuses avec une pâte grossière enduite d'un éclatant vernis, le goût des nobles et beaux ouvrages s'est perdu; ce serait duperie que d'y persévérer aux dépens de sa bourse, puisque la mode s'est mise du côté de l'économie. La préférence est décidément pour le bizarre; ce sont les brimborions que l'on étale, dont on se pare, que l'on montre aux survenans, dont on fait honneur à celui qui les a donnés, qui lui garantissent dans un salon la réputation d'homme charmant, de connaisseur délicat, qui font dire avec enthousiasme : « Il n'y a que M. Alfred pour trouver ces choses-là. » Aussi la foule est-elle chez Susse, et la solitude chez Laurençot.

Le jour de l'an a, de tout temps, favorisé trois sortes de marchands : les libraires, les confiseurs, et ceux qui vendent les jouets d'enfans. Chez les premiers, il se fait à cette époque une sorte de révolution. Au fond de la boutique rentrent les livres d'un débit journalier, les romans à fortes émotions ou à titres scandaleux, les poésies lugubres ou patibulaires, les atrocités embellies de vignettes, toutes ces aimables noirceurs, ces dégoûts de la vie que racontent si bien une douzaine de bons vivans; comme aussi les pamphlets politiques de chaque parti, le pour et le contre des deux principes sociaux. Tout cela va sommeiller tranquillement sur les tablettes, pour laisser la place libre aux ouvrages de littérature mielleuse, de morale sucrée, et d'enseignement récréatif. Sous ces enveloppes de maroquin, de veau, de basane, qui se

présentent l'une contre l'autre , humides encore du travail , vous ne trouvez que de tendres sentimens , des pensées innocentes , de touchantes anecdotes , d'admirables exemples. Quand vous entrez là-dedans , au sortir de votre journal , vous ne savez plus où vous êtes. Du dix-neuvième siècle , vous remontez à l'âge d'or sans transition. Dans tous ces livres , les défauts du jeune âge reçoivent des réprimandes ; ses bonnes qualités , des encouragemens , le tout rédigé admirablement en langage de poupée. Il y a des écrivains heureusement nés , qui ont un style pour ce petit caquetage , dont il semble que quelque bonne d'enfans leur ait révélé le secret. A côté de ces ouvrages , uniquement inspirés par le désir d'être utile , et qui visent sans bruit aux prix Monthion , viennent se ranger les recueils annuels de vers et de prose , rajeunis depuis quelque temps par des titres bizarres , mais surtout , et avec plus de bonheur , par l'emprunt fait à l'Angleterre de ses délicieuses vignettes. Cependant , pour ne contrarier personne , pour satisfaire toutes les habitudes , pour ne pas chagriner ceux qui préfèrent au vêtement de moire ou de tabis l'antique couverture de papier , ceux qui ont quelque peine à prononcer le mot *keepsake* qu'on écorche toujours , même à la Chaussée-d'Antin , il s'imprime à la sourdine encore un Almanach des Muses , encore un Chansonnier des Grâces. Enfin (j'y suis retourné à quatre fois pour m'en assurer) l'approche de l'année 1832 a produit un Almanach de la Cour. Je le dénonce à M. Cormenin , en faisant remarquer toutefois que le frontispice présente une jolie vue de l'Hôtel-de-Villé. Sice n'est pas une précaution , assurément c'est une épigramme ; la prene pour lui qui voudra.

Il n'y a pas beaucoup à dire sur les confiseurs. Leur art est borné. La matière que pétrissent leurs doigts ne peut recevoir une grande variété de formes sans exciter le dégoût , ce qu'ils manquent rarement de faire. Le mieux est donc de s'en tenir à la vieille routine des mar-

rons glacés, des papillotes, des pralines, des diabolins et des pastilles. Les *surprise* même ont passé de mode. Nous sommes dans un temps où l'on sait par cœur tous les mensonges. Ce qu'on demande aujourd'hui, ce sont de bonnes réalités, comptées ou pesées dans un sac. Les grandes personnes et les grands personnages ne veulent pas autre chose. Mais un art qui fait chaque année des progrès, c'est celui qui préside à la fabrication des joujoux. Le génie du siècle se retrouve tout entier dans cette imitation en miniature de toutes les choses qui servent à la gloire, au luxe, au plaisir, ou simplement à la vie des sociétés. Maisons, jardins, palais, cuisines, bibliothèques, bureaux, écuries, salons, habitations, meubles, bêtes et gens, le talent de l'ouvrier a tout reproduit avec une vérité, une délicatesse d'exécution, qui met les plus grandes choses à l'usage des plus faibles mains, à la portée des moindres tailles. J'ai vu avec admiration une jolie cabane où étaient rangées plus de quatre cents personnes sur des bancs. Petits orateurs, petits ministres, petit président, petite tribune, rien n'y manquait. L'artiste même avait trouvé le moyen d'exprimer de petites passions sur ces petites figures : c'était à s'y tromper.

Le choix entre toutes ces bagatelles, le réglemeut anticipé de la distribution qu'on en doit faire, composent pendant quinze jours l'occupation exclusive du parisien. N'essayez pas de l'en distraire. Il est sourd à tout autre intérêt. S'il n'avait pas dans l'intervalle une garde à monter, il oublierait presque qu'il est libre, tant ce loisir de suivre sa fantaisie ressemblerait à son ancienne servitude. Il ne voudrait dans son journal que des annonces. Les marchands surtout perdent le respect ; ils jettent avec humeur leur feuille favorite, toute noircie d'articles politiques, de discussions et de plaidoyers ; ils lui reprochent, pour la première fois de l'année, de diriger avec trop de soin leur opinion. Ce serait un bon moment pour faire passer un coup d'état. Voyez seulement quelle figure

fait l'émeute, venant se jeter à la traverse de cette cohue qui n'a pas le temps de se passionner, heurtant les étalages, arrêtant la course des voitures. On la regarde en pitié, comme on ferait d'une troupe de masques s'aventurant hors du carnaval. On ne lui accorde même pas l'honneur d'endosser pour elle le fourniment du soldat-citoyen. La circulation interrompue reprend aussitôt son cours, et il ne resterait aucune trace de ce petit dérangement si la garde municipale ne s'en mêlait pas. Un brave homme, tout chargé d'emplètes dont il allait recevoir le prix, disait fort sensément : « Que n'attendaient-ils au mois prochain ? nous aurions été de la partie. »

Enfin le grand jour est arrivé. L'ombre est encore répandue sur la ville que déjà le sommeil de ses habitans est troublé. Malheur à qui s'est avisé de prolonger un peu tard sa veillée, et qui compte sur le repos du matin. Six heures n'ont pas sonné quand un roulement comme celui du tonnerre vient l'arracher à ses rêves de paix. Ce sont messieurs les tambours de la garde nationale qui viennent offrir leurs bruyans hommages aux chefs de la milice bourgeoise. L'inconvénient est que ces aubades n'arrivent pas à leur adresse sans ébranler tous les cerveaux du voisinage. En vain direz-vous en grondant à votre traversin que vous êtes étranger, sexagénaire, goutteux, magistrat, ou bien encore que vous avez fait la loi, et que partant vous êtes dispensé de ses obligations ; en vain, mesdames, demanderez-vous grâce pour vos nerfs, pour vos migraines, pour toutes ces souffrances que l'homme brutal tourne en dérision, et dont la moindre peut-être le trouverait sans courage : *la liane* est impitoyable, il faut la subir jusqu'au bout. Après cela, il n'y a plus moyen de refermer l'œil. Aussi bien le portier attend déjà quelque signe de votre réveil. L'air gracieux, tenant à la main le journal, qu'il ne lira pas aujourd'hui avant vous, vous le voyez s'agiter dans la cour avec le désir d'être aperçu. Désormais votre porte ne s'ouvrira plus qu'à des figures épanouies. L'espoir

d'une gratification se dessine, sur tous les visages de votre maison, en mines si affables, se déguise dans le langage sous des formules si pleines d'intérêt pour votre santé, de sympathie pour les peines que vous avez éprouvées durant l'année qui finit, car quelle année est sans douleur? de souhait et d'espoir pour votre contentement parfait pendant celle qui commence, que, bon gré malgré, votre cœur se dilate, votre front se déride; et, comme on ne vous laisse pas un quart d'heure pour parcourir la discussion de la veille, vous voilà tout disposé pour une journée de bonheur.

Dans quelque obscurité que l'on ait renfermé sa vie, tout loin que l'on se soit tenu des routes encombrées par l'ambition, il n'est personne, si petit qu'il soit, qui n'ait son inférieur, son obligé, son brinde clientèle. C'est par là que commence la série des visites. La reconnaissance est matinale; je ne soupçonne même pas un sentiment plus intéressé. Il est convenu ce jour-là de n'employer que des mots polis et bienveillans: le dictionnaire est réduit des trois quarts; aussi n'y a-t-il pas de séance à la chambre. Ensuite se forment les scènes de famille qui varient pour vous suivant le degré que vous avez acquis ou conservé dans l'échelle des générations. Là peut-être devrait se borner toute la solennité de cette journée, et je déferais au frondeur le plus intraitable d'y trouver le prétexte d'une moquerie: car, avant de railler, il faudrait savoir ce que pèse le jour de l'an sur le cœur de l'orphelin, de l'exilé, de l'égoïste, de tout homme qu'un vice de son choix ou une disgrâce du sort a condamné à l'isolement. Comme elles sont longues à passer pour lui ces heures qui ne suffisent pas à tous nos devoirs! Comme le vide s'étend autour de sa demeure! comme il se trouve embarrassé de son existence, au milieu de cette multitude qui se presse, et où personne ne répond à son regard, ne lui adresse un sourire! Quelques mains se tendent vers lui, mais ce sont des mains avides qui demandent l'aumône d'une étrenne. De tous ces mer-

cenaires qui lui vendent en passant un souhait , nul ne le connaît, nul ne sait ce qui lui manque !

Au lieu de cela, voulez-vous voir le jour de l'an dans tout son beau ? Prenez une famille complète que le temps ait respectée, où toutes les places soient remplies, dont aucune tempête n'ait dispersé les rameaux, où nulle trace de deuil ne vienne troubler la joie des réunions. Placez , au sommet de la généalogie , le bisaïeul chargé d'années , et qui a vu passer douze constitutions politiques ; à l'extrémité , une petite fille qui appelle le mois de mars pour lui compter son quatrième printemps ; mettez en mouvement tout ce peuple de pères, de mères, de frères, de sœurs, d'enfans , et vous aurez de quoi fournir au pinceau de Greuze ressuscité mille pages touchantes que la plume ne peut décrire. N'est ce pas déjà plaisir de voir comme les groupes se forment peu à peu avant de remplir le salon du vieillard ? La jeune mère a reçu les premières caresses et donné les premières exhortations. Reine de son petit ménage, elle abdique bientôt son importance de fraîche date pour retrouver , dans la maison de ses parens , le rôle de fille qu'elle a quitté, pour n'être plus que la sœur aînée, partant la moins choyée, des enfans qu'elle mène avec elle. Lorsque cette nouvelle tige a rassemblé toutes ses branches avec leurs rejetons , le faisceau se porte tout entier chez le chef de la famille. Une émente caressante vient fondre autour de son fauteuil, l'étouffe de ses embrassemens ; jette sur ses genoux, entasse sur sa cheminée, les complimens entourés d'un ruban rose , et les premiers essais d'un art nouvellement appris. Alors il ouvre la grande armoire, l'armoire bien connue de tous , celle dont la porte faisait palpiter si vivement autrefois des cœurs usés maintenant par les soucis et l'expérience. Les cadeaux y sont rangés, étiquetés, et passent tour à tour dans les mains des descendans assez jeunes pour recevoir encore, en commençant par le plus petit comme le plus pressé. Tout cela est déployé, étalé, montré, comparé, et, dans quelque coin de la chambre,

critiqué. A la valeur des objets, on sent tout de suite si la vieille maman a fait intervenir dans les acquisitions sa sévère économie.

Mais tous ces embrassemens, direz-vous, sont-ils bien sincères? Ces mains qui se pressent affectueusement n'éprouvent-elles pas quelque frémissement involontaire de haine ou de rancune? Je sais que la concorde est rare entre les frères, plus rare entre les cousins, très-rare avec les gendres. Je sais tout ce que l'aigreur de nos haines politiques peut ajouter d'occasions à des inimitiés, excitées déjà par la rivalité des intérêts. Mais lorsque, dans le cours de l'année, tout est sujet de division et d'animosité, depuis la dispute d'un héritage jusqu'à ces distinctions puérides que l'on obtient par l'élection, n'est-ce donc rien que quelques heures où l'on se rapproche, où l'on se voit, où l'on est obligé, par le respect de l'autorité paternelle, d'échanger une formule d'affection? Qui peut dire qu'il n'en résultera pas quelque réconciliation, quelque étonnement des causes frivoles pour lesquelles on s'était éloigné l'un de l'autre? Supposez que, sous les yeux de leurs pères, des enfans se prennent de querelle pour un chiffon, pour une dragée qui se brise entre leurs doigts mutins; les pères arriveront pour rétablir la paix et peut-être tous deux, séparés jusqu'ici par toute la distance qu'ils s'imaginent trouver entre le droit divin et la souveraineté du peuple, se regardant avec surprise, s'écrieront en même temps, après avoir fait embrasser les deux marmots: « Eh! mon Dieu, nous nous sommes haïs pour moins que cela. »

Le devoir des visites vient déranger ces entretiens; car quelque facilité que vous présentent les entrepreneurs de politesse à prix fixe, les facteurs de courtoisie, la petite poste de l'amitié; quelque confiance que vous puissiez avoir dans l'exactitude de M. L..., chevalier de la légion d'honneur, *qui a particulièrement la pratique de la maison du roi*, et qui veut bien, pour quelques sous, épargner à votre urbanité toutes ses fatigues, il est des

personnes que vous êtes obligé de voir en face, des gens difficiles, exigeans, qui ne vous tiennent pas quittes; pour le bon accueil qu'il faut qu'ils vous ont fait pendant un an, à moins d'une salutation, de deux ou trois phrases sur le choléra-morbus, et de cinq minutes passées devant leur cheminée. Vous avez encore à parcourir les hôtels dont le maître veut consentir à n'être par chez lui, mais se fait représenter dignement par le concierge, j'ai pensé dire le suisse, dépositaire d'un registre, auquel vous devez votre signature. C'est l'affaire de l'après-midi; et ce qui vous sauve du ridicule, dans ces courses rapides, multipliées, dans ces stations de courte durée que vous faites devant les portes cochères, c'est qu'au même moment pareille comédie se joue chez vous; et l'habitude en est tellement prise, qu'on ne rit pas le jour suivant, lorsqu'on retrouve, dans les relations du monde et des affaires, les gens qu'on a fait semblant de chercher la veille. Après quoi le dîner de famille, bruyant, bavard, mais qui sent déjà la fatigue; dîner presque toujours mauvais, brûlé ou refroidi, parce que l'antichambre a son désordre aussi, et la cuisine ses distractions; une soirée que la présence des enfans qui s'endorment permet heureusement d'abrèger, et où ne se hasardent guère que de bons et vieux amis; le souhait de bonne nuit échangé avant l'heure ordinaire; voilà ce qui termine cette agréable et pénible journée.

Et le lendemain? direz-vous. Singulière curiosité, qui ne se contente jamais avant d'avoir vu le revers de toutes les médailles, qui veut savoir combien il y a d'ennui après l'agitation, de regrets après la joie, de privations après la dépense! Nous sommes encore au 1^{er} janvier; ne troublez pas mon plaisir par vos prévoyances indiscrettes. Avez-vous jamais demandé d'avance ce que serait le lendemain d'une révolution? Non; on a tout le temps de le savoir. après.

A. BAZIN.

LA DOUBLE MÉPRISE.

CONTE AMÉRICAIN.

Vous savez tous la vieille maxime : *les mariages se font dans le ciel*. Il en est de ce proverbe comme de beaucoup d'autres proverbes que je n'ai jamais pu comprendre. La *sagesse des nations* est embrouillée à faire peur ; on la prendrait souvent pour un système de philosophie allemande appliquée à l'histoire. Voilà pourquoi j'estime beaucoup le Français qui a le premier arrangé des variations sur les vieux proverbes. A force de vieillir, le thème était usé jusqu'à la corde. A mon sens , il serait temps de faire quelques changemens indispensables au proverbe dont je parle : *les mariages se font dans le ciel*. En fait de mariages, aujourd'hui , on s'en fie beaucoup moins à la Providence qu'au notaire royal. On se marie encore plus devant ses témoins que devant le prêtre ; le cabinet de l'officier civil est visité avant l'église ; le sacrement est devenu une superfluité vulgaire , un vain et factice cérémonial ; le hasard lui-même, ce grand marieur d'autrefois, a perdu toute son influence. Pour se marier, vaut encore mieux s'en fier aux entrepreneurs de mariages , dans les journaux , qu'au hasard. Le hasard, c'est un dieu trop capricieux, trop fantasque , trop boudeur , trop peu clairvoyant, pour conclure parmi nous cette grande affaire qu'on

appelle un mariage. Qui voudrait se charger de marier Venise au grand Turc , aujourd'hui où le doge lui-même a tant de peine à se marier à la mer ?

Faites donc les variations nécessaires au vieux proverbe. Il n'y a plus de mariages qui se fassent dans le ciel. Le mariage est une chose essentiellement de la terre, comme une vente ou un contrat aléatoire. Plus d'amour , plus de passion , plus de ces élans indicibles qui poussaient deux amans à l'autel. Encore une fois je m'étonne que le proverbe des *mariages dans le ciel* subsiste encore dans un siècle où les opinions les plus tenaces et les préjugés les mieux consacrés sont rejetés avec aussi peu de cérémonie et de regret que les os des générations passées sous la bêche du fossoyeur qui creuse une fosse dans le cimetière. Voyez comme se font tous nos mariages ! Les vieux généraux ne préparent pas avec plus de soin une bataille qui doit être décisive. Les deux époux , avant de s'unir , se sont observés long-temps ; ils ont fait plus d'une marche et plus d'une contre-marche, ils ont battu la campagne en éclaireurs , ils se sont dressé l'un l'autre plus d'une embûche , ils ont fait de longues haltes sous les armes , ils ont parlementé , ils ont dressé un traité d'alliance, ils se sont livré des otages, ils ont stipulé des dommages intérêts , ils sont entrés par la brèche dans l'hymen, comme Richelieu entra dans les villes. Que de peines ils se sont données , les deux combattans , avant de chanter le *Te Deum* ! Que de musique sur le piano , que de grâces virginales , que de robes blanches , que de peintures à la sépia , que d'attention à se tenir droite et bonne il en a coûté à la jeune épouse ! De son côté , que de peine pour s'enrichir , que d'attention sur ses mœurs , que d'habits neufs , que de privations de tous genres , le jeu , le bal , le cigare de la Havane , il en a coûté à l'époux avant de conclure cette grande affaire ! Sans compter tous les soins de la mère , tous les efforts des amis , tous les calculs de l'avarice , toutes les informations sur la vie passée ; sans compter le

contrat, les acquêts et les conquêts, la corbeille et le trousseau, et les valets qui mêlent leurs vœux intéressés à cette union; voilà ce qui s'appelle encore aujourd'hui un *mariage fait dans le ciel!*

Je veux pourtant, et vous ne l'auriez jamais deviné à l'exorde de mon histoire, vous raconter deux mariages *faits dans le ciel*, deux mariages très-heureux, dont le hasard cependant fut le grand-prêtre. Le hasard échangea l'anneau nuptial des amans; il unit la jeune fille au vieillard, la femme sur le retour au jeune homme, et la conclusion du mariage fut heureuse. Vous voyez bien qu'en vous avertissant du dénouement de mon drame, je ne crains pas d'en affaiblir l'intérêt, tant je suis sûr que vous serez attentifs à mon récit.

Mais vous sentez bien que ce mariage qui *se fait dans le ciel* ne s'est pas fait dans le ciel de l'Europe. Notre vieux monde a trop profané le mariage pour qu'il en soit ainsi; il l'a traîné beaucoup trop sur son théâtre, beaucoup trop humilié dans les livres, beaucoup trop profané dans ses mœurs, pour que le ciel de l'Europe préside encore à nos hyménées par contrat. Le ciel est d'airain pour les époux. Laissons donc le vieux monde; passons la mer, allons sous un ciel vierge, allons sur les bords de la rivière Rouge, dans l'Amérique du Nord; visitons les belles prairies du sud-ouest de l'Amérique. Beau pays, vastes contrées, entourées de forêts primitives, chargées de fleurs qui étincellent dans l'herbe comme des rubis perdus par une reine après une orgie, et au-dessus de tout cela un grand soleil auprès duquel le soleil de l'Europe n'est qu'une lanterne sourde! Mais j'ai peur de me perdre dans cet océan de gazon et de fleurs. Revenons tout simplement aux bords de la rivière Rouge, s'il vous plaît!

Voulez-vous descendre avec moi à la petite ville d'Adayes, sur le fleuve Rouge? Adayes fut tour à tour une ville espagnole, puis une ville française; après de longues et sanglantes disputes, elle est restée ville espagnole. Là

plus d'un Européen bel-esprit est venu changer contre une culotte de peau sa culotte de soie et les mœurs des cités contre les mœurs des forêts. Venez à Adayes avec moi ; vous y trouverez de bonnes gens , simples , hospitaliers , ignorans , bigots , très-honnêtes surtout , et ne songant nullement au bien d'autrui ; seulement prenez garde à votre montre , si vous y tenez ; prenez garde à votre cravache , pour peu que le bout de votre cravaches soit en argent.

O mœurs vraiment patriarcales et primitives !

Dans ce lieu la vieille Europe se fait jeune fille ; elle joue son rôle de son mieux. Innocence fardée ! simplicité vernie ! probité qui a besoin de cadenas !

Quand vous avez traversé ma ville espagnole , ses maisons recouvertes de torchis , ses portes basses , où l'habitant paresseux respire mollement le frais du soir , ses pans de murs qui sont déjà des ruines , et ses vieux troncs qui témoignent encore pour la forêt abattue , vous vous trouvez en présence d'une église , une vieille petite église , sur ma parole ! C'est un monument déjà cette église. Approchez-vous , vous verrez les rides de la pierre , le clocher s'inclinera jusqu'à terre pour vous donner son bonjour amical ; le vent gémit dans les arceaux ; la porte a ses sculptures gothiques , le mur d'enceinte , ses traditions. Grâce à sa cathédrale , la ville d'Adayes a son moyen âge , elle aussi , comme toutes les villes de France , d'Angleterre ou d'Allemagne , ont le leur. La ville d'Adayes a ses ruines et ses antiquaires , comme nous avons les nôtres. Et en effet quel bonheur de pouvoir balayer la poussière des âges sur les débris des monumens d'autrefois ! Grâce à son église , Adayes aura bientôt sa société des antiquaires pour la décrire , et son Walter Scott pour faire des contes. Toutefois quoi d'étonnant ? L'église d'Adayes n'a-t-elle pas un siècle de vie ? Pour l'Amérique , c'est beaucoup un siècle ; dans le Nouveau-Monde , on est de bonne heure antiquité.

Regardez bien cette église , je vous prie ; elle a quatre

cloches dans son clocher, dont trois fêlées, qui, dans les fêtes religieuses, témoignent de la joie publique par la plus dissonante harmonie qui se puisse imaginer, une véritable harmonie d'opéra comique, messieurs; le plus épouvantable carillon que vous ayez-jamais entendu au mariage de votre rivale, mesdames. L'église est carrée à peu près; elle mérite, comme c'est son droit, le nom de cathédrale. Ses murs sont ornés d'effroyables figures de saints, qui ont l'air d'être attirés par le bruit des cloches. Église primitive, peinture primitive, carillon primitif; que voulez-vous? Tout est primitif en ce lieu, excepté le prêtre qui dit la messe et l'ouaille qui l'entend.

Regardez l'église avec respect; ôtez votre chapeau, comme ferait un Espagnol. Ceci est l'église, ou plutôt fut l'église du vénérable pasteur Balthasar Polo.

Un vrai saint qui avait assisté au convoi de Louis XIV, qui avait vu passer en carrosse toutes les maîtresses de Louis XV; bonhomme, charitable, chrétien; une affaire d'amour l'avait conduit, à travers mille périls, au Nouveau-Mexique. Dieu l'avait fixé à Adayes pour prendre soin des corps et des âmes des habitans. Il enseignait à lire aux hommes de bonne volonté, il répétait leur *Ave* aux tout petits enfans, il guérissait la fièvre jaune avec les vieilles femmes; aux jeunes gens il proposait des énigmes, et avec les jeunes filles. le dimanche, il jouait à colin-maillard: colin-maillard, un jeu tout nouveau, qu'il avait transplanté dans le pays avec des graines de melon et de tournesol. Le père Balthasar Polo était à la fois le curé, le maître d'école et le médecin de la ville. Il aura la première place dans l'histoire de cette ville, si cette ville est assez malheureuse pour avoir une histoire quelque jour.

C'était un homme accompli, d'une conscience douce, d'un sommeil profond, d'un cœur tendre, d'un appétit toujours ouvert comme sa figure, d'une physionomie sans défaut et sans tache; seulement il avait une tache sur l'œil droit.

C'était pourtant le meilleur de ses deux yeux , au temps où il en avait deux. Il perdit cet œil droit par la fâcheuse brusquerie d'un Castillan qui lui avait marché sur le pied et qui s'en était vengé en lui donnant un coup de poing dans l'œil ; ce qui fit qu'il eut depuis la vue faible et incertaine. Le plus grand jour n'était pour le digne curé que le faible crépuscule du matin ou la tremblante et timide clarté de la lune qui se lève entre les arbres. Ajoutez qu'il avait été si fort occupé d'importer à Adayes les tournesols et le jeu de colin-maillard , qu'il avait complètement oublié d'y transplanter des lunettes, le bon curé !

Mais il était si bon , si bien intentionné , si humain , si rempli d'excellentes intentions , que personne à Adayes ne se permit de rire à ses innombrables quiproquos ; car il avait des méprises plaisantes, dont on ne riait pas, tant c'était un homme respectable et respecté !

Sa charité allait à l'aveugle et comme elle pouvait , sans bâton et sans chien , et sans que personne lui criât *gare*, par respect. On l'a vu plus d'une fois adresser à un nègre tout nu de très-véhémentes exhortations sur le devoir des maîtres envers les esclaves , l'humanité , la patience , la bonté ; tout au rebours, il prêchait au maître l'obéissance, la soumission, le travail. S'il rencontrait une coquette de village, le nez au vent , l'œil noir , le pied mignon , il déplorait avec elle la manie du jeu , et l'abus des liqueurs fortes , et les emportemens de la colère, qui fait jurer en vain le nom de Dieu. L'instant d'après, à un vieil Espagnol, sans chemise, nu-pieds, sale, graissé de suif, puant, un vrai Espagnol, un Espagnol primitif, avec un *puncho* et une paire de culottes déguenillées, les seules qu'il eût au monde, à celui-là il débitait un sermon contre les parures , contre les couleurs tranchées , les habits brodés d'or, le camée qui brille et qui sert de maintien. Ainsi était fait le digne curé !

Mais toutes ces méprises , comme il est dit, n'altéraient en rien le respect dû au pasteur. Quand il parlait au

nègre , le nègre l'écoutait ; à l'homme blanc , l'homme blanc l'écoutait , quoi qu'il pût dire ; jamais ni aux vieillards ni aux jeunes gens il ne vint en idée de se moquer de cette respectable parole. Ils avaient autant d'estime pour les lumières du père Polo qu'ils avaient de reconnaissance pour ses bontés ; et quand il venait à se tromper plus qu'à l'ordinaire, ils prenaient aussitôt un air grave, et, secouant lentement leurs solennelles têtes espagnoles, ils se disaient entre eux que le vénérable Polo avait sans doute ses raisons pour en agir ainsi ; si bien que le plus souvent le digne curé pouvait être aveugle et distrait sans aucun fâcheux résultat ni pour les autres ni pour lui-même.

Toutefois, pour en revenir à ma vieille église et au proverbe des *mariages dans le ciel*, il arriva un jour que la méprise du pasteur fut suivie de bien des chagrins et de bien des larmes. Cela se passa dans ma petite église et sous l'empire de mon proverbe. Au temps dont je parle la plus jolie fille d'Adayes, où il y avait bien des jolies filles, était, au jugement même de toutes les femmes, Thérèse Paccard, la fille d'un Français qui avait épousé une espagnole de ce village. Thérèse avait toute la grâce française et toute la vivacité espagnole, la peau blanche d'une Parisienne, l'œil noir et fendu d'une Andalouse. Thérèse parlait le français avec l'accent espagnol ; c'était une charmante langue, ainsi parlée et avec ce regard. A seize ans Thérèse était orpheline, sans fortune et sans autre asile que la maison de quelques amis.

Non loin du village vivait un jeune homme, enfant d'un père espagnol et d'une mère française. C'était encore un charmant produit, celui-là, un beau résultat de ce mélange des deux sangs, un jeune homme plus Espagnol que Français, comme Thérèse était plus Française qu'Espagnole. Notre héros, las de garder les troupeaux dans les grandes plaines ouvertes des Avoyelles, avait émigré auprès d'Adayes ; il avait acheté quelques arpens de terre ; et, s'élevant ainsi à la rude profession de propriétaire, il vivait

avec son vieux père et toute une armée de sœurs, dans une maison qu'il avait construite de ses mains. Richard Alvarès, alors dans sa vingtième année, était un des plus beaux hommes de la province, malgré son pourpoint de peau et sa petite veste, costume des prairies. Il avait les cheveux blonds d'un Normand, car sa mère était Normande; son teint frais et animé exprimait toutes les passions; sa tête, petite, se balançait sur des épaules robustes, son port était noble, son parler franc, et au bout de ses deux bras se dessinaient deux larges poignets teutoniques. On l'eût comparé trente fois par mois à Hercule et à Adonis, si Hercule et Adonis eussent été plus connus dans le pays; mais le père Polo ne les avait pas importés à Adayes avec les tournesols et le colin-maillard.

Alvarès vit Thérèse, il aima Thérèse, Thérèse baissa les yeux sous le regard brûlant d'Alvarès; elle devint ronge d'abord et puis toute pâle; lui aussi, sous les yeux baissés de Thérèse, il fut tout rouge et puis tout pâle. Au bout d'un mois la jeune fille un dimanche alla consulter Balthasar Polo.

— Le digne Balthasar! il était si intelligent qu'il vit tout de suite, malgré ses yeux, la rougeur de la jeune fille. — Oui, mon enfant, dit le bon euré, oui, mon enfant, je te comprends, je te vois. Il est vrai que le jeune homme n'est pas riche, et toi tu es très-pauvre; mais vous êtes l'un et l'autre honnêtes, actifs et jeunes; vous vous aimez, je sais cela, Thérèse; ce n'est pas moi qui vous empêcherai d'être heureux!

Vers le même temps, et tendant au même but, le mariage, marchait à pas lents un autre amour, moins tendre peut-être, mais plus prudent et plus respectable, entré un couple d'un âge mûr. Dans une riche et opulente plantation vivait depuis dix huit ans Mme Labédoyère, veuve d'un riche planteur, sans enfans, et dont la quarantième année allait sonner. Celle-ci était une Anglo-Américaine que Labédoyère avait rencontrée dans une ville de l'At-

lantique, pauvre, fière et jolie, et qu'il transporta sur les bords de la rivière Rouge, pour le gouverner lui et son ménage, pendant que lui-même gouvernait ses nègres. L'honnête planteur, après la lune de miel, trouva sa femme beaucoup plus dans son rôle de femme-maitresse qu'il ne l'avait espéré. Après dix ans de mariage il était rentré dans sa liberté primitive, où, pour parler sans métaphore, il était mort le plus soumis et le plus ponctuel des époux. Depuis huit ans passés, M^{me} Labédoyère, seule héritière des vastes propriétés de feu son époux, était condamnée à la solitude du veuvage. Vingt ans de plus sur sa tête avaient changé quelque peu M^{me} Labédoyère. A l'air rêveur de la jeune fille avaient succédé les airs impérieux de la grande propriété; le frais visage de dix-sept ans avait fait place à une figure carrée, entrecoupée de sombres sourcils, rehaussée par une légère et brune moustache, et éclairée par des yeux noirs qui ne savaient plus se baisser. Tout le reste de la femme était à l'avant; la taille de la sylphide s'était élevée jusqu'à la corpulence de la menagère, et le pied majestueux de la noble dame avait renvoyé bien loin les pas vifs et joyeux de ses jeunes années.

Cette dame, ainsi faite et ainsi riche, soit oisiveté, soit ennui dans sa maison solitaire, avait imaginé de recevoir les hommages d'un vieux et riche Français qui végétait comme elle à deux ou trois milles de son habitation, un mille plus loin que la maison du jeune Richard et de sa famille. M. Dulac, le riche Français en question, était un petit homme sur le versant de la soixantaine, hypocondre jusqu'à la moelle des os; acariâtre à l'excès; son visage était jaune et ridé, on eût dit une pomme deux mois après l'automne, sans sa lèvre pendante et son sourire ennuyé et mécontent; du reste taciturne, mélancolique et dormeur. Il fallait tout l'ennui de M^{me} Labédoyère pour la faire songer à voler en secondes noces avec un pareil homme; mais n'avoir à gronder que le

domestiques, n'avoir pour esclaves que des gens achetés au marché, regarder chaque soir le joug du mari défunt inoccupé, meuble inutile, cela était dur pour la digne femme. Et puis cela lui parut noble et beau d'appriivoiser une bête aussi farouche que M. Dulac. Elle se mit donc à être polie et bonne pour le ridé personnage; elle eut pour lui des prévenances inouïes, elle lui envoya toutes sortes de friandises, elle lui parla avec sa voix en fausset, elle fit sa barbe. Son regard même, à force d'étude et d'attention, devint doux et patelin, et se teignit de cette molle fascination qui distingue le chat quand il fait patte de velours; cela réussit fort à la dame. Le vieux gentilhomme devint pensif. Il se demanda, égoïste qu'il était, si les atteutions, les petits soins et les prévenances d'une si belle veuve et si douce ne lui seraient pas d'un utile secours dans les infirmités toujours croissantes de sa vieillesse. Ceci alla si loin que M. Dulac étudia quelques mots de galanterie; il les débita l'un après l'autre sans trop grimacer; et comme M^{me} Labédoyère était aussi pressée que lui, après quelques momens d'hésitation et d'une pudeur bien naturelle, notre veuve consentit à unir son cœur et ses esclaves au cœur et aux esclaves de M. Dulac.

Le vénérable couple et les deux jeunes amans s'étant ainsi rencontrés dans leurs vœux les plus chers, chaque couple ne songea plus, chacun de son côté, qu'à recevoir le serment de mariage. Balthasar Polo, la providence de tous les maris, jeunes et vieux, fut appelé en témoignage de ces quadruples sermens. Or les amours de nos deux couples amoureux avaient commencé en automne; janvier, le mois glacé, venait de finir; février jetait ses pluies sur les chemins, et les torrens étaient tellement enflés qu'il fallait être bien amoureux, même pour songer au mariage avant le beau temps. Mais enfin, les tristes pluies de février s'arrêtèrent, à la fin parut dans le ciel éclairci le soleil radieux de mars; le mois de mars, si incertain en Europe, est un beau mois dans la Nouvelle-Amérique.

Mars amène de beaux jours, une brise chaude et légère, il fait pousser l'herbe dans les champs; il couronne l'arbre de verdure : rien n'est éclatant et plein de vie et de luxe comme un printemps de la Louisiane ! Cela vaut bien la peine, n'est-ce pas, d'être acheté par quelques nuages qui se brisent, quelques éclairs qui brillent, quelques tonnerres qui grondent et qui tombent derrière les montagnes, sillonnant un ciel épais.

Nous étions donc au commencement, aux premiers zéphyrs, aux premières fleurs, mais aussi aux plus soudains orages du mois de mars; déjà les planteurs confiaient à la terre les graines de coton et de maïs, les feux volans inondaient la plaine le soir, comme autant de papillons aux ailes d'azur et sans corps. Le cornouiller étalait à loisir ses larges feuilles argentées, le *bouton rouge* aux touffes cramoisies brisait les langes de l'hiver; l'alizier, le jasmin et mille autres fleurs du printemps américain jetaient leur parfum, leur étamine et leurs couleurs sur les montagnes, dans le gazon, au sommet de l'arbre, partout où glisse le fleuve, partout où grimpe le chêne, partout où l'oiseau chante. Le printemps est la saison des projets nouveaux, des espérances nouvelles; c'est le temps pour tous les êtres de la création, et pour l'homme aussi, quand il est sage, de purifier sa demeure, de se choisir une compagne; au printemps, le vieillard sur le bord de la tombe fait un pas en arrière et regarde le ciel d'un œil serein. Attends le soleil, vieillard, découvre ta tête blanchie, ouvre ta poitrine et ton regard, et ton ame, et tous les sens de ton corps et de ton ame, à cette seconde vie qui te descend du ciel sur les ailes du zéphyr !

Je reviens à nos amoureux. A mesure que le soleil montait plus haut, M. Dulac devenait plus tendre. Son œil s'animait à l'aspect de ces forêts rajennies; il attendait avec impatience le jour de l'hymen, il était pressant comme un Français de la vieille cour. Ah ! ma chère dame, disait le vieillard d'une voix tremblotante et cassée, jouissons de

notre beau printemps , cueillons les fleurs de la vie avant qu'elles soient fanées ! et autres souvenirs de M. Dorat ou de M. le marquis de Pezay. A des vœux ainsi exprimés , la belle veuve ne pouvait rien opposer ; elle se sentit fléchir à la seconde giboulée du mois de mars et de M. Dulac ; elle consentit à ne plus différer le bonheur de son époux et à marcher avec lui à l'autel.

De son côté, Richard Alvarès, en phrases moins françaises, mais non moins passionnées, et surtout avec le même succès, pressait et suppliait la jolie Thérèse de ne plus différer leur union. Ajoutez que la fin du carnaval approchait, et il ne restait plus que deux ou trois jours avant la venue despotique du carême, ce long jeûne si long et si triste pendant lequel l'église catholique défend l'heureuse cérémonie du mariage ; loi sévère en effet, surtout dans la Louisiane, où le carême tombe justement au mois de l'année le mieux fait pour dire à la femme de son choix *Je t'aime!* Comme le temps pressait, nos amans convinrent de se marier sur-le-champ, après-demain sans retard, vingt-quatre heures avant le carême. Ce qui fut résolu dans la maison de M. Dulac et de M^{me} Labédoyère fut résolu aussi dans le cœur de Richard et de Thérèse, au coin du bois. Ainsi, sans se connaître, ces deux couples choisis rent justement pour se marier la même heure et le même jour.

Ce même jour-là on eût dit que tous les célibataires de la paroisse, vieux et jeunes et insensés, s'étaient aussi donné rendez-vous à la bénédiction nuptiale. Je ne sais combien de couples, d'âges, de nations et de peaux différentes, se présentèrent à l'église d'Adayes pour être mariés par le digne Balthazar Polo ; on appelle encore cette année-là dans la paroisse *l'an des noces*

— Sais-tu, Richard, disait Thérèse à son amant, que le père Polo a promis de faire des mariages demain à midi et après-demain, à quatre heures du matin, et de marier tous ceux qui se présenteront à l'église ? Quel malheur d'être

mariés devant tant de monde ! tout le monde vous regarde. Mais au fait , mon Richard , si nous nous marions après-demain des premiers , de très-bonne heure , si nous laissons passer la foule demain au grand jour , et si nous venons avec la foule le matin avant le soleil , qui nous verra ? Et ceux qui nous verront , mariés comme nous , qu'auront-ils à dire ? Marions-nous après-demain , à quatre heures du matin , si tu veux , Richard ! Le jeune homme ne pouvait qu'obéir à ces très-excellentes raisons , et il partit sur-le-champ pour faire tous les préparatifs de noces dans sa maison.

Une chose digne de remarque , c'est que le caprice de cette jeune et timide fille fut aussi le caprice de la volontaire et audacieuse M^{me} Labédoyère. Elle insista elle aussi auprès de M. Dulac pour n'être pas mariée avec les autres au grand jour , pour aller incognito à l'autel , la veille du carême , à quatre heures du matin. Ce fut en vain que le galant et tendre époux appela toute sa persévérance et toute sa galanterie à son secours pour vaincre les préventions de sa femme contre les solennités nuptiales , la dame déclara qu'elle le voulait ainsi ; que si le mariage ne se faisait pas à l'heure dite , il serait retardé de quarante jours. M. Dulac fut donc obligé de renoncer aux cérémonies que l'église lui réservait. Entre nous , je suis persuadé , et je vous le dirai tout bas , que M^{me} Labédoyère , voyant son époux si ridé et si flétri , le sourire aigre-doux et le corps chancelant sur des jambes amincies par l'âge , ne fut pas fâchée de se marier dans l'ombre du matin , et d'échapper ainsi aux regards des curieux et aux propos médisans.

Enfin le dernier jour du carnaval arriva ; le joyeux carnaval se sentait déjà mourir , et le pâle carême montrait déjà sa face pointue , quand , sur les trois heures du matin , s'ouvrit l'église , au bruit discordant et furieux de ses trois cloches fêlées. Le digne Balthazar Polo , qui avait déjà fait des mariages toute la journée précédente , fut un

des premiers à son poste : cependant l'église se remplissait des futurs conjoints et de leurs amis. Les couples venaient les uns après les autres ; c'était un spectacle d'une grande variété et d'une étrange confusion. A la lueur des lanternes vacillantes dans la main des nègres, arrivait un jeune Espagnol avec sa senora : le jeune époux, en manteau court, en chapeau aux larges bords, équivoque figure, où les traits espagnols étaient mêlés à ceux des aborigènes ; il marchait d'un air indifférent et distrait, soutenant une jeune femme dont le visage, plus rond et plus calme, mais non moins bruni, était à demi couvert d'une mantille brodée ; sous le mantelet et près du front, on voyait le bouquet de fleurs naturelles qu'elle avait cueillies elle-même le matin. Plus loin venait une élégante Française, le sourire sur les lèvres, la rose à la joue, des fleurs artificielles dans les cheveux, exhalant les essences du continent. Elle s'appuyait légèrement sur un homme aux cheveux poudrés, et dont l'habit bleu de ciel, le chapeau et le nez retroussés, indiquaient suffisamment un Français. Dans beaucoup d'autres mariés, on pouvait également remarquer un mélange bizarre de costumes, un amalgame étrange de traits de physionomie qui indiquaient d'une façon très-confuse ces origines croisées. Au reste, presque tous les nouveaux mariés étaient abrités sous de vastes manteaux de couleur sombre, dans lesquels ils avaient cherché un refuge contre l'inclémence du temps. En effet, le ciel, qui la veille était bleu et serein, s'était tout à coup chargé d'épais et grondans nuages ; mars avait passé du rire aux larmes, de la joie à la colère, enfant gâté du printemps, à qui tout est pardonné d'avance en faveur d'un arbre qui verdit, d'une fleur qui se colore ou d'un rayon de soleil qui s'échappe des cieux.

Quatorze couples, sur deux files opposées, les mariés d'un côté, les femmes de l'autre, s'agenouillèrent, laissant entre eux un intervalle par où le prêtre pût passer et unir les époux en leur donnant sa bénédiction. Der-

rière chaque nouveau marié se tenaient ses amis et ses parens, tout prêts à recevoir la nouvelle épouse après la cérémonie et à la conduire en triomphe au domicile de son époux. L'église était sombre, la nef était à peine éclairée par deux cierges de cire vierge placés sur l'autel; l'obscurité dansait autour de cette lueur solitaire, en s'allongeant horriblement. Au-dehors tout se préparait pour un orage. A mesure que le jour avançait, le ciel devenait plus sombre; le vent affluait avec violence autour du saint bâtiment, et se précipitait en bouffées par la porte entr'ouverte. La flamme des bougies incertaine se baissait, se pliait, se ranimait par intervalles, fatiguant la vue des spectateurs. Les ames étaient horriblement serrées par l'orage; un orage là-bas est quelque chose de bruyant et de sourd qui emporte des villes dans l'espace et qui brise une pierre comme il briserait un homme! L'orage, dans le Nouveau-Monde, c'est la machine à vapeur des temps modernes, implacable dès qu'elle vous saisit! Vous pouvez donc juger de cette double terreur au-dedans et au-dehors de l'église. Au dehors, le vent qui gronde, au-dedans les horribles figures des saints qui s'agitent en tout sens, la Vierge des Sept-Douleurs, *Virgen de los Dolores*, véritable caricature de l'affliction, donnait la main à saint Antoine. Au dehors des chevaux attachés aux arbres ou tenus en main par les nègres, sentant l'orage, frappaient du pied, se démenaient, hennissaient d'impatience ou mordaient leurs larges freins espagnols. Dans cette double circonstance de la nuit et de l'orage, le père Polo vit, ou plutôt fut averti, qu'il fallait se hâter s'il voulait que les nouveaux mariés arrivassent sans encombre à leurs nouvelles habitations. Il se hâta donc de passer au milieu de la ligne conjugale, pressant le pas et la bénédiction à mesure qu'il avançait; c'était à peine si le digne curé se donnait le temps de poser l'anneau nuptial aux doigts qui lui étaient tendus. Cet anneau accepté, le digne Balthasar remettait l'épouse

aux amis de l'époux qui se hâtaient d'envelopper la femme dans un manteau pour la conduire chez son mari avant l'orage. Cela se faisait plus rapidement que je ne puis le dire; l'orage grondait toujours plus haut. A chaque pas que faisait le bon curé, un éclair brillait dans le ciel, une nouvelle mariée disparaissait de l'église; l'éclair rentrait dans le nuage, une nouvelle mariée remontait sur son cheval, et Balthasar Polo procédait à un autre mariage sans avoir peur d'un autre éclair.

Dans cette hâtive cérémonie, si touchante au dedans, si turbulente au dehors, M. Dulac et Richard Alvarès étaient à genoux à côté l'un de l'autre; vis à vis Dulac et Richard se tenaient M^{me} Labédoyère et Thérèse Paccard, toutes deux tremblantes, l'une de peur, l'autre d'amour; toutes deux enveloppées dans leur manteau, toutes deux tendant la main à l'anneau nuptial, et la tête baissée sous la bénédiction du prêtre! Balthasar Polo arriva à ces deux couples d'un pas précipité. Balthasar était plus aveugle que jamais. Quatorze mariages, le bruit de la tempête, la multitude des cierges, le maintien et le manteau des épouses, que voulez-vous? ce qui devait arriver, arriva. Le digne homme, le cœur et l'esprit troublés, passa au doigt de la jolie Thérèse l'anneau du vieux et sec Dulac. M^{me} Labédoyère tendit l'index à l'anneau du beau Richard; et, pour achever toute la cérémonie, il remit Thérèse aux amis de Dulac; en même temps M^{me} Labédoyère était livrée aux amis de Richard. Un grand coup de tonnerre éteignit les cierges de l'autel; toute l'église rentra dans l'obscurité, et le bon Polo, à genoux, se mit à remercier Dieu de tous les heureux qu'il avait faits.

On se hâte. On amène les montures. Les parens de Richard, tout en trouvant le fardeau un peu lourd, placent M^{me} Labédoyère sur un joli cheval, d'un pas rapide et sûr, que le jeune homme avait donné pour sa Thérèse. Thérèse, de son côté, se jeta doucement sur un petit bidet, au doux pas d'amble, que M. Dulac avait acheté tout

exprès pour la veuve ; et voilà nos deux mariées parties, l'une au trot, l'autre au pas ; la grave M^{me} Labédoyère, escortée par de jeunes gaillards vifs et bien dispos, la sémillante Thérèse gravement accompagnée par de vieux planteurs et trois à quatre personnes d'un âge mur, qui vont au trot ; cependant l'orage gronde toujours.

L'orage brille au ciel, les bois mugissent, les bêtes de somme hâtent le pas, chacun s'enveloppe de plus belle dans son manteau. M^{me} Labédoyère se tient à la crinière de sa monture, Thérèse Paccard maudit la lenteur de la sienne : tout servit à entretenir, jusqu'à la fin, la double méprise des deux époux.

Thérèse arriva avec son escorte à l'instant même où les premières gouttes de pluie pendaient sur les branches des arbres. A la lueur du crépuscule, Thérèse put remarquer dans les bâtimens une sorte d'importance qui ne s'accordait guère avec ses idées sur la cabane de Richard ; les arbres et les arbrisseaux, que le vent faisait plier, indiquaient plutôt un manoir qu'une chaumière. Mais tout ceci frappait froidement ses regards et sa vue, elle n'eut pas le temps de se livrer à ses réflexions. Arrivée sous le péristyle, une foule de nègres se précipita à sa rencontre avec mille contorsions polies en faveur de leur nouvelle maîtresse. L'un s'empara de son manteau, un autre l'introduisit dans un appartement vaste et reluisant, un troisième s'empressa de lui offrir un fauteuil, et un quatrième, qui portait des bracelets d'argent, lui présenta un miroir pour rajuster sa chevelure que la rapidité de la course avait quelque peu dérangée. La jeune fille ouvrait de grands yeux, et elle doutait si c'était veille ou songe. Elle jeta à la hâte un regard dans la glace ; mais, pour la première fois, ce fut un coup d'œil à la légère ; elle n'eut pas le temps de se voir, elle rendit le miroir à l'esclave, et elle étudia l'appartement d'un long regard. Le spectacle était nouveau pour elle. Elle vit de grands fauteuils dorés en velours cramoisi, et sculptés aux bras et sur le der-

rière; elle vit de molles ottomanes, autour desquelles circulaient des guirlandes de bois de chêne. Au-dessus du sofa, et contre le mur blanchi, était attachée une immense glace, sculptée et dorée comme les fauteuils, mais qui malheureusement avait été fendue dans son voyage en France.

La glace portait un large emplâtre au milieu de sa face, on eût dit un soldat querelleur le lendemain de la paye; elle s'inclinait d'un air goguenard sur l'appartement, de manière à refléter les moindres parties du sol de la vaste salle, qui était pavée en dalles, à la mode de France. Sur la muraille opposée étaient suspendus d'antiques portraits de famille affublés d'énormes perruques et couverts de brillantes armures. Cette magnificence inouïe faisait un singulier contraste avec une large et grossière table de bois de cèdre, placée au milieu de la chambre, entourée d'une douzaine de chaises du même bois et de la même fabrique. Dans cette chambre à part, le dix-huitième siècle, dans ce qu'il avait de plus recherché et de plus fané, donnait la main, d'une façon très-familière, à l'art grossier de la civilisation américaine, qui était à son commencement.

Elle vit tout cela, Thérèse; elle vit tout ce luxe d'un coup d'œil, et de cet appartement portant les yeux sur elle-même, elle se vit assise dans un large fauteuil de damas fané, à franges d'or ternies, les pieds sur un tabouret à fleurs, et devant elle un guéridon à pieds de biche et à dessus de marbre, chargé d'un magnifique déjeuner. Rien ne manquait à ce matinal repas de noces : le vin de Bordeaux dans la bouteille allongée, le vin de Champagne ficelé et goudronné, le cristal de roche à facettes, l'argenterie armoriée, la porcelaine de Sèvres, si rare aujourd'hui et si chère, et, sur des plats d'argent noirci, la truite savoureuse, la barre si friande, le pâté de canards, mets favori du pays, et une foule de plats exquis de la cuisine française, dont la jeune fille n'avait jamais goûté. Ajoutez

qu'il y avait sur la table même des serviettes attachées avec un ruban rose, du temps de M^{me} de Pompadour.

« Ah! se dit Thérèse, voyant tant de richesses et de *comfort*, ce n'est pas, sans doute, la maison de mon Richard; » puis, jetant un autre coup d'œil sur toutes choses, elle ajouta : « A moins, après tout, que Richard ne soit riche, et qu'il ait voulu me causer une surprise de bonheur. »

Le doute de la jeune fille ne dura pas. La porte intérieure de l'appartement s'ouvrit lentement, et elle vit entrer un vieux gentilhomme, à la face jaunâtre et amaigrie, marchant d'un pas pénible et maladif. Alors le personnage qui jusque là avait accompagné Thérèse se leva et présenta à M^{me} Dulac M. Dulac. M. Dulac resta immobile d'étonnement. La pauvre enfant, s'entendant appeler la femme de ce vieillard, paraissait anéantie. Quant au vieillard, il eut bientôt retrouvé ses sens, et laissant de côté toute hésitation, il prit la main de la jolie femme, qui n'osa pas la retirer par respect pour un homme qui lui rappelait son aieul.

Quand il sentit dans la sienne cette main si jeune, quand il vit rougir de si près ce joli visage, M. Dulac redevint Français tout-à-fait; il oublia les mots de galanterie qu'il avait appris par cœur pour plaire à sa veuve, et, s'approchant encore plus près de Thérèse, « Ah! madame, lui dit-il, pardonnez à mon embarras, mais mon bonheur me confond. Je reste muet d'étonnement et de joie. Combien vous êtes heureusement changée depuis la dernière fois que je vous ai vue! Heureux et fortuné que je suis! je retrouve une épouse deux fois plus belle et dix fois plus jeune; laissez-moi me féliciter de ce grand miracle, et en remercier en même temps le ciel et vous. »

Thérèse retira sa main et répondit vivement : — Il n'y a pas de miracle à cela, monsieur; je suis la même que je fus toujours; mais il y a quelque chose d'étrange en tout ceci, que je ne puis m'expliquer. » La pauvre enfant, disant cela, était prête à pleurer.

— Vous avez raison , madame , vous avez bien raison , disait le malin vieillard ; cela est étrange. Que je retrouve à la place de ma veuve une toute jolie fille . éblouissante, et l'œil humide , et la main blanche et frêle ; que je vous trouve à mon foyer , souveraine et maîtresse de ma maison , vous , ma vierge timide et tremblante ; cela est étrange , en effet , bien étrange ; c'est un miracle qui vous donne à moi ; et , encore une fois , j'en remercie vous et le ciel. »

A ces mots, les terreurs de la jeune fille augmentèrent ; elle trembla. — Ah ! monsieur. s'écria-t-elle , nous sommes les jonets d'une fatale méprise ; monsieur , vous n'êtes pas Richard , où est mon Richard ; c'est Richard que je veux. » Et Thérèse , les mains jointes , appelait : Richard ! Richard !

Elle se leva pour sortir , appelant toujours Richard ! mais l'amoureux et obstiné vieillard se plaça devant la porte. Cette beauté, qui d'abord l'avait frappé si vivement, lui revenait à présent bien plus éclatante et bien plus entière. Une grande passion s'empara de cette ame flétrie, quand le vieillard eut bien étudié à loisir ce joli visage rond, ce beau front couvert de cheveux , ces joues mou- lées, colorées d'une rougeur extraordinaire, ces grands yeux noirs , qu'une larme rendait plus brillans encore, et ces lèvres boudeuses et vermeilles. Non , par tous les saints ! le vieux Français se connaît trop bien en femmes jolies pour relâcher à l'heure qu'il est la jolie compagne que lui a donnée l'hymen.

— « Puis-je prendre la liberté, madame, dit M. Dulac à Thérèse, de vous demander qui donc vous appelez ainsi de ce nom de Richard ?

— C'est Richard, mon mari Richard, Richard Alvarès, qui demeure là-bas, près des peupliers, et que j'ai épousé ce matin ! »

M. Dulac, prenant encore un ton plus doux : « — Prenez garde à ce que vous dites , reprit-il ; je ne connais

pas ce Richard Alvarès. Celui que vous avez épousé ce matin, c'est moi; celui à qui vous avez promis devant l'autel foi et fidélité, c'est moi. O ma jeune femme! mon épouse bien-aimée, regardez à votre doigt l'anneau brillant que vous portez, cette devise en pierreries: **JUSQU'À LA MORT**, c'est mon anneau que vous portez! c'est moi désormais qui suis votre protecteur, votre ami, votre époux, votre père. Vous êtes ma femme, sinon par l'effet de nos deux volontés, du moins par le bon plaisir de la Providence, qui nous a unis d'un lien que personne ne peut rompre.» Ici une toux violente interrompit M. Dulac dans ce discours si amoureux et si solennel.

Thérèse, comprenant toute l'étendue de l'accident qui avait rejeté son mariage si fort en-deçà de ses espérances, était retombée sur son fauteuil, pleurant et désolée. Le vieillard, qui était habile et amoureux, n'oublia rien pour la consoler. Il fut aux petits soins pour elle; il lui fit ses éblouissans présens de noces, riches colliers de pierreries, lourdes chaînes d'or, robes de soie, robes parfumées, des gants de France, et toutes les parures destinées à la belle veuve. Le riche planteur parla moins de son amour que de sa fortune, de l'étendue de son domicile, du nombre de ses esclaves, de sa ferme volonté de faire sa femme la souveraine maîtresse de ses domaines; puis, voyant qu'elle l'écoutait déjà plus patiemment, il assaisonna son discours d'un peu de calomnie contre Richard, si gueux et si chargé de famille; il insinua adroitement que cette méprise, dont il se réjouissait comme du moment le plus heureux de sa vie, ne serait pas arrivé sans un peu d'aide de la part de Richard. L'instant d'après il représenta Richard dans les bras de l'opulente veuve, oubliant la pauvre Thérèse, qu'il lui avait sacrifiée. Ainsi parla l'artificieux Français; il avait l'air si honnête, si convaincu de ce qu'il disait, si soumis à l'arrêt qu'allait porter sa femme! Thérèse le regarda d'un œil plus doux; elle plaça à son cou la chaîne d'or, elle entoura son bras

des bracelets de perles, et peu à peu elle consentit à s'asseoir avec M. Dulac au banquet qui était préparé. Elle tendit son verre à la bouteille goudronnée, et son joli nez se perdit dans la mousse du vin de Champagne, et oubli pétillant de tous les maux.

Cependant M^{me} Labédoyère, maintenant M^{lle} Richard, était rapidement emportée vers la cabane de son époux, par le fringant coursier que Richard avait amené des Avoyelles. Telle fut la rapidité de sa course que les nuages paraissaient vaincus en vitesse; et quoique l'habitation de Richard fut beaucoup plus éloignée que celle de M. Dulac, la belle veuve ne mit pas plus de temps à faire le trajet que la jolie Thérèse; elle arriva comme elle aux premières gouttes de l'orage, aux premières clartés du matin. Mais la surprise de la dame fut bien plus grande encore que celle de la jeune fille. La pièce dans laquelle elle fut introduite était parquetée de planches mal jointes, sur lesquelles on posait comme sur un luchoir. Un grand trou pratiqué au milieu de l'appartement servait de cheminée, et dévorait la fumée d'un cyprès tout entier; les poutres nues du plafond étaient noircies par la fumée; quelques vieux coffres, une douzaine d'escabeaux et deux grossiers fauteuils formaient tout l'ameublement de la maison. C'est dans ce trou que la veuve fut introduite; nul esclave ne se présenta pour la recevoir. Une jeune fille aux cheveux blonds flottans l'aida à ôter son manteau. Et lorsqu'elle parut à découvert dans tout le feu de ses diamans, dans tout le bruit de sa robe de soie frémissante, les deux vieillards qui s'étaient levés pour la recevoir, un bonhomme de soixante ans, à barbe blanche, et en culotte de peau, et une respectable matrone, de dix ans plus jeune, en grossier bonnet de coton blanc et robe de bure, retirèrent leurs bras tendus pour embrasser leur nouvelle fille, et s'inclinèrent jusqu'à terre, dans le silence du respect.

—Quelle belle dame! disait la vieille femme à son mari.

— Quelle femme âgée! chuchotait aux deux frères la jeune blonde qui avait débarrassé M^{me} Labédoyère de son manteau. »

Pendant ce temps, la sévère dame promenait sur le groupe et sur la cabane des regards empreints d'un dédain amer. Ses yeux noirs et hautains lancèrent des flammes quand elle repoussa le misérable fauteuil qu'on lui offrait; sa moustache renaissante se redressa sur sa lèvre enflée.— Où suis-je? s'écria-t-elle; dans quelle maison et chez qui? Pourquoi m'a-t-on conduite ici? Ce n'est pas là la maison de mon mari. — Où est ma femme? dit Richard, qui entra en même temps, l'œil brillant de joie; où est ma femme, que je l'embrasse? » Puis, voyant la belle veuve: — Quelle est cette dame? demanda-t-il d'un ton plus bas et déjà fort inquiet, sans trop savoir pourquoi.

— Cette dame, Richard, répondit un des jeunes garçons, c'est ta femme, c'est la dame que le curé nous a donnée pour toi.

— Et une belle dame encore! Je puis bien jurer qu'il n'y en a pas une plus belle dans le pays, ajouta la mère de Richard.

— Mais je ne suis pas votre femme, monsieur! s'écria la veuve en éclatant et les poings fermés; je ne suis pas votre femme, je le jure; qu'on me ramène chez mon mari. Je ne resterai pas dans cette misérable cabane un instant de plus.

— Vous dites très-vrai, répliqua Richard; vous n'êtes point ma femme, madame; j'ai épousé une plus jeune, et, j'en rends grâce au ciel, une bien plus jolie femme que vous; Thérèse Paccard, ma jolie Thérèse. Je vois ici quelque fatal quiproquo que je dois éclaircir; mais il faut que vous restiez chez moi en ôtage jusqu'à ce que je retrouve ma Thérèse, ma femme à moi. Ainsi donc, madame, restez ici jusqu'à ce que nous ayons retrouvé, vous votre mari et moi ma femme. Avant que Thérèse ne me soit rendue, et malgré votre bonne envie d'en sortir, vous

ne sortirez pas, je le jure, de cette misérable maison.

— Ah ! s'écria la mère de Richard, frappée d'une idée subite, tu verras, mon fils, que ce sera là un tour du mauvais œil du pauvre Balthasar, qui t'a donné la mauvaise dame !

— En ce cas-là, ma mère, il faudra bien que le seigneur Balthasar me retrouve et me rende ma véritable femme. Quel droit aurait-il de m'escroquer, au profit d'un autre, ma gentille Thérèse ? Pourquoi m'affubler de cette dédaigneuse dame, qui est assez âgée pour être ma mère ? Mais j'irai trouver Balthasar, j'irai le trouver sur-le-champ pour qu'il me rende Thérèse Paccard. Si je ne le fais pas, je consens bien à ne plus monter à cheval le reste de mes jours ! En attendant, faites veiller sur cette dame ; gardez-la, ainsi que ses soieries et ses bijoux, et ne la laissez pas sortir jusqu'à mon retour. »

Disant ces mots, il se précipita par la porte, malgré la pluie qui frappait contre les vitres. Sa mère le rappela en vain. Il s'élança sur son cheval, et courut, à travers l'orage, à la cure d'Adayes. Là il eut une longue conférence avec Balthasar Polo. Le bonhomme essaya d'abord de le convaincre qu'une pareille erreur était impossible, qu'il était sûr d'avoir remis à chacune de ces dames l'anneau de son époux et ces dames elles-mêmes aux mains de leurs époux. Mais tout ce que put dire le digne curé ne servit qu'à augmenter la fureur de Richard. Il demanda à Balthasar s'il pensait que tout le monde fût aveugle, et s'il le croyait incapable de distinguer une femme de quarante ans d'une jolie fille de dix-huit. Alors Balthasar demanda au jeune homme s'il savait le nom de l'homme que devait épouser la dame qui était chez lui, parce qu'il était probable que chez cet homme la fiancée de Richard avait été conduite. Richard, frappé de cette idée, ne sut que répondre. Il n'avait pas même songé à s'informer du nom de la femme qu'on lui avait amenée. Il fallait

donc aller prendre de nouvelles informations auprès de la veuve, et il partit pour retourner chez lui.

Cependant il ne voulut pas quitter le village d'Adayes sans aller à la demeure de Thérèse : à la demeure de Thérèse on ne put rien lui apprendre ; on la croyait chez son époux ; on n'en savait aucune nouvelle depuis qu'elle avait quitté la maison en beaux habits de noces. Il courut à l'église dans un vain espoir qu'elle serait encore à l'église, et là il ne trouva que le sacristain et les disgracieuses figures des saints à longue barbe, qui regardaient ses angoisses avec la plus entière indifférence. La *Virgen de los Dolores*, tout entière à ses violentes douleurs, n'avait aucune pitié pour les chagrins si cuisans et si récents de Richard. Richard, à ce sang-froid, fut presque tenté d'arracher ces horribles peintures ; mais il eut peur de faire attendre Thérèse. Il remonta donc sur son cheval, et il arriva chez lui trempé par la pluie et au milieu d'une épaisse vapeur, produite par la température de ces contrées.

La fureur de l'orage, qui aurait perdu les habits de noces de M^{me} Labédoyère, si elle avait tenté de se hasarder au dehors de la maison, lui avait fait supporter avec assez de patience sa détention dans la maison de Richard. A son retour, Richard trouva la veuve assise dans un fauteuil, l'air soucieux plutôt qu'ennuyé. Ses sœurs se livraient à leurs occupations habituelles, quoique plus silencieuses et plus réservées qu'à l'ordinaire. Le ton impérieux de la dame inconnue et l'éclat de son costume gênaient quelque peu leurs mouvemens. Quant aux réflexions intimes de M^{me} Labédoyère, elles n'étaient pas toutes au désavantage de Richard. Si Richard retrouvait Thérèse, M. Dulac n'était pas perdu, sinon cette perte pouvait être facilement réparée par ce jeune homme de si bonne mine et de si riche encolure. Jeune, colère, animé, montant à cheval par l'orage, vaniteux, amoureux à outrance, insolent : cela valait bien les richesses

et les catharres de M. Dulac ; et puis si Richard était pauvre, la riche veuve avait assez de bien pour deux. Tout bien pesé, elle commençait à trouver sa situation fort supportable, lorsque Richard entra.

Richard, tout essoufflé, tout mouillé, tout haletant, demanda à la dame et son nom à elle et le nom de l'homme qu'elle devait épouser avant qu'elle ne tombât entre ses mains. Toute la famille tint conseil, et délibéra sur ces informations. La superbe veuve elle-même descendit de son orgueil pour donner son avis dans cette circonstance difficile. Il fut arrêté d'une commune voix que Richard irait avec son père à l'habitation de M. Dulac pour redemander sa jeune épouse. Si sa femme lui était rendue, Richard promettait en revanche de rendre à M^{me} Labéloyère son mari et sa liberté. Cela dit, le père et le fils se mirent en route comme deux paladins d'autrefois. Le père était un cavalier peu habile, qui de toutes les allures du cheval ne connaissait que le pas ou tout au plus le petit trot. Aussi Richard, impatient d'arriver, appelait-il son père de temps à autre, lui faisant remarquer que le chemin était long, qu'il fallait traverser toute la ville d'Adayes pour retrouver au côté opposé la maison de M. Dulac, et qu'à la manière dont ils allaient il leur serait impossible d'arriver à leur destination avant la nuit.

« Qu'importe, Richard ? disait le vieillard ; il sera toujours assez temps d'arriver pourvu que nous arrivions avant la nuit. Vous savez bien que voici bientôt dix ans que je n'ai monté un cheval, et vous ne voudriez pas, mon fils, que votre vieux père se fit le jockey de votre passion pour se casser le cou dans sa vieillesse. Soyez donc plus patient pour moi, mon fils Richard, et si votre cheval va trop vite, modérez-le en lui pressant le flanc, et tenez-vous à mes côtés. »

Que ce voyage parut long à Richard ! Que son père lui parut cruel ! Ils atteignirent cependant la maison de

M. Dulac à l'heure douteuse du crépuscule, quand il ne fait plus jour, quand il n'est pas encore nuit. La pluie avait cessé; le mois de mars était redevenu printemps, et le serein avait remplacé l'air boudeur. Dans le ciel, les nuages vaporeux et diaphanes se coloraient à l'avance d'une teinte rose pour être tout prêts quand viendra le beau jour de demain. L'impatient jeune homme, pendant que son père arrivait, frappa à la porte de M. Dulac. Quand il eut frappé à plusieurs reprises, un nègre vint ouvrir, et il apprit aux voyageurs que son maître, M. Dulac, venait de se coucher avec sa nouvelle femme il n'y avait qu'un instant.

« Et quelle femme? demanda vivement Richard.

— Une très-belle et très-jeune dame, répondit le nègre, que mon maître a amenée avec lui aujourd'hui, ce matin même. »

A cette réponse, la respiration et le cœur manquèrent à Richard. Il n'eut plus assez de voix ni de courage pour interroger le nègre plus long-temps. Son père se chargea de ce soin. Le nègre parlait volontiers. Il s'étendit tant qu'on voulut sur la description de sa nouvelle maîtresse. Elle avait dix-huit ans, elle était de la ville d'Adayes, elle avait nom Thérèse Paccard; elle avait d'abord pleuré dans le grand salon, puis elle s'était mise à table le visage serein; puis, avant la nuit, elle paraissait heureuse et très-contente de son époux.

Ce que Richard éprouvait ne saurait se décrire. Le sang français et le sang espagnol se livrèrent dans ses veines un combat sérieux. A la fin l'orgueil français l'emporta. — « Partons, mon père, dit Richard; partons, mon père, je comprends tout ceci à présent; Thérèse s'est cruellement jouée de moi: partons, mon père, partons, partons! »

Le vicillard retint son fils, et se retournant vers le nègre: « Il faut absolument que je parle à ton maître, lui dit-il, et sur-le-champ.

— Cela est impossible, dit le nègre; mon maître a défendu que sous aucun prétexte on entrât dans sa chambre avant le jour.

— Je te dis qu'il faut absolument que je parle à ton maître, esclave de Satan, cria d'une voix terrible le vieux Louisianien! il faut que je parle à ton maître; va lui dire que je veux le voir sur-le-champ.»

Le noir fut prévenir M. Dulac. L'instant d'après, le noir revint, porteur d'un honnête message de son maître, qui prévenait M. Richard et son père que lui, Dulac, c'était sa nuit de noces, qu'il s'était retiré pour reposer à côté de sa nouvelle épouse, qu'il priait ces messieurs de ne pas le troubler dans son bonheur, et que demain il serait heureux de les recevoir et d'obéir aux ordres qu'ils voudront bien leur donner.

Le vieux berger suivait cette réponse du regard et du geste, se grandissant d'un demi pied à chaque mot que disait l'esclave, et développant peu à peu ses vastes épaules, ses grands bras, ses larges mains et la fureur qui gonflait sa poitrine : — « Va dire, cria-t-il au nègre, et la porte était entr'ouverte, va dire au Français Dulac que si je ne le vois pas tout de suite je renverse sa maison d'un coup d'épaulé, et que je l'ensevelis, lui et sa femme, sous ses débris! »

Alors une fenêtre s'ouvrit au premier étage; l'appartement était sombre et silencieux. Une tête, couverte d'un bonnet de laine, retenu par un ruban d'un demi pied, se présenta à cette fenêtre, et M. Dulac demanda d'une voix aigre et cassée quel était ce bruit et ce qu'on pouvait lui vouloir à cette heure de la nuit.

Le père répondit pour Richard; il exposa en peu de mots l'objet de leur visite; il parla du changement de femmes dont Richard était la victime; il finit par réclamer à haute voix la femme de Richard, offrant de rendre en retour les diamans, les habits et la fiancée de M. Dulac.

Un grand silence s'en suivit. Richard prêtait l'oreille,

prêt à s'élançer dans l'appartement au moindre cri, au moindre soupir; mais pas un soupir ne se fit entendre. M. Dulac rompit ce silence d'un air triomphant.

— « Messieurs, leur dit-il, vous le voyez, il n'y a pas d'erreur. Je suis très-satisfait et très-heureux du mariage que j'ai fait ce matin. J'espère que la jeune dame mon épouse, qui est près de moi, est heureuse, comme je suis heureux, et d'ailleurs vous voyez bien qu'elle ne fait aucune objection. Cette jeune femme est à moi, selon les règles de l'Église; elle porte à son doigt un anneau d'épouse légitime à mon nom, que lui a donné le prêtre. Quant à la veuve Labédoyère, je n'ai rien à y voir; faites-en ce qu'il vous plaira; c'est une très-respectable dame, qui convient parfaitement à M. Richard, et avec laquelle je lui souhaite toutes sortes de bonheurs. »

Le vieillard se retirait, Richard voulut tenter un dernier effort.

— Thérèse! criait-il, ma Thérèse, Thérèse Paccard!

Ce fut encore M. Dulac qui répondit, mais cette fois sur un ton plus élevé.

« Jeune homme, dit-il, c'est s'y prendre de bonne heure pour convoiter ma femme! c'est être bien emporté dans ses désirs que de vouloir arracher ma femme de mon lit la première nuit de mes noces! Vous vous êtes mis trop tôt en chemin pour cette galante expédition, messieurs! Ce n'est pas l'habitude, même en France, aux galans comme vous de pourchasser la femme d'autrui le lendemain de ses noces; le galant le plus exigeant donne au moins quelques jours de repos aux maris. Et vous, monsieur Alvarès, comme je crois que vous vous appelez, je suis étonné de voir un homme à barbe grise soutenir M. Richard dans une si méchante affaire. Vous voulez ma femme, messieurs! vous voulez me donner en troc M^{me} Labédoyère! Je ne veux pas de ce changement. Je suis content de mon lot et je le garde; faites-en autant de la femme qui vous est échue. Messieurs, je vous souhaite

bien le bonsoir ! « A ces mots le bonnet disparut , la fenêtre se referma , le volet intérieur cria sur ses gonds ; au même instant le nègre tirait le verrou de la porte d'en bas.

Toute la maison rentra dans le silence et dans l'obscurité.

Le père et le fils se regardèrent immobiles de fureur et d'étonnement. Le vieil Alvarès parlait d'enfoncer la porte , Richard voulait oublier l'ingrate , et tous les deux , l'un jurant , l'autre pleurant , ils se rendirent auprès du triste Balthasar Polo qui pâlit en les revoyant , l'un si en colère , l'autre si triste.

Le bon curé les reçut avec sa bonté ordinaire ; il écouta doucement leurs plaintes. — Mes amis , leur dit-il , j'ai le plus grand chagrin de l'erreur que j'ai commise , et cependant j'y reconnais le doigt de Dieu. Je ne puis défaire ce que le ciel a fait. Richard , M^{me} Labédoyère est votre femme devant Dieu et devant les hommes , Thérèse Paccard est la femme légitime de M. Dulac. Venez me voir demain avec votre femme , Richard ; j'enverrai chercher de leur côté M. et M^{me} Dulac , et je tâcherai d'arranger cette affaire aussi bien qu'il se pourra.

Le lendemain , à la moitié du jour , les deux nouveaux couples étaient réunis au presbytère. M^{me} Dulac , toute honteuse , baisait les yeux et s'appuyait à regret sur son vieil époux ; M^{me} Richard , au contraire , marchait tête levée et se pressait près de son jeune époux , comme si elle eût redouté encore une méprise. Richard était calme et paraissait soumis aux ordres de la Providence ; M. Dulac souriait avec l'assurance d'un homme à bonnes fortunes qui ne doute plus de rien , et qui est accoutumé à de pareils exploits.

Le bon prêtre , quand il vit ces couples si mal assortis , et par sa faute , comprit toute son erreur , et il parla ainsi :

— Nous avons fait une grande méprise , dit-il ; je suis bien coupable d'avoir ainsi violé un contrat pour lequel

on appelait en témoignage mon sacré ministère ! Et vous, dit-il, en s'adressant aux vieux amans, vous avez été les gagnans à ce jeu de hasard ; auquel ces malheureux jeunes gens ont horriblement perdu. Vous leur devez une compensation qui sera toujours trop faible. Soyez moins durs que la loi, vieillards ; la loi ne donne rien à ces enfans pour être, Thérèse votre femme et Richard votre mari. Madame, réparez l'oubli de la loi, et ma faute à moi, pauvre aveugle, qui ne veux pas pleurer pour ne pas perdre tout à fait la lumière du jour. Que M. Dulac abandonne la moitié de ses immenses propriétés à sa jeune femme, et vous, madame, cédez la moitié des vôtres à votre jeune époux, et après que le ciel et les jeunes gens me pardonnent, et que les mariages restent tels qu'ils sont !

Au premier abord la transaction parut dure aux deux riches intéressés, mais l'argument du pasteur était péremptoire. M. Dulac ne pouvait plus songer à céder Thérèse ; de son côté, M^{me} Labédoyère, quand elle vit le beau Richard à côté de son laid rival, ne put s'empêcher de comparer tant de jeunesse à tant de décrépitude, et intérieurement elle se félicita de l'échange. Le notaire fut donc appelé ; il instrumenta sur-le-champ, et les parties se retirèrent, Thérèse avec M. Dulac, Richard avec M^{me} Labédoyère, dont il alla habiter la maison, devenue la sienne.

Le soir même, les deux jeunes gens sentirent leur plaie saignante se renouveler d'une façon cruelle. La coutume des charivaris, renouvelée en France avec tant de fracas par la distribution des croix d'honneur, n'a jamais cessé d'être religieusement observée dans toutes les colonies françaises de l'Amérique du Nord. C'est la plus bruyante manière, et par conséquent la meilleure manière que nous sachions de célébrer les mariages inégaux et mal assortis. La nuit approchait à peine qu'on entendit, de la maison de M^{me} Richard, le charivari qui approchait. Le cor sonnait, le sifflet criait, le chaudron hurlait, la cloche

tintait , la cornemuse mugissait , les voix hurlaient. La procession marchait à travers les bruyères , à la lueur des torches. La procession était conduite par deux figures horriblement masquées ; l'une de ces deux figures représentait une vieille femme au regard fier et assuré , l'autre représentait un jeune rustre , d'une tournure niaise ; ces deux figures se baisaient d'une ardeur toute burlesque. Après elle , venait un drôle , à large poitrine , qui criait de tous ses poumons une ballade appropriée à la circonstance ; toute la troupe répétait en chœur le joyeux refrain dans lequel les noms de Richard et de sa femme figuraient en première ligne , comme si les couplets eussent été arrangés par une société de vaudevillistes de Paris. Cependant l'intrépide M^{me} Richard , à l'approche de l'ennemi , se préparait à le bien recevoir ; la troupe joyeuse , arrivée devant la porte des nouveaux mariés , se rangea en ligne et en silence. Un plaisant de la bande , dans le costume et avec les attitudes solennelles d'un *clown* de théâtre , sortit des rangs , et vint frapper rudement à la porte avec la baguette qu'il tenait à la main. Ce fut le signal , pour les assiégés , de faire usage de leurs armes défensives. A son premier coup de baguette , le clown et la bande joyeuse furent accablés d'eaux croupies , d'œufs pourris , de pommes moisies et autres projectiles en usage dans les premières représentations. On rendit aux tapageurs parfum pour musique. Ils étourdirent les oreilles , on infecta leurs habits ; entre les œufs et la musique la lutte était inégale , il fallut que le son battît en retraite. Ainsi fit-il , et le joyeux charivari , venu en si bon ordre , se retira précipitamment à travers les champs , non sans avoir laissé sur le champ de bataille plusieurs instrumens de la victoire , d'après les opinions très-respectables des cuisiniers de M. et M^{me} Richard.

J'ignore si ce fut le fait de la même bande , mais le charivari battu à la porte de Richard fut complètement heureux à celle de M. Dulac. Le vieux gentilhomme se soumit

de si mauvaise grâce à cette ouverture à grand orchestre qu'il augmenta de beaucoup la joie de la soirée; les musiciens le bernèrent après lui avoir écorché les oreilles. Ils entrèrent chez lui, en lui riant au nez, comme à un malappris des coutumes et usages; ils burent son meilleur vin; ils endossèrent en riant ses meilleurs habits, et l'un d'entre eux, jeune et spirituel gaillard, eut l'audace d'offrir un baiser à la mariée, qui l'accepta. Si Richard eût été là, il se serait donné à tous les diables. Ainsi fit M. Dulac; il avait eu trop d'esprit à sa première nuit des noces, il ne lui en restait plus le second jour. Il fut brutal et mal parlant cette nuit là; il s'emporta avec fureur contre tout le monde, contre le charivari, contre les nègres, contre sa femme, contre sa jeune femme, et il poussa la sottise jusqu'à regretter M^{me} Labédoyère.

La jolie Thérèse ne pleura pas; elle n'avait pas attendu ce moment-là pour regretter Richard.

A dater de ce jour, le vieux Dulac redevint, dans toute la laideur de l'expression, le vieux Dulac d'autrefois, morose, malpropre, égoïste, fatigué, blasé, et ne disant jamais bonjour, de peur d'avoir un accès de toux. Cela dura trois ans. Thérèse devint triste, pâle et silencieuse; elle remplit pendant trois ans les pénibles fonctions d'une garde-malade; puis le vieillard mourut, lui laissant la moitié de sa fortune, qu'il ne pouvait pas lui ôter. L'autre moitié de cette grande fortune, il la donnait à un de ses noirs, tout cela parce qu'il avait eu à subir un charivari, le rancuneux vieillard.

De son côté, M^{me} Richard avait essayé vainement de reprendre avec son jeune mari les habitudes despotiques qui avaient soumis si complètement M. Labédoyère. Le jeune homme était froid, réservé, volontaire, il se sentait chez lui, car il avait chèrement payé son domaine. Il voulut être le maître et il fut le maître, au grand crève-cœur de sa femme. Richard était bon fils et bon frère; il établit le père son père chez sa femme, il habilla ses jolies

sœurs des mêmes habits que sa femme, il les nourrit du même pain, les fit servir par les mêmes esclaves, et quand il fallut les marier, il coupa en six parties son bien matrimonial, et il dit à chacune de ses sœurs : « Prenez ! » Ce fut une grande douleur pour la vieille matrone. Elle rongea son frein long-temps, puis un jour elle fut retrouver, dans le ciel ou autre part, M. Labédoyère à tourmenter.

Vous savez la fin de l'histoire. Richard et Thérèse, libres tous deux enfin, riches tous deux, moins jeunes, moins vifs, mais non pas moins beaux et moins épris, purent enfin se marier cette fois sans méprise. Thérèse rejeta bien loin la bague de diamans de M. Dulac. Richard avait mis de côté bien précieusement la bague d'argent que le hasard avait mise au doigt de sa veuve, et cette fois on ne choisit plus le crépuscule du matin ; on attendit le grand jour du midi. La pompeuse cérémonie fut célébrée dans l'église d'Adayes. Jamais la chère petite église n'avait été plus parée, jamais le carillon fêlé n'avait faussé à si haute voix. Balthasar Polo fut encore le prêtre de cet hymen. En bénissant de nouveau les deux époux, il tremblait de faire encore une méprise, le digne Balthasar ! Cette fois pourtant il avait pris toutes ses précautions : il portait sur le nez des lunettes à branches, qu'il avait fait venir tout exprès pour la cérémonie de la Nouvelle-Orléans.

Le digne couple, heureux cette fois et tranquille, a vieilli dans l'abondance et au milieu d'une nombreuse postérité. On les cite dans le pays des Avoyelles pour leur travail, leur constance et leur charité, trois vertus qui font les bons ménages ; ils s'aiment tant qu'ils ne se sont jamais parlé depuis de la fatale méprise qui pensa les rendre si misérables. Seulement il y a quelques années, un respectable botaniste français, qui voyageait dans le pays, vint leur demander l'hospitalité un soir ; le voyageur, entre autres choses qui avaient rapport à sa science, montra aux vieux époux comment la feuille du sycomore contient, cachée dans son pétiole, le germe de la feuille

qui doit se développer l'an prochain. Le vieux Richard , entendant ceci , regarda , les larmes aux yeux , sa vieille compagne , lui montrant du cœur et du doigt cet ingénieux tableau de leur premier et malheureux mariage , qui contenait le premier germe de leur tristesse et de leur bonheur. Thérèse comprit son époux ; elle jeta les feuilles du sycomore, en conservant avec soin le germe de la feuille à venir ; le lendemain ils firent planter au devant de leur porte deux sycomores de la même forme et du même âge. Sous leur ombre ils s'aimèrent encore quelque temps , puis sous leur ombre ils s'éteignirent , Philémon et Beaucis de la ville d'Adays ; telle est leur histoire ; on conserve aussi précieusement le nom de Balthasar Polo.

C'est un des derniers mariages de l'Amérique qui se soient vraiment *faits dans le ciel!*

Si vous trouvez ce conte bien conduit et intéressant, je vous dirai qu'en effet il n'est pas de moi ; l'auteur , dont j'ignore le nom est à coup sûr un maître conteur. J'ai traduit ce conte de l'anglais, à peu près comme M. Pancoucke a traduit Tacite du latin, sans savoir l'anglais moi-même et sur un mot à mot qui n'était d'aucune langue. En faveur du fond de l'histoire, que j'ai gâtée, sans doute, pardonnez-m'en, s'il vous plaît, les détails.

JULES JANIN.



ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — La dernière semaine de 1831 aura eu cela de remarquable qu'au milieu des préparatifs de visites, de la circulation plus nombreuse des voitures et des piétons dans les rues marchandes, au milieu d'une sécurité apparente qui semble nous ramener tout doucement aux habitudes sociales de cette époque de l'année, personne n'a voulu fermer les yeux sur trois choses fort sérieuses pour la France politique. Deux questions d'argent ont été successivement posées aux chambres pour être discutées et résolues en 1832 : le chiffre de la liste civile et celui du budget. La monarchie constitutionnelle est toujours placée dans un dilemme embarrassant; les uns l'accusent de ne pas dépenser assez, les autres de dépenser trop; ceux-ci demandent des fêtes au nom de l'industrie et du commerce, ceux-là citent malignement un premier bal donné au château des Tuileries comme une insulte à la misère des classes industrielles. La manière dont on est entré dans la discussion prouve que la dotation de la couronne n'est plus, comme sous la restauration, une affaire de sentiment, mais une véritable *affaire*. Faut-il s'en effrayer pour la monarchie nouvelle? Non, sans doute. Il lui reste encore le proverbe : « Les bous comptes font les bons amis. » Mais nous nous permettrons de supplier les Spartiates de la chambre, qu'on dit assez mal disposés pour les lettres et les arts, de ne pas trop rogner ni dans le budget ni dans la liste civile

la part de ces artistes et de ces écrivains qu'il ne serait pas très-charitable de prendre au mot lorsqu'en défendant, eux aussi, la théorie des gouvernemens à bon marché, ils s'exposent au sort que leur réservait le ministre des 50 francs par mois et de la mansarde. Le troisième événement qui a paru grave cette semaine est la probabilité d'une rupture entre les grandes puissances. Pour ne pas jeter l'alarme, on a heureusement trouvé en même temps le motif de ce bruit, qui serait le faux jour sous lequel auraient été représentés à Berlin et à Saint Pétersbourg les troubles de Lyon. Il est certain que la guerre civile eût été plus ou moins directement une alliée redoutable de la guerre étrangère. Ceux qui expliquent ainsi ces sinistres nouvelles nous reprocheraient de nous y arrêter plus long-temps; mais nous n'avons voulu que les mentionner en annalistes exacts, et un peu aussi faute d'incidens marquans dans la sphère de nos salons et dans celle de nos théâtres. En effet, encore moins de nouveautés dramatiques cette semaine que la précédente! La Comédie-Française s'est d'autant plus volontiers tenue à son ancien répertoire, que M^{lle} Mars est enfin venue le rajeunir de son talent toujours jeune. Hortense de *l'École des Vieillards* a paru toujours aussi naïvement coquette, aussi noblement repentante de son étourderie qu'il y a six ans, quoique son Danville ait de moins la chaleur de Talma, et que le duc n'ait plus les manières distinguées d'Armand. C'est sans doute pourquoi Araminthe, des *Fausse Confidences*, mieux secondée, a été plus applaudie qu'Hortense. Hâtons-nous d'admirer encore ce dernier retour de jeunesse de notre première actrice; on murmure déjà qu'elle n'a consenti à retrouver sa santé que jusqu'au mois d'avril prochain. Ses représentations seront d'ailleurs d'autant mieux suivies que les deux MM. Baptiste doivent se joindre à elle jusqu'à cette époque.

Cette résurrection de nos vieux comédiens devrait bien

piquer d'honneur leurs héritiers. A deux pas du Théâtre-Français, voilà encore Potier qui, après avoir erré de salle en salle depuis cinq ans, rencontre enfin un cadre pour son talent si fin, si original, et fait rire au Palais-Royal, comme de son bon temps aux Variétés. Non-seulement Potier rend la vie à ces anciens rôles créés par lui, mais encore il en inspire d'autres à nos vaudevillistes. M. Dormeuil est un directeur fort adroit d'avoir arrêté Potier au passage, lorsqu'il allait, dit on, débiter enfin rue Richelieu. Nous attendrons maintenant que les divers théâtres nous donnent nos étrennes en pièces nouvelles dans la première quinzaine de janvier. Le seul théâtre de la rue de Chartres a exploité la circonstance par une jolie bluette sous le titre de *la Nuit de Noël*.

A propos de théâtres, nous voyons dans les journaux allemands qu'une célèbre cantatrice, devenue comtesse, vient de recevoir des lettres de noblesse. Toute l'aristocratie allemande reprochait au comte de Rossi d'avoir épousé, non pas une actrice, à ce qu'il paraît, mais une roturière. Le comte a obtenu de son souverain lesdites lettres de noblesse pour sa femme. Là-dessus autre chicane. C'était, disait-on, la comtesse de Rossi et non M^{lle} Sontag qui était ainsi anoblie. Le comte a demandé alors de nouveaux parchemins anti-datés, et non content de cela, il a fait solenniser une seconde fois son mariage, pour pouvoir dire que c'était bien M^{lle} Sontag rendue noble personnellement qu'il avait épousée.... Et nous qui en France laissons à qui veut les prendre les titres de comte et même de marquis! — Le roi de Prusse, depuis quelques temps, est devenu enthousiaste de musique et de danse au point qu'il a enlevé M^{lle} Taglioni, pour cet été, à *Pimpresario* du grand théâtre de Londres. Cela n'annonce pas des intentions très-belliqueuses de la part de la Prusse.

— Nous recevons une lettre de sir Walter [Scott, da-

tée de Malte , où l'illustre romancier est arrivé heureusement. Sa santé est déjà meilleure. Il se propose de se rendre de Malte à Naples, et après un séjour de quelques mois en Italie , il doit aller jusqu'en Allemagne et entre autres villes s'arrêter à Weimar pour y saluer Goëthe.

CHRONIQUES FRANC-COMTOISES. — LA TOUR DE DRAME-LAY, PAR MADAME DE TERCY. 2 VOLUMES IN-12.

Chroniques ! Vous en avez peut être par-dessus les yeux des chroniques , — et des contes de nourrice rajeunis en vieux patois , — et des gravelures surannées laborieusement redites en style naïf ? Eh bien ! moi aussi. Le style naïf m'a trop souvent donné mal à la tête : aussi ne m'aviserais-je certes pas de vous parler des chroniques franc-comtoises si celles-là ne se faisaient lire d'une haleine. Mais c'est une bonne fortune , par le temps et la littérature qui courent, qu'une histoire racontée par une femme d'esprit et de goût ; et quand le flot qui menace de nous submerger nous l'apporte , il ne faut pas la laisser passer.

« Toujours pêche qui en prend un, » dit Sancho. — Ouvrez donc ce livre sans effort d'attention recueillie et sans glossaire, car il est écrit dans l'idiome vulgaire que nous parlons, vous et moi. C'est la langue que nous comprenons tous, simplement et heureusement maniée ; c'est une tradition superstitieuse de son village que M^{me} de Tercy a voulu nous apprendre. Il n'y a dans son récit ni *estrangetés* ni gravelures. Quant à de l'horrible, du scandale même, je ne dis pas. Il y a du sang, il y a de terribles passions, il y a un père tué par son fils amoureux de sa mère... mais il n'y a ni gnomes, ni goules, ni larves. N'est-ce pas en vérité tout à la fois une rencontre bizarre et un enseignement précieux que cette antique histoire des Atrides ou de je ne sais quelle autre famille marquée

du sceau de la fatalité païenne ainsi retrouvée tout entière dans un coin de la Franche-Comté, et racontée là comme une vieille histoire du village, afin qu'il soit prouvé que dans le cercle vicieux où tourne notre pauvre espèce il lui est refusé de rien inventer, même dans le crime ou dans la douleur ? Parlez moi donc de la perfectibilité après la *Tour de Dramelay* ! Si toutefois M^{me} de Tercy voulait bien me permettre d'en dire mon avis, je lui reprocherais de n'avoir pas fait ses contes plus longs. De pareils caractères et de pareils événemens une fois donnés, les développemens étaient nécessaires. La passion et la terreur sont là trop pressées et poussées trop vite à leur fin. Il y a trop d'horreurs en trop peu de temps et d'espace. Le cadre élargi, les accessoires un peu plus fortement accusés, et cette scène sauvage saisisrait davantage. C'est d'ailleurs trop de nonchalance ou trop de modestie à M^{me} de Tercy que de nous en dire si peu sur ce caractère de femme, la demoiselle de Dramelay, qu'elle a connue ou rêvée. Afin de mettre de mon avis ceux qui pourraient me trouver exigeant et sévère pour cette histoire si vive et si attachante au demeurant, ceux qui pourraient ne pas savoir si je n'ai pas, à part moi, quelque raison de faire le difficile et de penser que M^{me} de Tercy n'a pas encore mis dans un livre tout ce que Dieu lui a donné d'observation fine et d'originalité spirituelle, je les renverrai à la petite notice explicative de la *Tour de Dramelay*, où percent tant de *bonhomie* féminine et de malice gracieuse, et aussi je ne sais quoi de cet accent du pays qui a tant de charme chez les femmes. Après l'avoir lu, ils regretteront comme moi que M^{me} de Tercy ait raconté si vite. Je lui ferais volontiers le même reproche au sujet d'une ou deux des nouvelles qui suivent la *Tour de Dramelay*, mais non pas de celle de la *dame de Mermier et de son fils le chartreux* ; types merveilleux des contes de revenans, propres à faire frissonner les plus intrépides, à faire rêver spectre et chartreux pendant vingt nuits.

Il est bien encore question d'un chartreux dans le livre de M^{me} de Tercy; mais de celui-là je n'en ai pas voulu parler en même temps que des autres, tant je l'ai distingué entre tous, tant je le préfère à tous, tant je le connais maintenant et tant je l'aime. — Pauvre père Émilien! chartreux des mauvais jours, chartreux du règne de la liberté, qui vous fermait l'asile où vous aviez été cacher vos misères, et qui prenait votre couvent pour en faire une écurie; créature si laide et si douce, si disgraciée et si aimante, homme de nature ordinaire, qui n'aviez en vous ni vertus ni vices assez puissans pour vous faire porter haut votre laideur et marcher tête levée à la face des hommes! pauvre père Émilien, que vous m'avez ému! — Lisez le récit de cette vie si agitée et si obscure, sans événemens qui la tranchent et qui la datent, où la marche du temps n'a été marquée que par la succession des impressions douloureuses; assistez à cette lutte horrible des passions du cœur de l'homme contre l'enveloppe d'argile qui les contrefait, qui les refoule, qui les brise, qui les fait toutes ridicules et grotesques, qui marque tout à l'empreinte de sa difformité, tout jusqu'à la souffrance! Lisez cette histoire si simple et si mélancolique, intelligible à tous, et dites si l'auteur du *Lépreux* ne l'eût pas signée, tant la douleur y est suave et la tristesse profonde et vraie! — Mais vous me direz peut-être que ce n'est pas précisément là une chronique? — Je me soucie bien des chroniques!

O. G.

— LIVRES D'ÉTRENNES. — Nous n'avons plus de compagnies de libraires associés. Les fameuses enseignes de la Bible d'or et de l'Image de saint Jean ont disparu; la boutique de Barbin n'encombre plus l'escalier de la Sainte-Chapelle; on ne publie pas d'in-folio chez Guillemot, et d'in-4^o chez Cramoisy. Les gros livres se trouvent descendus chez les épiciers. Mais en revanche la librairie en miniature, la librairie des dames avec les caractères de

Didot et les vignettes de Tony Johannot, redouble d'activité, de recherches et de merveilles au moment des étrennes. La moire et le satin remplacent la basane et le veau gothiques; l'or éclate sur la tranche et sur la couverture des in-12 et des in-18. Autrefois, *la Guirlande de Julie* et *l'Élite des poésies* étaient les seuls présens littéraires que la galanterie pût offrir au jour de l'an; car *l'Astrée* et le *Cyrus* n'avaient pas moins de dix énormes volumes, à la grande douleur de Boileau. Aujourd'hui le choix hésite entre les bijoux en vers et en prose que l'éditeur M. Louis Janet présente à tous les caprices et à toutes les fortunes, depuis les reliures de velours à fermoirs rehaussées de dorures, jusqu'au simple et modeste cartonnage, depuis les rêveries ardues des *Annales romantiques*, jusqu'aux bluettes érotiques du *Chansonnier des dames*.

La civilisation marche à pas de géant dans la carrière des almanachs: Matthieu Lænsberg a perdu son compas et sa lunette pour gagner des airs notés et des gravures au burin; adieu les horoscopes et l'astrologie; adieu les quatrains rimés sur les mois de l'année, les tontes de bestiaux et les coupes des cheveux! La vogue est aux Anglais et non plus aux Liégeois; les almanachs sont métamorphosés en *keepsakes*; nos meilleurs poètes viennent à la suite du calendrier, et les phases de la lune varient moins que les inspirations poétiques de nos annuaires, habillés de soie et d'or comme des chambellans.

Voici l'ALMANACH DE LA COUR, qui, pour être le plus petit, renferme ce qu'il y a de plus grand dans l'étiquette et le cérémonial. On n'a pas omis de le faire précéder des fêtes mobiles, des quatre-temps, des saisons et des éclipses. Le lever et le coucher du soleil intéressent les naissances et alliances des princes de l'Europe. C'est un armorial complet; on y rencontre autant de croix que dans un cimetière; on se perd dans un labyrinthe de titres. La haute noblesse de 1832 occupe encore 240 pages petit-texte,

et la Charte constitutionnelle est placée à la fin comme un erratum.

Dieu me pardonne ! les AVENTURES DU JEUNE PRETTY manquent de calendrier : qu'on ne s'étonne pas si ce modèle de piété filiale s'égare en cherchant une plante qui rend la vue aux aveugles. M. Brès, qui a peint des paysages au pastel, les charbonne ici pour les enfans. Honneur à la modeste condescendance de son talent !

Le VIEIL ÉCOSAIS de M. Émile de Wanderburg a vu la France, l'Écosse et l'Angleterre, sous les règnes de François 1^{er}, de Henri II, de François II, de Marie Stuart et d'Élisabeth ; il se souvient mieux, il est vrai, de Walter Scott qui du seizième siècle. Il a peut-être le tort de faire le rodomont classique dans sa préface, lorsqu'il mêle si bien le roman à l'histoire. Le vieil Écossais cependant abrège trop contre l'habitude des vieillards.

Le plus galant et le plus fidèle des éditeurs est certes M. Charles Malo, qui arrive exactement chaque année avec une nouvelle guirlande poétique, où par malheur le souci se glisse quelquefois à côté de la rose. M^{me} Prévost ne compose pas mieux un bouquet de fleurs naturelles que M. Malo ses miscellanées. L'HOMMAGE AUX DAMES ressemble à l'*Almanach des Muses*, sauf l'absence des noms héréditaires et des devises de bonbons. La typographie et les gravures sont dignes de la destination du recueil, qui commence par une dédicace signée *Feu Langlacé*. Sans parler de beaucoup de pièces agréables qui ne sont peut-être pas toutes inédites, il faut mentionner trente-huit vers bien comptés, par M. Miger, qui n'avait jamais osé faire trotter son Pégase au-delà du quatrain.

LES FEMMES ET LES FLEURS, allégorie qu'on croirait le testament de Demoustier ou une évocation de Dorat. M. Charles Malo a écrit ce livre mignard dans un boudoir, vis-à-vis un parterre. Il analyse et il admire, il compare et il admire ; il prend tour à tour la Française et le lis, l'Anglaise et la rose, toutes deux harmonieuses, suaves

et enivrantes. « Ceci est un livre qui flaire comme baume, eût dit Rabelais pour tout commentaire.

Les ANNALES ROMANTIQUES n'avaient pas encore présenté un choix plus satisfaisant : *romantiques* est là pour *poétiques* ; car je vous donne à penser si MM. Bignan, Mollévaut, Albert de Montémont et autres, auraient consenti à rimer de compagnie sous le patronage de la nouvelle école. Eh bien, malgré le fragment inédit d'André Chénier, *la Marguerite* de M. Auguste Barbier, une romance de M. de Châteaubriand, *les Bayaïères* de M. Léon Gozlan, une élégie de M. de Latouche, malgré les noms magiques de Victor Hugo, Mérimée, Janin, Lamartine, Delavigne, M^{me} Tastu, on oublierait presque grands et petits vers, bien ou mal rimés, pour chercher la poésie sublime et idéale dans les vignettes anglaises, auxquelles il ne manque rien que des cadres. Certes, la nationalité est une belle chose ; nous souhaitons que ces emprunts à nos voisins cessent dans l'intérêt de l'art en France. Mais quand pourra-t-on chez nous égaler le prix à l'œuvre, quand la richesse viendra-t-elle au secours de l'industrie ? Les Rolls, les Finden, les Davenport, deviennent de jour en jour plus inimitables, surtout quand nos dessinateurs prêtent comme cette année leurs crayons aux éditeurs anglais.

LE NOUVEAU KEEPSAKE est une répétition plus parfaite des *Annales romantiques*, avec une dose égale de prose et de vers. Les vignettes, comme les pièces, sont choisies plus curieusement. Pour ne pas répéter la liste des noms les plus distingués, on doit borner les éloges aux pièces de M. Ulrich Guttinguer, de M. Victor Hugo, de M. Andrieux, de M. Sainte-Beuve, du vicomte de Macquessac, etc., etc. Quant à M. d'Épagny, qui fait d'excellentes comédies, il parle notre vieux langage en langue macaronique.

— LE TALISMAN. Encore un album de gravures anglaises

et un répertoire de littérature contemporaine ! encore des célébrités nominales par ordre alphabétique ! Chaque année va sans doute augmenter le nombre de ces recueils si essentiels aux gens du monde, qui ne veulent de tout que le suc, et aux dames, qui ne reçoivent pas les muses en robe de chambre. Peu importe le titre en lui-même, et le mot anglais de *keepsake* est assez élastique pour se prêter à toutes les formes. *Le Talisman* nous plaît entre ses rivaux annuels, parce qu'il a moins de vers et plus de prose. La table paraît calquée sur celle de nos collaborateurs : M^{me} d'Abrantès, MM. Auguste Barbier, Barthélemy, Bruker, Châteaubriand, Eugène Delacroix, Victor Hugo, J. Janin, Lamartine, Latouche, Ch. Nodier, etc., etc. M^{me} Émile de Girardin. Il est impossible de passer en revue et d'apprécier chaque pièce en détail. Toutes ne sont pas bonnes et irréprochables ; mais il y a de petits chefs-d'œuvre de style et d'invention. On s'arrête de page en page ; on saute un nom connu, on se jette dans le nouveau ; on sourit, on fait la moue, puis on parcourt sans suite et par bonds une collection variée et capricieuse de genres et de manières. On peut citer en gravures *le Départ de la messe*, d'après T. Johannot ; *Oberwesel*, d'après Roberts ; *la Tour de Londres*, d'après Turner ; en prose, quelques emprunts à la *Revue de Paris*, *le Combat*, d'Eugène Sue ; *la Tour de Londres*, de M. Brucker, etc., etc. ; en poésie, *les Reproches* et *la Solitude*, de M^{me} Ménessié-Nodier ; *la Traité des noirs*, par M. Gozlan ; *le Vieux marinier*. Ce catalogue incomplet ne demande qu'une lecture rapide pour s'enrichir d'une foule d'excellens opuscules, réunis au hasard, comme les atomes crochus du matérialiste. Les rangs ne sont point observés, ni les places conquises à tout jamais.

L'ÉMERAUDE n'est pas le moins curieux de tous ces livres d'étrennes : les éditeurs ont cherché tout ce qu'il y a à dire de poétique sur le malheur et l'exil des Stuarts français ; pas un mot sur les ordonnances du 25 juillet : beau-

coup de vers et de belle prose sur une nouvelle Jeanne d'Albret, sur un second prince Charles Édouard. Pour toute gravure, un portrait d'enfant, pour tout chiffre une *H* ornée; voilà l'*Emeraude*! Les noms d'auteurs expliqueraient l'énigme s'il n'y avait pas des noms républicains à côté de ceux de MM. de Châteaubriand, Émile Deschamps, Nugent, Soumet, Alfred de Vigny, etc. Ce que nous ne saurions approuver, ce sont certains articles *anonymes*: une opinion consciencieuse a le courage de signer. Je n'aime pas un auteur qui se cache derrière son libraire: ici il y en a deux, il est vrai, pour répondre. On trouve l'*Emeraude* chez MM. Urbain Canel et Guyot, rue du Bac, n^o 104, à qui nous reprocherons aussi de n'avoir pas laissé à quelques pièces de circonstance la date de leur première publication.

— Le libraire Roret, qui a centralisé les manuels, n'en possède aucun aussi complet que la *Monographie du cacao*, par A. Gallais, dont le type gourmand, Grimod de La Reynière, a immortalisé la pratique. Cet ouvrage de théorie, depuis long-temps épuisé, va obtenir les honneurs d'une seconde édition, revue et augmentée d'anecdotes historiques. C'est à la fois un livre de science et d'agrément, l'Iliade du cacao.



la Marine en Basse-Bretagne.

J'avertis ceux qui ont lu mes premiers articles sur les mœurs bretonnes que ceci ne ressemble plus au reste. Le voyageur comprendra comment la flotte des Bretons put combattre et arrêter Jules César dans le bras de mer du Morbihan. C'étaient alors ces mêmes hommes trapus et musculeux , au col court , aux larges épaules , que vous voyez aujourd'hui maniant l'aviron d'un bras si ferme , ou parcourant une vergue en trois pas. Là du moins, aux rochers de l'Océan, cette population n'a pas le tort de sa routine consacrée , car il n'y a pas de progrès possible pour une supériorité de tous les temps.

Ce ne sont plus , sur nos côtes , ces physionomies hébétées, ces hommes fangeux, ces spectres féminins dont l'âge, après vingt ans, devient inappréciable ; ce n'est pas cette repoussante nature humaine qui excite à l'intérieur du pays le dégoût plus encore que l'étonnement de l'étranger. De belles et grandes filles, fraîches et coquettes, telles qu'on les voit à Fouesnant ou au Pont-l'Abbé, l'habit riche et pittoresque , portant au cœur un petit morceau de miroir , comme pour y faire entrer l'image de celui qui les regarde ; une vigoureuse et leste race d'hommes qui ont fait , tout enfans , la grimace aux éencils de Penmarch et de Sein ; l'œil fier , la tête haute , et prêts à jouer leur vie pour un coup de filet ou pour un coup de

canon. C'est déjà un autre peuple ; mais c'est encore un peuple à part.

Le culte a changé de forme : la vénération est retombée du prêtre au patron de la paroisse. On n'écoute plus aveuglément le curé ; mais on retarde un voyage de long cours pour assister au *pardon* du lieu , et porter sur l'épaule un bout du beau vaisseau béni qui suit le dais à la procession. On fait des vœux en mer, lorsqu'il arrive qu'une saute de vent jette bas les mâts de perroquet et de hune, lorsque l'Océan ressemble aux Alpes, ou qu'une épouvantable voie d'eau vient , au milieu de la nuit , se déclarer en pleine mer.... Puis, les périls passés, le Bas Breton descend à terre et conte le vœu à ses enfans pour que quelqu'un s'occupe de l'accomplir.

Ce sont de vaillans hommes de mer que les Bas Bretons ! faciles à conduire , prompts à exécuter ; ignorant le mot *mais* , cette conjonction si fatale dans les circonstances graves ; sobres , et je veux dire en cela peu délicats sur le choix de leur nourriture ; patients , braves et infatigables ; ce sont les premiers matelots du monde ; matelots dans toute la vaste étendue de ce titre, dont peu de personnes connaissent bien la valeur. Il y en a qui représentent un marinier de la Seine , jurant sec et se démenant fort pour conduire des barriques à Bercy ; ou bien encore quelque bandit de l'équipage du Corsaire Rouge , qui renie le ciel et la terre , et borne sa mission ici-bas à se faire hacher au besoin. Écoutez l'amiral Willaumez , « Un matelot doit savoir garnir les vergues , enverguer les voiles, les serrer, prendre des ris, gréer et dégréer les vergues, mâts de perroquet, de cacatois et flèches en l'air ; passer les manœuvres courantes ; gréer toute espèce de bâtimens ; bien gouverner ; sonder à la main ; coudre et racommoder les voiles ; faire toute espèce d'amarrages et de nœuds, des filets de pêche, des filets de bastingages ; gondronner, barbouiller , lancer des grenades, bien manœuvrer le canon, comme le fusil et le pistolet, et se servir des armes blau-

ches; en un mot, un bon matelot est un homme extraordinaire par rapport à ceux qui sont éloignés des ports de mer.... » Il est alerte, agile, hardi, robuste; il affronte tous les périls, et c'est l'homme le plus subordonné... Le malheur de cette classe d'hommes, si importante dans un état qui a une marine, est de se trouver mal appréciée, parce qu'elle est mal connue du plus grand nombre qui ne navigue pas...

Voilà ce qu'est un matelot bas-breton. Les plus renommés sont les insulaires de Groix, de Belle-Isle et d'Ouessant.

Tout ce peuple nautique se forme sur les chaloupes de pêche et sur les chasse-marées qui font le cabotage des côtes. La pêche de la sardine emploie, chaque année, dans le seul département du Finistère, environ neuf cents chaloupes, montées par près de cinq mille marins. Quand cette pêche commence, on fait des processions sur l'eau, pour bénir la mer et assurer bonne chance aux filets. De là naissent souvent des accidens bizarres. Il n'y a pas très long-temps, la procession de Plœmeur et celle de l'île de Groix se rencontrèrent; or, une sorte d'animosité locale règne entre les habitans de ces deux pays, sans plus de motifs que les autres haines du même genre qui se remarquent sur tous les points de la France. Pas un bateau ne se dérangea de sa route: il y eût eu déshonneur à pousser la barre d'un demi-degré. Un abordage s'ensuivit; des injures on en vint aux coups, et tous les combattans étaient peut être noyés si les porte-croix, amiraux-nés des deux escadres, n'eussent mis fin au tumulte par un de ces duels homériques qui laissent les armées en suspens. Après une lutte assez vive, le crucifix de Groix, accroché par celui de Plœmeur, qui était mieux fixé sans doute, quitta son long support d'argent et tomba dans la mer, où il est encore aujourd'hui. Et telle est, sur ces côtes, la nature élevée des idées religieuses que

le *bon Dieu* de Plœmeur y passe aujourd'hui pour beaucoup plus puissant que le *bon Dieu* de Groix.

Dans la saison où la sardine arrive, c'est un spectacle charmant que la sortie et la rentrée des petites flottés qui se rendent à la pêche. Toutes les chaloupes appareillent à la fois; dès qu'une misaine se hisse, on en voit deux cents autres se déployer comme par un mot de féerie. La mer est belle, le ciel pur; tout s'éloigne, et c'est déjà un horizon de petits mâts que l'œil peut compter à peine. Le vent fraîchit: voici des nuages bruns, la houle commence et l'écume bouillonne sur les brisans. Ces frères bateaux ont gagné le large; ils sont bien au-delà des îles Glenans: que vont-ils devenir à présent que les lames déferlent avec fureur, et que le premier étage du manoir où vous dinerez a perdu, brisées en éclats, toutes les vitres de ses fenêtres? Regardez, en voici qui arrivent; ils disparaissent, ils ont sombré....; non, ils remontent sur la vague; plus rien!... ils sont perdus... les voilà encore. Et tout rentre, et vous approchez, effrayé, du premier maître qui saute à terre, en lui disant: Vous avez eu bien du bonheur! Et il prend cela pour une mauvaise plaisanterie, car il ne rapporte pas de poisson.

C'est là, sur ces mauvais bateaux, à la dangereuse voilure, ouverts comme des cuvettes, c'est là et non sur une fière frégate de soixante canons, que j'aime à voir ces êtres forts, qui jouent avec l'Océan sans s'imaginer faire un jeu. C'est là qu'ils sont vraiment marins, quand, couverts d'eau, la chaloupe remplie, sans compas, sans autre guide que l'habitude, ils continuent paisiblement leur manœuvre, ne donnant trêve au flegme accoutumé que par un lourd soufflet au mousse qui n'a pas largué l'écoute assez tôt. Ruyter et Dugay-Trouin s'y noieraient, et ces gens-là reviennent tous les soirs.

C'est comme aussi leurs chasse-marées: nous n'avons pas un amiral qui osât en conduire un de Nantes à Brest,

avec les instrumens du bord. Ils courent de roches en roches , se rapprochant sans cesse de ce que tous les navires évitent. Il faut les voir glisser au travers des écueils, adroits à la façon de ces bateleurs qui, les yeux bandés, dansent avec une échelle au milieu de quelques rangées d'œufs , sans jamais en casser un seul. Mais ces écueils sont leur vraie boussole ; ils connaissent , à deux pieds près , l'endroit du remoult et celui du courant ; s'ils prenaient un instant le large, ils perdraient la tête, et pourraient bien relâcher à New-Yorek avant d'arriver à Saint-Malo.

Les chasse-marées, qui, en Basse-Bretagne, sont de très-vieux lignage , subissent néanmoins quelques effets de la révolution de juillet. J'en vis un dernièrement, à l'embouchure de l'Aven , dont le beaupré était tricolore , et comme j'en témoignais ma surprise , le capitaine me dit avec une sorte d'orgueil que, si je montais à bord, je verrais le cabestan peint de la même manière.... Ce capitaine-là ne pourra plus se vouer à Sainte-Anne d'Auray.

Le cabotage s'est amélioré depuis vingt ans ; mais il pourrait acquérir une plus grande importance. Il y perdrait du côté poétique ; nous n'aurions plus ces accidens de mer, source d'émotions fortes, dont vivent encore quelques imaginations d'artistes. Toutefois le gouvernement, qui doit placer le drame loin derrière ses calculs d'utilité générale , agirait sagement s'il encourageait l'emploi des bâtimens carrés dans la navigation des côtes. On conçoit, d'après ce que j'ai peint plus haut , que les jeunes gens, formés à l'école de nos caboteurs , ne peuvent apporter , dans les grands navires de long cours ou sur les vaisseaux de l'état , que le mérite de ne rien craindre et celui de n'avoir pas le mal de mer. C'est trop peu. Si leur nature était moins *marine* , on passerait bien du temps à leur apprendre comment se grée une bonnette ou comment se serre un cacatois , eux qui , pendant dix ans, n'ont eu à s'occuper que d'une grande voile, d'une misaine, parfois

un hunier , comme la nappe d'une table , et un mauvais foc à l'avant. C'est pourtant chose grave que l'éducation des matelots, et la Basse-Bretagne en offre une si belle pépinière!

Un voyageur curieux ne doit pas négliger les îles du Morbihan : on lui dira qu'il s'en trouve autant dans ce bras de mer qu'il y a de jours dans l'an , ce qui exige , à chaque année bissextile , une apparition semblable à celle qui vient d'avoir lieu non loin de Malte. Oh ! venez, vous qui regrettez les illusions , vous qui êtes las du monde positif , de ce monde arithmétique dont l'exactitude vous tue ! C'est ici qu'il est permis de vivre avec les croyances antiques ; chaque jour vous présentera cette civilisation de romans où vous cherchez l'oubli des affaires , lorsque la nuit octroie enfin sa charte de liberté absolue. C'est vers nos rochers qu'il faut courir, si vous voulez jouir encore du spectacle vivant des mœurs reléguées dans vos bibliothèques.

A l'île aux Moines et à l'île d'Arz , les naufrages de maris sont annoncés à leurs femmes par de l'eau qu'elle entendent tomber près de leur lit. Ou bien encore , pendant les nuits orageuses , des voix lamentables sortent du sein de la mer , et l'*Ancou* , spectre avant-coureur de la mort , est aperçu marchant sur les flots.... On va vous conter que tout dernièrement le diable a parcouru l'île sur un chariot de feu , et qu'il est allé s'abîmer dans l'étang d'un moulin... Et si vous retournez au monde positif quelle opinion exprimerez-vous sur l'utilité des assemblées primaires ?

Bon nombre de lecteurs , sur la foi de Virgile , croient encore à Paris qu'un pilote est , comme feu Palinure , l'homme qui , pendant la traversée , dirige le gouvernail du navire. Ce n'est plus cela aujourd'hui : le métier de pilote est d'attendre à l'entrée des ports les bâtimens qui s'y présentent , et de les diriger au milieu des écueils inconnus à la plupart des capitaines. C'est encore lui qui

doit les faire sortir. Malheureusement il y a plusieurs manières d'exercer ce métier-là. Celle qui se pratique en Basse-Bretagne nous honore parfois assez peu, car un pilote, du moins dans les ports de l'état, un pilote est trop souvent un homme au gros ventre qui, l'été, se chauffe au soleil, à la porte des bureaux, et qui, l'hiver, transporte cette occupation près d'un poêle. Que la tempête gronde, que vingt pavillons en berne soient déployés en dehors de la rade, il est assis bien à l'aise; il a son gilet de flanelle; le thermomètre marque quinze degrés: tout est pour le mieux dans ce monde..... jusqu'au moment où l'on va l'appeler: dès-lors, comme la mer est mauvaise et qu'il faudra *changer* en rentrant, si l'on rentre, les malédictions se forment de cent manières, et sur le temps et sur les sots qui l'ont choisi pour leur arrivée. Cependant voilà des gens largement rétribués et qui ont droit à des retraites.

En regard, nous voyons le commerce, avec ses ressources tout individuelles, trouver des pilotes à quinze lieues au large, et ces hommes courageux n'ont pas d'é-molumens fixes; ils vivent des seules chances que leur activité fait naître. Pourquoi le gouvernement, qui paie et récompense avec grandeur, ne serait-il pas aussi bien servi?

Cela est possible. Qu'on donne aux pilotes des bateaux pontés, avec lesquels ils puissent, au besoin, tenir la mer jour et nuit; qu'on établisse leurs stations, non au fond des ports, mais dans les rades ou dans les criques les plus avancées; que chaque bateau soit armé de deux ou trois pilotes et d'un élève; qu'on fasse surveiller leur séjour à la mer: c'est là qu'ils doivent vivre; tant pis si le métier est dur et dangereux: c'est le leur. Ainsi aura-t-on des hommes actifs, dévoués, expérimentés surtout; et l'on ne verra plus ces scandaleuses et très chères avaries dont la sortie ou la rentrée de nos navires de guerre n'offrent que trop d'exemples récents: témoin les frégates *l'Atalante* et *la Melpomène*, à Lorient et à Brest.

Les choses se passaient mieux dans la marine ancienne, malgré nos progrès. Je semble, moi si jeune, avancer hardiment une proposition bien entourée d'incompétence; et pourtant peu s'en faut que je n'aie connu Jean-Bart, car il avait à son bord l'ami d'un de mes amis. Il est vrai que ce dernier, âgé aujourd'hui de quatre-vingt-quatre ans, en avait douze quand il écoutait l'autre qui en comptait quatre-vingt-dix. Notre vie est moins courte qu'on ne le croit : de proche en proche, nous aurions presque vu la bataille d'Actium.

Il existe en Basse-Bretagne une foule de petits ports remarquables. C'est là que vous trouvez les types traditionnels de la vie maritime, ces loups de mer en retraite qui, chaque jour, sont attentifs à l'heure de la marée, et soupirent à la moindre voile que l'on signale à l'horizon. Oh ! que leurs récits ont de charme, et que d'émotions au souper lorsqu'ils causent cap Horn ou pontons, lorsque l'œil en feu, comme à bord de leur corsaire, ils racontent les croisières du Bengale et les magnifiques combats que le *Mouiteur* a laissés inconnus !.. Et lorsqu'ils disent les prouesses de Surcouf déconcertant l'Angleterre en vue de son empire indien !... C'est de l'amour qu'ils ont pour la mer; elle est leur maîtresse plus adorée qu'une femme ne pourra jamais l'être; maîtresse capricieuse et violente, qui a mêlé leurs jours de plaisirs et de tourmens. A elle, ils doivent ces belles nuits des tropiques, ces nuits où ces flots lumineux laissaient un sillon de flamme derrière le gouvernail, ces nuits où l'on dansait sur le pont, où l'on était roi à son bord... A elle aussi ces souvenirs terribles de combats, de naufrages, de sang, de faim, de désespoir. Tout cela les charme : ils aiment la mer. Voici le capitaine Kernoc, le Kernoc de mon ami Eugène Sue; je l'ai trouvé, c'est bien lui : il a commandé le beau brick *l'Épervier*; il m'a parlé de maître Durand; il m'a présenté Grain-de-Sel. Qu'il est beau, Kernoc ! qu'il est plus poète encore que marin, quand il me raconte sa désertion

de Madras ou son règne de quelques jours dans Pile Coë-tivy , ou bien encore ses courses de traite , alors que pour transporter des nègres il n'avait qu'un équipage noir ! Kernoc n'est pas philanthrope , et c'est pourtant un brave homme qui oblige tous les malheureux.

Pourquoi Walter-Scott ne vient-il pas chez nous ! Qu'il écouterait avidement ces étranges récits ! que de belles pages nous aurions, du terrible et du grotesque ! A côté de naufrages, des ruses mercantiles pleines de gaieté : un capitaine, frappé du goût des naturels de Madagascar pour la verroterie, et leur vendant de la *graine* de bouteilles; un autre, chargé d'apporter un baril de poudre en retour d'une negresse, et prétendant qu'il n'a pu sauver que la moitié du baril parce que le reste a pris feu; après cela, un navire qui sombre et des hommes énergiques, sûrs du salut, construisant un radeau comme nous ouvrons un parapluie, rongéant leur biscuit au sein des abîmes ou sur le sommet des nuages; et puis des brigandages bouffons, des cas de galère à faire crever de rire tout un jury; et, au fond de ce mélange, des gens sans rudesse, que vous voyez se promenant sur le cours, et qui marchandent un melon à la place, comme s'ils eussent été toute leur vie sous-chefs de bureau au Mont-de-Piété.

Que Cooper vienne aussi; qu'il aimerait à réciter les faits curieux du hardi brick *le Diligent* ! C'est un navire anglais que *le Diligent* rencontra en 1812 dans les parages de la Jamaïque. Les quadruples d'Espagne que l'on voyait presque, avec la longue-vue, frapper par les balanciers du Mexique, encombraient la cale de l'anglais, et offraient leur riche proie au premier brutal qui eût osé la demander en temps propice. Mais le navire était fort, et de loin on l'eût pris pour une frégate des plus hargneuses. *Le Diligent* s'approche; menteur comme un Gascon, bien que Breton, il porte flamme et pavillon anglais : c'est le matin; on est encore en vue de Kingston; il faut de la prudence. On le hèle : *What brig is that ?* (quel brick est cela ?)

— *His Majesty's brig Star* (le brick de Sa Majesté l'*Etoile*). — *Good passage* (bon voyage). On tire le chapeau pour un brick du roi Georges. et l'on fait route. La nuit arrive : les deux navires ne s'étaient pas quittés de vue. *Le Diligent* vire de bord, laisse porter sur l'anglais, qui croit naviguer de compagnie avec un camarade, et lui lâche à demi-portée de canon tout ce qu'il a de mitraille à tribord, au risque d'être écrasé en retour. Les embarcations sont à la mer ; le capitaine saute le premier sur le pout ennemi, y marche dans le sang jusqu'à la cheville, et, au milieu des haubans brisés, de vergues en éclats, de lambeaux de voiles et de débris d'affûts, trouve le commandant gisant au pied du mât d'artimon, une cuisse cassée, qui lui dit d'un air douloureux : « Ah ! monsieur, moi qui, vous voyant approcher, avais mis de la bière à rafraîchir pour vous recevoir !.... »

Le capitaine du *Diligent* est aujourd'hui conseiller municipal, et ne se chargerait pas de tuer un poulet.

Le littoral breton est immense ; malheureusement il est d'un difficile accès. Sur toute cette côte si importante, si hérissée d'écueils, il n'existe que trois phares de l'embouchure de la Vilaine à l'entrée de la Manche : ceux d'Ouessant, de Saint Mathieu et de Groix (1). Que de points cependant où l'on en désirerait encore ! Car un navire venant du large peut toucher à l'improviste en abordant la terre de France, tandis que l'Anglais voit sa patrie de dix lieues dans la nuit la plus orageuse, grâce aux feux multipliés qui la lui annoncent.

C'est une si douce émotion pour l'équipage qui revient de l'Inde, qui a tenu huit mois la mer, qui a doublé le cap de Bonne-Espérance au milieu de montagnes d'eau dont les vallées ne laissent voir le ciel que par un point ;

(1) On s'occupe depuis quelque temps de la construction de deux phares nouveaux, aux Penmarch et à Belle-Isle. Ils rendront d'éminens services.

c'est un si vif plaisir que ce cri partant de la vigie des bossoirs : *Feu !.. Cordouan !...* Ah, comme les cœurs battent : voilà Bordeaux !.. On est encore à grande distance, mais on est tranquille ; on arrivera. Voilà Bordeaux, le Grand-Théâtre, les cadichonnes ; vive la France ! Le délire est à bord, et le mousse se moque autant des coups de garette que l'officier des arrêts..... Vous approchez des côtes bretonnes : la scène change : c'est la terreur au lieu de la joie ; car éviterez-vous *le Raz-de-Sein*, en face de la baie des Trépassés, qui doit son nom à tant de naufrages ? Le courant ne va-t-il pas vous briser sur *le Grand-Stevenet*, rocher aussi redouté des marins que celui de *la Teignouse* à l'entrée de la baie de Quiberon ? Qui vous avertit que *la Jument* est là tout près des Glenants ? et si la brume arrive, qui vous garantit de *la barre* de Pouldu ? A ce propos, et en attendant que le ministère de la marine, qui s'en occupe, ait complété le système de nos phares, je ne puis passer sous silence une grave réflexion que nos marins expérimentés voudraient voir publier plus haut encore. Il s'agit d'un port, utile au-delà de tout, et que peu de chose donnerait à la France. L'Abrevrach (Finistère), placé à l'ouverture de la Manche, et faisant face à deux des principaux ports anglais, Plymouth et Falmouth, n'a été jusqu'ici fréquenté que par des caboteurs qui, principalement en temps de guerre, y trouvent un refuge assuré. On a des exemples de l'entrée de cent vingt voiles à la fois dans cette relâche, dont l'importance n'est pas négligée sur les cartes anglaises, où des lignes particulières marquent le double chenal qui y conduit. Un million employé par une main économe et savante à l'achèvement de ce port naturel fructifierait plus que les énormes dépenses de Cherbourg ; car un navire chassé par l'ennemi y entrerait avec tous les vents du nord, de nord-ouest, et d'ouest, sans avoir besoin de traverser les dangers qui avoisinent Brest, ou Paimpol, ou Bréhat. Quelques balises placées sur les récifs, deux batteries, dont la position est

marquée par la nature des entrées, cinq ou six corps morts, placés dans l'avant-port pour les besoins des bâtimens de guerre ou de commerce, un creusage peu considérable, suffiraient à faire de l'Abrevrach le port peut-être le plus utile de la Manche. D'aucun autre on ne saurait se rendre plus vite dans l'Océan, si l'on part; vers aucun autre, si l'on rentre, on ne peut avoir (après les travaux terminés) une navigation moins périlleuse. Ajoutez à cela qu'en trois heures on est à Brest, en quittant l'Abrevrach, dont ce grand port n'est distant que de six lieues par terre, ce qui peut, en temps de guerre, donner aux forces navales la ressource du carré de l'infanterie, avec cet avantage d'occuper un vaste espace compris entre deux mers. Une flotte anglaise paraît sur nos côtes du nord; une division française est chassée par elle. Au lieu de perdre, pour se rendre à Brest, un temps précieux à traverser le dangereux passage *du Four*, elle entre à l'Abrevrach; un homme monte à cheval, si la ligne sémaphorique est interrompue, et voilà Brest informé de ce qui arrive. Brest répond et commande, et dans la même demi-journée deux escadres séparées littoralement par douze lieues, et coupées par l'ennemi, ont un mot d'ordre unique qui leur permet d'agir de concert.

Tels sont les avantages qu'assurerait ce port, et tout cela pour un million.... Un million, c'est presque un centime au budget; et tant d'inutilités ont coûté plus!

On est heureux, quand on parle de la Basse-Bretagne, d'avoir à parler de Brest. Ce n'est pas seulement ce port magnifique, cette rade immense que l'Europe envie; mais là aussi est la compensation des mœurs rétrogrades de notre vieux pays. Brest, cité, est comme la terre promise de l'éducation bretonne. Le patriotisme, les lumières, la vive énergie de citoyen, sont, dans cette ville, des modèles patiens à la vaste sauvagerie qui l'entoure. Patiens, car ils ne datent pas d'hier: si la Basse-Bretagne eût imité Brest, nos paysans seraient depuis long-temps français. Nous

avons déjà Lorient, qui n'a qu'un siècle d'existence, et qui, par le fait même de sa jeunesse, est au niveau de nos circonstances toutes jeunes; Saint-Malo, qui ne se souvient pas seulement de Dugay-Trouin et de Cartier, mais qui s'enorgueillit aussi des Surcouf et de leur pavillon tricolore; et Morlaix, dont le maire est si connu par son inflexible indépendance, etc., etc.

C'est par nos côtes, c'est par la marine, que de proche en proche le mouvement civilisateur se propagera dans les campagnes bretonnes. Les routes achevées, les canaux ouverts, le centre communiquera facilement avec les extrémités où abordent les mœurs étrangères et plus souvent encore les mœurs françaises. Et puis des écoles, non-seulement gratuites, mais dotées de primes puissantes, car les décisions du recteur de l'académie ne feront pas un élève. Quand on lit dans l'*Almanach royal*: Scaër, chef-lieu de canton, population quatre mille âmes, on se représente aussitôt Courbevoie ou Montmorency; on s'imagine qu'une école primaire y aura bientôt trois cents élèves, et qu'il ne s'agissait que d'y en établir une plus tôt, pour en finir avec la barbarie. Mais venez à Scaër: c'est un village où vous compterez cinquante maisons, dont dix couvertes en ardoises. Les quatre mille habitants que vous cherchez sont répandus au loin dans les landes, arrachant leurs moutons aux loups des forêts de Coatloch, de Cascadee et de Laz, et vous ne prouverez à aucun cultivateur de la commune l'utilité de faire entreprendre deux fois par jour à leur fils, qui garde les troupeaux, un voyage de trois lieues pour apprendre à lire; car il ne sait pas lire, le père, et il n'en vend pas moins son seigle tous les ans.

Les phrases sont faciles à faire: il se dépensera plus d'argent en programmes, en projets, en circulaires imprimées, qu'il n'en faudrait pour arriver à un but utile. J'ai la connaissance complète des lieux et des idées, et je garantis l'insuffisance de toute tentative de ce genre, si l'on n'institue pas des primes pour les familles qui enver-

ront leurs enfans aux écoles. Ces familles ne comprennent pas, et vous ne leur ferez pas comprendre à quoi une école peut servir ; montrez-leur qu'on y est payé quand on s'y rend ; de cette manière , vous allez créer une génération d'hommes nouveaux qui auront profité des bienfaits de l'éducation , et qui n'auront plus besoin d'appât lorsqu'il s'agira d'y faire participer leurs enfans.

Puisse-t-on se persuader que la Basse-Bretagne mérite les travaux d'une session entière des Chambres , si l'on veut que deux millions d'hommes , qui habitent la France , deviennent des citoyens français.

AUGUSTE ROMIEU,
Sous-préfet de Quimperlé.



ESQUISSES DU NORD.

SUÈDE. — LAPONS.

Route nouvelle de Stockholm. — Cavalcade dans les fondrières. — Rapports entre la Suisse et la Suède. — Différence des Norvégiens et des Suédois. — Visite aux Lapons. — Aspect de leur pays. — Une famille laponne et un troupeau de rennes. — Hospitalité, repas. — Figure, langue, race, religion des Lapons. — Aspect du nord de la Suède. — Le paysan géographe. — Anniversaire de Goëthe.

Au lieu de prendre la route ordinaire de Drontheim à Stockholm, qui passe par Ræras et par la Dalécarlie, nous nous décidâmes pour la route nouvelle, qui n'est pas encore entièrement terminée, et qui passera par Æstersand, au nord de la première. Le général Birke, gouverneur de Drontheim, devait aller visiter la partie à laquelle on travaillait encore. Nous cédâmes au plaisir de faire avec lui le passage des montagnes. Au jour fixé, nous arrivâmes au dernier relai, où nous trouvâmes le général et son escorte. De ce point à la frontière suédoise il reste un espace d'environ quinze lieues du côté de la Norvège, où la route n'existe point. C'est cet espace que nous avons à franchir pour arriver en Suède. On ne pouvait en venir à bout qu'en allant à travers bois, marais et rochers, au

moyen des admirables chevaux du pays. C'est à quoi furent employés les deux jours suivans. Cette expédition , avec notre visite aux Lapons, qui la suivit immédiatement , fut la partie la plus curieuse et la plus fatigante de notre voyage.

Notre caravane avait un aspect assez original : en tête étaient le général et ses officiers , quelques gros négocians de Drontheim , un pasteur avec un chapeau à large bord , nous avec nos mines étrangères , et enfin un minéralogiste de Christiania , le savant professeur Esmark , qui d'ordinaire fermait la marche , ayant sur sa tête une grande casquette de feutre gris , sur son dos une redingotte de taffetas ciré vert , froissée de mille plis , et portant l'étui de son baromètre attaché en manière de carquois derrière ses épaules. La diversité des costumes et des tournures , la bizarrerie de quelques-unes , ce mélange de militaires et de marchands , ce savant et son baromètre hissé sur un grand cheval , tout cela donnait à notre petite troupe un caractère animé et grotesque qui nous réjouissait beaucoup. Au bout de quelque temps , la route se trouvant interrompue , il fallut commencer à chevaucher à travers les sapins , dans un terrain marécageux , entremêlé çà et là de quelques rochers. Des troncs d'arbres pourris embarrassaient souvent notre chemin ; il fallait passer des torrens à gué ; il fallait à chaque instant que les chevaux entrassent jusqu'au poitrail dans des bourbiers , et qu'alors , aux prises avec les racines et les broussailles enfoncées dans la fange , ils parvinssent , à force d'adresse et de patience , à en débarrasser leurs pieds. J'admirais souvent avec quel art ils se dégageaient d'embaras qui me paraissaient tout-à-fait inextricables. Ils semblaient reconnaître par l'odorat le degré de solidité du terrain sur lequel ils posaient le pied. Quand la difficulté était trop grande , qu'ils étaient pris comme au lacet ou avec de la glu , ils ne s'effrayaient point , s'arrêtaient un moment , comme pour bien assurer leur élan , puis faisaient à propos

un effort vigoureux, et se trouvaient hors d'affaire. Sur les rochers leur instinct n'était pas moins surprenant; ils montaient et descendaient sur des pentes où il eût été malaisé à un piéton de ne pas perdre l'équilibre; tantôt se cramponnant aux plus petites aspérités des rochers, tantôt raidissant leurs jambes de derrière, et se laissant ainsi glisser. Quelquefois ils sautaient brusquement d'une hauteur d'un pied sur une dalle de rocher où il y avait tout juste place pour leurs quatre fers, et là s'arrêtaient brusquement, comme cloués au sol. Tout cela, bien entendu, à condition qu'on ne les touchât pas, et qu'on les laissât complètement maîtres de leurs mouvemens. Malgré cette dextérité admirable de nos montures, les difficultés étaient si grandes que tous ceux de nous qui ne mirent pas pied à terre dans certains endroits tombèrent une ou plusieurs fois non pas de cheval, mais à cheval. L'animal, après les plus grands et les plus habiles efforts, s'abattait dans un borbier; le cavalier écartait les jambes, et n'éprouvait d'autre inconvénient de son accident que d'enfoncer dans la boue jusqu'au-dessus des genoux. Aucune de ces chutes ne fut dangereuse; mais quelques-unes furent assez désagréables. Le docteur Esmack, qui avait eu probablement la malheureuse idée de mettre l'intelligence d'un professeur aux prises avec l'instinct d'un cheval, renversa deux fois le sien sur lui, et ne dut son salut qu'à la nature du lieu de sa chute. Imaginez dans quel état on le déterra; mais, conservant au milieu des plus grands revers un zèle héroïque pour la science, sa première pensée était toujours pour son baromètre, dont il était plus occupé que de lui-même.

Nous fûmes cantonnés militairement par le général dans quelques gaards perdus au sein de ces marécageuses solitudes. La soirée se passa à la norvégienne, à boire du punch, à fumer avec nos compagnons de fatigue. Un pasteur dont la cure n'était pas située bien loin de l'endroit où nous étions nous apprit sur les mœurs des paysans

diverses choses curieuses , surtout par le rapport de certains usages établis dans ces cantons lointains de la Norvège avec des coutumes qu'on retrouve dans quelques cantons de la Suisse ; entre autres , le singulier usage du kilt est commun aux deux pays. On appelle ainsi les visites mystérieuses que les garçons font pendant la nuit aux filles qu'ils doivent épouser. La suite ordinaire est la même aussi en Suisse et en Norvège , c'est-à-dire qu'il en résulte , il est vrai , souvent la nécessité du mariage , mais que le mariage suit inmanquablement. Une pareille faute ne fait aucun tort à la jeune fille ; mais le jeune homme serait déshonoré à jamais s'il refusait de la réparer.

Du reste , ce rapport n'est pas le seul qu'on ait remarqué entre les habitudes de la Scandinavie et ceux de certaines parties de la Suisse. Les habitans de la vallée d'Hasli ont une tradition qui les fait descendre des Suédois. On assure que leur dialecte a quelque analogie avec la langue suédoise ; et j'ai retrouvé dans le visage des femmes de Stockholm le type de celui des femmes d'Hasli. La belle batelière de Brientz , par exemple , avait un profil exactement suédois. Les petits cantons ont conservé une ballade très-ancienne , qui raconte leur origine septentrionale , et sur un fait qui établit peut-être plus victorieusement que tous les autres le rapport en question : c'est l'existence parmi les enfans de Berne d'un jeu dans lequel on articule des paroles bizarres tout-à-fait inintelligibles à ceux qui les prononcent. Ce même jeu , ces mêmes paroles se retrouvent parmi les enfans de Copenhague , qui certes ne se sont pas entendus avec ceux de Berne. L'histoire des jeux d'enfans , comme celle des contes de nourrice et des proverbes de bonne femme , peut jeter un très-grand jour sur l'histoire de l'espèce humaine. C'est là ce qui se transmet à de grandes distances , subsiste pendant des siècles , ne s'invente guère , et survit quelquefois aux lois , aux coutumes , aux empires.

Le lendemain nous continuâmes notre expédition , et

cette journée fut encore plus rude que la première. L'adresse des chevaux eut encore plus beau jeu pour se déployer. Au milieu des marécages on trouva tout à coup des rochers escarpés, qu'en vérité on ne pouvait gravir à pied sans quelques efforts et assez d'agilité. Eh bien ! toutes nos montures en vinrent à bout sans se casser les jambes. C'était vraiment un spectacle curieux à voir : une vingtaine de chevaux sur des pentes de rochers, les uns glissant, les autres roulant, les autres se retenant dans leur chute, et comme suspendus et tirés en haut par leurs guides ; quelques-uns défilant déjà avec leurs cavaliers à une grande hauteur, tandis que les autres se débattaient encore avec les leurs dans les tourbières. Les cris des paysans, la confusion de cette scène, la nature sauvage et nue qui nous entourait, tout cela eût formé un tableau piquant à Horace Vernet ou une page animée à Walter-Scott.

Enfin nous touchâmes, à notre grande joie, la frontière suédoise. Nous nous sentîmes avec plaisir sur un terrain solide. C'était la troisième fois que j'entrais en Suède ; j'y entrai par le nord, et j'allai chercher le midi à Stockholm.

Nous fûmes reçus par le colonel Boje, commandant des chasseurs du Jemiland et l'un des meilleurs officiers suédois. Il était venu au-devant du général Birke, et comptait l'escorter à travers les affreux marais que nous avions traversés avec tant de peine, et revenir par le même chemin, le tout par partie de plaisir.

En passant de Norvège en Suède, nous eûmes tout d'abord devant les yeux un échantillon frappant du contraste qui existe entre le caractère des deux peuples. Rien de plus différent que le général Birke, avec sa douce et calme figure, ses manières simples et tranquilles, et le brillant colonel Boje, avec son air animé, son allure vive et dégagée. Il n'y avait pas jusqu'à son grand bonnet de martre noire, jeté sur le côté de sa tête avec une coquetterie militaire, qui ne contrastât avec la simple capote de cuir de

Droutheim que portait le général. Ces deux hommes, distingués chacun à leur manière, étaient aussi différens que leur air; et leurs nations sont aussi différentes qu'eux-mêmes. Vraiment leur longue inimitié et l'antipathie réciproque qu'elles conservent encore ne surprennent plus quand on a observé les oppositions naturelles qui les séparent. On ne sait comment s'expliquer, en Scandinavie, ce cachet tout méridional que porte en général le caractère suédois, et surtout dans les villes, et qui a fait appeler les Suédois par leurs amis les Espagnols et par leurs ennemis, les Gascons du Nord. Nous avions un grand désir de voir des Lapons. Ils s'avancent avec leurs rennes le long de ces montagnes qui séparent la Norvège de la Suède, et où eux seuls peuvent exister. Nous partîmes le 26 août pour aller les chercher dans leurs solitudes. Nous devions pour cela coucher au dernier gaard suédois, et là nous informer d'une manière précise où nous pourrions trouver des Lapons, chose assez difficile, parce que d'un moment à l'autre ils quittent l'endroit où ils étaient établis, laissent leur hutte, et vont ailleurs en construire une nouvelle.

Pour arriver jusqu'à eux, nous avions environ douze lieues à faire à travers un pays assez semblable à celui que nous avons traversé les jours précédens, cependant un peu plus détestable encore; car cette fois il n'était plus question de chevaux; les pauvres bêtes n'auraient pu s'en tirer; c'est à pied, sans chemin tracé, que nous devions nous engager dans le pays, à travers les marais et les tourbières.

A cinquante pas des habitations que nous laissions derrière nous, nous trouvâmes le commencement des interminables marais où nous allions nous enfoncer. Nous éprouvâmes un petit mouvement d'hésitation en voyant que décidément il fallait nous résoudre à entrer souvent jusqu'aux genoux dans une boue noire; mais être si près des Lapons et ne pas les voir, de peur de se mouiller les

pieds, il n'y avait pas à y penser. Le premier essai de cette manière de voyager une fois fait, nous en prîmes notre parti, et nous marchâmes dès-lors plus souvent dans l'eau ou dans la vase que sur la terre sèche.

Le pays dans lequel nous étions alors est certainement le plus laid de l'univers. Il faut l'avoir vu pour savoir jusqu'où la nature peut aller en ce genre. Imaginez un terrain entièrement nu, à l'exception de quelques broussailles clair-semées, de quelques bouleaux nains ou difformes, la plupart sans feuilles, les uns brisés par le vent, les autres à demi consumés, et que leur écorce blanche, noircie çà et là par la flamme, rend pareils à des squelettes calcinés. Ce pays dépouillé ne produit d'autre végétation que des mousses marécageuses; il est composé uniquement de fondrières et de rochers. On ne peut s'accoutumer à cette différence dans la solidité du sol, qui change à chaque pas. Alternativement le pied est repoussé par les saillies du granit ou il enfonce dans la fange. Toute l'étendue qu'on aperçoit est occupée par une innombrable quantité de flaques d'eau; les vallées paraissent inondées, et l'on trouve des marais sur des rochers, ou plutôt tout ce qu'on voit n'est qu'un vaste marais entremêlé de rochers. L'eau est véritablement le fond du pays. Il y a aussi de la terre; mais on peut dire que c'est par exception.

Nous espérions rencontrer quelque ours pour compléter nos aventures septentrionales; nous n'eûmes point cet avantage. Les paysans suédois les attaquent avec une grande intrépidité. Le colonel Boje nous avait montré un homme qui s'était trouvé dans une situation d'où peut-être nul autre n'est jamais revenu. Étant tombé sans connaissance, à la suite d'un combat avec un de ces animaux, il vit, en revenant à lui, l'ours occupé à l'enterrer, comme un chien enfouit un os pour le retrouver plus tard. Il ne perdit pas courage, se releva, recommença la

lutte, et tout affaibli qu'il était, parvint à triompher de l'ennemi qui l'avait traité comme une provision.

Après nous être encore plus d'une fois embourbés dans les marais, avoir sans cesse monté pour redescendre de colline en colline, de rocher en rocher, nous arrivâmes, épuisés de fatigue, au gaard suédois, où nous devions nous orienter d'une manière précise sur la position des Lapons.

C'était un dimanche; les habitans du gaard étaient occupés à lire la Bible et à chanter des psaumes. Le père avait une des figures les plus nobles et les plus calmes qu'on puisse voir. Toute la famille semblait grave et recueillie. La solennité du jour, célébrée ainsi par les bonnes gens dans cette pauvre cabane, très-littéralement au bout du monde, avait quelque chose de respectable et de touchant.

Notre premier besoin était le repos. On nous mena dans une des petites cabanes du gaard, où étaient quelques lits, c'est-à-dire quelques peaux d'ours, de loup, de renne, étendues sur la terre. Malheureusement la largeur de la cabane n'était pas assez considérable pour nous permettre de nous placer sur ces peaux tous les cinq les uns à côté des autres; il fallait dormir à *son tour*: en attendant le mien, je fus me promener autour du gaard; je me livrai avec un charme triste au sentiment de la solitude et de l'éloignement. Je regardais le petit lac au bord duquel l'habitation était placée, et qui tournait derrière une colline. Je pensais combien cette plage opposée que je ne voyais pas devait être sauvage et silencieuse. Le bateau amarré à la rive était là certainement pour pêcher sur le lac, non pour le traverser. Que serait-on allé faire au-delà? au-delà où aller? Nous nous remîmes en marche le lendemain matin, et vers dix heures, au bord d'un petit lac, au pied d'une montagne nue et d'une forme bizarre, nous aperçûmes tout à coup un troupeau d'environ trois cents rennes et une famille laponne occupée à les traire. Ces animaux à demi domestiques errent toute la journée

dans les rochers, qui sont leur pâturage. A une certaine heure on les rassemble, au moyen de petits chiens à pates courtes, d'une espèce particulière. Le coup d'œil qui s'offrit subitement à nous était vraiment frappant. Ce troupeau presque sauvage se pressant en désordre, quelques-uns immobiles, d'autres luttant avec leurs ramures ensanglantées, ou se précipitant par bandes vers un point ou vers un autre, comme emportés par un soudain vertige; les cris des enfans, les jappemens des chiens qui les poursuivent, les hommes et les femmes occupés à recueillir leur lait, telle fut la scène nomade qui nous apparut tout à coup dans ce désert. Les Lapons continuèrent leur opération sans faire grande attention à nous, et sans paraître étonnés de nous voir. Nous entrâmes au milieu du troupeau pour observer la singulière manière dont on trait les rennes. Un homme ou une femme tenait une corde de cinq à six pieds, reployée à peu près comme l'extrémité inférieure de celle d'un cerf volant, et la lançait aux rennes femelles qu'il voulait arrêter, de manière à prendre son bois dans une sorte de nœud coulant, puis, sans lâcher prise, faisait passer avec dextérité cette corde autour du museau de l'animal. Alors un enfant s'approchait, saisissait la corde, et la tenait serrée, tandis que la renne, ainsi assujétie, se laissait traire sans beaucoup se débattre. Chaque femelle donne très-peu de lait. Ainsi elle était promptement débarrassée, et à peine libre, s'éloignait d'ordinaire avec un bond sauvage.

La pluie qui survint nous fit chercher un abri dans la hutte de la famille; elle ressemblait à celles que les charbonniers dressent dans nos forêts; je fus confondu de ses petites dimensions: quelques branchages, mal couverts d'une serge grossière, en composaient toute l'architecture; il fallait se courber pour y entrer. Au milieu était une pierre carrée servant de foyer; au-dessus était suspendue nue marmite de fer; la partie supérieure de la hutte était ouverte pour laisser échapper la fumée. Nos

hôtes nous abandonnèrent généreusement l'abri tel quel de leur toit, et restèrent dehors exposés à la pluie. Il eût été impossible d'y tenir avec eux. Cet étroit réduit pouvait à grand'peine contenir nous cinq et nos deux guides. Je n'ai jamais pu comprendre comment faisait pour s'y loger la famille laponne composée de dix personnes en comptant les enfans. Il ne fallait pas songer à s'asseoir, le toit formait avec le sol un angle trop aigu pour le permettre; on ne pouvait pas non plus se coucher autour du feu, cela aurait pris trop de place; il fallait ramasser son corps en s'appuyant sur le côté, à peu près comme font les marmottes durant l'hiver; or, dans cette position gênée, et en occupant le moins d'espace possible, nous remplissions la hutte très-exactement. C'est apparemment pour épargner quelques pieds de l'étoffe grossière qui couvrait leur demeure, que ces pauvres gens lui avaient donné si peu d'étendue.

La mère de famille, sans nous faire aucune question, apporta un quartier de renne, et se mit en devoir d'apprêter notre repas.

Ces apprêts n'étaient pas très-encourageans pour l'appétit, heureusement que le nôtre n'avait pas besoin d'être excité. La bonne femme coupait la viande en morceaux qu'elle prenait ensuite avec les doigts pour les placer un à un dans la marmite; de temps en temps elle jetait aux petits chiens, qui s'étaient glissés dans la hutte, un lambeau de chair crue que leur disputaient des enfans affamés, presque nus, en tout semblables à de petits sauvages. C'eût été une lithographie à faire que l'intérieur de cette hutte; nous, accroupis autour du feu et buvant du lait de renne dans de grandes écuelles de bois, la bonne laponne courbée sur la marmite et préparant, comme je viens de le dire, notre repas; les chiens et les enfans soulevant la méchante tenture qui servait de porte, pour s'introduire en rampant dans la hutte, et, afin de compléter le tableau, la figure impas-

sible d'un de nos Norvégiens, à genoux en dehors, la tête seule passée à l'intérieur, et dans cette attitude fumant imperturbablement sa pipe.

Notre hôtesse ayant achevé de couper et de déchiqueter le morceau de viande qu'elle nous destinait mit le tout dans la marmite de fer, la recouvrit d'une assiette de bois renversée, et le laissa cuire ainsi dans le beurre de renne; puis, au bout d'un certain temps, le versa dans une grande écuelle pareillement de bois, où nous mangeâmes d'un grand appétit ce ragoût extraordinaire, sans l'aide de fourchette, et avec le secours des paysans suédois qui nous avaient accompagnés.

Pendant le temps qu'avaient duré les apprêts de notre festin, nous avons adressé diverses questions à celle qui s'en acquittait si bien. Nous nous servions de la langue suédoise; ces Lapons, en rapport fréquent avec les Suédois, la savaient très-bien; mais entre eux ils parlaient le lapon, langue absolument différente des idiomes scandinaves, dialecte finoïs, d'une prononciation singulièrement douce et agréable.

Cette langue que parlent les Lapons, et le nom de *fin*, le seul par lequel ils se distinguent eux-mêmes, attestent qu'ils appartiennent à cette grande famille des nations finoïses, dont faisaient peut-être partie les Huns et Attila, et dont les débris se retrouvent aujourd'hui en Finlande, en Esthonie, et du fond de la Hongrie jusqu'aux bords du Volga, et jusqu'au pied de l'Oural.

Notre Laponne répondit à toutes nos questions avec beaucoup de sens et de bonne humeur; en somme, ces Lapons ne nous parurent ni stupides ni farouches, et nous surprirent par leur air de calme, de bien-être, de raison, que nous ne nous attendions pas à leur trouver au sein de leur misérable existence.

Je demandai si les Lapons et les Suédois se mariaient entre eux; on me répondit que cela n'arrivait jamais. Ainsi quoique sur la terre suédoise, nous avions sous les yeux des

Lapons de race pure, ce que confirmaient la langue dont ils se servaient entre eux et la configuration de leurs traits. Ils n'étaient pas monstrueusement petits; mais tous avaient le menton pointu et les yeux obliques, quelque chose en un mot du type de la race mongole, avec laquelle la race finoise paraît avoir de la ressemblance

L'été, chaque famille vit ainsi isolée dans sa hutte; la disposition marécageuse du pays empêche alors les communications; mais l'hiver, qui fait de toute la contrée un vaste champ de neige et de glace, les rétablit; c'est pour les Lapons la saison de l'activité, des fêtes, des voyages. Les familles se rapprochent et forment des espèces de tribus. Les Lapons se transportent avec une grande rapidité au moyen de leurs traîneaux; j'ai vu un de ces traîneaux, auxquels ils attachent leurs rennes, qui avait tout-à-fait la forme d'un petit bateau; la quille sillonne la neige, et le Lapon tient son traîneau en équilibre au moyen d'un bâton dont il faut se servir avec une grande agilité, pour ne pas être renversé. Les Lapons se servent aussi, en guise de patins, de deux planches étroites, dont la plus courte a six pieds, et l'autre environ un pied de plus. Je ne sais comment ils peuvent se mouvoir avec cette chaussure, plus grande qu'eux de moitié: cependant il est certain qu'ils s'en servent très-habilement pour courir ou plutôt glisser sur la neige; on m'a même parlé d'un bataillon norvégien qui manœuvrait équipé de la sorte.

On accuse les Lapons d'être encore à demi des païens, surtout ceux qui sont les plus reculés vers le nord. Ce qu'il y a de sûr, c'est que leur état religieux est assez négligé. Les pasteurs sont fort clair-semés sur cette étendue si vaste et si peu habitée. Il n'est pas commode d'aller chercher à une quarantaine de lieues les secours spirituels, l'hiver sur la glace, l'été à travers des marais presque infranchissables. Les ministres qu'on leur envoie ne leur sont pas d'une grande utilité; ils viennent pour le moins

de temps possible dans ces pays perdus, souvent bourrés de grec et d'hébreu, mais de lapon, pas un mot; et alors ils sont obligés d'avoir un interprète qui, phrase par phrase, traduit leur sermon aux naturels du pays. Qu'on juge si cet intermédiaire est favorable à l'éloquence, et si l'orateur, en finissant son sermon, ne court pas la chance d'avoir prêché tout autre chose que ce qu'il voulait.

Le gouvernement a fait tout ce qu'il a pu pour déterminer quelques Lapons à abandonner la vie nomade, et pour en faire des agriculteurs; mais jusqu'ici on a bien rarement réussi. Quelquefois un père de famille consent à s'établir sur la terre qu'on lui donne; pendant ce temps le reste de la famille continue sa vie errante et rôde autour de la demeure de son chef. Bien souvent il arrive qu'au bout de peu de temps il quitte son nouveau genre de vie et retourne sur les rochers.

Ces rochers où ils suivent leurs rennes sont de véritables pâturages, car ils sont couverts de l'espèce de lichen qui forme l'unique nourriture de ces animaux. Ces rochers s'étendent au sud de ce que la géographie appelle Laponie; ils déterminent ce qu'on pourrait nommer la Laponie physique. Là où est ce lichen et où il n'y que lui, il ne peut vivre que des rennes et des Lapons vivant de ces rennes.

Notre repas fini, nous songâmes à nous mettre en route, car il nous restait beaucoup de chemin à faire pour regagner un gîte suédois avant la nuit. Nos guides, suivant l'usage de leur pays, serrèrent la main de notre hôtesse en lui disant *tak format*, merci pour ce que nous avons mangé. Nous fûmes véritablement touchés de l'hospitalité de ces pauvres et excellens Lapons qui, après nous avoir reçus de leur mieux, ne voulaient rien accepter de nous. Il fallut insister pour les faire consentir à recevoir une très-petite somme, qui leur inspira une si vive reconnaissance, qu'au moment de notre départ toute la famille nous salua

par un bruyant hurra ! auquel nous répondîmes de grand cœur.

Dès le point de notre voyage nous commençâmes à revenir vers le sud, et le pays dans lequel nous entrâmes prit un caractère tout différent. Bientôt nous fûmes dans le Semtland, grande vallée de la Suède septentrionale, qui offre des tableaux aussi grands et aussi imposans que ceux de la Norvège. C'est là que sont les véritables beautés de la nature suédoise ; quand on n'a été qu'à Stockholm, on ne connaît pas la Suède.

Aux flaques d'eau avaient succédé les grands lacs ; aux petits rochers épars et écrasés , les cimes vastes et majestueuses ; nous retrouvâmes des sapins, signe assez singulier d'une nature plus méridionale, avec un sentiment de joie semblable à celui d'un Espagnol qui reverrait des orangers.

Les lacs nombreux qu'on rencontre dans le Nord de la Suède communiquent en général les uns aux autres comme les lacs de l'Amérique septentrionale ; souvent plusieurs d'entre eux n'en forment véritablement qu'un seul. Sur quelques-uns de ces lacs, on trouve à de grandes distances des relais de bateaux ; mais ces bords sont bien rarement visités ; on ne comptait pas sur des voyageurs, comme on peut croire, et il fallait à chaque fois attendre long-temps que notre embarquement fût préparé. Une de ces stations forcées m'a laissé un long souvenir. Dans une cabane perdue , à l'extrémité du lac de Call, qu'on ne passe que pour aller chez les Lapons, séparée de toute autre habitation par une navigation de plusieurs heures, nous trouvâmes un paysan qui vivait là seul avec sa femme ; elle était alors malade et poussait des cris aigus. Je n'ai rien vu de plus déchirant que ce triste intérieur, si éloigné de tout secours, de toute consolation. Le paysan paraissait soigner et endurer la douleur de sa femme avec une imperturbable patience. Ce qui nous accabla d'étonnement ce fut de le trouver dans cette solitude occupé de géographie. Il avait des cartes qui étaient arrivées là Dieu sait

comment. Ce qu'il désirait, c'étaient des livres pour faciliter et compléter l'intelligence de ses cartes ; il nous demanda de lui en procurer. Certes, s'il y avait eu moyen de faire parvenir quoi que ce soit au bord du lac de Call, nous nous serions empressés d'encourager un désir d'apprendre si étonnant dans une telle situation, et qu'on ne rencontrerait peut-être nulle part ailleurs qu'en Scandinavie.

Le 28 au soir nous arrivâmes à un village suédois dont le nom m'échappe. Ce dont je me souviens, c'est qu'il me parut ravissant. Il faut avouer que depuis quelques jours nous n'étions pas gâtés par les objets de comparaison. Ce jour était l'anniversaire de la naissance de Goëthe. Deux de nous s'étaient trouvés à Weimar quelques mois auparavant ; ils avaient vu le patriarche dans toute la verdeur de sa vigoureuse vieillesse, plein de chaleur, de grâce, de bonté ; ils avaient promis de revenir célébrer avec leurs amis, le 28 août, la fête de Weimar et de l'Allemagne ; ils ne se doutaient pas qu'ils seraient alors dans un pays si lointain et si barbare que le nom de Goëthe n'y eût jamais été prononcé.

J.-J. AMPÈRE.

Poésie.

SOUVENIRS DU COLLÈGE.

[Les vers suivans ont été à peu près improvisés par M. Barthélemy, le mardi 3 janvier, jour de Sainte-Geneviève, pour le banquet annuel qui réunissait les anciens élèves du collège de Juilly. On remarquait parmi les convives plusieurs de nos célébrités de la tribune, du barreau, de l'armée, des lettres, etc. Mais nous ne citerons aucun de ces noms, tous confondus en cette occasion par l'égalité fraternelle du collège, malgré la différence des âges, des professions et des talens.

Nous avons pensé que cette poésie, qui contraste par le sentiment et la couleur avec les satires hebdomadaires de notre Juvénal politique, serait appréciée comme poésie en dehors du cercle des camarades du poète. Certaines allusions locales, pour être intelligibles à la majorité des lecteurs de la *Revue de Paris*, avaient besoin d'une note biographique que nous avons rejetée à la fin.] (N. du D.)

Il est donc vrai ! nos mœurs, nos antiques usages,
Rien n'est tombé pour nous sous le rideau de l'âge ;
Tout Juilly devant moi semble ressuscité.
Quand après l'oraison du *benedicite*
S'ouvrait à notre faim une frugale chère,
L'un de nous s'installait dans la poudreuse chaire. . .

.

Qui m'eût prédit alors qu'après plus de vingt ans,
 Un jour environné des mêmes assistans,
 D'un banquet fraternel prolongeant la clôture,
 J'arriverais encore à mon jour de lecture.
 Ah! si jamais des toasts durent être permis,
 Un toast universel à ces jeunes amis,
 Sages compilateurs dont les mains attentives
 Ont d'un âge passé compulsé les archives,
 Et sous le même toit ont enfin recueilli
 Les débris dispersés de l'antique Juilly.
 Songe des premiers jours, image du collège!
 Des soucis d'aujourd'hui par vous le poids s'allége;
 Tout, dans ces souvenirs, a des charmes pour nous;
 Même les longs devoirs griffonnés à genoux,
 Les arrêts rigoureux, qui dans la salle grecque
 Au moment de sortir nous clouaient au *Sénèque*,
 Le classique *pensum* aux éternels débuts :
Mecenas atavis edite regibus;
 Le cachot ténébreux, claustrale solitude
 Où le gouvernement enfermait ses Latude;
 Les sonores soufilets que d'un bras amaigri
 Improvisait si bien le colossal Debry;
 Le châtiment secret qu'à la mutine enfance,
 Infligeait gravement l'impassible Chevance,
 Tout, jusqu'au martinet, bourreau perpétuel,
 Relique aux nœuds piquans qui, suivant Patuel,
 Eut l'honneur de servir pour le prince Jérôme. (1)

Nul de ces souvenirs n'a perdu son arôme,
 Comme un vieil alphabet ils restent là classés;
 Si pourtant quelques-uns chez vous sont effacés,
 Un seul geste, un seul mot vous rend votre mémoire,
 Et si je cite un nom, vous contez une histoire....
 L'un parle de Delpouve et de Soto-Mayor;
 L'autre du long Bouchard à la voix de Stentor,

(1) Jérôme Bonaparte fit une partie de ses études à Juilly.

Boucharde qui des dragons conservant la rudesse,
 Ainsi qu'une redoute emportait une messe.
 Celui qui comme moi vécut sous Prioleau,
 Dès scènes de son temps déroule le tableau;
 Armé d'un crayon sûr, sous vos yeux il dessine
 Simar fier du plastron qui chargeait sa poitrine,
 Augustin de la porte, et l'agile Leduc,
 Et le vieux frère Jean au pas lent et caduc;
 Sa féconde mémoire erre à l'infirmerie,
 Foyer de doux propos, de longue causerie,
 Où le petit Huré, frère du professeur,
 Prodiguait ses bons mots à la petite sœur.
 Là, dans les longs hivers, heureux de quiétude,
 Le malade oubliait les soucis de l'étude,
 Les chroniques ennuis de l'office divin,
 Les dessins de Bluteau, les notes de Crévin,
 Le grec du père Huré, l'anglais de Charlemagne;
 Souvent même il tentait une longue campagne :
 Et dans les hauts greniers, maraudeur clandestin,
 Il allait conquérir un glorieux butin.

Ère des premiers jours, de tempêtes suivie,
 Son reflet lumineux luira sur notre vie;
 C'est un génie ami qui, la lampe à la main,
 Marche en nous escortant jusqu'au bout du chemin.
 Dans ce cercle où du monde expire le tumulte,
 Nos cœurs reconnaissans lui réservent un culte.
 En vain le temps sur nous imprime les soucis;
 Le fraternel cenacle où nous sommes assis
 D'une vie agitée a suspendu les peines,
 Et notre sang adulte est rentré dans nos veines.

Moi, surtout, qui, depuis le dix du mois d'avril,
 D'une route escarpée affronte le péril,
 Moi qui, simple soldat de la liberté sainte,
 Ne mange qu'à la hâte un pain trempé d'absinthe;
 Convive misantrope à vos côtés admis,
 Je savoure encor mieux notre banquet d'amis :

Hélas, vous le savez, en semant la satire,
 Je recueille souvent les palmes du martyre;
 Comme un grain de froment, le sort m'a cahoté
 Dans le crible d'airain de la nécessité.
 Eh bien! depuis neuf mois, voici la première heure
 Que je goûte la paix, qu'un sourire m'éclaire,
 Que j'aspire un parfum, ... et de ces courts momens
 L'embaumé souvenir me poursuivra long-temps.
 Même sous les écrous de Thémis offensée
 L'image de ce jour charmera ma pensée;
 Absous par un arrêt, je bravais son pouvoir,
 Mais elle a rallumé sa foudre;... et pour avoir
 Semé la vérité, d'une main trop hardie,
 Un procureur du roi m'appelle en Normandie (1).
 J'ignore quel arrêt me destine le sort,
 Si, devant cette cour, la raison aura tort,
 S'il faudra de nouveau que je me réfugie
 Sous les pesans arceaux de Sainte-Pélagie;
 Qu'importe! en arpentant le sombre corridor,
 A notre cher Juilly je veux rêver encor.
 Oh! combien j'aurai soif de cette source vive
 Où je viens de mouiller mes lèvres de convive (2).
 De muets guichetiers seront mes seuls témoins:
 Il ne comprendront pas mes regrets... Ah! du moins
 Pour me désaltérer sous la sinistre voûte,
 Qu'un frère de Juilly m'en apporte une goutte.

(1) Le poète fait ici allusion au dernier procès intenté à *Némésis*.

(2) Un des convives avait fait venir de Juilly plusieurs cruches de l'eau de la fontaine du collège.

BARTHÉLEMY.

NOTE BIOGRAPHIQUE.

MM. Debry et Patuel étaient à la fois maîtres d'études et professeurs. — Chevaucée exerçait dans un collège de l'Oratoire des fonctions

tout-à-fait inférieures, très-analogues à celles du frère fouetteur chez les jésuites.—MM. Delpouve et Soto-Mayor étaient maîtres d'études, ainsi que M. Bouchard, ancien dragon et dans les ordres, M. Prioleau était directeur. — M. Bateau, maître de dessin; Crevin, maître de musique; Charlemagne, professeur d'anglais.—M. Simar, dont le nom figure sur une enseigne de café près du pont de la Tournelle, était maître d'armes. — Augustin, portier. — Leduc, portier et tailleur. — Frère Jean, ancien frère de l'Oratoire.—M. Huré, jardinier, infirmier factotum, etc. — La petite sœur et la grande sœur, infirmières.



ÉLISABETH LEVASSEUR.

Les gens qui s'inquiètent avec amour des sites de la banlieue doivent connaître une espèce d'archipel, à quelque distance de la capitale, au milieu du cours de la Seine, sur un plan tout-à-fait parallèle au château de Saint-Onen et à la jolie ville de Saint-Denis. Ce sont des flots très-rapprochés, dont les bordures de peupliers, de saules et d'acacias, forment çà et là de frais bosquets sur la rivière. L'île Saint-Denis est le foyer principal de la civilisation parmi ces massifs de gazon et de verdure. De fortes poutres retiennent tant bien que mal ses parapets dégradés par les crues d'hiver, et sur les descentes un peu raides, à travers les ivraies, la mousse et les hauts chardons, de tremblans escaliers de grès, que l'eau ronge et verdit, se prolongent jusqu'à la Seine, où sont amarées d'élégantes embarcations de mariniers ou de petits batelets de pêcheurs. Le promontoire méridional de cette commune pittoresque est chargé de maisons de fort bon goût, dont la silhouette se décalque et se renverse dans la mobile transparence du fleuve avec les arbres qui les fleurissent, la fumée des toits, les nuages du ciel. C'est le plus agréable point de vue des environs. La discrétion parisienne est fortement soupçonnée de chercher parfois le mystère et la paix dans ces habitations isolées. On peut sacrifier à cette conjecture lorsqu'on jette tour à tour les regards sur ces fenêtres dont les volets ouverts laissent voir sous la vitre des tentures frangées, sur ces balcons embellis d'arbustes de choix, sur ces plates-formes où des tournures citadines se penchent aux balustrades

de fer. On ne saurait choisir un séjour plus complet pour la réunion des harmonies dont manque essentiellement une capitale. Le site est parfumé d'eau, d'air et de fleurs. Gessner lui dédierait ses pastorales, Florian ses romances.

L'île a ses solennités foraines où l'on afflue des environs. Il y a grand concours de danseurs à la nuit, surtout quand l'étiquette se couche avec le soleil; que les guirlandes de verres de couleurs s'enflamment rapidement de peupliers en peupliers; que les cris, les rires, les chants, les rondes folles entonnées en chœur, vibrent plus sonores dans l'espace nocturne, et que l'effervescence de la joie grandit en raison inverse du temps qu'il lui est libre d'employer encore jusqu'au signal si contrariant du départ. Ici le bal est champêtre dans toute la force de l'expression. On a de l'herbe sous les pieds et des étoiles sur la tête; et ce ne sont aux alentours de la salle de danse que ruelles en spirale, sombres, embaumées ou perfides, dans les taillis, les jardins ou les maisonnettes. Vienne à l'improviste un coup de vent, un nuage, une ondée, il faut s'éparpiller à la hâte, gagner l'abri le plus proche, et de préférence le Véry de l'endroit, Perrin, jovial et spirituel compère, bon causeur et cuisinier méritant, dont la conversation vaut la table: ce n'est pas peu dire. Aussi sa spéculation n'est pas fondée sur la pluie, et la fête patronale n'est qu'une occasion de plus pour Perrin de mettre en saillie son urbanité de chef de maison, la finesse de son tact culinaire et son embonpoint de patriarche.

Lorsque le soleil est à midi, c'est un large et saisissant coup d'œil que le panorama des environs: d'abord la Seine, ses golfes et le coche remorqué par de lourds chevaux, puis Saint-Ouen et les brunes cavales disséminées dans les verts pâturages; sur la gauche, dans le firmament, la flèche quadrangulaire et dorée de la basilique vis-à-vis Montmartre et ses moulins à vent; enfin de

toutes parts des fragmens de routes ombrés d'ormes et le damier aux mille couleurs des plaines perdues à l'horizon; le soir c'est mille fois mieux, dans une atmosphère plus fraîchissante et resserrée, que ces barques lumineuses avec leurs groupes réfléchis et brisés dans les ondulations de la vague, tandis que le batelier fait ployer la rame, divise avec force le courant, et lance des étincelles sur le fleuve. Il y a dans ce spectacle de vie, de plaisir et de bruit, un attrait dont on profanerait la pureté en songeant aux lagunes de Venise; Venise, ville d'intrigues et d'esclavage, où les joies sont des orgies, les cœurs factices comme les figures; où règnent de compte à demi les espions de Vienne, la corruption des mœurs, la diplomatie, la débauche et le jeu; Venise, célébrité qui se survit dans un cercueil de marbre, rongé par les superstitions, l'Adriatique et le mépris.

Lors de mon dernier voyage en France, après avoir parcouru le voisinage de la capitale, je m'étais fixé dans la partie la plus solitaire de l'île Saint-Denis. Sur ce point il se trouve plusieurs tertres indépendans de l'île, encaissés par la Seine et plantés d'arbres qui se développent en liberté. On en compte sept ou huit sur un arpent de rivière. Un de mes enfantillages favoris était de me rendre sous leur ombre avec deux ou trois coups d'aviron, d'attacher mon batelet aux sureaux des charmilles, et de rester là tout le jour à lire; quelquefois aussi à rêver, ce qui vaut mieux. De la sorte on use sans doute le temps avec plus de charme que de fruit; mais l'étude désespère: elle fait prendre en pitié le mot de civilisation.

A part, bien entendu, quelque pauvre paysanne qui pouvait venir récolter tous les ans, dans la saison, une chétive poignée de trèfle pour sa chèvre sur l'un de ces flots mélancoliques, je me plaisais à croire que personne ne fréquentait mon étroit désert. Quoiqu'il n'eût à peine que trente pas de long sur vingt de large, je ne le visitai

pas d'abord avec tant de scrupule qu'après une semaine d'installation je ne fisse une bizarre découverte : c'était une dalle perpendiculairement incrustée dans l'un des pans du talus que formait le tertre à son angle occidental et sur le bord même de la rivière. Tout auprès de cette dalle, dans un enfoncement demi-circulaire où l'on avait pied , se devinait la forme d'un banc. Les branches flexibles et rêveuses d'un grand saule s'épanouissaient sur le tout , et je compris , à l'herbe récemment foulée , au gazon meurtri , mais encore vert , que j'avais souvent , à mon insu , dans le voisinage , un compagnon qui n'était pas moins que moi fidèle au culte de la solitude et de la rêverie.

Préoccupé de cette circonstance , je me laissai glisser , à l'aide des branches du saule , au fond de cette retraite , pour déchiffrer quelques caractères entaillés dans la dalle , et que l'eau de la Seine avait probablement attaqués pendant plusieurs années. Complète ou non , je donne les vers que j'ai recueillis tels que ma conscience allemande et mon peu d'habileté dans la langue française m'ont permis de les déchiffrer , en dépit des injures de l'écume et malgré la morsure des herbes parasites. On s'est donné tout autant de peine pour sauver de l'oubli de plus graves puérités.

Le saule n'est pas solitaire.
 Sur ces cailloux blancs et polis,
 Voyez la Seine avec mystère
 Près du tronc dérouler ses plis.
 La nuit s'élève avec sa brise ;
 L'arbre caresse les roseaux
 De sa feuille indolente et grise,
 Qui tremble au frais miroir des eaux.

Écoutez ce chant pur et frêle
 Qui dans un air tiède et subtil
 Fait vibrer mon cœur et se mêle
 À la brise des soirs d'avril.

Dans un nid de mousse et d'ivraie,
 Sur le déclin du jour qui fuit,
 L'oiseau par son ramage égaie
 L'espace, mon ame et la nuit.

Que d'existences réunies
 S'entrelacent dans ce désert !
 L'amour mêle ses harmonies
 Et ses regrets à leur concert.
 Jeune oiseau, vert saule, onde émue,
 Sable que le fleuve a roulé,
 Bien qu'elle ne soit pas venue,
 Près de vous étais-je isolé ?

En vérité, je ne mis pas moins de courage et de temps à rétablir ces diverses périodes dans leur forme présumable que le lettré le plus fanatique n'en apporterait à retrouver sous le palimpseste d'un antiphonaire la décade perdue de Tite Live ; et même, le lendemain soir, j'étais encore à l'étude, agenouillé sur la terre, absorbé par mon travail, plus inquiet du peu de soleil dont je pouvais profiter avant la nuit que d'une interruption quelconque, quand une main se posa sur mon épaule : je tressaillis ; je levai les yeux.

C'était un grand jeune homme, pâle et brun, habillé de noir, et dont les paupières rouges, la figure maigre, le rire pénible, semblaient indiquer à la fois de la folie et du chagrin. Il tenait la corde d'une barque que le courant faisait dériver. Son regard silencieux et fixe me demandait l'explication de ma présence et de la liberté que je prenais.

Je compris à l'instant même les droits du poète et les douleurs de l'amant. L'orgueil blessé se faisait jour dans ce muet interrogatoire ; le deuil, dans cette physionomie souffrante. Je n'excusai l'indiscrétion de ma démarche qu'en me mettant à l'unisson de cette double pensée. Quel est l'homme de mon âge qui n'ait eu ses lueurs de poésie

et ses amertumes d'amour ? Sans doute qu'en me laissant aller à cet instinct de sensibilité vis-à-vis de cette âme plus brisée que la mienne, la franchise de ma voix, l'origine expliquée de mes vives sympathies pour la douleur des autres, quelques traits et des aveux sur la destinée qui m'exilait de Nuremberg, émuèrent en lui des sensations profondes. Lorsque le vent nous apporta dans l'espace l'heure avancée qui sonnait à la basilique, nous étions assis ensemble sur le banc de gazon, il tenait mes mains dans ses mains humides : il pleurait comme moi. Nous étions amis.

La soirée était tiède et silencieuse, la pleine noire, la Seine calme et criblée d'étoiles, comme une échappée à travers le globe de la terre jusqu'au ciel du Nouveau-Monde. Ma confiance avait sollicité la sienne. A ses frémissemens, à cette pause depuis que je ne parlais plus, je compris qu'il se recueillait en lui-même ; peu à peu sa poitrine cessa de se soulever, et d'une voix d'abord lente, puis par degrés plus chaleureuse, il me fit ce récit, auquel je conserve religieusement sa forme : il lui manquera sans doute pour tout autre que moi l'intérêt de l'isolement, le coloris du site et le drame de la nuit.

« C'est en ce lieu même, monsieur, c'est contre le tronc creux de ce saule, dont les rameaux pleurent sur nos fronts, et par une magnifique après-midi d'avril, que m'apparut pour la première fois celle à qui ces misérables vers font allusion : Elisabeth Levasseur ! Retenez ce nom, je vous prie ; je ne veux pas le répéter souvent. C'était jour de fête dans le pays. En causant avec chaleur d'arts et de littérature, moi et l'un de mes camarades, nous avions quitté machinalement le centre du bruit pour nous promener sur l'île dont vous pouvez voir d'ici le bord à la lueur des étoiles. Arrivés à la hauteur de cette masse d'ébéniers, une distraction de mon camarade mit trêve à mon enthousiasme ou plutôt lui donna le change : il me désigna sur l'angle de cette verte éminence une très jolie

filles dans l'attitude du dépit et de la contrariété, piétinant avec colère et multipliant des signes d'impatience vers une barque qui s'éloignait à grands renforts de rames. L'air réjoui, l'âge mûr de l'homme qui provoquait l'humeur de l'enfant, indiquaient assez que cet abandon n'était qu'une espièglerie de père. La barque disparut bientôt à la faveur d'un coude derrière une saillie d'oseraie et de roseaux : alors la jeune fille se prit à sangloter en arrachant les rubans satinés de son chapeau de paille. Était-ce de la mutinerie ou de l'effroi ? Délaissant aussitôt mon interlocuteur à l'insouciance de ses conjectures, je brisai du talon la chaîne d'un petit batelet échoué sur le sable fin de la rive, et je m'aventurai de mon mieux vers le tertre isolé, non sans déployer dans tout son luxe la gaucherie d'un marinier novice. Au premier abord, je ne me servis pas si bien des avirons que je ne fisse deux ou trois fois pirouetter ma rétive nacelle sur la rivière avant d'entamer le courant : mon zèle mis en défaut provoqua les éclats de rire de mes deux témoins. L'orgueil me rendit du courage. Je réussis, mais non sans effort. A la faveur du léger ridicule que je m'étais donné fort à propos, les difficultés préliminaires de l'entretien furent aplanies. La jeune fille accepta l'hospitalité de mon pavillon avec une dignité demi-moqueuse, et posant sur le poignet que je lui tendis les jolis doigts d'une de ses mains gantées, de l'autre froissant les plis de sa robe de soie, elle déploya les grâces d'un embarras piquant pour s'élançer d'un bond sur l'avant-train du batelet qui n'éprouva qu'une oscillation légère. Résolu de concilier tout à la fois les bénéfices de ma chevalerie et l'intérêt de mes rancunes, je saluai cérémonieusement mon camarade qui cessa de rire et demeura fort intrigué de me voir prendre le large, lorsqu'il pensait que j'aurais hâte de sillonner au plus tôt le chemin précédemment frayé. Bientôt nous fûmes hors de sa vue. Mon talent de marin se signala dès qu'il ne fut question que de suivre en

droite ligne le fil de l'eau. Comme nous allions passer d'un détroit formé par deux grands massifs de verdure et d'arbres au centre d'un carrefour qui s'étoilait en rues étroites sous la protection de plusieurs monticules fleuris, je vis filer comme un trait, dans une percée au-dessus de nous, la barque du père qui remontait déjà le courant; il n'avait voulu que tourner un des îlots. A l'aide d'une longue perche, armée d'un crochet de fer qu'il lançait dans l'écorce des penpliers, pour aller en avant de tout le poids de son corps, sa proue divisait rapidement la vague. Sans doute il croyait retrouver sa fille, et se proposait de la surprendre. J'en avais eu d'abord le soupçon; mais en ce moment il m'aurait fallu son intelligence de rameur pour tenter de le rejoindre. Je ne l'essayai point; je me tus sur cet incident. Élisabeth, assise à demi sur l'extrémité du batelet, se penchait en dehors avec coquetterie, les cheveux au vent, une main à la barre du gouvernail et la vue attentive au loin dans la profondeur des sentiers qui s'ouvraient devant nous : elle m'excitait par des railleries à retrouver la piste du fugitif. N'osant pas compter sur la réussite de ce conseil, je me résignai sans mot dire à n'en rien faire. Peut-être cette figure espiègle, des sourires malicieux, sa molle attitude, un ensemble naïf de lutinerie et de fraîcheur, et l'intérêt de l'aventure, furent-ils pour beaucoup dans cette appréciation si désespérée de mon peu d'adresse : le flot continua de nous emporter. Elle me montrait tout juste ce degré d'embarras qui en donnerait aux plus hardis. D'ailleurs les harmonies de la fête, rendues plus sonores, malgré l'éloignement, par les échos de ce labyrinthe; la certitude que çà et là, sous l'ombre des bouquets d'arbres déroulés entre la terre et nous comme un rideau parfumé, devaient errer, en foule et par groupes, des promeneurs, des enfans, des habitans de la commune; ma déférence respectueuse, et l'attrait d'une gaie revanche contre son père, justifiaient assez l'abandon d'un si prompt accord

entre son âge presque d'enfant et les formes bienveillantes de mon protectorat. Ajoutez que les lois de l'étiquette sont toujours un peu moins strictes à la campagne, et que l'instinct de la cordialité se développe vite entre ceux que réunit le moindre hasard dans une journée où le plaisir est de préméditation. Au sein d'une atmosphère toute imprégnée des fraîches émanations de l'eau, des senteurs qui tombent de la rive, un mot heureux, l'à-propos d'une franche répartie, devaient donc resserrer de minute en minute une liaison commencée sous de tels auspices. C'est ce qui eut lieu : l'intimité croissait comme à notre insu. Je dois tout dire, Elisabeth ne fut pas long-temps un enfant à mes yeux, et je perdis peut-être aux siens quelque chose de ma supériorité de protecteur, lorsque sur les confins d'un canal très-resserré, où le fleuve se montrait enfin dans un développement plus large, elle interrogea vainement l'espace et les rivages pour retrouver la barque de son père. A ma rougeur elle comprit ma ruse, et m'indiqua d'un geste impérieux, le point de l'île où nous devions prendre terre. Une recherche de maladresse en voulant lui prouver mon obéissance ramena, comme j'y comptais bien, le sourire sur ses lèvres. Cet avantage une fois repris, je fus trop certain de mon pardon pour commettre la bévue de l'implorer : peut-être songea-t-elle au double inconvénient de la bouderie et de l'indulgence, car elle hâta le pas dès que nous fûmes débarqués, se disant inquiète de l'inquiétude où pouvait être son père. Je la rassurai : mon ami avait dû le voir et l'avertir. En cheminant près d'elle, à travers les inégalités du terrain et parmi des sentiers embarrassés d'herbe et d'ivraie, je reconnus à diverses reprises les symptômes d'une lutte qui se passait au fond de cette tête de jeune fille pour contenir ou déprisonner tour à tour la fougue d'un enfantillage involontaire ; c'étaient, par exemple, de soudains frémissemens de joie à la vue des zig-zags d'un beau papillon : elle aurait volontiers pris son élan pour l'atteindre ; ou

bien , furtive et sans haleine , elle suspendait tout à coup la main au dessus d'une de ces demoiselles d'eau dont le vol est si lourd , le corps diapré de tâches bleues , les ailes transparentes ; puis se retenant tout à coup , rouge et confuse comme d'un remords , elle prenait de l'impatience contre ces saillies avec un ressentiment secret qui , pour s'épancher contre moi , n'aurait eu besoin , je pense , que du stimulant d'un sourire. Je n'eus garde de m'y laisser prendre ; loin de là , je voulus concilier ses prétentions étudées de grande fille avec ses goûts évaporés d'enfant ; et prenant au vol moi-même un de ces légers insectes , je lui en racontai de mon mieux les mœurs , les métamorphoses et la vie. Elle écoutait bien : elle prit feu à ces mille et un détails. L'intérêt de la science la mit à son aise. Pour avoir occasion , elle d'apprendre , moi d'enseigner , nous courûmes après tous les papillons : de telle sorte qu'essoufflés de fatigue et haletant de sueur , mais toujours soigneux d'entremêler l'érudition aux folies et le maintien de la parole sérieuse aux bruyantes battues à travers champs , nous trouvâmes moyen de n'entendre les fréquens appels de son père et de ne le rejoindre qu'après avoir trois fois dépensé plus de temps et fait de chemin qu'il n'était de raison. Mon ami me demanda si nous avions descendu par hasard la Seine jusqu'au clocher d'Argenteuil ; Elisabeth gronda son père pour éviter ses reproches , et celui-ci me fit ses remerciemens avec une vive cordialité.

De toute la soirée je ne quittai pas M. Levasseur et sa fille ; nous nous arrê tâmes chez le même traiteur : on prit place autour de la même table. A force de détours , que je croyais bien dissimulés , je sus que le bon bourgeois demeurait rue de la Ferronnerie ; qu'il était dans le commerce , et que la santé chancelante de la mère d'Élisabeth exigeant l'air de la campagne , leur présence à la fête avait eu pour but principal de louer à bail une maisonnette à l'île Saint-Denis. J'approuvai fort ce choix ; j'entrai dans

les vues et dans les idées de notre convive, qui ne demandait pas mieux que de causer, et surtout de causer de la république et de l'Égypte. Il avait servi dans ces légions aventureuses dont Napoléon déserta les rangs pour l'empire. Comme quelques-uns de ses braves compagnons d'armes, M. Levasseur avait brisé son épée le jour que le premier homme de la France libre était devenu le dernier de ses maîtres. Tout ce qu'il me dit sur quelques autres sujets ne fut ni si raisonnable ni si juste; mais aurais-je contrarié le père d'Élisabeth? Mon camarade vint à mon secours, lorsqu'il s'aperçut que je me livrais trop complaisamment à la flatterie, pour ne pas devenir suspect. Aussi bien, il fit remarquer qu'avec l'apparition de l'étoile du soir à l'horizon, les symphonies de vingt orchestres villageois détonnaient de concert dans les divers bals de l'île, et que la jeune fille, pétillant d'impatience, ne prêtait plus au repas qu'une attention distraite; elle se penchait effectivement au balcon de la fenêtre du traiteur, pour examiner en soupirant la danse, l'illumination des jardins et les toilettes. Un signe lui donna toute liberté. Sous la protection des regards de son père, elle m'accepta pour cavalier, et je ne sais combien de valse et de contre-danses n'avaient pas encore lassé son courage, quand le signal inexorable du départ fut signifié par M. Levasseur. Mon ami me retint comme j'allais insister pour que nous fissions route ensemble, et bientôt les deux lourds avirons du batelier, frappant l'eau de la Seine avec énergie, débarquèrent le père et la fille sur le bord de la Seine, où je les vis monter presque aussitôt dans un cabriolet, qui souleva la poussière autour de ses lanternes, et disparut.

Peut-être comptiez-vous sur un tout autre récit; pardonnez-moi d'avoir pesé si complaisamment sur l'une des journées les plus délicieuses de ma vie. Il n'y en a que deux qui fassent époque dans une existence: c'est la première sensation d'amour et la première de désespoir. J'ai passé par toutes deux. Vous savez l'une, écoutez l'autre.

Je connus bientôt le chemin de leur maison ; on m'y reçut. Les parens me voyaient avec plaisir. Élisabeth était trop naive et trop ardente pour cacher la satisfaction que lui causait ma présence ; elle me boudait de ne pas venir passer auprès d'elle toutes les soirées ; elle me tyrannisait gaiement sous les yeux de sa famille , et l'on échangeait des regards. Sans avoir rien dit , nous nous entendions tous , et , si l'on a pu affirmer d'un mariage qu'il était écrit dans le ciel , à coup sûr ce pouvait être celui-là. Son extrême jeunesse , elle n'avait que seize ans , excusait seule notre discrétion. Un an s'écoula dans cette douce illusion. La mère d'Élisabeth était à l'île Saint-Denis , convalescente et joyeuse. Tous les dimanches , on se réunissait en famille , et rien de plus. Un peu de sévérité se mêlait aux mœurs de cet intérieur paisible ; jamais de voisins , parfois un vieil ami , voilà notre cercle. Levasseur faisait gloire d'avoir été en butte à l'espionnage impérial ; de là ses habitudes d'isolement. Passons. La veille du jour anniversaire de notre première rencontre , en me désignant l'île Saint-Denis où je l'avais secourue , la jeune fille me demanda si je ferais volontiers le même acte de charité pour une étourdie , qu'elle avait quelque raison secrète de croire en aussi grand péril pour le lendemain. Je la compris , et je pressai sa main contre mes lèvres. De bonne heure j'étais à ce rendez-vous , non sans être vivement ému , car , jusqu'à ce moment , j'avais gardé dans le fond de mon cœur un secret , et l'instant me semblait décisif. Je me trompai , elle ne vint pas. C'est dans les dernières heures de l'attente , et pour donner le change à mon imagination , que j'écrivis à la pointe d'un instrument d'acier , sur cette pierre , les quelques lignes rimées qui ont exercé votre patience. Hélas ! c'était presque une épitaphe.

De retour dans le village , je passai sous ses fenêtres ; on avait fermé les volets ; pas de lumière au dehors. Une paysanne qui me reconnut m'apprit que , mandées à Paris par une lettre , la mère et la fille étaient parties dès le matin. Je rentrai chez moi.

An point du jour, je reçus moi-même une lettre. Elle était de M. Levasseur. Les termes m'en sont encore présents à l'esprit, ils sont ineffaçables dans ma mémoire.

» Vous m'avez tendu un piège, me disait-il : vos scrupules
 » expliquent les miens. Votre long silence prouve que, sur
 » un tel point, mes sentimens, ou ce qu'on traite si à la
 » légère de préjugés, ont de l'écho dans votre conscience.
 » Vous savez si mes résolutions sont fermes; travaillez
 » donc à seconder mes efforts sur le cœur de ma fille en
 » renonçant à la voir jamais. Je quitte Paris avec ma fa-
 » mille; ne cherchez pas à découvrir le lieu de notre re-
 » traite; cette vaine tentative divulguerait tout au plus à
 » quelques indifférens un souvenir qui m'offense, et ne
 » vous servirait à rien. Élisabeth vous oubliera, elle le
 » doit, je le veux. Je n'entends pas avoir à débattre dans
 » l'intérêt d'un amour sans délicatesse, une vaine question
 » de philosophie. Usez de la vôtre pour vous résigner; ma
 » conviction est faite. Il ne peut plus rien y avoir de
 » commun entre vous et moi. » Puis il signait.

Sur les termes de cette lettre, vous vous demanderez sans doute si j'avais rompu la chaîne du bague; si je suis le fils du bourreau; le fruit déshonoré, en tombant sur terre, de quelque greffe incestueuse; un bâtard? Rien de tout cela; ma famille était honnête, ma conscience pure; mais j'étais comédien.

Et cependant, votre ame vous le dit, monsieur, lorsqu'on est victime et martyr d'un ascendant inconnu; lorsqu'à la lecture des chefs-d'œuvre de Corneille et de Molière, on se sent digne, parmi les hommes, d'être l'interprète et le propagateur du génie; lorsque c'est l'enthousiasme des arts qui fait descendre l'insomnie à votre chevet, qui féconde la pensée et rend notre front chauve, il n'est pas de carrière proscrite, pas de piédestal déshonoré: le seul déshonneur est d'être médiocre. Une vocation forte fait grandir. Napoléon fut pusillanime lorsqu'il n'osa pas décorer du ruban de la légion-d'honneur la boutonnière de Talma.

Mais quoi ! les préjugés de cette famille avaient fermé ma bouche dès le premier instant. J'avais trop hésité d'abord pour ne pas différer de jour en jour ; et , condamné avant d'être entendu, il me restait une espérance, c'était de me justifier dans l'estime du père et de la fille à force de gloire. Elle est bien noblement acquise, celle qui se fait jour à travers de tels obstacles. Je m'étais imposé la loi de vaincre leur puritanisme ; mon espoir, en se brisant, brisa mon courage ; le germe de talent fut écrasé avec mon cœur. Plus d'une fois, je l'avoue, cette inconséquence dans un républicain m'a fait songer à ceux qui pullulent aujourd'hui sous nos pas avec la décoration de l'éperon d'or et des armoiries : tels sont les hommes !

Et de quel droit ce père, si amoureux de liberté, plaçait-il ainsi mon Elisabeth entre des opinions absurdes et le désespoir ? Ne restait-elle pas juge entre lui et moi ? Et n'est-elle pas attestée depuis l'origine du monde, par l'exemple de toutes les générations, cette sentence formulée dans l'évangile , que la femme quittera sa famille naturelle pour une famille de son choix ? Evidemment, cette fois , il y avait violence, car il y avait exil ; et je connaissais trop le caractère d'Elisabeth pour supposer que le voisinage d'un amant qu'elle aurait frappé de son mépris eût été redoutable pour elle. Je ne t'obéirai pas, m'écriai-je en foulant la lettre sous les pieds.

Pendant six mois je cherchai, je tentai mille moyens, ridicules ou coupables, pour avoir de leurs nouvelles ; je n'épargnai pas l'or ; je m'adressai à la police ; mes efforts furent inutiles. Poursuivi par une idée fixe , je me refusais à la société de mes anciens , de mes plus chers amis ; toutes mes affections s'étaient écoulées par la même blessure.

Une lettre datée de Strasbourg m'apprit enfin le sort d'Elisabeth ; cette lettre était de l'amî qui connaissait mon secret , et qui fut , à l'île Saint-Denis , la cause de notre première entrevue. Il était alors en province ; il

L'avait vue ; il lui avait parlé. Je sus tout. Dans l'avilissement de son infâme préjugé , Levasseur avait osé calomnier ma vie. Il ne me présenta pas à sa fille comme acteur : l'ingénuité de cet esprit juste n'aurait pas compris l'absurde d'un semblable prétexte ; mais comme séducteur , et déjà marié. Il intéressa la susceptibilité de cette ame ardente à ses résolutions d'exil, en affirmant que je répandais , par une vanité criminelle , des bruits injurieux à l'honneur de la famille. Il ne lui manqua peut-être que de me déclarer lâche, et il dut s'y résoudre, car Elisabeth eût mal apprécié la vraisemblance d'une telle révélation , si son père n'eût rouillé de quelques feintes larmes de rage une épée à laquelle j'aurais refusé du sang. Et comment, si pure et si vraie, aurait-elle soupçonné la supercherie d'un père ? L'amitié qu'il m'avait montrée à sa table , dans l'intimité du foyer domestique , devant elle et sa mère, était une preuve irrécusable de la légitimité de son accusation. En caressant le gendre , il avait fait tomber le masque du corrupteur. Elisabeth fut persuadée ; elle me maudit, et l'indignation la mit quelques mois au dessus du désespoir.

Toutefois , lorsque sur le parvis de la cathédrale , par une soirée d'octobre , elle rencontra mon ami , qu'elle voulut d'abord éviter, mais qui la suivit, qui lui parla de mes chagrins, qui provoqua, sans se laisser intimider, les premiers éclats d'un ressentiment jusqu'alors enseveli dans ce cœur de femme , et me réhabilita chaleureusement ; alors, la froide dureté du mépris fit place à la fièvre de l'inquiétude , à l'exigence d'une passion qui rompt ses digues ; et je n'avais pas moins de trois lettres de sa main, lorsque je partis en poste pour me rendre à Strasbourg.

Je donnai l'ordre , à mon domicile de Paris , de m'expédier sans retard tout ce qui viendrait de Strasbourg à mon adresse.

A mesure que les villes et les villages disparaissaient

derrière moi, je comprenais mieux que, quels que fussent les torts de Levasseur à mon égard, jusqu'à certain point son autorité de père appuyée par les lois, et le manque absolu de publicité sur des calomnies (dont au reste il n'avait prétendu faire usage que dans le but secret d'extirper plus énergiquement de l'âme de sa fille une amitié fatale à des convictions profondes), imposaient des restrictions de prudence à ma conduite. Les circonstances étaient délicates. Avant tout il fallait réussir. Mettre sans pitié cet homme au pied de son tort devenait une faute grave. Mon ami m'avait écrit dans ce sens. Les lettres d'Elisabeth, bien qu'elle n'osât, par un scrupule de discrétion filiale, controverser un pareil chapitre, étaient assez éloquents à cause même de leurs réticences. Tout cela refroidissait ma colère. Aussi bien je venais faire un sacrifice à ces préjugés de père, sacrifice qui n'en était plus un puisque le dieu s'était retiré de moi, mais qui me mettait en position de laisser à sa dignité la ressource d'une rétractation mystérieuse à l'oreille de sa fille. Je venais de me tracer un plan de conduite d'après cette pensée, lorsqu'enfin la chaise de poste descendit avec raideur le versant occidental de la chaîne des Vosges, d'où la vue s'étend à vol d'aigle à travers un amphithéâtre démesuré de forêts, de montagnes et d'horizon; paysage éblouissant où reposent, dans une plaine de vingt lieues, nombre de villes et de rivières. C'est l'écrin pittoresque de la France. Au fond, Strasbourg s'élevait dans la rosée d'automne, au milieu des brouillards pareils au pâles fumées d'un incendie qui se meurt, et tranchés de larges rayons de soleil qui faisaient reluire dans leur diamètre la flèche de sa puissante cathédrale comme une mince aiguille d'acier. Là était ma pensée et ma vie; les bouillonnemens de la fièvre, qui s'étaient apaisés dans la monotonerie de la route, remontaient de mon cœur à ma tête, et j'enviais les ailes de l'oiseau en m'indignant de la lenteur de notre attelage que le postillon lançait à bride

abattue. La chaussée en spirale qui descend à Saverne , et dont les naturels du département sont si fiers , ne me parut qu'insipide par ses détours. On fit halte : je m'enfermai dans ma chambre à l'hôtellerie pour relire et baiser cent fois mes lettres chéries. Enfin, pendant la nuit, nous traversâmes Marmoutier, Wasselonne, nombre de bourgs, de hameaux, de villages, et depuis l'aube jusqu'à dix heures du matin ; après avoir vu lentement grandir , en dépassant chaque borne milliaire , le colosse architectural d'Erwin de Steinbach, lorsqu'il ouvre au bleu du ciel les découpures pyramidales de sa flèche à huit pans , et le travail de sa couronne de pierre si légère à la vue qu'il semble même à la base du temple qu'on la poserait volontiers sur une tête de femme ; je n'attendis plus que l'occasion de m'élançer sur le boulevard extérieur des glaciés, où m'attendait mon camarade. Dès qu'il m'aperçut , « J'ai vu ce matin Élisabeth , » s'écria-t-il. Ce fut sa première parole. Je sautai au cou de ce digne ami , je l'embrassai. Oh ! l'amitié ne perd jamais ses privilèges dans notre cœur lorsqu'elle sait si bien comprendre qu'il en est de plus despotiques.

Il me trouva dans les dispositions qu'il désirait. Nous convinmes d'un commun accord que nous pouvions tout compromettre par notre précipitation ; qu'il fallait faire pressentir au père , sans le lui désigner avec des formes trop impétieuses , le danger que courait sa considération devant l'estime de sa fille s'il se fiait aux événemens d'un pourparler dont il restait encore maître de fixer les bases.

J'écrivis :

« Monsieur , la douleur ne tue pas puisque j'ai conservé
 » la force de me traîner jusqu'ici. Je suis à vos pieds pour
 » que vous me releviez si vous me jugez digne de votre
 » fille , pour que vous m'écrasiez si j'en suis indigne. Ou-
 » blions tous deux ce qui est consommé ; votre fille est
 » à moi par le droit le plus irrésistible de tous ; daignez y

» réfléchir. Nombre de faits doivent rester entre nous.
 » Je ne sais plus un seul obstacle à cette union. Il en
 » serait encore que , pour l'honneur de votre caractère ,
 » ce reste d'intérêt qui doit s'attacher à des affections ,
 » naguère légitimées par des relations plus franches ,
 » vous ferait une loi de ne les révéler par aucun éclat.
 » Un semblable engagement de ma part me coûtera peu ,
 » car je sens que le bonheur d'Élisabeth m'appartient
 » dès ce jour. J'attends respectueusement votre décision.
 » Comprenez l'impatience d'un amant qui souffre depuis
 » six mois. Vingt-quatre heures sont beaucoup pour un
 » malheureux qui depuis ce matin seulement existe d'une
 » vie plus libre dans une ville où son sort doit se déci-
 » der. »

La retenue et le ton de cette missive nous ayant paru propres à produire l'effet désiré sur le caractère de Levasseur , elle fut envoyée.

Encore une nuit , disais-je à mon ami , et demain cet ouragan qui a passé sur ma vie sera dissipé par un regard d'Élisabeth. Tout en me promenant sur les remparts , qu'on soupçonnerait à peine si formidables ; à la grande place où s'élève une magnifique salle de spectacle ; sur les ponts des canaux partout multipliés , à travers une population moitié allemande , moitié française ; dans cette cité que l'on prendrait pour maritime à ses bateliers du Rhin , pour militaire à ses myriades d'uniformes , pour contrebandière à la fumée savoureuse de ses tabagies , je crus m'apercevoir qu'on hâtait les préparatifs d'une solennité pour le lendemain. Il s'agissait de je ne sais quel prince de l'interminable famille des Bourbons venant de ses domaines italiques imposer au budget de la France quelques millions de plus , lorsqu'elle a tant de routes à réparer , tant de pauvres menacés d'un rude hiver. Des tentures pavoisaient les balcons , les lampions s'étagaient sur l'if municipal et à la saillie des devantures d'épiciers.

La cathédrale devait être illuminée, disait-on, jusqu'à la hauteur de la plate forme seulement, car il y avait, comme tous les ans à peu près, des réparations à faire à la flèche, qui depuis quatre mois était endommagée par la foudre. J'appris tout cela en allant et venant. Qu'avais-je à faire, moi, de ce bruit, de ces princes et de leur fête? Nous cherchions à rencontrer Élisabeth qui ne sortit pas. Cette discrétion s'expliquait par la réception de ma lettre. Elle était trop bien prémunie contre de nouveaux mensonges pour être facilement de moitié dans une fuite nouvelle. Je rentrai calme et satisfait, dégagé de tout pressentiment et faisant déjà des projets d'avenir.

Le lendemain, à peine levé, je me disposais à briser l'enveloppe d'une lettre au timbre de Paris, lorsqu'un homme pâle comme un criminel entre brusquement dans ma chambre. J'ai reconnu Levasseur. Sa femme le suit, et, quoique désespérée et sans voix, semble essayer, en le retenant par le bras, de le calmer par des supplications timides. D'un geste vers l'escalier de l'hôtellerie, d'un doigt posé sur ses lèvres qui tremblent, il m'ordonne le silence, arrache la clef de ma serrure, pousse la porte et les verrous; puis, s'avançant jusque sur mes yeux, et défiguré par un horrible rire, froissant les articulations de ses doigts qu'il fait craquer avec violence, les dents serrées, la voix dans la gorge : « Où est-elle ? » me dit-il.

J'ai bégayé pour toute réponse le nom d'Élisabeth.

« Où est-elle ? » me répète impérieusement le furieux en me secouant par le collet de toutes ses forces.

Je le regarde encore avec l'étonnement de la stupeur. Sur cette physionomie tous les muscles sont en jeu d'une manière effrayante. Il a de l'écume entre les dents. M^{me} Levasseur s'est jetée à mes genoux entre son mari et moi; elle pleure, elle sanglote, elle croise ses mains, elle me supplie. Je ne comprends rien à ses cris, à ses larmes, à ses regards.

« Mais montre-moi-la donc ; que je la tue , » dit Levasseur en frappant du pied.

« Où est-elle ? mon Dieu ! que je lui pardonne , s'écrie la mère en embrassant mes mains.

— Car ta mort et la sienne doivent me faire justice de ce rapt abominable , s'écrie-t-il en armant deux pistolets qu'il frappe avec furie sur le marbre de la cheminée.

— Oh ! mais répondez-moi donc , dit la mère en m'entrelaçant avec ses bras pour me protéger de tout son corps ; elle et vous n'avez-vous pas toute mon amitié ! »

Puis tous deux , par une même pensée , se précipitent vers l'alcôve , arrachent et repoussent les rideaux , tandis que , debout sur mes jambes qui fléchissent , je sens tourner le plancher , les meubles et la chambre , car le sang me monte à la tête , et j'entrevois je ne sais quel malheur inconnu.

« Rien , rien ! s'écrie Levasseur , qui me menace du seuil de l'alcôve , rien ! et il ne me répondra pas ! »

Et renversée sur le traversin qu'elle creuse pour étouffer ses cris , la mère est en proie aux spasmes les plus convulsifs , tandis que son mari cherche à la trainer vers moi en m'accablant de suppositions les plus outrageantes. L'ironie et l'indignation animent toutes ses paroles et se heurtent sur sa figure.

« Le lâche ! à l'insolence de sa lettre , à la moqueuse perfidie de chacun des mots dont il a fait usage , aurais-je dû me méprendre un instant ? Essaiera-t-il de me donner seulement le change ? Voyez s'il parlera , s'il nous dira la retraite dont il a fait choix ce matin pour la misérable qui déserte effrontément la maison de son père. Imbécillité ? il m'a fallu toute une journée d'absence de cette créature , toute une nuit qu'elle a passée je ne sais où , loin de moi , loin de sa mère ; il m'a fallu l'angoisse , le deute et la lecture vingt fois méditée d'un écrit infâme , d'une lettre de cet homme où je me refusais à voir un

hardi certificat de déshonneur ; il m'a fallu les transes incurables de vingt heures d'abandon et d'insomnie, de terreur et de fièvre , pour triompher de ma crédulité stupide, de ma sainte confiance en l'honneur de ma fille. Eh bien ! noble héros d'une si brillante aventure, où en est cet honneur, dites ? Voyons ; il se joue ici une comédie, n'est-ce pas ? Lui avez vous bien tracé son rôle, et n'est il pas temps à la fin qu'elle paraisse pour recevoir ma malédiction, oui, ma malédiction, et les bénédictions de cette faible femme que vous tuez par votre silence ; car vous la tuez, monsieur. Oh ! ne tremblez ni pour vous, ni pour elle ! Votre calcul a réussi, vous êtes absous. Ma raison a déjà triomphé de ma colère, et mon mépris de son indignité. L'arme du brave remontera vers lui-même plutôt que de s'abaisser sur vos fronts de coupables, et je me fie à votre avenir, compromis par une première faute, du soin de me venger.

A ces menaces, à ces dédain, à cette animosité, qu'aurais-je dit ? Un seul fait m'absorbait alors, la disparition d'Élisabeth ; je n'avais pas à me justifier, mais à sortir au plus tôt d'un doute sinistre. Aussi avec violence :

« Il ne s'agit pas de vertu, m'écriai-je à mon tour, mais de vie ou de mort ; de mort, entendez-moi bien ! Car je ne l'ai pas vue, car je soupçonne quelque acte de désespoir, car je voudrais avoir le crâne brisé d'une balle de pistolet, pourvu qu'à mon dernier regard Élisabeth fût entre les bras de sa mère. Je ne suis inquiet, monsieur Levasseur, et je le signerais de mon sang, ni de vous, ni de moi ; je le suis d'elle, et d'elle seule. Vous avez odieusement interprété ma lettre, en la lisant avec une prévention outrageante pour votre fille, oubliez le. Suivez-moi ; courons la ville ; interrogeons tout le monde. Aidez mon amour à vous la rendre. Son aspect seul balancera peut-être tous vos torts dans mon cœur ; mais quelle que puisse être, devant Dieu et les hommes, l'étendue de votre autorité de père, vis à vis d'elle et de moi-même, ce sera le chef-d'œuvre du

courage , que d'avoir à vous pardonner cette seconde calomnie. Marchons. »

La colère de cet homme avait fait place à l'abattement; ses yeux erraient du parquet de la chambre à mes yeux; des vitres qui sous la frange des rideaux laissaient voir un ciel gris, à sa femme agenouillée et flétrie de larmes. Enfin il se décida. Inutilement M^{me} Levasseur, retrouvant de la force dans cette direction nouvelle imprimée à ses sollicitudes, nous conjura de la laisser partager nos recherches, elle ploya sous la volonté dure de son mari et des émotions qui trahirent son courage. On la ramena dans une voiture à sa demeure.

Ah! l'horrible journée, monsieur! et que Dieu ploie à plaisir la risible créature qui ose se regarder comme l'œuvre de la prédilection céleste! Suivez, je vous prie, au milieu de cette population parée, dans ces rues où se coudoient les piétons, où se heurtent les voitures; parmi ces soldats de la ligne qui défilent d'un pas ferme au bruit de la musique militaire et que le sergent échelonne pour former la haie; sous les chevaux indociles des hauts cuirassiers et de la brutale gendarmerie; le long de ces maisons tapissées du faite à la base de banderolles et de drapeaux blancs, obstruées d'échafaudages et de chaises; tandis que les femmes saluent de leurs mouchoirs; que les fleurs jonchent le pavé; que l'on crie, qu'on se précipite, qu'on se presse; à la joie des enfans, aux explosions de la multitude, aux clameurs sonores des bourdons lancés à toute volée; quand de loin, de près, partout, les armes à feu détonnent avec les chants du clergé qui met processionnellement en dehors ses riches bannières, et que l'artillerie des remparts mêle en mesure sa fumée qui tourbillonne aux nuages roulés par le vent; suivez dans ce cahos, dans cette trombe de rubans, de panaches et d'épées; de curieux qui s'écrasent, de plaisans qui font des sarcasmes, et de marchands de places qui vous persécutent; deux hommes, tous deux étrangers à la pensée

générale, tous deux éteints et sans courage, se frayant passage, cloués ou hagards, morts à ces pompes d'un jour étalées devant le cortège d'un roi qui passe et qui s'ennuie. Splendeurs officielles qui rentreront tout à l'heure aux magasins des fabricateurs d'enthousiasme, et dont l'appareil vénal se déploie à heure dite, aussi bien pour solenniser un monarque imbécille que pour remercier un prince populaire!

Partout cette turbulence se trouva devant nous, déroulant ses joûtes sur les eaux, ses baladins dans les rues, ses dégoutantes distributions de vin aux marchés et dans les halles, ses explosions militaires aux angles de la citadelle, le carillon des cloches au sommet des églises, les rondes des soldats et des paysannes sous les tilleuls et dans le parallélogramme de Rossmarkt; des rires de jeunes filles, fraîches et insoucieuses, et les étincelles des pétards jetés par les enfans pour diviser et mettre en fuite les groupes des promeneurs. Partout, monsieur, partout, cet enfer de joie hurla dans mes oreilles; au cimetière, au bord des canaux, à l'hôpital, à la préfecture, à la morgue!

Et rien!

« Et nous ne la retrouverons point, n'est-ce pas? » me disait Levasseur.

Quand il parlait ainsi, son regard était extraordinaire; que m'importaient ses doutes? J'aurais donné sa vie et la mienne pour retrouver Élisabeth.

La nuit monta dans le ciel, et l'illumination de la ville resplendit de toutes parts, couronnant Strasbourg d'une pâle auréole; des lignes du feu diamantaient la plate-forme de la cathédrale, féerie de sculpture, avec sa grande rose en vitraux peints qui fait l'admiration des étrangers. Il semblait que le feu fût à la ville. Seule parmi les vapeurs flottantes de plusieurs milliers de lampions, pâle et grise au-dessus de la fournaise qu'elle dominait de son diadème comme un symbole d'isolement et de mépris, la pyramide

octogone de ce noble monument laissait flotter à sa cime je ne sais quelle écharpe blanche, qui s'agitait dans la fumée.

Bientôt toute la population de la ville et des alentours afflua sur la place pour assister au feu d'artifice.

Nous rentrâmes. La mère comprit notre silence ; elle ne pleura pas : elle était épuisée. Le bruit des bombes et le sifflement des fusées la firent encore tressaillir plusieurs fois ; puis après un rugissement saccadé comme celui d'un volcan qui déchire avec fureur ses entrailles pour les vomir jusqu'au ciel, les mille et un murmures du dehors retombèrent et s'éteignirent. Le calme régna. La fête était morte. Je voulus sortir.

« Attendez ! me dit Levasseur. »

Il sonna un domestique, et lui donna un ordre à voix basse ; puis la porte fut fermée, et il vint à moi.

« Non ! non ! cria-t-il en se frappant la tête avec les poings, non, monsieur, ma fille n'est pas morte ; elle ne peut pas être morte ; rendez-la-moi ! Il me faut ma fille ; vous ne me quitterez pas que je n'aie vu ma fille ! Montrez-la moi déshonorée, flétrie, vouée au libertinage et à l'opprobre, telle qu'elle est, telle que vous l'avez faite ; mais je la veux vivante. Songez-vous bien à quelles tortures vous me livrez, à quelles pensées de suicide et de désespoir s'abandonne cette mère dont vous n'avez pas pitié ? Oh ! pitié pour elle, monsieur ; pitié pour un homme qui vous a cruellement blessé peut-être, mais qui vous a fourni du moins cette horrible occasion de revanche. C'en est assez ; c'en est trop. Dieu même serait satisfait à meilleur prix, quand j'aurais encouru l'éternité de l'enfer. Laissez-vous fléchir. Que vous faut-il ? dites : mes biens ? prenez-les ; ma fille ? je vous la donne ; mon honneur ? frappez-moi, foulez-moi aux pieds. Je vous offrirais ma vie si elle en valait la peine. Qu'après, je mendie loin d'elle et de vous, qu'elle me haïsse et taise à jamais ma mémoire à ses enfans ; que j'aïlle mourir, si vous le voulez, hors de la

France, comme un proscrit ou comme un traître. Parlez ; je consens à tout, je signe tout ; mais il faut que je la voie, il le faut. Rien !... rien de tout cela si je ne revois mon Élisabeth. »

Horrible position que la mienne, monsieur ; car il m'importait peu de me défendre, et toutes mes facultés étaient tendues pour imaginer une solution aux craintes qui m'obsédaient. Ou m'emprisonnait, on me clouait dans le cercle d'une justification vaine qui paralysait l'essor de mes conjectures. Cet homme priant et en délire, cette femme qui se suspendait à mes regards, luttés incendiaires qui brûlaient mon cœur sans jeter de lumières dans mon esprit, me mirent aussi hors de moi-même, car j'avais le pressentiment qu'affranchi de l'esclavage où j'étais depuis le matin, je trouverais la clef de cette funeste énigme. Lors donc que je le repoussai pour sortir, Levasseur, armant de nouveau ses pistolets, me cria comme un forcené :

« Viens donc, ame de boue et de sang, viens ! Je te suivrai. Je puis descendre jusqu'à toi. Je ne me serais pas cru le courage de cette honte ; viens ! tu n'as plus d'autre alternative d'ailleurs que le duel ou la prison, car on est peut-être en ce moment à la porte pour t'arrêter.

— M'arrêter ! Et qui pourra donc retrouver Élisabeth ?

— Qui ? misérable : moi, moi, son père ! et non toi, son corrupteur et son démon ! Sache que pour isoler ta complice, pour la réduire, par ta mort ou ta captivité, à revenir, à nous donner les restes d'une affection dont je te déclare indigne, j'ai voulu te placer entre le tube d'un pistolet et l'obscurité d'un cul de basse-fosse. Choisis, tandis qu'il te reste une minute !

— Vous avez la tête perdue ! Qui sait ce que le temps jeté à ces vains débats peut aggraver au sort d'Élisabeth ! Ce n'est ni ma captivité, ni ma mort, qui peuvent vous la rendre. Personne ici n'est de trop pour cette tâche

sacrée , et plût à Dieu qu'au lieu de vous charger si mal de ce soin, vous me l'eussiez donnée à garder!

— Caïn! » et il fit un mouvement d'exaspération.

Il appuya le pistolet sur mon front , et je voulus tendre les bras pour recevoir sa femme qui tomba comme inanimée sur le carreau. A cette vue, au bruit de quelques éperons dont le fer se traînait sur le parquet de la chambre voisine , il rebroussa chemin , et chassant avec fureur les deux battans , il me désigna du doigt à quatre brigadiers de gendarmerie, précédés d'un commissaire de police.

« Monsieur le magistrat , vous avez reçu ma plainte ; faites votre devoir.

— Maintenant , c'est à vous de me rendre mon Élisabeth ! lui criai-je en m'éloignant à grands pas ; votre responsabilité s'augmente de tout le poids des entraves dont vous me chargez : Il n'y a que votre fille, malheureux ! qui puisse faire qu'il n'y ait pas du sang entre nous.

— Il fallait donc le vouloir plus tôt ! » me cria-t-il de loin, et les battans se refermèrent sur lui.

Je me trouvai sur le seuil de la porte. Des voisins, des curieux , des domestiques, obstruaient la rue pour me voir ; les mots de rapt et de comédien, le nom de mon Élisabeth, circulaient de bouche en bouche. On me jeta dans une voiture , et un quart-d'heure après j'étais sous l'écrou de la prison civile.

Une prison , monsieur ! concevez-vous bien ce que ce mot a d'horrible pour le jeune homme qui compte, en dépit de tout, sur des illuminations secrètes de l'activité, du hasard et du courage. Une prison ! Ces murs de pierre se fermaient plutôt sur elle que sur moi. Attenter à ma liberté, c'était attenter à sa vie ; on l'assassinait en m'emprisonnant.

Quatre jours, monsieur, quatre jours je fus au secret ; heurtant parfois ma tête à la porte inexorable et sourde , criant pitié , priant Dieu... On m'oubliait !... Des fêtes ,

des bals, que sais-je? la conscription ou une remonte de cavalerie... L'autorité se charge de tant de choses qu'elle ne peut songer à tout !

On vint me chercher enfin; je ne sais qui: quatre fantassins stupides, un fat qui tranchait du magistrat. Il pleuvait. On me conduisit entre deux attroupemens à l'hôtel où j'étais descendu; c'était pour saisir mes papiers, pour découvrir des lettres d'Élisabeth ou pour tout autre chose. J'étais ivre d'inanition, exténué, mourant; je ne prenais garde à rien.

« Une lettre cachetée! dit l'homme de la justice; voulez-vous l'ouvrir devant nous? »

J'obéis machinalement.

O terreur! une seconde suscription était de l'écriture d'Élisabeth, et portait l'empreinte du timbre de la poste de Strasbourg. Cette lettre, tombée de mes mains lorsque son père vint m'arracher de chez moi, devait renfermer un germe de salut. Mes yeux se troublent, je m'impatientie, tout mon corps tremble.... « Je sais à quelle heure arrive ta voiture, me disait elle, je la verrai du moias si nous ne nous voyons à ton premier pas dans cette ville. Oh! que ne suis-je plus audacieuse! Mais du haut de la cathédrale on dit que l'horizon est immense; tu verras mon écharpe flotter; réponds par quelque signe, et mon cœur aura des pensées de courage et d'amour pour braver tous les événemens. Adieu! »

Un fait me frappe; cet échafaudage autour de la lanterne qui domine l'église!... Je n'achève pas ma pensée!... car je me rappelle avec effroi l'écharpe éclairée par l'illumination

J'ai précipité les soldats qui me gardent. En deux bonds, je franchis l'escalier. Je suis dehors et je cours. Des fenêtres se sont ouvertes, des vitres brisées. J'entends crier, j'entends courir après moi. La pluie tombe par torrens et je brûle. Les passans s'arrêtent, surpris de voir, en désordre, défait, déchiré, couvert de poussière et de boue,

avec de la paille dans les cheveux, un homme dont les élan désespérés, dont l'aspect les effraient. Dans ces milliers de maisons, je reconnais une maison. J'en saisis le marteau de fer : je frappe ; je crie comme un forcené : *Élisabeth ! Élisabeth !* Des têtes se penchent à toutes les rampes de balcons : à celui que je ne cesse de regarder paraît une femme amaigrie, échevelée, demi nue, qui répond à mes cris par des cris comme il en sort de la poitrine d'une mère ; puis je vois l'homme que je veux, celui qui doit me suivre, que j'appelle : il vient, le voilà : son haleine glace mes cheveux ; et devant la foule qui grossit et qui gronde, et suivi de soldats, de désœuvrés, de curieux, je vole comme un trait ; j'entraîne une masse profonde : mon vertige s'est répandu partout ! Je suis dans l'église, qui n'est pour moi qu'une rue, qui n'est rien, car Élisabeth est tout. Que Dieu me la rende, nous verrons après !

Et près de la porte qui conduit à la plate-forme, aux tourelles, à la flèche de la cathédrale, je tire violemment la chaîne d'une cloche : on veut me parler, je n'entends rien, je n'écoute pas. La porte s'ouvre : je me lance ; un torrent roule avec moi dans ces escaliers étouffés et sombres : ces marches n'en finissent jamais. Ces vibrations de fer glissent dans cette spirale bruyante et m'enivrent ; c'est peut-être une messe des morts qu'on sonne. Mes pieds glissent de faiblesse sur les dalles polies ; mon courage seul fait ma force, et parmi les désinences du bronze, j'entends haleter, à la distance d'un étage, un homme lancé comme moi plus vite que tous les autres dans ces corridors tournoyans. On ne tomberait pas plus rapidement que nous ne montons. Sait-on bien ce que c'est que le principe de la puissance, et combien il y a d'énergie dans le cœur?...

Je jete un regard à la plate-forme : elle est déserte ; un vent furieux siffle dans les broderies du parapet ; de lourds nuages, chargés de grêle, se déploient comme des

ailes gigantesques au-dessus de mon front en sueur; la pluie glace ma poitrine nue, avengle mes yeux, m'ôte la respiration; je crains de faiblir. Je rallie ma volonté. Le premier venu des quatre escaliers tournans, qui touche par le sommet à la base de la pyramide, se dévide rapidement sous mes pieds, malgré l'ouragan qui m'enveloppe en s'engouffrant par bouffées dans les larges claires-voies de cette haute construction à jour. Cette masse tremble, ces pierres vibrent; mon bras les ébranle. on dirait que tout va ployer sous ma main. Strasbourg entier, les campagnes, le Rhin, les forêts, l'horizon, les nuées semées de hachures noires à leur frange; le ciel bariolé de lumière et de nuit, de soleil et de tempêtes, l'escalier lui-même, à la fois emportés dans une ronde frénétique, tourbillonnent autour de moi, comme un misérable caillou que va lancer la corde du frondeur; et dans ce vertige, où ma tête brûle, où mes tempes battent, où mon cœur, comme un lutteur renversé qui se débat sous son adversaire, se gonfle à briser ma poitrine, je n'ai de présent à la pensée qu'un seul cri: ce cri déchirant d'une mère: « Gustave, rends-moi ma fille. »

Je suis au sommet de l'escalier tournant; ma tâche va s'accomplir: le plus fort est fait sans doute. Non. Mes jambes ploient, la salive me manque; il semble qu'une main de fer m'étrangle. Une porte est là, que je vois après un étroit parapet; mais pour quitter l'élan que j'ai pris, pour tenter une autre direction, je fais tout vaciller dans la perspective, et même la place du parvis, d'où monte l'iniintelligible rumeur de l'intérêt et de l'effroi populaire. Je crois alors être perdu, car je perds Elisabeth sans la revoir. Il faut donc maîtriser cette impulsion à tout prix. Ce n'est pas l'instant de chanceler. Je me cramponne à la marge de pierre, je pose mon front sur le large revêtement glacé; mes dents couperaient du marbre, et je comprime, au risque de la vie, ces effroyables battemens de cœur, qui répondent à mon tympan comme

les pesans marteaux d'une enclume souterraine. D'ailleurs sera-t-il utile de vivre après cela?

Ainsi courbé, je vois la plate-forme se remplir ; mais le souffle de l'orage intimide presque tous les gens qui m'ont voulu suivre. Quelques ouvriers plus hardis s'élancent pour me rejoindre. On me crie des paroles dont l'air ne m'apporte que des lambeaux. La place est inondée de monde et de pluie. Le frémissement de la grêle qui bat les embrasures de la tour, la furie de l'averse qui rejaillit en poussière des saillies sculptées de la pyramide, couvrent les voix de la ville et les clameurs continues de cette multitude pressée et roulante au fond du gouffre que je domine comme les épis d'un chant de blé.

Le vertige est vaincu. Je me relève, je marche ou plutôt je me traîne. Il y a sous mes pas le corps d'un homme. Qui est-ce ? Qu'importe ? Je le franchis. Ah ! j'ai reconnu sa voix : c'est Levasseur. Il rampe sur les mains et sur les genoux ; il m'appelle. Non, je ne lui céderai rien : c'est à moi d'être là-haut le premier. Et l'horrible tournoiement recommence chaque fois qu'une ouverture, passe devant moi ; à chaque étage ma vigueur se ralentit, mon propre poids augmente ; la ville disparaît sous les flancs de la cathédrale ; la perspective se rapproche ; le Rhin semble s'avancer avec sa nappe élargie jusqu'à la portée de ma main. Noyés dans la brume d'automne, dans ces vapeurs qui montent, descendent et se croisent ; des parcelles d'horizon, des déchirures de paysage, se balancent, rares et perdues, dans un espace étrange ; l'air m'étreint au sein de ses larges flots, me soulève ou m'abat, m'aide ou me paralyse ; je ne sais ce que je puis devenir, quand une voix forte me crie : « Courage, ami ; c'est pour toi qu'Élisabeth a franchi tout cela. »

Je suis enfin sur les dernières marches de la lanterne, et là, je m'arrête éperdu ; car ce que la foudre avait dégradé dans le monument, c'était le fragile escalier qui tourne autour d'une colonnette, dont la maigreur à cette

élévation ferait frémir le plus brave. Les marches si habilement ménagées à l'action du vent, pour en diviser la furie, et qu'on gravit en arrondissant le bras droit autour du pilier central, sont descendues : elles gisent parsemées en débris sur la toiture cuivrée de la nef. L'échafaudage lui-même, compromis par la vétusté des charpentes, a récemment rompu sous le poids de ses vieux services. Impossible d'aller plus loin ! Ni point d'appui, ni base. Rien que l'air corrosif qui tranche, qui détache la lanterne en cet endroit ; qui en fait une île dont le pourtour est noyé dans la vapeur, dont le dôme s'élève dans la pluie. Entre le pavillon que je veux atteindre, et la dalle où je suis debout, il n'y a que douze pieds, mais ces douze pieds sont tout un abîme. Je tourne les piliers, je les mesure comme une bête féroce dont la proie est là haut. Mon regard et mes doigts glissent désespérés. Que n'ai-je des ongles de fer ou des ailes ! que ne puis-je les réunir en faisceau, et m'exhausser de leur étreinte : quitte à me briser si je tombe... Mais non ! je reste entre les piliers nus qui suspendent le lourd diadème ; mais non, large et sonore, le vent murmure je ne sais quelle harmonie, en mordant ces fuseaux de pierre. Suis-je au ciel ou dans un rêve ? Je n'en sais rien ; si c'est un rêve, il est bien horrible ; si c'est le ciel, qu'ai-je fait à Dieu ?

C'est alors que j'entends des voix, et que, suivi d'un artisan qui l'aide à soulever une échelle, l'ami dont je n'avais été que trop long-temps séparé m'apporte enfin ses secours et son courage. Il me conjure de le laisser monter pour moi, car je suis défiguré par la prison, la fatigue, le désespoir et la faim. Je refuse : l'artisan se joint à ses supplications ; tout est vain. J'ai vu Levasseur paraître ; je m'élançai, et quelqu'un s'élançait après moi....

Elisabeth gisait à terre, sur la figure, les mains étendues, la tête livide et froide.... elle était morte !

—Qu'arriva-t-il ensuite ? Je l'ignore. Seulement j'entendis

un éclat de rire sauvage , et dans l'espace au dessous de moi quelque chose tomba... C'était le père.

Et moi , j'existe !

C'est que l'amitié veilla sur ma folie ; c'est que l'art triompha de moi ; c'est que la mère d'Elisabeth reporta sur celui qui devait être son fils l'amour qu'elle avait pour sa fille , et que les larmes sont une générosité de Dieu. L'amant qui ne fut pas époux se devait à la veuve qui n'était plus mère. Elle et moi-nous pleurons encore. Il y a des chagrins que rien ne tarit , des images qui ne s'effacent jamais ; et la distraction de notre deuil est de songer tous les jours à cette perte irréparable. Oh ! combien de fois , ici même , nous sommes-nous représentés , à la pointe de cette flèche fatale , que je mandis et que l'artiste admire , l'ardente fille , si pleine d'avenir et d'amour , voyant tout à coup sa retraite coupée par l'éroulement de ce misérable échafaudage ; isolée au milieu d'une population de soixante mille âmes ; entre le ciel et la terre ; menacée d'une mort certaine en essayant de fuir , comme en persistant à rester ; un gouffre profond sous les pieds , un ciel inexorable sur la tête , implorant celui-ci , tremblant de celui-là ; usant sa faible voix en cris désespérés dans un espace d'air qui les éteint et au vent qui les disperse comme une vaine écume ; agitant une écharpe à l'éclat des illuminations , des fusées , épanouies en pluies d'étincelles , et en voiles de fumées autour de son front ; puis exténuée d'inanition , d'espérance et de froid , assistant aux inquiétudes causées par son absence , car elle avait la perspective des fenêtres de sa mère , car elle dut voir la chaise de poste qui m'amenait s'ouvrir aux portes de la ville ; vue elle-même enfin , et sans qu'il vînt à personne , à moi surtout , l'idée d'interroger ce monument !.. Il y a plus que du deuil dans tout cela , monsieur , il y a un remords. Ah ! si , comme moi , vous causez jamais la mort d'une femme chérie , tremblez qu'elle ne vous laisse sa mère , car ce sera une lâcheté de mourir : elle vous aura lissé un devoir ! »

Tel fut le récit de ce jeune homme, et l'on peut chercher à quelle condition je devais être dispensé du secret. Il n'y a personne au monde dont mon indiscretion puisse réveiller aujourd'hui les douleurs.

Mais, deux heures après avoir quitté ce malheureux, comme sous les prestiges d'une nuit fraîche et silencieuse, j'errais encore sur la rive de l'île voisine, réfléchissant à ces mystères de la destinée, qui laissent tant de doutes au fond de l'ame, je vis glisser une barque vers le tertre de la rencontre. Une femme âgée, vêtue de noir, sans doute la mère d'Elisabeth, aux traits amaigris, en habits de deuil, était éclairée par la lueur d'un fallot, et l'insouciant marinier sifflait une ritournelle en frappant l'eau de ses avirons.

ALOYSIUS BLOCK. (R. BRUCKER.)



ALBUM.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — S'il est une époque de l'année où l'on peut espérer quelque trêve aux conversations politiques, c'est la semaine qui vient de finir, et cependant nous ne saurions en mentionner les événemens sans empiéter, à notre grand regret, sur les feuilles quotidiennes. Nous éluderons par conséquent de parler des complimens officiels, des débats orageux provoqués par un mot dans la chambre élective, et même de cette émeute ou conspiration républicaine ou carliste qui va placer la scène d'une révolution dans cette cathédrale où Victor Hugo a trouvé naguère un si beau roman. Comme les choses les plus sérieuses ont un côté bouffon dans la société parisienne, la conspiration des tours de Notre-Dame de Paris a jusqu'à présent fait dire plus de bons mots qu'elle n'a inspiré de réflexions graves. Est-ce légèreté ou sécurité? Croira-t-on, par exemple, que des poètes que nous ne nommerons pas n'ont vu dans cet incident qu'un sujet de vers de circonstance, et qu'il nous est déjà parvenu cinq morceaux de poésie, avec prière d'insertion, sur les cloches de Notre-Dame. Au risque de mécontenter quelques amours-propres, ce qui nous arrive quelquefois, hélas! aux pauvres directeurs de *Revue*, nous préférierions citer le fameux chapitre de Rabelais : *Comment Gargantua paye sa bienvenue es Parisiens, et comment il print les grosses cloches de l'église Nostre-Dame*, ou la harangue éloquente de maistre Jonatus de Bragmardo pour recouvrer les cloches :

Or sus de parte Dei, date nobis clochas nostras. Cette citation bouffonne ne serait pas déplacée en carnaval. Mais nous aurions besoin d'un trop long commentaire pour savoir jusqu'à quel point le peuple de Paris d'aujourd'hui ressemble encore au peuple de Paris du temps de Rabelais.

« — Tant sot , tant badaud et tant inepte de nature , que » un bastelcur , un porteur de rogatons , un mullet avec » ses cymbales , un vieilleux au mylieu d'un carrefour » assemblera plus de gens que ne feroit un bon prescheur » evangelique. » Un peu plus loin Rabelais dit encore : « Toute la ville fut émue en sédition', comme vous savez » que à ce ilz sont tant faciles , qué les nations estranges » s'esbalissent de la patience des roys de France, lesquels » autrement par bonne justice ne les refrenent , veuz les » inconveniens qui en sortent de jour en jour. Plust à » Dieu que je sceusse l'officine en laquelle sont forgés ces » schismes et monopoles pour les mettre en evidence es » confrairyes de ma paroëce. » En vérité le pauvre Charles X venait peut-être de lire cette mauvaise plaisanterie de *Gargantua* lorsqu'il voulut *refrener* son peuple de Paris par ses ordonnances. Mais laissons la politique, même celle de Rabelais.

NOUVELLES DES THÉÂTRES.— L'Opéra-Comique a enfin trouvé un directeur, M. Laurent qui avait précédé M. Robert comme *impresario* du théâtre Italien. — Mademoiselle Mars a joué cette semaine dans *Misanthropie et Repentir* et dans *Chacun de son côté*. — M. Harel a fait parodier à l'Odéon *Richard Darlington* sous le titre de *Piffard Droledeton*. — *Emmeline, ou la Porte secrète*, attire du monde au Gymnase, et *l'Art de payer ses dettes* au Vaudeville. — *Les Girouettes anglaises* des Variétés sont une amusante bouffonnerie dans laquelle Odry est fort comique. — *La Salade d'Oranges* n'a eu qu'un demi-succès au Palais-Royal.

Le théâtre Italien a réuni dans la même soirée M^{me} Rim-

baux et M^{me} Malibran. Toutes les loges étaient pleines. Une nouvelle débutante va paraître sur ce théâtre.

LELORGNON, PAR MADAME ÉMILE DE GIRARDIN. — CHEZ LOUIS HAUMAN ET C^e ÉDITEURS A BRUXELLES.

Ce qu'on appelle la vie du monde est, de sa nature, chose si ennuyeuse, que la littérature, qui vit de réactions se jette le plus souvent dans les régions où l'imagination seule peut parvenir; c'est un moyen de reposer notre esprit des tristes réalités qui l'accablent. On se sauve des salons dans des tavernes, des jardins dans les déserts, des rues dans les nuages, de la monotonie dans l'horreur; mais c'est toujours l'homme qui se peint et qui croit inventer en déplaçant la scène.

Ce qui donne aux ouvrages d'esprit le caractère de la nouveauté, ce n'est pas le choix du théâtre où l'on fait paraître les personnages, ce n'est pas même la singularité des situations; tout cela peut se soumettre au calcul; c'est la manière de sentir, d'observer et de peindre la nature; l'objet ne varie pas, mais le prisme par lequel on le regarde change autant de fois que quelque esprit supérieur nouvellement arrivé sur la terre s'amuse à examiner sa prison.

L'ame humaine a été poursuivie jusque dans ses derniers retranchemens; tous les replis du cœur ont été lus comme les feuilles d'un vieux livre; le monde, les villes, les champs, les déserts, la nature, la société, tout a été peint et décrit; il n'y a plus de nouveauté possible que dans l'émotion personnelle de l'écrivain. Ce moyen de diversité est inépuisable; mais il n'est pas à portée de tout le monde. Aujourd'hui la mission du talent n'est plus de représenter les choses et les hommes, l'esprit y suffirait, c'est de transmettre à tous la surprise que la réalité doit causer ici-bas aux ames créées pour quelque chose de mieux.

Quoi de plus monotone, de plus insipide à peindre que

les mœurs de la partie élégante du monde? de cette société où la vie se traduit en apparences? de ce peuple, hypocrite sans but? de ces hommes à caractères effacés qui mentent comme on respire? Mais si, au milieu de ces miroirs trompeurs et tous harmonieusement accordés pour réfléchir un jour faux, vous placez un esprit pénétrant et qui arrive au fond de tout sans s'arrêter un instant à la forme, ce personnage vous intéresse comme la vengeance, et les manéges de salon, qui n'étaient qu'un thème à commérages, deviennent à la fois un sujet de méditations profondes, ou de surprises comiques et instructives. Tout se groupe pittoresquement autour de cet esprit doué d'un pouvoir magique; la plate réalité devient vérité idéale; l'ennui finit et l'art commence!

Telle est, en peu de mots, l'analyse du livre que nous annonçons, et qui n'est que le monde actuel vu par un esprit distingué. L'auteur qui, par modestie ou peut-être par orgueil, n'a pas voulu s'y nommer, se montre à chaque page; c'est *son lorgnon* que M^{me} Émile de Girardin prête à M. de Lorville, et cette idée de talisman n'est là qu'une formule d'écrivain pour compléter le portrait d'une personne douée d'une sagacité peu commune. Comme machine poétique, la vraie féerie serait insupportable si on en plaçait les effets au milieu d'un monde aussi positif que le nôtre; mais celle du lorgnon n'est qu'un emblème au moyen duquel l'auteur s'est épargné la peine de répéter les formules d'admiration et les analyses sans afin par lesquelles elle serait parvenue à nous faire comprendre que M. de Lorville est un de ces hommes destinés à tout connaître et à n'être connu de personne. On doit lui savoir gré d'avoir abrégé le portrait qu'elle en fait, en cherchant la vraisemblance dans le surnaturel.

La donnée de l'ouvrage n'est pas neuve: c'est le palais de la Vérité, de M^{me} de Genlis; mais le théâtre du *Lorgnon* est bien plus vaste, et ce moyen de démasquer tous les genres d'hypocrisie, appliqué au monde actuel, à ce que

nous avons vu hier, dit ce matin, acquiert tout l'intérêt d'une découverte. D'ailleurs, comme nous l'avons dit tout à l'heure, un livre est neuf, malgré son sujet, à cause de son auteur.

On s'étonne peut-être qu'avec un talent poétique aussi supérieur que celui de M^{me} Émile de Girardin, on descende jusqu'à la prose; mais il y a dans une âme élevée et douée d'une grande puissance d'observation un besoin de vérité que ne satisfait pas toujours la poésie, qui se nourrit de passions, d'illusions et de sentimens. La finesse et la causticité des idées peut nuire au poète; témoin Voltaire. Avec de la malignité dans l'esprit et un cœur sensible, on sent que les vers ne suffisent pas, et l'on glane dans ses pensées pour y recueillir ce que l'inspiration avait rejeté. Quoique poète par nature, on devient, pour un moment, par l'expérience du monde, moraliste et romancier.

Voici quelques extraits, pris au hasard, mais qui suffisent pour montrer la manière dont l'auteur peint les scènes et les gens du monde. Un jeune homme, obligé par une dette d'honneur à emprunter 50,000 fr., vient chez son ami intime avec le projet de lui demander cette somme, et le trouve entouré de personnes dont il craint la malveillance.

« A peine fut-il entré, il vit que l'atmosphère ne lui était pas favorable, et il renonça au projet de sa demande. Être refusé par un indifférent lui paraissait une chose toute naturelle; mais se voir repousser par un ami! Cette pensée lui déchirait le cœur. Une grande tristesse s'empara de lui. Hélas! n'est-ce pas déjà nous repousser que nous ôter l'idée de la prière! N'y a-t-il pas de l'inspiration dans cette timidité? Et l'homme à qui l'on n'a jamais osé demander un service l'aurait-il rendu? Peut-être!... car tout dépend du moment; en France surtout où l'esprit et le cœur sont si mobiles. »

Edgar, le principal personnage du roman, et le fléau de tout ce qui ment dans les salons, c'est-à-dire à peu près de chacun, se trouve à un bal.

« Edgar, en rentrant dans la salle du bal, aperçut son ami Narvaux, causant mystérieusement dans un angle de porte avec quelque chose qui ressemblait de loin à un ambassadeur turc ou à une vieille anglaise. En effet, c'était une de ces vieilles Anglaises inimitables qui, après avoir eu quatorze ou quinze enfans dans leur pays, viennent à Paris pour apprendre le français. Elle portait sur la tête un de ces turbans à trois étages que l'Angleterre seule produit; des plumes, des fleurs, des diamans, de l'acier, des glands de jais, des rubans, des blondes, des clefs d'or, ornaient cette imposante coupole, sous laquelle minaudait une figure longue et décharnée qui en faisait encore ressortir l'énormité. Edgar n'avait jamais vu, dans ses voyages ni dans ses cauchemars, un être plus fantastique, une femme plus fastueusement laide. »

Nous pourrions citer encore plusieurs autres portraits, pour donner une idée de la manière dont M^{me} de Girardin a traité un genre nouveau pour elle, et qu'elle a rendu pour nous semblable aux meilleures productions de l'Angleterre, si riche en romans qui peignent les mœurs et les caractères.

Je craindrais de nuire au succès mérité de cet amusant ouvrage si je faisais remarquer qu'il se distingue par le bon goût des détails et l'élégance soutenue du style, dont les nuances variées à propos laissent souvent apercevoir le poète sous le romancier. Le style!... ce mot si *rococo*, comme on dit aujourd'hui dans un certain monde, me ferait passer pour une *perruque*, si j'osais l'employer sérieusement! Que de plus hardis ou de plus malveillans rendent donc justice, sous ce rapport, à l'auteur du *Lorgnon*; je me bornerai à noter les aperçus fins, délicats, comiques, profonds, à remarquer que dans un pays et dans un temps où les trois quarts des gens emploient leurs facultés à servir les haines et les autres mauvaises passions qu'excite la politique, les palmes littéraires sont réservées

aux âmes qui savent aimer et rêver : c'est presque dire aux femmes!....

Le comte DE GUSTINES.

ROMANS ET CONTES DE CHARLES NODIER.

PROJET D'UNE ÉDITION COMPLÈTE.

La vie littéraire de Charles Nodier est l'expression la plus complète, sinon la plus éclatante, de la littérature de notre époque. Parmi les écrivains qui nous occupent, si l'on voulait faire un choix pour représenter les diverses nuances de la pensée moderne, il n'y a que Nodier qui pût atteindre ce but : les uns sont trop jeunes encore, les autres sont trop vieux déjà. Les uns, vénérables débris des doctrines de la Convention, ont reculé devant l'empire, qu'ils ne comprenaient pas; les autres, écrivains ou poètes de l'empire (chose étrange, sous l'empire des poètes!), ont été étourdis par la gloire militaire de leur temps, et ce bourdonnement terrible retentit encore à leurs oreilles fatiguées. Il en est, enfans de la restauration, qui n'ont que des souvenirs d'hier, et qui ont besoin d'attendre long-temps encore avant de représenter quelque chose parmi nous. Nodier seul, enfant puissant sous la république, fougueux jeune homme, héros de l'opposition sous l'empire, homme d'imagination passionnée et d'intelligence profonde pendant la restauration, porte avec lui et dans ses œuvres quelque chose qui rappelle toutes les époques si diverses dont se compose notre époque, espèce d'airain précieux composé de tous les métaux.

Suivez Nodier. Il a écrit sa vie dans son beau livre sur les révolutions. Enfant, il a fait du grec avec Enlorge Schneider, helléniste sanglant dont se souvient Strasbourg; plus tard, les prisons de l'empire servirent d'habitation au poète frondeur. Tout fut poésie alors pour Nodier dans cette France si glorieuse et si triste. Pendant que toute

L'Europe se l'attait, il lisait les anciens, il étudiait les modernes, il se plongeait avec délices dans l'intimité de la science, il était le seul homme peut-être qui songeât alors à lire des dictionnaires, à les commenter, à les critiquer, partout, en prison, sous le toit paternel, au milieu de la forêt, singulière et bienheureuse passion qui devait porter de si beaux fruits si tard!

Aussi quand vint la paix, quand la France reentra dans l'étude et dans le calme, il ne se trouva que Nodier qui avait toujours étudié et partout était fort en avance sur toutes les intelligences de son temps. Personne de son âge n'en savait autant que Nodier. Il n'était pas un de nos voyageurs armés qui eût compris, qui eût vu autant de choses que Nodier en avait vu et compris. Il savait, lui, le premier qui sût cela en France, et bien avant que nous en eussions entendu parler, qu'il y avait là-bas, quelque part, une poésie inouïe, vierge et vraie, poésie intime et du cœur qui s'était éveillée à la voix de Byron, comme si à cette époque il avait pu connaître Byron. Il savait qu'il y avait là-bas quelque part un royaume d'Écosse éclairé, animé, par un historien tout nouveau, dont nous avions reçu les premières œuvres comme autant de romans frivoles; bien plus, Nodier savait qu'il y avait en France quelqu'un qui s'appelait M^{me} de Staël, quelqu'un qui s'appelait Chateaubriand; il savait cela presque tout seul, c'est lui qui nous a révélé tout cela le premier, lui si bon, si naïf, si rêveur, si savant, si passionné, si bon enfant; lui amoureux de toutes les poésies, de toutes les gloires, de tout le passé, de tout le présent, lui qui n'a pas fait une méchanceté dans sa vie, qui a été juste pour tout le monde, même pour ceux qui n'étaient pas justes envers lui.

Ainsi Nodier a vécu trois fois plus que personne au monde. Les trois phases bien distinctes de sa vie se sont manifestées par des œuvres bien distinctes. Enfant, il entasse dans son ame des rêves, des souvenirs, des amitiés, des passions, des malheurs qu'il retrouvera plus

tard; amas précieux! inestimables ressources! souvenirs pleins de chaleur et de pitié qu'il a consignés en lettres immortelles dans ses *Souvenirs de la révolution!*

Puis après la poésie est venue la science. La grammaire a été la meilleure passion de Nodier après l'amour. Ses travaux philologiques ne se comptent pas. Il a fait une grammaire, il a fait une critique raisonnée de tous les dictionnaires passés et présens, il a fait deux dictionnaires, il a écrit, il a commenté, il a annoté, il a expliqué tous les classiques de notre langue, il a inventé ou tout au moins il a porté parmi nous à son plus haut degré une passion nouvelle, *la bibliomanie!* Il a été profond, savant et ingénieux critique; il n'y a pas de critique, parmi les hommes qui en ont fait une profession, qui ait autant écrit et surtout autant imaginé, trouvé autant de vérités que lui.

Comme troisième occupation de la vie de Nodier, nous avons ses poésies, ses romans, ses contes, œuvres légères, brillantes par le sens et le style; expression facile des mœurs et des passions d'une autre époque, gracieux, et profond reflet de toute la poésie qui s'agitait autour de nous, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, partout, excepté dans cette France, qui eut tant de peine à revenir de son étonnement! Voyez les romans de Nodier. C'est d'abord le Werther de Goëthe qui pousse Nodier à écrire. Il sait Werther par cœur, et de cette passion allemande il fait tout de suite une passion française, une passion d'exilés et d'aristocrates. Nodier, même sous l'empire, croit à l'aristocratie; il en pare ses livres et ses passions; mais pour se faire pardonner, il fait ses héros malheureux. Voyez *Thérèse Auber*, quelle scène! quel délire! quelle sanglante, quelle pathétique imagination! Goëthe est là transformé, sérieux, et sans que nous ayions à craindre que le poëte, quand nous aurons bien pleuré, se redresse fièrement et vienne rire de nos sanglots et de nos pleurs.

Après Goëthe, Byron; après Werther, *le Corsaire* et *Lara*. Alors une corde nouvelle se fait sentir dans l'âme du

romancier; la sauvage poésie, la description exacte, la passion vraie, l'action simple et forte dégagée de ses rêveries, la misanthropie de Byron, en un mot, tout se révèle dans le beau livre que vous savez, *Jean Sbogar*. Jean Sbogar, Italien, montagnard, poète, amoureux, plus que Vénitien; Jean Sbogar, brigand en lutte avec la société, forçant la société à l'estime. Quand ce roman parut chez nous, on le reçut avec reconnaissance, avec amour; les hommes s'étonnèrent de cette passion chaude et animée, de cet intérêt simple et triste, de ces passions du Midi accouplées à la mélancolie du Nord. Quant aux femmes, elles furent charmées, ravies; elles se sentirent bien étonnées en voyant enfin un roman qu'elles pouvaient lire, elles, dégoutées si souvent par les ordurières compositions des faiseurs de cette époque; ce fut un cri de reconnaissance universelle pour ce capricieux enchanteur qui prenait toutes les formes, qui se couvrait de toutes les poésies, qui se passionnait de toutes les passions; infatigable Prothée que rien ne lasse, que rien ne fatigue, qui veut tout traiter, qui imitera tout en créant tout: le soir il lit *Faublas*; le lendemain il refait mieux que *Faublas*; autant de passions, autant d'amour, autant de faiblesse, et cependant une seule faiblesse, un seul amour, une seule femme, un seul héros, un mariage, et tel est le charmant et rare petit volume intitulé *le Dernier chapitre de mon Roman*.

Écoutez! Walter-Scott remue l'Écosse. Il ne lui arrive pas un brin d'herbe, pas une ruine qu'il ne laisse sans l'étudier de fond en comble, pas une vieille chanson qu'il ne retrouve dans la mémoire des vieilles femmes; l'antique histoire se ranime; passions, vertus, revers, tout revient, superstition aussi! Alors voilà mon Charles qui se passionne pour l'Écosse; il prête l'oreille, il étudie, il cherche, il trouve *Trilby*, *le lutin d'Argail*, *Trilby* tout bleu, une âme qui a des ailes, une flamme qui aime avec un cœur, une voix qui soupire, *Trilby* le murmure de la cabane, le feu du foyer, le rêve de la nuit, la chan-

son du jour, le bruit du rouet, le compagnon des joies domestiques, le consolateur des douleurs domestiques: voilà ce que Nodier a trouvé dans l'Écosse qu'il a vue, rencontre digne de Walter-Scott, que Walter-Scott eût enviée. Ce petit roman est plein de grâce et de charme; comme style, c'est un chef-d'œuvre. Si vous voulez avoir l'idée d'un contraste, lisez *Smarra*, *Smarra* le cauchemar incarné, qui se pose sur la poitrine, qui pèse de ses deux genoux sur votre sommeil, qui plombe votre regard, qui vous étourdit de sa voix, qui vous étouffe de son haleine. Donnez-vous la main, *Smarra* et *Trilby*. Heureux celui qui eût trouvé *Trilby* ou *Smarra*, *Smarra* ou *Trilby*; mais trop heureux qui a trouvé en même temps et *Trilby* et *Smarra*!

Puis surviennent les fugitives études sur la société des temps, les esquisses des salons de Paris, les rêves d'un esprit actif par un temps calme et beau, *Adèle*, par exemple, roman de mœurs qui fit tant de peur à la restauration, puis les anecdotes, les longs récits, les joyeux contes, les regrets sans amertume, toute cette vie que Nodier a dépensée dans les journaux et surtout dans la *Revue de Paris*, vous savez avec quelle grâce, avec quelle énergie puissante, avec quelle inépuisable fécondité!

Comme écrivain, Nodier mérite peut-être le premier rang parmi les auteurs contemporains. Son style est un modèle de clarté, d'élégance soutenue et surtout d'une excessive pureté. Il est difficile d'imaginer plus de correction et en même temps plus de facilité à se plier à tous les tons, à suffire à tous les besoins de la passion. Tour à tour sévère, triste, plaisant, terrible, léger, c'est un style qu'on ne peut étudier avec trop de soin et d'attention. Nodier a une manière à lui; Nodier a fait école, et a des élèves et des élèves dignes de lui, et que le public aime, connaît, estime et que nous ne nommerons pas ici, par égard pour la modestie du maître d'abord, et peut-être aussi de ses élèves.

Toutefois, cherchez aujourd'hui un roman de Nodier,

demandez où se trouvent ses romans et combien il en a fait ; vous ne trouverez ses livres nulle part ; il est peu de personnes qui répondront à votre question. Comme tous les bons livres modernes , les livres de Nodier ont paru , on les a dévorés , puis ils ont disparu , confinés dans les bibliothèques d'élite et dans la mémoire des gens de goût. Dans le nombre de ces livres il en est très-peu qui aient été signés de l'auteur ; il en est beaucoup qui lui ont été attribués à faux titre , comme cela est de droit pour toutes les grandes renommées. Ajoutez à cela les changemens à faire , les textes à revoir , les explications à donner , les noms propres à rétablir , à présent que la mort a affranchi de l'anonyme beaucoup de nos héros ; puis des suppressions de la censure impériale , les jalousies du despotisme jésuitique ; si bien que de notre fécond et insouciant écrivain toutes les œuvres sont éparses , indignement gaspillées³, méconnues , confondues avec d'autres qui ne méritent pas cet honneur ; confusion inouïe , dont l'auteur lui-même a eu bien de la peine à se retirer.

L'édition que nous annonçons sera faite avec le plus grand soin et la révision la plus scrupuleuse. C'est la seule édition qui restera de ces romans épars , c'est la seule édition qui sera dans le commerce , la seule édition in 8°. L'auteur lui-même s'engage à tout relire , à tout revoir , à tout corriger. Chacun de ses romans sera précédé de ces préfaces si amusantes et si pleines d'intérêt , renouvelées du grand Corneille , dans lesquelles l'auteur fait l'histoire de sa pensée et quelquefois la critique de ses ouvrages. De cette manière , nous aurons tous les ouvrages de Nodier , toute l'histoire de ses travaux , qui sera en même temps l'histoire littéraire de notre époque , si bizarre , si incertaine , si mélangée , si peu connue , et s'estimera si heureuse d'avoir pour historien Charles Nodier

— Il est indispensable, pour les personnes qui ne connaissent pas tout ce qu'a écrit Charles Nodier, de donner ici le détail de cette publication : elle se composera de *Jean Sbogor*, 1 vol. ; — *Adèle, le Peintre de Salsbourg*, *Thérèse Aubert*, 1 vol. ; — *Stella, Trilby, Smarra, le Dernier Chapitre de mon roman*, 1 vol. ; — et *la Fée aux Miettes*, roman inédit, 1 vol. Cette collection de 4 volumes in-18 paraîtra très-incessamment chez Louis Hauman et C^e à Bruxelles.

— Les *Contes de l'Atelier* (*), par Michel Raymond, méritent le succès qu'ils obtiennent ; ce sont des tableaux de mœurs populaires pris sur la nature et dessinés avec habileté. Le coloris n'a pas grande vigueur, mais beaucoup de naturel. Ces récits, qui sont autant de drames dont l'intérêt progresse jusqu'au dénouement, montrent la classe inférieure des travailleurs sous un aspect favorable, et donnent le secret de ces mouvemens populaires si souvent empreints de moralité même dans leurs excès. Ce n'est pas cependant que l'auteur ait entrepris de soutenir une thèse en faveur des artisans. Si son livre était un plaidoyer, il n'aurait point cet air de vérité ; Michel Raymond a peint le peuple parce qu'il en connaît les mœurs, les allures et le langage. Il a sympathisé avec lui parce qu'il l'a vu de près, et que sans doute il a partagé ses joies et ses douleurs ; mais, nous le répétons, ce n'est pas un avocat, c'est un peintre qui aime son sujet sans pourtant le flatter. *La Femme du réfractaire* tire son principal intérêt de l'opposition d'une femme du monde qui cumule assez long-temps les honneurs de la vertu et les bénéfices du vice avec une pauvre villageoise vertueuse sous les apparences du dérèglement. Cependant l'équilibre se rétablit assez bien, et l'intrigue se dénoue au grand profit de la morale. Dans *Une Mère* nous trou-

(*) Chez Louis Hauman et C^e à Bruxelles.

DOCUMENTS SOMMAIRES

SUR LA

LISTE CIVILE DU ROI D'ANGLETERRE.

Les dépenses de la liste civile du roi d'Angleterre ont été, pendant la discussion de celle du roi de France, l'objet de quelques comparaisons dans l'enceinte et hors l'enceinte de la chambre.

Le tableau sommaire des variations que présentent les évaluations successives des dépenses de la couronne d'Angleterre, telles qu'elles résultent des actes du parlement de 1786 à 1831, ne sera peut-être pas sans intérêt pour ceux de nos lecteurs qui ont suivi attentivement les derniers débats de la chambre des députés.

Ils jugeront par la série des chiffres ci après de la marche des réformes et des économies chez nos voisins, auxquels on peut reprocher leur esprit aristocratique, mais auxquels on veut bien parfois accorder quelque intelligence des véritables intérêts du pays.

Ils verront ce qu'ils doivent penser de l'allure que prennent chez nous les économies et les réformes, et de la légitimité des plaintes qui s'élèvent chaque jour contre ce qu'on appelle l'esprit stationnaire de l'administration et des mandataires de nos départemens.

Ils apprécieront peut-être, avec tranquillité de cons-

Tableau Comparatif

des évaluations des dépenses de la nouvelle liste civile et des évaluations correspondantes de l'ancienne, d'après les actes rendus au commencement de la régence et du règne de Georges IV.

		ÉVALUATIONS DE 1831.		TOTAL DES ÉVALUATIONS DE 1831.		ÉVALUATIONS DE 1816.		ÉVALUATIONS DE 1820.		OBSERVATIONS.
		FRANCS.	LIVRES STERL.	FRANCS.	LIVRES STERL.	FRANCS.	LIVRES STERL.	FRANCS.	LIVRES STERL.	
1 ^{re} SECTION.										
	Le Roi.	1,500,000	60,000			1,500,000	60,000	1,500,000	60,000	* On a compris dans cette indication l'allocation extraordinaire pour les frais de la mort de Georges III.
	La Reine.	1,230,000	50,000			2,500,000	100,000			
	TOTAL.			2,730,000	110,000	4,500,000	168,000			* La pension de la reine avait été portée de 1,450,000 fr. (50,000 liv. st.), taux de 1785 et 1804, à 1,700,000 fr. (68,000 liv. st.)
2 ^e SECTION.										
DÉPARTEMENT DU LORD-CHAMBELLAN.										
	Lord Chambellan.	77,125	3,085			75,000	3,000			3 La pension de la reine ne figure pas dans les évaluations de l'acte de 1820.
	Vice-Chambellan.	23,425	937			45,000	600			
	Premier gentilhomme de la chambre.	54,075	2,163			50,000	2,000			4 On ne présente pas de total pour 1816 et 1820, parce que l'acte de 1816 comprenait les pensions du prince régent, des princes et princesses de la famille royale, et que celui de 1820 ne comprenait que le fonds particulier du roi.
	Gentilshommes et valets de chambre.	329,275	13,174			362,500	18,500			
	Gentilshommes de la garde.	116,325	4,660			150,000	6,000			5 Cette évaluation et les trois suivantes sont empruntées, non à l'acte de 1816, qui ne les donne pas, mais au rapport parlementaire de 1815. Ces quatre évaluations appartiennent à la cinquième section de l'ancienne liste civile.
	Capitaine des volontaires de la garde.	17,825	713							
	Quatre mémoires pour la personne.	21,400	856							6 Cette évaluation, puisée à la même source que la précédente, appartient à la septième section de l'ancienne liste civile.
	Deux chirurgiens pour la personne.	14,450	566							
	Huissier de la Verge noire.	4,350	173			210,000	28,000			7 De ces deux évaluations, toujours extraites du même document, la première appartient à la cinquième section, la seconde à la sixième.
	Traitemens et gratifications.	953,100	38,124	1,611,250	64,489	50,000	2,000			
DÉPARTEMENT DU LORD-INTENDANT.										
	Lord-intendant.	60,000	2,136			38,500	1,510			8 Rapport de 1815, cinquième section.
	Trésorier de la maison du roi.	23,600	904			500,000	20,000			
	Contrôleur <i>Idem.</i>	22,600	904							9 <i>Idem. Idem Idem</i>
	Secrétaire du lord-intendant.	25,000	1,000							
	Traitemens et gratifications.	781,400	31,256	917,500	36,500					10 On ne donne pas le total des évaluations de la cinquième section en 1816, parce que cette section ne comprenait pas les mêmes services que la dixième de 1831, et que le rapprochement des deux totaux serait sans objet.
DÉPARTEMENT DU MAÎTRE DES ÉCURIES.										
	Maître des écuries.	83,750	3,350							11 Acte de 1816, quatrième section.
	Premier écuyer et écuyer-maître.	25,000	1,000			625,000	25,000			
	Quatre pages d'honneur.	123,000	920							12 <i>Idem de 1820. Idem.</i>
	Chirurgien vétérinaire.	10,500	420							
	Écurier des écuries de la couronne.	11,125	445							13 Rapport de 1815, neuvième section.
	Traitemens et gratifications.	484,125	19,365	712,500	28,500					
DÉPARTEMENT DU MAÎTRE DE LA GARDE-ROBE.										
	Maître de la garde-robe.		21,250	850						14 Les quatre évaluations ci-contre ne comprennent qu'une faible partie du total des sections correspondantes des actes antérieurs. Le rapprochement de ce total et de celui de la quatrième section de la nouvelle liste civile est été également sans objet.
	TOTAL.			3,257,500	130,300	5,225,000	209,000	5,225,000	209,000	
3 ^e SECTION.				4,287,500	171,600					
	Dons royaux et service spécial.	225,000	9,000			500,000	20,000			15 Acte de 1816, sixième section
	Aumônes et charités.	80,000	3,200			80,300	3,212			
	Pauvres de Londres.	25,000	1,000			25,000	1,000			16 <i>Idem de 1820. Idem.</i>
	Service secret à l'Intérieur.	250,000	10,000	580,000	23,200	250,000	10,000			
	TOTAL.			1,875,000	75,000	2,375,000	95,000	2,375,000	95,000	17 On comprend pourquoi nous ne présentons pas en regard du total des cinq sections de la nouvelle liste civile le total des neuf sections des listes de 1816 et 1820. Le rapprochement, ainsi que nous l'avons déjà dit, serait sans objet.
5 ^e SECTION.										
TOTAL DES CINQ SECTIONS.				12,750,000	510,000					



cience plus parfaite, la véritable valeur de certaines propositions, fort louables sans doute dans leur principe, mais que la chambre a reconnues un peu embarrassantes dans l'application.

Ils acquerront l'assurance qu'en Angleterre, comme en France, la royauté ne s'est jamais refusée aux sacrifices que lui imposent les temps et les circonstances. Ils décideront, à part eux, de ce qu'il faut penser des égards et des ménagemens avec lesquels la chambre des communes a toujours cru devoir la traiter, et de la nature des modifications qu'il lui a semblé convenable d'apporter aux dépenses privées du souverain. On s'est en général abstenu de réflexions, se bornant à une scrupuleuse exactitude dans les renseignemens toujours consciencieusement puisés aux sources officielles.

PREMIÈRE SECTION.

RENSEIGNEMENS GÉNÉRAUX.

L'établissement de la liste civile remonte à l'avènement au trône de Georges III en 1760.

La liste civile représente une portion des revenus héréditaires et temporaires (*hereditary and temporary revenues*) de la couronne. Avant cette époque, c'était :

1^o une part dans le produit net des droits généraux des douanes, de l'accise et des postes ;

2^o des droits spéciaux sur les petits vins (*low wines*), sur le chauvre, les fils importés d'Irlande, les patentes (*licenses*), des débitans de vins ;

3^o le produit de quelques autres menues branches (*small branches*) de revenu.

A diverses époques du règne de Georges II, le produit variable des droits spéciaux indiqués sous le n^o 2 avait été remplacé par des allocations (*allowances*) annuelles fixes.

De 1760 à avril 1831, les charges de la liste civile n'ont pas été bornées aux dépenses privées de la maison royale

(*royal household*) : elles ont constamment embrassé un grand nombre de dépenses du gouvernement civil (*civil government*), c'est-à-dire de dépenses publiques.

Depuis avril 1831, toutes les dépenses publiques viennent d'être imputées au fonds consolidé ; les dépenses privées restent seules au compte de la liste civile.

Nous allons essayer d'indiquer le plus sommairement possible les variations qu'ont subies, d'une part les dépenses, d'autre part les allocations destinées à y faire face, dans les quatre périodes ci-après :

1760 à 1816, c'est-à-dire depuis l'avènement au trône de Georges III jusqu'à l'époque de la régence (1) du prince de Galles.

1816 à 1820, c'est-à-dire pendant la régence du prince de Galles.

1820 à 1830, c'est-à-dire pendant le règne de Georges IV.

1831, le règne de Guillaume IV.

DEUXIÈME SECTION.

RÈGNE DE GEORGES III.

La conversion des revenus héréditaires et temporaires de la couronne en une allocation annuelle fixe fut l'objet du premier acte du règne de ce prince (décembre 1760).

Cette allocation fut portée à 20,000,000 fr. (800,000 liv. sterl.).

De 1756 à 1760, la moyenne annuelle des revenus de Georges II avait été de 20,725,875 fr. (829,155 liv. sterl.) ; celles de ses dépenses de 20,508,200 fr. (820,328 liv. sterl.).

La couronne était autorisée à disposer de tout ce qui,

(1) On verra ci-après que le prince de Galles fut déclaré régent en février 1811 ; que la révision de la liste civile par le parlement n'eut lieu qu'en juin et juillet 1815, et que les dépenses ne furent définitivement réglées que par un acte du 20 juin 1816.

dans le produit des revenus héréditaires et temporaires, pouvait excéder 20,000,000 fr. (800,000 liv. sterl.). Dans le cas où il n'aurait pas donné cette somme, le parlement était obligé de la compléter.

Ce ne fut qu'en 1782 qu'un acte du parlement, à la discussion et à la rédaction duquel Burke prit une telle part que cet acte a conservé son nom (*Mr Burke's act*), divisa et classa les dépenses (*charges*) de la liste civile en neuf sections, dont voici les titres.

PREMIÈRE SECTION.—Fonds particuliers (*privy purse*) de la famille royale.

DEUXIÈME SECTION.—Traitemens (*allowances*) des hautes fonctions législatives (*high lawyers*) et des hautes charges de judicature (*judges*).

TROISIÈME SECTION.—Traitemens des ministres près les cours étrangères (*ministers at foreign courts*).

QUATRIÈME SECTION.—Mémoires des fournisseurs (*tradesmen bills*) au département du lord chambellan (*lord chamberlain*) et du lord intendant (*lord steward*) de la maison du roi, des maîtres (*masters*) des écuries (*horses*) et de la garde-robe (*robes*).

CINQUIÈME SECTION.—Traitemens et salaires (*salaries*) des gens de la maison du roi (*menial servants of His Majesty's household*).

SIXIÈME SECTION.—Pensions de retraite (*pensions*) et indemnités (*compensations*) pour charges supprimées.

SEPTIÈME SECTION.—Petits traitemens et émolumens (*small fees and salaries*).

HUITIÈME SECTION.—Traitemens des commissaires (*commissioners*) de la trésorerie et du chancelier (*chancellor*) de l'échiquier.

NEUVIÈME SECTION.—Dépenses éventuelles (*occasional payments*).

Cette division a été constamment maintenue jusqu'à l'avènement au trône de Guillaume IV.

On voit que les première, quatrième et cinquième sections ne renfermaient à peu près que des charges privées; les deuxième, troisième et huitième, que des charges publiques; les sixième, septième et neuvième présentent à la fois des charges privées et des charges publiques; mais, dans ces trois dernières sections, la somme des charges publiques l'emportait de beaucoup sur celles des charges privées.

En 1786, un comité fut chargé par le parlement d'évaluer les dépenses de chaque section, article par article, et ces évaluations servirent de base à la répartition du fonds alloué entre les différens services.

Les dépenses effectives ayant toujours excédé le montant des évaluations officielles, une révision fut jugée nécessaire et eut lieu en 1804.

Voici quel était, à ces deux époques, le montant total des évaluations avec distinction autant approximatives que possible (1) des dépenses privées et des dépenses publiques.

1786. — Dépenses privées, 14,229,250 fr. (569,170 liv. sterl.). — Dépenses publiques, 8,193,225 fr. (327,729 liv. sterl.). — Dépenses totale, 22,422,475 fr. (896,889 liv. sterl.).

1804. — Dépenses privées, 15,968,225 fr. (638,729 liv. sterl.). — Dépenses publiques, 8,487,325 (339,413 liv. sterl.). — Dépense totale, 24,455,550 fr. (978,142 liv. sterl.).

Le revenu ou l'allocation destinée à faire face à ces charges était :

(1) Pour un assez grand nombre d'articles, le départ des dépenses publiques a été impossible. Il en résulte légère surcharge pour le chiffre ci-dessus des dépenses privées.

1786. — 22,500,000 fr. (900,000 liv. sterl.) (1).

1804. — 24,875,000 fr. (995,000 liv. sterl.).

On jugera de l'insuffisance de ce revenu par l'indication de la moyenne annuelle des dépenses effectives de 1804 à 1811.

Des comptes soumis en 1815 au parlement l'évaluent comme suit :

Dépenses privées, 19,756,950 fr. (792,741 liv. sterl.). —

Dépenses publiques, 7,594,675 fr. (303,787 liv. sterl.). —

Dépense totale, 27,351,625 fr. (1,096,528 liv. sterl.).

C'est-à-dire, excédant de près de 3,000,000 fr. (118,386 liv. sterl.) par an, sur le montant des évaluations parlementaires.

Les dépenses privées, comme on voit, avaient à peu près seules causé le déficit. Dans les rapports faits au parlement, il est surtout attribué aux fréquens changemens de résidence de la famille royale, aux réparations et embellissemens continuels, aux ameublemens somptueux des palais royaux, à l'augmentation progressive du prix des objets de consommation, enfin à la mauvaise administration de la liste civile.

Les abus avaient dû surtout se multiplier depuis l'époque où reparurent les symptômes de cette maladie mentale qui, deux fois déjà, avait momentanément éloigné Georges III des affaires, et qui, en 1811, nécessita l'établissement de la régence.

(1) Le fonds annuel fixe avait été porté à cette somme en 1777 ; mais depuis 1783 il avait encore été augmenté par l'abandon fait à la liste civile de certains droits du trésor (*exchequer fees*) dont le montant n'est pas connu pour 1786, mais qu'on évalue pour 1804 à 875,000 fr. (35,000 liv. st.)—En 1810, le fonds annuel s'accrut encore de l'adjonction des revenus extraordinaires de la liste civile d'Écosse (*surplus revenues*), évalués en 1815 à 250,000 fr. [50,000 liv. st.]

TROISIÈME SECTION.

RÉGENCE DU PRINCE DE GALLES.

Le prince de Galles prêta serment, comme régent, le 6 février 1811. Soumise d'abord à quelques restrictions (*restricted*), son autorité ne fut déclarée illimitée (*unrestricted*) qu'en février 1812.

Les premières années de la régence furent pour la liste civile des années de dépenses extraordinaires. Les comptes déjà cités plus haut évaluent, comme ci-après, la moyenne annuelle de celles de 1812 à 1815.

Dépenses privées, 25,691,650 fr. (1,031,272 liv. sterl.).
 — Dépenses publiques, 10,825,925 fr. (433,037 liv. sterl.).
 — Dépense totale, 36,517,575 fr. (1,493,699 liv. sterl.).

C'est-à-dire excédant de 12 millions (978,000 liv. sterl.) par an sur les évaluations de 1804.

Quelques détails expliqueront ces augmentations.

En 1812, les fonds particuliers du roi avaient été portés de 1,500,000 fr. (60,000 liv. sterl.) à 4,000,000 fr. (160,000 liv. sterl.).

Le parlement allouait 2,500,000 fr. (100,000 liv. sterl.) pour la maladie de Georges III (*His Majesty's indisposition*.)

La pension de la reine était élevée de 1,450,000 fr. (58,000 liv. sterl.) à 1,700,000 fr. (68,000 liv. sterl.)]

Celle du prince régent de 1,500,000 fr. (60,000 liv. st.) à 1,750,000 fr. (70,000 liv. sterl.) (1).

(1) Indépendamment de cette augmentation, 2,500,000 fr. [100,000 liv. st.] sur le fonds consolidé furent alloués au prince régent pour le défrayer des dépenses que lui avait occasionnées l'année précédente son entrée en exercice de l'autorité royale.

En 1813 et 1814, le rôle de l'Angleterre, dans les derniers événemens de la guerre continentale, élevait dans une proportion effrayante les dépenses du corps diplomatique.

En 1813, le seul traitement de l'ambassadeur d'Espagne coûtait 468,625 fr. (18,745 liv. sterl.); celui de l'ambassadeur du Portugal 670,175 (26,807 liv. sterl.).

En 1814 seulement, les frais du corps diplomatique avaient été de 11,152,052 fr. (446,082 liv. sterl.).

Cette même année, la visite des souverains étrangers au prince régent (*royal visits*) coûtait à la liste civile 3,312,500 fr. (132,500 liv. sterl.).

L'établissement de la régence, en augmentant dans une forte proportion les dépenses de la liste civile, avait rendu indispensable une nouvelle révision des évaluations fixées en 1804 pour chaque service.

Ce travail se prépara dans la chambre des communes pendant les sessions de 1812 et 1813.

Des deux rapports faits à la chambre par deux comités, successivement chargés de constater la situation de la liste civile, le premier se fait surtout remarquer par l'amertume de ses réflexions sur ce qu'il appelle les profusions et le gaspillage (*profusion and waste*) de certains services, par l'invitation pressante faite au parlement d'intervenir plus directement dans le contrôle détaillé des dépenses de la liste civile, comme dans celui de toutes les dépenses publiques. Ce contrôle était la conséquence obligée des évaluations de 1786 et de 1804, des nombreuses dispositions législatives, destinées à régulariser l'application du fonds annuel aux dépenses évaluées; car les évaluations et les réglemens parlementaires devenaient tout-à-fait illusoire, tant que les comptes des chefs de service de la maison du roi étaient purement et simplement acquittés par le trésor, sans autre examen que celui de l'exactitude matérielle des chiffres.

La liste civile avait déjà ressenti l'influence d'une ad-

ministration plus vigilante et plus sévère, lorsque furent proposées les nouvelles évaluations destinées à poser, pendant la durée de la régence, les limites des dépenses de chaque service.

Le montant total de ces évaluations était dans le rapport du comité de 1815.

Dépenses privées, 17,867,625 fr. (714,705 liv. sterl.).
 — Dépenses publiques, 10,013,925 fr. (400,577 liv. sterl.).
 — Dépense totale, 27,881,550 fr. (1,115,262 liv. sterl.).

Leur base était donc, pour les dépenses privées, la moyenne annuelle des dépenses effectives de 1804 à 1811, ou celle des dépenses de 1812 à 1815, mais, défalcation faite des dépenses extraordinaires de 1814, et pour les dépenses publiques, la moyenne annuelle des dépenses effectives de 1812 à 1815.

Comme les évaluations de 1786 et de 1804, celles de 1815 entrent avec un soin minutieux dans le détail de chaque nature de dépense.

Par exemple, dans le département du lord intendant :

Bouche	825,000 fr. [33,000 l. s.]	
Le vin seulement	300,000 fr. [12,000 l. s.]	
Chauffage	212,500 » [8,500 »]	
Cire.	125,000 fr. [2,000 l. s.]	} 295,000 » [11,800 »]
Chandelle	45,000 » [1,800 »]	
Lampes.	125,000 » [5,000 »]	
Jardin	300,000 » [12,000 »]	

Dans le département du maître des écuries :

Carrosses.	87,500 fr. [3,500 liv. st.]
Harnais	50,000 » [2,000 »]
Sellerie	103,760 » [4,150 »]
Frais de voyage.	42,500 » [1,700 »]
Chasses (<i>hunt bills</i>)	110,000 » [4,400 »]
Achat de chevaux.	125,000 » [5,000 »]

La loi destinée à régler définitivement les dépenses de la liste civile, sous la régence, ne fut rendue que l'année suivante, le 20 juin 1816.

Elle modifiait un peu les propositions du comité de 1815.

Le revenu de la liste civile avait été évalué par ce comité à 27,250,000 fr. (1.090,000 liv. sterl.)

L'évaluation des dépenses fut fixée à :

Dépenses privées, 20,250,000 fr. (810.000 liv. sterl.).
 — Dépenses publiques, 6,843,175 fr. (273,727 liv. sterl.)
 — Dépense totale, 27,093,175 fr. (1,083,727 liv. st.)

Pour les dépenses privées, le total ci-dessus se répartissait de la manière suivante, entre les différens services ou sections.

PREMIÈRE SECTION. — Pensions de la famille royale . 7,450,000 fr. (298,000 liv. st.)(1)

QUATRIÈME SECTION. —
 Fournisseurs 5,225,000 (209,000)

CINQUIÈME SECTION. —
 Traitement des gens de la
 maison 3,517,500 (140,700)

(1) Ce chiffre ne comprenait que les fonds particuliers du roi, de la reine et du prince régent. Les pensions des princes et princesses de la famille royale, jusque là payées par la liste civile et par le fonds consolidé, furent en 1816 tout-à-fait imputées à la charge du fonds consolidé.

Un acte du 20 juin fixait comme suit une partie de ces pensions :

Duc d'York, 300,000 fr. [12,000 liv. st.] ; — duc de Clarence, 60,000 francs [2,500 liv. st.] ; — princesse Augusta Sophie, 100,000 fr. [4,000 liv. st.] ; — princesse Elisabeth, 100,000 fr. [4,000 liv. st.] ; — princesse Marie, 100,000 francs [4,000 liv. st.] ; — princesse Sophie, 100,000 fr. [4,000 liv. st.]

A reporter. . . . 16,192,500 fr. (647,700 liv. st.)

SIXIÈME SECTION. —

Pensions. 2,375,000 (95,000)

SEPTIÈME SECTION.

— Petits traitemens à
des personnes atta-
chées à la maison. . .

1,032,500 (41,300)

NEUVIÈME SECTION.

— Service spécial et
dons royaux. . . .

650,000 (26,000)

20,250,000 fr. (810,000)

Deux mots expliqueront la différence entre les évaluations de la loi de juin 1816, et celle du comité de juin 1815.

Le comité avait proposé d'imputer au fonds consolidé, à partir de 1815, la pension extraordinaire de 2,500,000 fr. (100,000, liv. st.), accordée, en 1812, au roi Georges III pour frais de sa maladie. Le parlement l'avait maintenue au compte de la liste civile : de là, la différence en plus dans le total des dépenses privées, d'après le texte de la loi.

Le comité de 1815 avait laissé à la charge de la liste civile une somme de 2,117,500 fr. (84,700 liv. st.), pour dépenses publiques éventuelles. Le parlement avait imputé cette somme au fonds consolidé : de là, la différence en moins dans le total des dépenses publiques, d'après le texte de la loi.

A la mort de Georges III, en février 1820, les évaluations de la loi de 1816 n'avaient subi d'autre réduction que celle du fonds particulier alloué pour les frais extraordinaires de la maladie du vieux monarque, et pour la reine, morte à cette époque. — Par acte du 6 avril 1819, le fonds pour la maladie du roi avait été réduit de moi-

tié; 1,250,000 fr. (50,000 liv. st.), au lieu de 2,500,000 fr. (100,000 liv. st.); l'allocation de la reine, 1,250,000 fr. (50,000 liv. st.), était supprimée : le fonds de la première section n'était plus par conséquent que de 2,950,000 fr. (198,000 liv. st.).

QUATRIÈME SECTION.

RÈGNE DE GEORGES IV.

Le premier acte du nouveau règne eut pour objet le règlement des dépenses de la maison du roi (*support of the household*).

Le chiffre de la liste civile était fixé à 26,425,000 fr. (1,057,000 liv. sterl.) dans le texte même de l'acte (§ 2).

Mais le tableau (*schedule*) annexé à cet acte, et qui présentait à la répartition du fonds afférent à chacun des divers services de la maison royale, telle que le parlement avait entendu l'établir, évaluait l'ensemble des dépenses comme suit :

Dépenses privées, 14,300,000 fr. (572,000 liv. st.). —
 Dépenses publiques, 6,843,175 fr. (273,727 liv. st.). —
 Dépense totale, 21,143,175 fr. (845,727 liv. st.).

La différence entre le chiffre du texte même de l'acte et celui de son annexe tient à des dépenses que le parlement ne considérait pas comme dépenses courantes; le fonds alloué pour cette différence ne devait pas être versé à l'administration de la liste civile. Le paiement des dépenses qu'elle comprenait était réservé à l'échiquier directement.

Le chiffre de l'annexe devait donc seul figurer ici.

C'est-à-dire 5,949,980 fr. (238,000 liv. st.) de moins qu'elles ne l'avaient été par la loi du 20 juin 1816 : cette

différence tient presque uniquement à l'énorme réduction que subissait le fonds de la première section restreinte à la pension du roi, 1,500,000 fr. (60,000 liv. st.).

La pension de la reine, contre laquelle un procès s'instruisait alors, était convertie en un douaire dont le paiement était transféré au fonds consolidé (1).

Les allocations spéciales à chaque service restaient d'ailleurs dans la loi de juin 1820, fixées exactement comme elles l'avaient été par celle de juin 1816.

D'après des calculs dont les éléments ont été puisés dans les comptes des finances (*finance accounts*) du royaume-uni, la moyenne des dépenses effectives de la liste civile de 1820 à 1830 aurait été de 24,052,018 fr. (962,088 liv. st.).

(1) L'acte qui assure à la reine Caroline un douaire de 1,250,000 fr. (50,000 liv. st.), c'est-à-dire un peu moins que la pension annuelle de la reine depuis 1786, est du 23 février 1821; mais ce douaire était payable à partir du 1^{er} janvier 1820.

On se rappelle que le mariage de cette princesse avec le prince de Galles en avril 1795 n'avait été qu'une misérable affaire d'argent. Le prince n'y avait consenti que comme au seul moyen qui lui restât de faire payer par Georges III ses dettes, qui s'élevaient alors à 15,996,800 fr. (539,840 liv. st.), c'est-à-dire à une somme plus forte d'un tiers que celle dont en 1787 il n'avait dû la liquidation qu'à la menace de l'intervention parlementaire.

Un acte du 24 juillet 1820 fixait comme suit les pensions des princesses de la famille royale sur le fond consolidé.

Duc d'York, 350,000 fr. (14,000 liv. st.); — duc de Clarence, 60,000 francs (2,500 liv. st.); duc de Cambridge, 150,000 fr. (6,000 liv. st.); — princesse Sophie Augusta, 100,000 fr. (4,000 liv. st.); — princesse Hesse-Hombourg, 100,000 fr. (4,000 liv. st.); — princesse Sophie, 100,000 fr. (4,000 liv. st.); — duchesse de Gloucester, 100,000 fr. (4,000 liv. st.).

Un acte du 11 juillet 1821 autorisait le roi à porter à 150,000 fr. (6,000 liv. st.) la pension du duc de Clémence.

CINQUIÈME SECTION.

RÈGNE DE GUILLAUME IV.

Un premier projet de liste civile fut présenté en 1830 à la chambre des communes par le ministère dont le duc de Wellington était resté le chef.

Dans ce projet, un certain nombre de dépenses tout-à-fait publiques, le traitement des juges (*judges*), celui de l'orateur de la chambre des communes, ceux de plusieurs autres emplois, ensemble 1,584,725 fr. (63,389 liv. st.), devaient être transférés au fonds consolidé.

Les dépenses laissées à la charge de la liste civile étaient évaluées à 24,250,000 fr. (970,000 liv. st.).

Elles étaient divisées en dix sections :

C'était conséquemment le maintien à peu près pur et simple du système établi depuis 1786.

Un second projet, présenté par le ministère actuel le 4 février dernier, a reçu la sanction des deux chambres, celle de la chambre des communes le 14 avril dernier, celle de la chambre des lords le 20 du même mois. La proposition ministérielle n'a subi aucune modification (1) dans ce double débat.

Ainsi que nous l'avons dit au commencement de ce document, toutes les dépenses du gouvernement civil, c'est-à-dire toutes les dépenses publiques, ont été transférées au fonds consolidé. Les dépenses personnelles du souverain (*personal expenses of the sovereign*) restent seules à la charge de la liste civile.

(1) La seule voix marquante qui se soit élevée contre elle est celle du duc de Wellington. Il l'appelle chose d'invention moderne (*a thing of modern invention*) qui place la couronne dans une situation telle que le traitement de ses officiers est à la merci d'un seul vote de la chambre des communes.

Ces dépenses sont divisées en cinq sections.

PREMIÈRE SECTION. — Fonds particuliers (*privy purse*) du roi et maison (*establishment*) de la reine.

DEUXIÈME SECTION. — Traitement des grands officiers (*officers of state*), des gens de la maison (*menial servant*) et de quelques personnes dont les charges doivent finir à la mort des titulaires actuels.

TROISIÈME SECTION. — Dépenses (*expenditure*) des départemens du lord-intendant, du lord-chambellan, du maître des écuries, du maître de la garde-robe.

QUATRIÈME SECTION. — Dépense de charité, service spécial et service secret.

CINQUIÈME SECTION. — Pensions.

L'ensemble de ces dépenses est évalué à 12,750,000 fr. (510,000 liv. st.).

Cette somme est répartie comme suit entre les cinq sections établies (1).

PREMIÈRE SECTION. . . . 2,750,000 fr. (110,000 liv. st.).

DEUXIÈME SECTION. . . . 3,257,500 (130,300)

TROISIÈME SECTION. . . . 4,287,500 (171,500)

QUATRIÈME SECTION. . . . 580,000 (23,200)

CINQUIÈME SECTION. . . . 1,875,000 (75,000) (2).

Dans la première section, les fonds particuliers du roi restent fixés somme ils l'ont constamment été depuis 1786, à 1,500,000 fr. (60,000 liv. st.); l'allocation à la reine n'est que de 1,250,000 fr. (50,000 liv. st.), c'est-à-dire 200,000 fr. (8,000 liv. st.) de moins qu'en 1786.

(1) Le ministère précédent avait proposé pour les cinq sections correspondantes à celles de la liste civile une évaluation totale de 15,601,150 fr. (624,246 liv. st.).

(2) A ces sommes il faut ajouter celle de 250,000 fr. (10,000 liv. st.) votée pour les dépenses imprévues de la liste civile, en dehors par conséquent des 12,750,000 fr. (510,000 liv. st.). — Le ministère n'avait demandé que 250,000 fr. (10,000 liv. st.).

Le comité chargé dans la chambre des communes de l'examen du projet avait proposé, sur l'ensemble de la dépense de la seconde section, une réduction de 273,887 fr. (10,955 liv. st.), qui eût abaissé l'évaluation à 2,983,613 fr. (119,644). Cette réduction n'a pas été adoptée. Les traitemens de cette section présentent en général des augmentations.

Le comité avoue que, pour la troisième section, il n'a pas eu moyen « de contrôler les détails des dépenses dont » elle se compose ; mais, ajoute-t-il, les recherches du » chancelier de l'échiquier ont fait reconnaître que les » différens services sont administrés dans des vues d'éco- » nomie, et que toute réduction serait impossible. » L'évaluation adoptée est, il est vrai, moins forte que celles de 1816 et 1820.

Une diminution de 14,350 fr. (674 liv. st.), proposée dans l'évaluation des dépenses de la quatrième section, n'a pas reçu l'approbation de la chambre.

La cinquième section a été l'objet principal de l'attention du ministère et des deux chambres.

La somme des pensions à la charge de la liste civile était, à la mort de Georges IV, de 4,250,000 fr. (170,000 liv. st.) brut, ou 3,643,750 fr. (145,750 liv. st.) net.

Le ministère du duc de Wellington avait le projet d'en réduire le montant à 3,500,000 fr. (140,000 liv. st.).

Le ministère actuel, en l'abaissant tout d'un coup à 1,875,000 fr. (75,000 liv. st.), n'a pas, du reste, prétendu troubler dans leur jouissance les titulaires des pensions inscrites, quoique le chancelier de l'échiquier, en soumettant à la chambre son projet de réduction, eût nettement déclaré « qu'il était bien vrai, et que personne n'était plus » convaincu que lui que beaucoup de pensions allouées » n'auraient pas dû l'être. »

La liste civile ne reste chargée des pensions actuellement existantes que jusqu'à concurrence de 1,875,000 fr. (75,000 liv. st.) Tout ce qui, dans l'ordre alphabétique d'inscription,

excède cette somme, c'est-à-dire 2,375,000 fr. (95,000 liv. st.), est transféré au fonds consolidé.

Le motif de ce respect, pour une possession reconnue quelquefois peu légitime, est nettement exprimé par le ministère.

« Nous reconnaissons, disait lord Grey à la chambre des » pairs, le 19 avril dernier, que l'allocation de certaines » pensions a fait sur l'opinion publique l'impression la plus » fâcheuse. Nous reconnaissons que les pensions sur la liste » civile ne sont pas légalement des pensions à vie; mais » nous aurions craint d'être accusés d'injustice ou de quel- » que chose de semblable à une injustice, si nous avions » supprimé brusquement les allocations dont les titulaires » s'attendaient à jouir toute leur vie. Nous avons cru que » mieux valait imposer à la nation une charge temporaire, » qu'exposer le gouvernement du roi au reproche d'injus- » tice, que mettre S. M. dans la nécessité pénible de reve- » nir sur les actes de la bienfaisance de son frère et de son » père. »

Le principal résultat de la nouvelle organisation de la liste civile est le transfert au fonds consolidé d'une somme d'environ 13,825,000 fr. (553,000 liv. st.) en pensions, traitemens du corps judiciaire, du corps diplomatique, etc., etc.

Le ministère a avoué que, en fait, l'organisation nouvelle n'avait pas provoqué d'économie réelle, que le simple déplacement des charges de l'ancienne liste civile n'en diminuait pas le fardeau pour la nation.

On n'en a pas moins affirmé que la proposition et l'adoption de la nouvelle liste civile était un double service rendu au pays, au parlement et au roi.

Au pays, en replaçant sous le contrôle immédiat du parlement une portion assez forte de la dépense publique qu'il n'avait pu jusqu'ici surveiller que très-imparfaitement.

Au parlement, en lui épargnant à l'avenir le pénible

devoir de violer en quelque sorte le secret de la vie privée du prince, pour arriver à cette foule de dépenses publiques maladroitement jetées pêle-mêle au milieu des dépenses de la maison royale.

Au roi enfin, en isolant à tout jamais de ses dépenses privées toutes les dépenses publiques, parfaitement étrangères au service de sa personne, qui, grossissant mal à propos les charges de sa maison, lui imposaient bien gratuitement une sorte de responsabilité morale, et étendaient jusqu'à lui l'espèce d'impopularité inévitablement attachée à toute grande dépense de deniers publics.

En résumé, les évaluations des dépenses de la liste civile dans le long période de temps (45 ans) que nous venons de parcourir, présentent les variations ci-après.

1786 — Dépenses privées, 14,229,250 fr. (569,170 liv. st.) —

Dépenses publiques, 8,193,225 fr. (327,729 liv. st.). —
Dépense totale, 22,422,475 fr. (896,899 liv. st.).

1804. — Dépenses privées, 15,968,225 fr. (638,729 liv. st.)
— Dépenses publiques, 8,487,325 fr. (339,413 liv. st.). —
Dépense totale, 24,455,550 fr. (978,142 liv. st.).

1816. — Dépenses privées, 20,250,000 fr. (810,000 liv. st.)
— Dépenses publiques, 6,843,175 fr. (273,727 liv. st.). —
Dépense totale, 27,093,175 fr. (1,083,727 liv. st.).

1820. — Dépenses privées, 14,300,000 fr. (572,000 liv. st.)
— Dépenses publiques, 6,843,175 fr. (273,727 liv. st.). —
Dépense totale, 21,143,175 fr. (845,727 liv. st.).

1831. — Dépenses privées, 12,750,000 fr. (510,000 liv. st.)

On devra plus particulièrement remarquer ce résultat assez curieux du rapprochement de l'évaluation des dépenses privées du prince aux deux époques extrêmes du tableau ci-dessus :

En 1786, 14,229,250 fr. (569,170 liv. sterl.).

En 1831, 12,750,000 fr. (510,000 liv. sterl.).

La moyenne des évaluations des cinq époques ressortirait à 15,000,000 fr. (600,000 liv. st.).

Mais avant 1815, les dépenses effectives avaient toujours excédé dans une forte proportion les limites posées par le parlement.

D'après un compte présenté en 1815, la somme des subsides effectifs allouée à diverses époques depuis 1760, jusqu'à cette année, était de

49,599,350 fr. (1,983,974 liv. st.).

La liste civile devait encore

en 1815. 10,533,875 (421,355)

Cet excédant explique suffisamment les enquêtes de 1802, 1803 et 1804, et surtout celles de 1812, 1813 et 1815 destinées à éclairer définitivement le parlement sur les véritables besoins de la représentation royale.

Les améliorations apportées, même un peu avant 1815, à l'administration de la liste civile, ainsi qu'on l'a dit à propos des travaux des comités de cette année, avaient beaucoup ralenti l'inquiète surveillance du parlement.

On a pu voir par le passage déjà cité du rapport du dernier comité, celui qui, il y a un an, examinait le projet présenté par le ministère actuel pour la liste civile de Guillaume IV, que la défiance un peu inquisitoriale de quelques-uns des comités précédens avait fait place à une confiance à peu-près absolue, résultat tout naturel des qualités personnelles d'un prince honnête homme et de mœurs simples, et de la loyauté d'un ministère vraiment national.

Aucun état des dépenses présumées du nouveau monarque n'avait été exigé par ce comité. Et on doit avouer qu'il avait attaché bien peu d'importance aux états des dépenses antérieures communiqués suivant l'usage, puis-

qu'il déclarait positivement à la chambre, par l'organe de son rapporteur, qu'il n'avait eu aucun moyen de contrôler les détails des dépenses de la deuxième section, celles dont le chiffre s'élève à la somme la plus considérable, et embrasse le plus d'objets divers, car les départemens du lord-chambellan et du lord-intendant, c'est-à-dire les dépenses matérielles de la maison royale, y sont compris.

La chambre des communes a approuvé la conduite de son comité.

DE MOLÉON ,
ancien élève de l'École Polytechnique.



Scènes de la Vie maritime.



LA SALAMANDRE.

§ 1er.

LA SALAMANDRE.

LA SALAMANDRE!... Joli nom, élégant, coquet, expressif, coquet, élégant comme cette toute gracieuse corvette, si leste, si preste, si fine de formes, si carrée de voilure, si élancée de mâture.

Vive, vive comme un poisson, soumise, obéissante au gouvernail, à virer de bord dans un bassin! La chargeait-on de voiles jusqu'aux royales; souple et alerte, inclinant ses hautes flèches qui pliaient comme des roseaux, elle volait sur les lames avec la rapidité d'une mouette.

Et ce n'était pas seulement un navire de parade et de course, non, cordieu! non; à peine le vent déroulait-il les plis d'un pavillon rival qu'elle parlait haut et longtemps, fort et loin.

Aussi ai-je dit que son nom était expressif.

Expressif!.. Oui, si vous l'aviez vue, cette fière corvette, en 1813, tonnante, furieuse, échevelée, ses manœuvres au vent, bondir avec ivresse au milieu des éclairs qui jaillissaient de ses trente caronades de bronze!

A ces torrens de flamme , à cette lave de boulets et de mitrailles qu'elle vomissait de sa batterie , on eût dit le cratère embrasé d'un volcan , ou un lac de feu dont elle était la véritable salamandre.

Oh! si vous l'aviez vue, la mauvaise, mordre une frégate anglaise avec ses grappins d'abordage, ses grappins rouges et brûlans, tant les bordées étaient vives et nourries!

Dans cet effrayant combat, elle se montra digne de son nom : engagée à la frégate, elle fit feu une dernière fois, feu de si près que les canonniers des deux navires se brisaient la tête à coups de refouloirs, s'arrachaient les aspects, et se poignardaient d'un pont à l'autre.

Trois fois les grappins cassèrent, trois fois elle aborda l'anglais, acharné comme elle, intrépide comme elle.

Puis le feu prit à bord de la corvette... le feu qui se croise, qui s'allonge, qui se tord, qui grimpe aux cordages, qui siffle dans les voiles, qui étreint les mâts dans sa spirale brûlante. Le feu! le feu! on ne s'en aperçut seulement pas à bord... on ne pensait qu'à couler l'anglais. D'ailleurs, pas d'explosion à craindre : il ne restait pas un grain de poudre dans la sainte-barbe. On en use, allez! en sept heures de combat, quand une volée n'attend pas l'autre.

Intrépide *Salamandre!* le feu la rongait jusqu'à ses œuvres vives, et la mer la soulevait, et elle flambait toujours, ménageant sa dernière volée, comme un prodigue ménage sa dernière pièce d'or, attendant l'occasion d'écraser l'anglais.

Enfin... enfin... l'ennemi présente la poupe; *la Salamandre* rugit, le canon tonne, le fer pleut... Hourra!... coulé... hourra!... coulé... plus d'anglais!

Hourra!... Une trainée de cadavres qui tournoya dans le remous que fit la frégate en s'engloutissant; des débris de grément et de mâture...

Et puis ce fut tout.

Alors on songea à éteindre l'incendie, et on y parvint.

Oh! qu'ainsi elle était changée, ma brave et digne *Salamandre*!

Elle ne dressait plus insolemment ses mâts, elle n'était plus avec complaisance un grément lisse et peigné comme une chevelure de femme; ce n'était plus sa batterie étincelante, ses peintures de mille couleurs, qui couraient sur sa poupe, se croisaient, se déroulaient en merveilleux arabesques!

Non, ce n'était plus cela.

Toute brûlée, déchiquetée, trouée par la mitraille, rougie par le sang; noircie par la poudre, fumante, coulant bas d'eau, elle regagna le port, la vaillante, avec son lambeau tricolore cloué à sa poupe! Car des mâts, ah! oui, il n'en restait pas plus que sur un ponton. Et les manœuvres retombaient brisées sur les préceintes sillonnées par mille éclats, mille boulets!

Et pourtant que ce négligé lui allait bien, à la coquette!

Ainsi quelquefois vous voyez au bal une vive et folle jeune fille, aux yeux brillans, à la peau vermeille et veloutée; une gaze transparente minutieusement arrêtée entoure sa jolie taille; ses cheveux parfumés sont symétriquement arrondis en boucles luisantes; sa ceinture et son écharpe sont régulièrement posées; on compterait les plis de sa collerette; et puis, en elle tout est joie et délire; délire et joie d'enfant qui rit, et rit encore, emportée par la valse bondissante.

Cette gaieté, cette symétrie de toilette plaisent, je veux bien; pourtant, oh! je trouverais pourtant moins d'élégance, mais plus de charmes, dans cette ceinture froissée, dans cette écharpe tombante, cette chevelure dénouée; oh! plus de charmes dans une légère pâleur, dans une douce tristesse, dans ce regard devenu languissant et voilé; oh! plus de charmes dans tout ce ravissant désordre qui prouve enfin que *la Salamandre* était mille fois plus pittoresque, plus poétique, plus enivrante après le combat.

Aussi les vingt hommes qui seuls, quoique blessés, restèrent en état de la remorquer, la conduisirent avec amour et respect dans la rade de Toulon pour la radouber.

C'était vraiment conscience de réparer un bâtiment dans cet état depuis la guibre jusqu'au gouvernail : ce n'était qu'une plaie, qu'un trou.

Mais il s'était fait monument ; mais c'était toujours *la Salamandre*.

Mais, à moins d'être lâche comme un espion, on devenait brave en mettant le pied sur *la Salamandre* ; car on y respirait je ne sais quel parfum de goudron, quelle bonne odeur de vieille poudre brûlée qui faisait noblement battre le cœur !

Mais ces planches cicatrisées, ces canons machés par les boulets, ce pont noir, à quelques endroits, du sang qui l'avait pénétré... tout cela avait une voix... une forte et puissante voix qui disait une des glorieuses pages de nos guerres maritimes. Mordieu, oui ! ceux qui, ayant passé par ce baptême de feu, restaient de l'ancien équipage, pouvaient, je vous le jure, initier les novices.

Aussi la restauration trouva *la Salamandre* rétablie, hautaine, fringante et prête à mordre.

Oh ! elle savait bien, l'insolente, qu'elle avait dans ses flancs cent vingt braves matelots, entre autres dix-neuf restant de l'ancien équipage, et que l'on désignait à bord sous le nom de *flambarts*. Ajoutez à cela une centaine de marins de l'ex-garde impériale, et vous aurez une idée des compagnons d'élite qui montaient ce hardi navire.

Il fallait voir ces bonnes figures brunies, tannées, cicatrisées, basanées, des têtes de fer, des épaules d'Hercule et des cœurs d'enfans, intrépides et insoucians, téméraires et bons.

Mais ces diables de marins, quoiqu'ils sussent que Bonaparte n'aimait pas la marine, ils l'avaient vu dans cette désastreuse campagne de Russie, qu'ils avaient aussi faite... Ils l'avaient vu partager son pain, ses vêtemens

avec ses soldats, et ils l'avaient aimé... parce qu'ils trouvaient en lui tout ce qui était en eux, courage et bonté. — Car il était bon, lui; il a trop pleuré son enfant pour être cruel.

Or, en 1815, dès qu'ils surent et les affaires de Rochefort, et la noble et belle proposition du brave commandant Collet, et le passage de l'empereur à bord du *Bellérophon*, ils pleurèrent de rage et devinrent sombres et farouches...

Puis, apprenant les sanglantes réactions du Midi, ils murmurèrent. Quelques rixes eurent lieu avec les habitans de Toulon; enfin, pour éviter de nouvelles querelles, on envoya la corvette attendre le moment du départ dans le port de Saint-Tropez.

Pauvre chère corvette! elle quitta la rade non plus comme autrefois, ses canons sortis, fougueuse, impatiente, dressant au plus beau mât son glorieux pavillon... comme un gage de défi...

Non, mordieu! elle sortit triste et comme honteuse, presque sans artillerie, armée en flûte, privée de ses belles garnitures de haches d'armes, de ses colliers de boulets, de ses riches pierriers qui étincelaient au soleil.

Ils me l'avaient châtrée, les misérables! Il ne lui restait plus que son nom, qui faisait encore tressaillir les Anglais; il ne lui restait que son équipage de flambarts et de marins de l'ex-garde tristes et mornes comme elle.

Ce bâtiment sombre et chagrin qui s'ennuie tout seul dans le port de Saint-Tropez, c'est elle, c'est ma *Salamandre*, que le soleil éclaire de ses premiers rayons.

§ II.

LA PAÏE.

D'après les ordres du lieutenant, le commissaire avait fait la paie, et le silence rigoureux qui régnait ordinaire-

ment à bord de *La Salamandre* était interrompu par un tintement métallique partant de tous les coins du navire.

« Enfin, dit le commissaire, qui, pour remplir ses fonctions, avait revêtu son habit bleu, brodé d'argent, à retroussis écarlates; enfin, répéta-t-il en ramassant des registres et des papiers épars sur la table du *café* de la *coverte*, voilà donc ce maudit arriéré payé... Trois ans de solde... Et il était temps, car avec de pareils engagés... »

A ce moment une espèce de grognement sourd et inarticulé, qui partait de la porte, interrompit le monologue du commissaire.

Allons... encore... dit-il. Voyons... Qu'est-ce? Que me veut-on?

Le grognement devint plus prononcé, et on put entendre ce mot. — Mon commissaire... c'est moi... mon commissaire...

— Qui, toi? qui es-tu, que veux-tu?

Et le commissaire se leva vivement de sa chaise, fut à la porte, et prit l'importun par un revers de sa veste; et, l'amenant sous le jour du grand panneau, il put, à la faveur de cette lumière éblouissante, le contempler à son aise.

C'était, sur ma parole, une tête digne de Rembrandt.

Figurez vous un homme de taille moyenne, mais fortement constitué, un visage presque violet, tant il était pourpre, entouré de larges favoris noirs et touffus, qui se rejoignaient à des cheveux blancs, ras, courts et raides comme une brosse.

Une énorme cicatrice, qui commençait au front, traversait le sourcil, l'œil (il était borgne) et la joue gauche, et allait se perdre dans sa barbe; mais tellement creuse, la cicatrice, qu'on y aurait logé le petit doigt.

Quoiqu'on fût au mois de juin et qu'il fit une chaleur étouffante, cet homme portait deux chemises: d'abord une de laine rouge, puis une autre blanche, dont le collet, précieusement brodé, se rabattait sur la première.

Enfin une veste de drap bleu, fort longue, bordée au collet et aux manches d'un galon d'or, et un pantalon de grossière étoffe, complétaient son habillement.

Quand le commissaire l'attira sous la lumière du panneau, il se laissa faire, n'avancant qu'à pas lents, et fixant, d'un air honteux son œil unique sur l'administrateur.

— Ah ! c'est toi, maître Bouquin... Eh bien ! que veux-tu ? Allons, réponds donc !

— Mon commissaire, dit l'autre en roulant en spirale, en cône, en rhombe, le bonnet de laine à carreaux bleus qu'il tenait dans sa main, mon commissaire... c'est que... c'est que je crois qu'on me carotte.

— Hein ?...

— Oui, mon commissaire... qu'on me flibuste, et que je n'ai pas mon compte.

— Comment...

— Trois ans, mon commissaire... trois ans d'arriéré à 700 francs, c'est 2,100 francs... et je n'en ai mordu que, 1,719,5 sols et 2 liards. Et il montrait une immense sacochette qu'il tenait sous son bras.

Ah ! c'est-à-dire que tu demandes des comptes ?

— Non, mon commissaire... Faites excuses : je demande *mon* compte.

— Rien de plus juste, mon garçon, rien de plus juste. Jour de Dieu ! si l'on pouvait me croire capable de refuser les moindres éclaircissemens. Ah ! bien oui... Non, non, vous gagnez trop bien votre argent, mes braves, mes dignes amis, vous le gagnez trop honorablement, pour qu'on ne vous démontre pas, à un sou ; qu'est-ce que je dis, à un sou ? à un liard, à un denier près, qu'on ne vous fait tort de rien... Entends-tu bien cela, maître Bouquin ? Et il répéta en accentuant fortement — Qu'on ne vous fait tort de rien.

— Connu... connu... mon commissaire.

— Comment, connu ?

— Je dis connu, mon commissaire, parce que l'autre d'avant nous disait tout d'même. Mais c'est juste; c'est dans votre manœuvre à vous, comme c'est dans la nôtre de dire : Range à larguer les huniers. Allez, allez, mon commissaire; j'écoute.

— Eh bien! donc, les 700 francs par an font tant par mois, tant par semaine, tant par jour; mais il y a, vois-tu, maître Bouquin, des années bissextiles et des mois de vingt-huit jours; ensuite la valeur des monnaies courantes se trouvant souvent altérée, et les gourdes d'Espagne qu'on vous a données en paiement ayant une valeur de quarante-sept centimes de plus que les pièces de cent sous, font que... Tu suis bien?

— Oui, commissaire, dit l'autre, qui se mordait les lèvres jusqu'au sang, en prêtant la plus vigoureuse attention à ce discours administratif.

— Font que... reprit le commissaire avec une nouvelle volubilité, font que la valeur des pièces de cent sous doit décroître d'autant sur le capital et sur le total des sommes que le trésor vous paie scrupuleusement.. entends-tu, maître Bouquin? scrupuleusement... pour l'amortissement intégral de la solde arriérée... Tu suis bien?... j'espère que c'est assez clair.

— La solde arriérée... Oui, commissaire, je commence à y être. Et le malheureux se pressait le front, comme pour faire entrer dans son cerveau rebelle l'explication claire et lucide de l'administrateur.

— Or, reprit celui-ci, tes 700 francs étant déjà soumis aux fluctuations inévitables opérées par le change sur la valeur des gourdes d'Espagne, et les écus de six livres étant aussi, de leur côté, soumis à une défalcation notable et diminutive, font que la valeur des gourdes leur étant opposée, seulement quant aux années bissextiles et aux mois de vingt-huit jours, il résulte nécessairement... Tu comprends bien? Mais ne te gêne pas, si cela ne te

paraît pas assez clair, maître Bouquin, dis-le. Comprends-tu bien ?

— Oui, commissaire. Et il ouvrait, il écarquillait son œil à faire trembler.

— Je reprends. Des années bissextiles et des mois de vingt-huit jours il résulte nécessairement, il est patent, il est avéré, il est notoire, qu'en défalquant d'un côté la diminution opérée sur les gourdes, la diminution de paie voulue par la proportion des années bissextiles et des mois de vingt-huit jours, et qu'en balançant d'un autre côté, mais en balançant à votre avantage, — entends-tu bien toujours ? — à votre avantage l'augmentation des écus de six francs, les écus de six francs l'emportent de beaucoup, mais l'emportent énormément sur les pièces de cent sous, l'emportent au moins de 475 francs. Ainsi tu vois qu'en ajoutant ces 475 francs à tes 1,785, cela te fait 2,260 ; et à ton dire, remarque bien ceci, on ne t'en doit que 2,100. Est-ce vrai ?... enfin réponds : est-ce vrai ?

— Ça est vrai, mon commissaire, on ne m'en doit que 2,100, répondit Bouquin en essuyant la sueur qui ruisselait sur son visage.

— Eh bien ! tu vois donc bien que c'est au contraire toi qui redevrais 160 francs, puisqu'on ne t'en doit que 2,100 ; car ce n'est pas moi, c'est toi qui l'as dit, et qu'on t'en donne 2,260. Ainsi tu vois donc, mon garçon, que je pourrais te redemander 160 francs, que je le devrais peut-être pour t'apprendre à te méfier de tes supérieurs et du gouvernement, qui vous donne toujours plus qu'il ne doit, et se trompe toujours dans votre intérêt, comme tu vois ; mais pour cette fois je serai bon enfant. Que cela te serve de leçon ; garde tes 160 francs de surplus, entends-tu, maître Bouquin ; gardes-les, et que ce soit pour toi un nouveau motif de bénir l'ordre de choses que le ciel nous a rendu... Allons ! va, maître Bouquin, et dis bien à tes camarades que s'ils ont quelques explications à

me demander, je suis tout prêt à les leur donner aussi claires et aussi lucides que celle-ci. Oh ! mon Dieu ! pas de préférence ; ce que l'on fait pour l'un on doit le faire pour l'autre.

En ce disant, le commissaire prit en chantonnant ses registres sous son bras, entra dans sa chambre et ferma sa porte, laissant maître Bouquin tout en nage, stupéfait, confondu, ébahi, et, ce qui est plus fort, convaincu de la générosité et du désintéressement du gouvernement à son égard.

— Sacredieu ! dit-il en s'essuyant le front, j'aimerais mieux prendre trois ris dans une grande voile, au fort d'un ouragan, que d'être obligé de me mettre à *recomprendre* le commissaire. Ah ! voilà une langue ! quelle platine ! Avec tout ça il paraît tout de même que c'est moi qui redevrais, et que j'y gagne 160 francs. Qu'est-ce donc que ce vieux caïman de La Joie était venu me chanter, que le commissaire nous tondait comme des mousses ?

Et le digne homme courut chercher maître La Joie.

— Eh bien ! matelot, lui dit Bouquin en l'abordant, eh bien ! nous nous trompons : il paraît que la... la fluctuation... les années buisseptiques et l'amour... l'avor... l'acor... enfin c'est égal, le nom n'y fait rien... sont cause que nous rabioions 160 francs... au *lieu* d'en perdre 450 ; que si le gouvernement n'était pas bon matelot, il nous forcerait de remettre à la gamelle... et que le commissaire a navigué droit et sans embardées.

Pour toute réponse, La Joie regarda fixément Bouquin entre les deux yeux, prit son grand sifflet dans sa poche, et en tira deux sons brefs. Bouquin parut saisir parfaitement le sens de l'harmonie expressive de La Joie. — Que la drisse du pavillon me serve de cravate si ce n'est pas vrai, lui dit-il.

Ici, nouvelle modulation du sifflet, que Bouquin traduisit encore, car il répliqua : — Tu es entêté comme un

marsouin ; puisque c'est comme ça , vois-tu , La Joie , il fallait y aller toi-même.

Et Bouquin monta sur le pont , laissant dans la batterie son ami au long sifflet.

Or il faut savoir que La Joie , maître d'équipage de la corvette , était l'être le plus silencieux , le plus morne qui fût au monde. Il s'était fait une habitude de ne parler que le moins possible , et la plupart du temps il ne répondait à ses égaux ou à ses inférieurs que par des modulations que l'on avait fini par comprendre ; ce qui paraîtra moins étonnant quand on saura que dans les habitudes nautiques la plupart des commandemens se font au sifflet , dont le bruit sonore et aigu domine les mugissemens des vents et des vagues.

Ainsi pour maître La Joie , le sifflet , c'était une langue nouvelle , une langue à lui , tour à tour gaie , triste , colère ou satisfaite , une langue admirable pour traduire les impressions qui agitaient le vieux marin.

A la manière dont il embouchait l'instrument pour commander une manœuvre , aux sons plus ou moins rudes , plus ou moins coulans qu'il en tirait , l'équipage devinait la nuance de son humeur.

Le bruit était il cadencé , perlé , coupé de roulades et de roucoulemens qui montaient et descendaient en gammes brillantes , éclataient , vibraient , retentissaient en modulations harmonieuses :

— Oh ! bon ! disaient tout bas les matelots ; il y aura bon quart , maître La Joie est dans une bonne brise.

Au contraire , le sifflet ne laissait-il échapper qu'un cri sec , froid et dur , rauque et impératif , sans aucune fioriture :

— Veillons au grain , répétaient-ils à voix presque inintelligible : le vent a l'air de venir du côté des calottes , et si ce vent-là continue , il pleuvra des averses de coups de poings et de coups de pieds.

Or ces prédictions météorologiques et psychologiques étaient d'ordinaire réalisées par l'événement.

Mais ce jour-là il n'y avait place que pour l'espérance et la gaieté, que la *paie* avait fait naître dans l'âme des marins... La plupart rassemblés dans la batterie étaient assis, couchés, debout, comptant et recomptant leurs écus, et les enfouissant dans leurs longues bourses.

Puis, en attendant l'heure de mettre en pratique leur singulière théorie d'amusemens, ils en parlaient avec ivresse et joie; se promettant, se jurant de se débarrasser au plus vite de cet or qui les gênait et les troublait dans la manœuvre, disaient-ils, par le son criard qu'il rendait.

Ce point principal fut donc irrévocablement arrêté, non pourtant sans avoir été faire préalablement une visite, soit au lieutenant Pierre, soit au vieux Garnier, afin de leur remettre la moitié de leur paie destinée à leurs pères, mères, femmes ou enfans. Ceci était un usage reconnu, sacré, établi. Cette répartition faite, ils respirèrent librement, et purent alors se livrer (spéculativement) aux plus vifs plaisirs.

— Hourra! disait l'un en seconant sa bourse; il y a au fond de cela les trente meilleurs bidons de vin du Cap qui aient jamais pris source dans un tonneau pour venir se décharger dans le gosier d'un honnête marin!

— Par toutes les *alcaouetas* de Cadix, disait l'autre, en caressant avec amour la rotondité de sa sacoche, je tâte bien ici la peau la plus fine, la plus douce... j'y vois les yeux les plus noirs, la gorge la plus blanche... Oh! viens, Roson, Thérésou, Toinon, que je t'embrasse... viens, bonne fille; il faut qu'avec toi, en deux jours, le trou aux écus soit à sec.... Viens, Roson, Thérésou, Toinon.... que je t'embrasse.

Et il embrassait Roson, Toinon et Thérésou, dans la vénérable personne de sa vieille sacoche.

— Et toi, Giromon, que feras-tu de ta caisse? dit un autre à un compagnon qui paraissait absorbé et finissant

de compter son argent, et disait : — Le scélerat m'a fait la queue! C'était peut-être le seul qui avec maître Bouquin eût pensé à vérifier ses comptes.

— Moi, dit Giromon avec gravité, j'achèterai à Toulon, vois-tu? un uniforme de commissaire, un chapeau de commissaire, une épée de commissaire, enfin tout le bazar d'un commissaire. Et puis je dirai à un bourgeois, à un soldat ou à un calfat : Tu vas t'habiller en commissaire.

— Et puis? demandèrent quelques voix.

— Et puis je lui dirai : Maintenant je te donnerai tout l'argent que tu voudras; mais faut que tu me laisses te f... des coups à crever dans ta peau, à te déralinguer l'échine. Tiens! au fait, c'est assez embêtant d'être flibusté, d'être fait la queue du matin au soir. Au moins, comme ça, je me figurerai que je me revange sur un vrai commissaire, un voleur de commissaire, que je lui rends ce qu'il m'a pris, et ça soulage (1).

— Oh! fameux, fameux, Giromon! dit l'interlocuteur. Veux-tu que j'en soye! dis : veux-tu m'en mettre?

— Du tout; fais-en un, fais un faux commissaire, comme moi. Ça serait pas assez d'un pour deux; il ne serait pas assez fort, à moins de trouver un robuste, un colosse.

— Moi, disait un autre, je vais rassembler tous les musiciens que je trouverai à Saint-Tropez, et je les ferai naviguer de conserve à ma suite : — des violons, des clarinettes, des cors de chasse, des grosses caisses, des trompettes, des guimbarde et des pianos... tout le tremblement, une musique de possédés qui sera là à me jouer... voyous! à me jouer une délicieuse air de romance que je sais : celle

(1) Il est inutile de dire ici que ces plaisanteries, traditionnelles chez les matelots, n'attaquent en rien la probité, le talent et le haut savoir du corps de l'administration de la marine, qui rend de si grands services à cette arme. Chez les matelots, je le répète, c'est un texte à plaisanteries analogues à celles que les soldats de terre se permettent sans cesse sur les payeurs, les intendans et les employés des vivres.

de : *Cassons-nous les reins et buvons le grog...* ou bien celle de : *Bouton d'amour*.

— Mais du tout, Parisien, dit un autre. Faut faire jouer à chacun une air diverse... Ça sera plus riche.

— Oui, t'as raison, chacun une air diverse. Quel bonheur ! Et ça pendant que je mangerai, que je boirai, que je marcherai, que je dormirai, que....

— Tout ça, reprit un canonnier en l'interrompant, tout ça ne vaut pas le bonheur de quitter ce chien d'uniforme pour porter des habits bourgeois. Un garrick, un chapeau à trois cornes et des bottes.... Oh ! des bottes.... des bottes.... C'est ça qui est charmant pour ceux qui, comme nous, sont obligés de trimer toute leur vie pieds nus sur ce gueux de pont.

— Et des bretelles donc ! — s'écria Giromon... Des bretelles.... quelles délices ! Comme je vais m'en donner !.... Moi qui n'en ai porté qu'une fois dans une relâche ... à Calcutta...

— Ah ! reprit le Parisien', Calcutta.... c'est là un pays ! T'en souviens-tu, Giromon, de Calcutta ?... Oh ! Calcutta ! patrie trop adorée, pays du bonheur, ous qu'on peut rouer de coups deux Indiens pour une poignée de riz. — Quelle vie douce ! toujours en palanquin, à chameau, on à éléphant. Et les femmes ! Dieu de Dieu ! des bayadères charmantes, pas habillées du tout, qui vous éventent avec des queues de paon.

Et quelle nourriture !... Voilà une nourriture ! Des piments si forts que, lorsqu'on en a mangé, on peut s'arracher la peau de la langue. — Ah ! voilà le bonheur, dit-il avec un profond soupir de regret.

Et cent autres propos qu'il serait trop long d'énumérer. Or la nuit vint surprendre l'équipage au milieu de ces rians projets, de ces douces et piquantes causeries, où l'ame naïve de ces bons marins se révélait au grand jour, où elle apparaissait toute nue, mais timide et honteuse. On

eût dit une jeune vierge qui laisse tomber en rougissant son dernier voile.....

Voile si diaphane que le joli corps satiné, poli, se dessine comme un nuage rose sous le blanc tissu.

§ III.

LA SALAMANDRE A REÇU SA PAIE HIER

Étranger, artiste ou voyageur, toi qui t'arrêtes tout à coup pour poser ton bâton de frêne, essuyer ton visage, et prêter une oreille attentive au bruit sourd et lointain, aux clameurs voilées par la distance qui t'arrivent confuses; ne crains rien, il n'y a aucun danger : seulement attends un jour encore pour entrer à Saint-Tropez ; car, vois-tu, *la Salamandre a reçu sa paie hier.*

Étranger, la nuit est si belle, si douce, si transparente; les aloès et les orangers y répandent des parfums si suaves, si pénétrants; le ciel est si bleu; les étoiles si étincelantes. Assieds-toi, assieds-toi au pied de ce mûrier sauvage, aux feuilles veloutées; assieds-toi, reste au sommet de la montagne; et peut-être avant l'aurore verras-tu quelque spectacle inconnu et bizarre; *car la Salamandre a reçu sa paie hier.*

Peut-être le doux repos que tu vas prendre sur ce gazon tout embaumé de thym et de serpolet, ton doux repos sera-t-il un peu interrompu.

Tes paupières, fermées par le sommeil, verront peut-être à travers leur tissu une lueur rougeâtre poindre, s'élever, puis tourbillonner dans l'air, en y déroulant de larges et brillantes volutes de feu.

Tu ouvriras les yeux; et la côte, le golfe, la mer et le ciel, tout sera illuminé, couvert d'une teinte pourpre et flamboyante; et Saint-Tropez brûlera, pétillera, et des jurmens, des cris, des éclats de rire et de joie, des chants et des imprécations se mêleront aux tintemens, aux volées des cloches, aux roulemens du tambour, aux explosions des

fusils et des signaux d'alarme : car peut-être l'incendie secouera-t-il là son manteau de flammes; *car la Salamandre a reçu sa paie hier.*

Ou bien demain, si tu passes ta nuit bonne et tranquille, en descendant du côteau, tu entreras dans la ville. Or tu as vu quelquefois, n'est-ce pas ? dans une cité, les traces du passage d'une trombe ou d'un ouragan ?

Ce sont des toits brisés, des fenêtres enlevées, des carreaux en poudre, des portes fendues, des volets arrachés qui pendent et se balancent au vent ; ce sont des débris qui jonchent les rues de pierres amoncelées, de poutres en morceaux.

Eh bien ! tu verras à peu près le même spectacle. Tu apercevras quelque craintive figure de femme qui soulève le pan d'un rideau, et hasarde un coup d'œil dans la rue. Tu verras des enfans plus hardis s'aventurer dehors des maisons, et jeter d'abord un coup d'œil interdit sur ce tableau, puis, moins peureux, s'approcher, et ramasser un chapau de marin tout froissé, un long sifflet d'argent, quelques pièces d'or ou une cravate richement brodée. Car la Salamandre a passé par là ; et si tu l'interroges, il te dira naïvement : — Ah ! Monsieur, ce n'est rien : *c'est la Salamandre qui a reçu sa paie hier.*

Et tout cela pouvait être vrai ; car hier, jusqu'à la nuit, l'équipage a devisé, causé de ses projets ; mais il fallait les exécuter. Or on savait que le lieutenant était inflexible, et qu'il n'accordait que très-rarement des permissions pour aller à terre, et il s'agissait du moyen à employer afin de s'y rendre à son insu.

Et tu sauras, étranger, qu'il est plus facile de trouver une fille de quinze ans moralement vierge, un ami qui respecte votre maîtresse, un cheval sans défauts, un livre sans préface, un coucher de soleil sans poésie, un surnuméraire au balcon des Bouffes, un poëme didactique amu-

sant, une rivière sans eau — je ne parle ici ni de l'Espagne, ni des jardins anglais, — que d'empêcher un équipage de marins qui a de l'argent d'aller à terre. Et *la Salamandre a reçu sa paie hier.*

Ainsi donc, vers les minuit, l'enseigne de garde voyant un calme parfait, une mer magnifique, abandonna le pont et descendit dans sa chambre, en recommandant à maître La Joie de bien veiller sur le navire. Maître La Joie veilla tant qu'il put : mais le temps était superbe, il n'y avait rien à craindre pour le navire ; d'ailleurs il serait réveillé au premier bruit : il abaissa donc son caban sur ses yeux, s'accroupit sur le banc de quart et s'endormit.

Aussitôt un mousse embusqué entre deux caronades descendit vite avertir les marins, qui s'étaient mis tout habillés dans leurs hamacs. D'un bond ils furent à bas de leurs lits suspendus ; les hommes de quart quittèrent aussi le pont, tout l'équipage, moins les maîtres et les officiers couchés dans leurs chambres, se réunit dans la batterie. On ferma les panneaux en dedans, on ouvrit un sabord ; et comme les trois embarcations de la corvette étaient amarrées le long des flancs du navire, flambarts et autres, au nombre de quatre-vingt-douze, descendirent par abord, se casèrent dans les canots, et s'éloignèrent sans faire le plus léger bruit, les avirons ayant été soigneusement garnis. Au bout d'une demi-heure, ils étaient à terre, mettant les officiers et les maîtres dans l'impossibilité de les rejoindre, n'ayant laissé aucune embarcation à bord.

Et cette fuite était dans l'ordre des choses, était normale, naturelle ; c'est un fait physique qui devait résulter de l'influence magnétique des piastres sur l'organisation du matelot. Or ils ne pouvaient échapper à la loi commune imposée à tous les êtres sub marins, ces dignes matelots de *la Salamandre qui avait reçu sa paie hier.*

Ce qui certainement eût été un objet digne d'étude pour un physionomiste, ce fut l'expression qui contracta la figure de maître La Joie lorsque, réveillé par l'air frais

et piquant du matin , il se secoua dans l'épaisseur de son caban , comme un lion dans sa crinière , rabattit son capuchon , frotta ses yeux , regarda autour de lui , et , pour la première fois , vit que les dix matelots de garde , qui la nuit suffisaient pour le service de rade , n'étaient plus à leur poste.

Il crut rêver. Le brave maître fit le tour du pont , et ne vit rien , absolument rien.

— Les carognes, se dit-il, seront descendus se coucher ; c'est un peu fort. Nous allons, à ce qu'il paraît , jouer à *tape-ton dos* sur le cuir de ces chiens-là. Et voilà qui va leur annoncer que la danse sera chaude , dit-il en embouchant son grand sifflet.

Ah ! mon Dieu ! c'était à faire frémir : quel son perçant, aigre , dur , impérieux , menaçant. Jamais le sifflet n'avait eu , je crois , une voix aussi terrible ; c'était bien autre chose que les trompettes du jugement dernier , ma foi !

Le coup de sifflet ayant retenti , maître La Joie le remit dans sa poche , et , confiant , attendit son effet en se promenant les bras croisés , secouant la tête d'un air irrité et murmurant d'effroyables blasphèmes.

Pas le plus léger bruit n'agita le navire ; on eût dit une baleine dormant sur une mer d'azur. On fit silence , profond silence.

Maître La Joie s'arrêta court ; ses sourcils s'écartèrent , et pour la première fois depuis treize ans , je crois , l'apparence , la faible et incertaine apparence d'un sourire vint errer sur ses lèvres plissées.

— Ils ont une peur d'enfer , et ils n'osent pas monter , dit le brave homme. C'est tout de même agréable de pouvoir avec ça (et il tirait son sifflet qu'il regardait avec satisfaction) , de pouvoir avec ça , reprit-il , faire plus trembler quatre-vingts gredins qui ne craignent ni le feu ni l'eau , de les faire plus trembler que ne le ferait un ouragan des tropiques ou une volée à mitraille ; c'est tout de même un bel état que la marine.

Après s'être laissé entraîner à ces vaniteuses réflexions, maître La Joie prêta de nouveau l'oreille. Silence, même silence.

— Ils sont là tapis comme des congres dans leur trou, à ne pas oser bouger ; ils savent bien que le sifflet les prévient que le premier qui va montrer son museau en dehors du panneau va recevoir une ration de calottes, à ne savoir où les mettre.

Le même silence régnait toujours.

— Bah ! se dit maître La Joie, qui par hasard se trouva dans un moment d'indulgence inaccoutumée, j'ai peut-être sifflé trop dur. Ça peut bien se faire ; car je ne me rappelle jamais avoir hurlé de cette façon-là... Voyons, adoucissons un peu ; car il faut en finir : voilà le soleil levé, et le pavillon n'est pas encore hissé.

Et ainsi qu'une femme revient quelquefois sur un mot cruel, sur une brusque détermination qui opère l'effet opposé à celui qu'elle attendait, maître La Joie fit entendre un son qui, s'il ne promettait pas un jour serein, annonçait toujours un temps passable.

Rien, même silence.

Alors il fallut voir maître La Joie penché sur le grand panneau, le bras tendu, son sifflet d'une main, les yeux stupidement ouverts, les narines gonflées, passer par toutes les teintes, depuis le blanc pâle jusqu'au rouge pourpre et violet.

Les coups de sifflet devenaient précipités, brefs, saccadés, colères, furieux, tonnaux et retentissans comme les éclairs de la foudre. Son pied battait chaque mesure, mais d'une force à enfoncer le pont.

Silence, toujours silence.

Enfin, exaspéré, il se baisse pour ouvrir le panneau. Impossible, fermé en dedans. Tous... tous les panneaux fermés !

Maître La Joie rugissait.

Il se précipite sur les bastingages, à babord, se pen-

ché, regarde, ne voit plus les embarcations, et comprend trop tard toute l'affreuse vérité...

Alors il bondit, il saute, il crie, il écume. Les aspects, les barres de cabestans, les gargoussiers, les cabillots, tout ce qu'il rencontre sous sa main vole en éclats et roule sur le pont.

A ce bruit infernal, les officiers, le lieutenant, se réveillent et se lèvent à la hâte.

Ainsi quelquefois, au milieu de la nuit, l'explosion d'une arme à feu ou des cris réveillent en sursaut toute une maison : chaque fenêtre s'ouvre, se garnit; c'est une myriade de têtes à moitié endormies, coiffées, décoiffées, bâillant, grondant, se frottant les yeux, s'accoudant et demandant enfin : — Qu'est-ce ?... qu'y a-t-il ?...

De même, au furieux tapage de La Joie, le lieutenant, le docteur, le commissaire, l'enseigne et les quelques maîtres qui étaient restés à bord, montrèrent leurs figures, encore alourdies par le sommeil, aux sabords, aux fenêtres des écoutilles et de la galerie, et se rendirent vers le pont.

— Ah ! çà, dis donc, La Joie, est-ce que tu as une fièvre chaude ? Mais il faut attacher ce gueux-là et le saigner à blanc, dit le bon docteur.

— La Joie, La Joie, que signifient ces cris ? dit enfin le lieutenant d'une voix sévère.

— Partis, lieutenant ! Tous partis, les chiens ; tous à terre, dans les embarcations.

— Mais, encore une fois, qui ?

— L'équipage, lieutenant ; tous à terre, les brigands.

Nous aurions dû nous en douter, dit le lieutenant : ils ont de l'argent... Mais dis-moi, La Joie, ont-ils pris *la Yole* ?

— Je n'y pensais plus, dit La Joie. Est-ce heureux ! Il se précipita à l'avant.

— Aussi prise... aussi *la Yole*... Mais ce n'est pas par eux, c'est par M. Paul... Voilà un morceau de son aiguil-

lette accroché aux bossoirs; en descendant, il ne s'en sera pas aperçu.

— Maudit aspirant ! dit Pierre. Quel exemple !...

— Mais que faire, lieutenant ? Que faire ?... disait La Joie en se mordant les poings.

— Attendre. Ils reviendront, je n'en doute pas. Mais ce que je crains, ce sont les disputes, les rixes, les querelles avec les Provençaux. Et mon fils... mon fils, qui peut s'y trouver compromis... Malédiction ! .. malédiction !...

— Allons ! dit le bon docteur, voilà des scélérats qui vont me revenir avec des entailles et des horions... Je n'ai qu'à visiter ma caisse, ma charpie et mes onguens.

— Et vous aurez raison, major, reprit La Joie : car je vous réponds, moi, qu'il va se passer de crânes choses à Saint-Tropez, que les couteaux joueront, et qu'il y aura autant de sang que de vin répandu. Et l'on devait s'y attendre, comme dit le lieutenant : *car la Salamandre a reçu sa paie hier.*

§ IV.

L'ORGIE.

Oh ! n'aimez vous pas une de ces imposantes symphonies où cent musiciens attentifs concourent à exprimer un seul son composé de mille sons, une harmonie unique composée de mille harmonies ; où cent musiciens lisent enfin d'une seule et grande voix un immense poème musical, tour à tour vif et triste, folâtre et passionné ?

. La grande salle de la taverne de Saint-Marcel tremblait dans ses fondemens aux accords d'une de ces harmonies complètes, oh ! bien complètes, mais bizarres, mais effrayantes comme ces bruits sans nom qui s'échappaient des bouches de l'enfer du Dante.

Car les marins de *la Salamandre* étaient si heureusement doués par la nature qu'ils improvisaient d'une manière admirable les différentes parties de l'œuvre gigantesque qui s'exécutait dans l'hôtellerie du respectable Marius.

Braves musiciens, bien nés pour cette musique !

Mais c'était peu encore que d'entendre la musique ! Il fallait voir le tableau ! car si l'orgie avait sa mélodie à elle, elle avait aussi sa couleur à elle.

C'était une couleur puissante et sombre, une couleur vive, tranchée, heurtée ; des tons doublés d'éclat et de vigueur, car sur les visages le blanc devenait pourpre, le pourpre violet, et le violet bleu. Les yeux ne brillent pas, ils flamboient ; les veines ne sont pas gonflées, elles sont convulsivement tendues, tendues à casser. Et ce n'est pas tout ! L'orgie a aussi des formes, comme elle a une couleur. Les corps semblent n'avoir plus de charpente osseuse, à voir leurs poses molles et flasques, à les voir, non tomber, mais s'affaisser et ployer sur eux-mêmes ; les angles s'émoussent, les saillies s'effacent, s'arrondissent, et c'est grand dommage, en vérité, car le dessin y perd, et si le dessin répondait à la couleur, ce serait sublime. Enfin l'atmosphère elle-même change, et se colore d'une vapeur chaude et rougeâtre qui, voilant le tableau, lui donne je ne sais quelle apparence mystérieuse et fantastique d'un effet prodigieux.

Et voyez comme souvent la nature se plaît à parfaire des organisations complètes ! Ces dignes marins de *la Salamandre*, déjà si heureusement doués par elle pour faire de la musique, ne l'étaient pas moins pour faire de la peinture en action, de la peinture chaude et vigoureuse, de la peinture doublée, que dis-je, doublée ! quadruplée de ton.

Et l'on peut dire aussi : Braves peintres, bien nés pour cette peinture.

Vous avez entendu ; maintenant regardez !

Au milieu d'une vaste salle aux solives noires, à peine

éclairée par la lumière tremblante et indécise de quelques lampes de cuivre, s'allongeait une table énorme, couverte de débris de verres, de bouteilles et de plats; une table toute salie, toute souillée, toute tachée de vin.

Et autour de cette table hurlait, glapissait, tonnait, buvait et rebuvait l'équipage de *la Salamandre*, habillé grotesquement, ivre, débraillé, hébété, et brisé par des excès de tout genre.

Puis de loin en loin, comme pour contraster avec ces visages bruns et empourprés, apparaissaient les figures pâles et marbrées de quelques pauvres filles, amenées là par leur mauvais destin.

Enfin sur quatre-vingts matelots, il n'y en avait au plus, au plus, que trente ou trente-cinq d'ivres morts qui se tordaient ou dormaient sous la table.

Les gens raisonnables tenaient eux de gais propos, en achevant quelques bouteilles oubliées.

Enfin, dit l'un en brisant un flacon dont il avait à peine bu le quart, — enfin, s'est vivre çà!

— Eh! Parisien, dit Giromon, c'est pas dans ton Paris qu'on fait de ces festins, de ces bastringues-là? De 23,000 francs que nous avons hier à nous tous, la maison payée et brûlée, demain il ne nous restera pas un gueusard de sou, un scélérat, un gredin de sou, mille tonnerres! Et il frappait sur la table avec un air de joie et de satisfaction impossible à décrire.

— Et il n'y a pas à dire, ajoutait un autre, n'y a pas à dire que d'autres que les flambarts de *la Salamandre* casseront des bouteilles ici, au moins. Après nous la fin du monde. Un fen de joie de la maison, et on dira dans le pays: C'est l'équipage de *la Salamandre* qui s'est drôlement amusé; voilà des êtres bien heureux!

— Et çà sans remords, au moins, bégayait le Parisien. On a une famille... on satisfait à sa famille et aux... aux... enfin aux choses de la nature. Moitié de la paie pour la

nature, et l'autre moitié pour la folie; car, vois-tu, nous consacrons à la folie, Giromon.

— Je le crois, cordieu, bien! dit ce dernier avec une gravité ivre qui eût fait honneur à un juge.

— Mais, reprit le Parisien, pour dessert, qu'est-ce que nous pourrions bien faire? Si nous envoyions les femmes par la fenêtre, pour jouer à pile ou face?

Les femmes se regardèrent fort émuës.

— Non, Parisien: nous en répondons.

— Si nous nous donnions des coups entre nous.

— Oh! la bonne idée! la bonne idée! ça va, Parisien. Eh! mais prends donc garde à toi, eh! Richard. En voilà encore un qui porte fameusement la voile! il est déjà à la cape. Allons, file: c'est ça, sous la table, va donc! Ils vont s'abîmer là-dessous, ils vont se mordre, c'est sûr. En voilà-t'i! en voilà-t'i! Eh! dis donc, toi, la belle blonde: veux-tu pas jouer à enfoncer toute cette serviette dans la bouche de Bernard. Mais finis donc! vois donc ses yeux, comme il les ouvre. Quelle bêtise! il n'en mange pas de serviettes; ça l'étoufferait! Je te dis qu'il va étouffer. Là, là, te voilà bien avancée. Ah! es-tu bête, va!

— Bon, bon! encore un d'affalé, reprit Giromon, en voyant tomber Bernard à moitié suffoqué; le vin les détruira, c'est sûr, et ils périront par le vin. Et des vrais flambarts... Quel malheur!... Oh! dis donc, Parisien: pour les conserver à leurs respectables parens et à leurs amis, si nous fumons ceux qui sont soûls! dit Giromon. En êtes-vous, les autres?...

— Oui, oui, crièrent ceux qui restaient sur leurs jambes, fumons-les, car ils pourraient s'avarier.

— Le cochon fumé se conserve bien mieux, dit un plaisant.

Oui, oui, c'est ça. C'est pour leur bien, d'ailleurs, et ils verront qu'ils n'ont pas affaire à des ingrats.

Et on déranga la table, et on plaça les ivres morts croisés les uns sur les autres; puis on les entourra de cha-

peaux' de paille, d'écharpes de femmes, de serviettes, de bâtons et de paille arrachés aux chaises.

Les malheureux se laissaient faire, articulaient quelques plaintes étouffées, quelque plaisanterie bouffonne, pleuraient ou riaient à demi; seulement ceux qui supportaient le poids de ce bûcher humain faisaient entendre de sourds gémissemens.

— Tiens! begayait l'un, on nous met en pile comme des mâts de rechange. Alors nous sommes des matelots de rechange.

— Qu'est-ce donc, murmurait un autre, qu'est-ce donc qui prend mon dos pour son hamac et ma tête pour son sac?

Et cent autres propos que le Parisien interrompit en criant.

— Allons..., fumons..., fumons....

— Ils vivront cent ans de plus, cria l'un.

— Faut-il que nous soyons bons enfans? ajouta l'autre.

— Et, en se réveillant, dit Giromon, seront-ils étonnés de se trouver conservés comme s'ils sortaient d'un tonneau!

A ce moment, si critique pour ces malheureux qu'on allait fumer si philanthropiquement, d'effroyables cris retentirent au dehors, et la maison trembla sous les coups réitérés qui ébranlaient la porte massive de l'hôtellerie.

La lampe tomba des mains du Parisien qui, suivi de Giromon, s'élança à une fenêtre qu'il entr'ouvrit . . .

EUGÈNE SUE (1).

(1) Ces Scènes de la vie maritime feront partie du nouveau roman que l'auteur doit publier chez Eugène Renduel, éditeur.

LE PRINCE DE TALLEYRAND.

On remarque souvent chez les personnages éminens une propension particulière qui , indépendamment du plaisir qu'ils éprouvent à faire de grandes choses , leur en fait trouver un autre à jouer pour ainsi dire le rôle appartenant à la situation où leurs talens les ont placés. Cette passion d'acteur , si nous pouvons l'appeler ainsi, nous explique comment plusieurs hommes illustres ont adopté diverses variétés de caractères — qui correspondaient peu à la nature de leur génie, ou qui étaient même en contradiction directe avec leur position. Alexandre et Jules César entre autres eurent cette passion au suprême degré , tellement que le second, étant à bord du navire des pirates, composa des vers et des discours qu'il se mit à déclamer, ainsi que nous l'apprend Plutarque. Bolingbroke , politique habile et possédant tous les talens de l'homme de lettres, *joua* le mélange mélodramatique du libertin et du philosophe. Cette disposition théâtrale existe chez l'orateur le plus distingué de la tribune anglaise; elle existait chez lord Byron , et ceux qui ont pu voir son noble rival de France, à Rome, dans la chambre

des pairs , et à l'Institut , ceux qui ont lu ses voyages ou ses autres écrits éloquentes , littéraires ou politiques , vous diront que cet instinct d'acteur est visible en lui tout autant qu'il pouvait l'être dans Garrick ou dans Talma.

Or si nous pouvons prétendre que c'est aussi la passion dominante du grand personnage dont nous allons essayer d'esquisser le portrait, il est peu d'hommes à qui il ait été accordé une carrière plus favorable au développement et à la satisfaction de leur goût particulier. Tournons nos regards vers le passé, supposons qu'une année s'est écoulée depuis la prise et la démolition de la Bastille : ICI L'ON DANSE ; tel est l'écrêteau qui, placé sur ce lieu où soupirèrent tant de victimes, proclame avec une gaieté et une grâce caractéristiques le triomphe de la révolution. Nous sommes au 14 juillet—jour célèbre de la fédération. — Un immense et magnifique amphithéâtre est dressé au milieu du Champ-de-Mars ; c'est là que le descendant de saint Louis et le président de l'assemblée nationale, les deux représentans de la vieille et de la jeune France, sont assis sur deux trônes égaux , resplendissant de ces armes que le peuple a enlevées à ses anciens rois ; voilà l'espoir naissant de ces rois et de ce peuple ; — voilà la reine embellissant de sa présence la sphère où elle se montre brillante comme l'étoile du matin, pleine de vie, d'éclat et de bonheur. De chaque côté de ces trônes sont rangés les membres de cette assemblée qui a déployé tant de talent, tant d'énergie et de persévérance pour créer une constitution (laquelle est, hélas ! destinée à n'être que trop semblable par sa durée à ce spectacle d'un jour). — A ce balcon, admirez la plus élégante et la plus splendide des cours (car elle était telle encore à cette époque) ; — les galeries environnantes sont garnies du peuple le plus gai du monde, du peuple le plus facile à enchanter en tout temps, et aujourd'hui en présence de tout ce qui peut captiver l'œil et exalter l'imagination ; — voyez aussi ces groupes de fédérés accourus de toutes les parties de la France , et représentant tous

les sentimens et tous les intérêts du pays, voyez-les sous les bannières de leurs sections respectives se livrer, avec l'enthousiasme du caractère national, à toutes les émotions de plaisir qu'inspire naturellement la pompe animée de ce spectacle : — tout à coup le ciel, dont la lumière s'harmonie si bien avec le bonheur des hommes, mais jusquelà nuageux et obscur, — le ciel s'éclaircit et le soleil prête son éclat à cette cérémonie imposante. Ses rayons tombent d'abord sur un autel construit d'après les plus nobles modèles de l'antiquité : sur les marches se pressent trois cents prêtres en longues tuniques blanches et en ceintures tricolores. — Un pontife se lève, c'est lui, c'est L'ÉVÊQUE D'AUTUN qui benit le grand étendard de la France, cette oriflamme nouvelle, non plus l'enseigne de la guerre, — mais le symbole de la paix entre le passé et l'avenir, — entre les anciens souvenirs et les espérances récentes de la nation française. Quel est celui qui, présent à Paris ce jour-là, aurait pu croire que ces mêmes hommes pleurant, avec les enfans d'Henri IV, au pied de la statue du Béarnais, danseraient bientôt autour de l'échafaud de son descendant ; que cette joyeuse multitude, parcourant les Champs-Élysées au milieu des guirlandes de lumières et écoutant des airs d'allégresse et de bonheur, se mélerait bientôt à la populace féroce, teinte du sang des victimes de septembre, — que (fatal résultat de l'obstination, de la mauvaise foi et de l'illusion d'une part, — de l'indignation, de l'ignorance et de la violence de l'autre), le monarque, la cour, les députés, les prêtres, tout ce qui décorait ce grand spectacle populaire, — la religion elle-même qui le consacrait, disparaîtraient en si peu de temps ; — et qu'enfin le pontife officiant de la cérémonie, celui qui ajoutait à la solennité les rites mystérieux du christianisme, deviendrait, au bout de peu d'années, un citoyen laïque, — et le ministre des relations extérieures dans une république où la religion catholique ne serait plus un culte reconnu, sinon pros- crit ? Tel était cependant l'évêque d'Autun, M. de Tal-

leyrand, lorsque, le 10 décembre 1797, il présenta au directoire le jeune vainqueur de l'Italie, et prononça un discours dans lequel avec ce tact et cette sagacité qui le distinguent, il glissait légèrement sur les talens militaires du général Bonaparte, afin de vanter surtout la simplicité de ses goûts et son amour pour les sciences abstraites. « Il faudra le solliciter peut être, disait l'adroit orateur, pour l'arracher un jour de sa studieuse retraite. »

Le ministre de Louis XVI,—du directoire,—de l'empire — de la restauration, et finalement du roi citoyen, — ce personnage extraordinaire, si, comme tant d'autres grands hommes, il a aimé à jouer une diversité de rôles, a été certes un des mortels les plus favorisés du sort !

Au risque de ne pas avoir pour nous ces rigoristes en morale qui ne comprennent pas que le ciel, comme le disait un grand prince, ne saurait avoir fait une même conscience à l'usage de l'homme d'état et du *sujet* obscur, nous oserons admirer cette heureuse versatilité avec laquelle M. de Talleyrand a passé dans sa vie politique d'un attachement à un autre, et cette grâce facile avec laquelle il a adopté les idées dominantes et les partis puissans de chaque époque successive, abandonnant le vaincu tout juste à temps pour pouvoir se donner au vainqueur, et toujours si à propos qu'il n'a jamais semblé faire que ce chacun attendait de lui. Si nous voyons les nombreux changemens auxquels nous faisons allusion, comme autant de lacunes ou de vides dans l'histoire, isolément, et à une distance qui nous empêche de distinguer la gradation ascendante ou la pente naturelle du chemin d'un point à un autre, ils nous paraîtront plus soudains et plus surprenans qu'ils ne furent en effet : définissons-nous aussi des récriminations qui souvent nous parviennent par une voie détournée, et par conséquent moins suspecte : il est certain que M. de Talleyrand ne saurait être flatté par ses ennemis, par ceux dont la fortune fit naufrage dans une de ces tempêtes révolutionnaires dont les vagues ont toujours

sauvé sa barque légère et triomphante. Peut-être aussi, par compensation, M. de Talleyrand a-t-il trouvé une amitié excessivement indulgente chez ceux qui, approchant plus intimement cet homme remarquable, se sont laissé charmer à ces saillies dont l'âge n'a point tari la source, et à travers ce ton de légèreté avec lequel il semble traiter toutes les choses humaines comme si elles étaient plutôt risibles que sérieuses, ont observé une sagacité de vues et souvent une rectitude de principes, qui ne sauraient guère exister sans une véritable profondeur de pensée. C'est ainsi que le premier diplomate de ce siècle, pour nous servir de l'expression de M. Thiers, est, aux yeux de ces personnes, non-seulement le plus spirituel, mais encore le plus honnête et le plus franc des hommes. « Assurément, dit notre ami La Rochefoucault, cet homme-là n'est pas très-fin, dont tout le monde soupçonne la finesse ». Nous savons que le noble secrétaire au département des affaires étrangères du roi de la Grande-Bretagne s'attendait à entendre son collègue français, dans la conférence, se servir d'une espèce de langage léger, et cependant mystérieux ; il s'attendait à le trouver toujours sur ses gardes, et s'exprimant en homme qui veut faire tomber les autres dans ses pièges, subtil et rusé, en un mot, et plus habile, comme dit lord Bacon, à brouiller les cartes qu'à jouer le jeu. Quand il vit que, bien loin de là, personne, en apparence du moins, ne parlait avec plus de candeur et de franchise, n'était plus jaloux d'être bien compris, plus explicite dans toutes ses paroles, ou moins occupé d'en faire dire aux autres plus qu'ils n'en voulaient dire, il fut frappé d'étonnement, et déclara que tout le monde jusqu'à ce moment avait mal jugé ce diplomate, qui était un homme plein de droiture et de sincérité, avec qui c'était plaisir d'avoir affaire... et cependant le prince de Talleyrand pourrait s'être montré tel à son collègue, sans cesser d'être pour cela un homme rusé, *très-rusé*.

Il existe une comparaison de M^{me} de Staël, qui nous

paraît trop forte pour être juste : nous sommes même surpris qu'un pareil mot ait pu passer par la bouche d'une dame française : nous ne savons nous-même comment l'écrire, — mais il n'y a pas de paraphrase qui puisse le rendre, et on nous pardonnera de le citer, puisque c'est pour le réfuter. « En vérité, disait M^{me} de Staël, ce M. de Talleyrand, c'est la m... dans un bas de soie (1). Cette dame, aussi exagère dans ses haines que dans ses affections, qui ne perdit jamais une occasion de vanter son père ou son amant, quand elle en avait un, ne pouvait aisément pardonner ou oublier un ami ingrat. M. de Talleyrand était allé en Amérique, après le rappel de M. de Chauvelin, et n'avait pris ainsi aucune part aux actes les plus atroces de la révolution ; lorsqu'il revint en France, le règne de Robespierre était fini et le directoire avec Barras, ancien noble, à sa tête, cherchait à rendre à la société de Paris quelque chose de cette ancienne élégance qui avait embelli les derniers jours de la monarchie. Cette société était, il est vrai, composée d'éléments moins raffinés et plus mêlés ; ceux qui y tenaient le premier rang étaient des hommes d'entreprise et d'action : les malheurs qu'on avait subis, les dangers qui planaient encore sur toutes les têtes, créaient une folle soif des jouissances de la vie (dont la durée était si incertaine), aussi peu favorable à la délicatesse du goût qu'à la morale. Barras cependant entouré de sa cour, dont M^{me} Talien et M^{me} de Beauharnais (Joséphine) faisaient l'ornement ; M^{me} de Staël qui, par sa conversation brillante, attirait dans ses salons tous les talens, toutes les célébrités du jour, — étaient les deux centres de cet empire de la société parisienne, dont l'importance nous est révélée par les efforts que fit depuis Bonaparte pour obtenir la sanction du faubourg Saint-Germain. M. de Talleyrand était une vieille connaissance de M^{me} de Staël : ses assiduités furent donc pour elle. Doué de toutes

(1) On attribue aussi ce mot à Fouché.

les grâces qui redevenaient à la mode, et possédant à un plus haut degré que personne les talens qui pouvaient lui faire un rang et une réputation dans la société qu'il fréquentait, l'ex-évêque obtenait toutes sortes de succès, excepté de l'emploi dans la république. En même temps, l'exiguité de ses ressources pécuniaires lui causait une continuelle inquiétude. Déjà, en Amérique, il avait été assez près de ses pièces pour mettre sa montre en gages. Un jour M^{me} de Staël le voit entrer chez elle de meilleure heure que de coutume : il tire sa bourse, la vide sur la table : elle contenait vingt francs :— « *Il faut vivre*, dit-il, et voilà tout ce que je possède : si vous ne pouvez rien faire pour moi, je n'ai plus qu'à m'aller jeter dans la Seine. »

M^{me} de Staël, très dévouée à M. de Talleyrand, et charmée de trouver l'occasion de montrer jusqu'où allait son crédit, se mit à l'œuvre immédiatement. Le directoire cherchait alors à consolider son pouvoir, en s'associant des noms qui n'eussent pas été compromis dans le règne terrible du gouvernement auquel il succédait. M^{me} de Staël réussit à persuader aux cinq directeurs qu'ils feraient une précieuse acquisition en s'attachant un homme d'un grand talent, identifié de bonne heure à la cause de la liberté, sans avoir trempé dans ses excès, et qui, comme homme de naissance et de considération, était le meilleur ministre qu'on pût trouver pour arrêter le *mouvement* et renouer en faisceau tous les élémens de la révolution.

En vérité, M^{me} de Staël plaidait une cause excellente et avait beaucoup de bonnes raisons à donner. Son éloquence la gagna, et son illustre protégé, pour n'avoir eu que vingt francs dans sa poche, fut nommé ministre des affaires étrangères. Le temps arriva cependant où la protectrice et le protégé changèrent de places : par une foule de circonstances imprévues, où il y eut sans doute plus de fatalité que de torts volontaires, M. de Talleyrand ne put rester l'ami de M^{me} de Staël, et Corinne, aigrie par

le malheur présent et par le souvenir du passé, voua une haine amère à celui qu'elle avait jadis si bien servi.

Après avoir reconnu qu'une personne possède un grand talent, reste toujours une difficulté; celle de classer ce talent et de donner à celui qui en est doué le rang qu'il mérite parmi les hommes d'une capacité extraordinaire. C'est qu'en général les nuances qui distinguent ces hommes proviennent plutôt de la diversité de leurs caractères que de celle de leur intelligence. Il est chez les uns une disposition exclusive et chez les autres une souplesse qui fixent la fortune et tracent la carrière de chacun. Ceux d'une trempe plus sévère, arrivant à une époque propice à la pente de leur génie, s'élèvent tout à coup à la tête des affaires, et emportent tous les obstacles devant eux comme un tourbillon, tant que les circonstances animent le peuple au milieu duquel ils apparaissent de la même passion qui les domine. Ce sont ces hommes qui acquièrent le plus grand nom dans l'histoire, car non-seulement ils représentent leur époque, mais encore ils en sont l'expression la plus caractéristique et la plus noble. Mais il faut un concours particulier de circonstances pour mettre en évidence de pareils caractères; et si d'autres circonstances moins identiques à leur génie surviennent ensuite, — incapables de se plier à la force des événemens, ils vont se heurter et se briser contre l'écueil, emportés par la même impulsion violente à laquelle ils ont dû leur élévation.

Nous en avons vu un exemple frappant de nos jours. Venu sur la scène politique au moment précis où son caractère et ses talens devaient y dominer, Napoléon a fourni une carrière qu'on peut diviser en trois époques : — la première fut celle où le peuple français et l'armée française ne faisaient qu'un, et où le besoin de la sécurité au dedans et la passion de la gloire au dehors prévalaient dans toute la France. Ce fut la véritable époque à laquelle appartenait Napoléon, celle qui s'accordait avec son ins-

tinct de domination et ses talens militaires. Il fut vraiment *alors* ce qu'il eut tort de croire être plus tard, — le représentant réel et unique de la nation. La seconde époque fut celle où, entraîné par son génie ambitieux, il laissa derrière lui cette opinion publique qui l'eût arrêté dans sa course. L'admiration des exploits guerriers qui l'avait élevé à la première place dans la république lui servit de fondement pour asseoir son empire arbitraire; et de ce désir de sécurité, qui avait mis la force dans ses mains comme magistrat d'un peuple libre, il fit le moyen d'une dépendance servile. La troisième et dernière période du règne de Napoléon commença lorsque son despotisme eût créé une réaction dans cette opinion publique qui avait naguère favorisé la tyrannie par le besoin du repos, — en même temps que son génie belliqueux, également extrême, avait lassé jusqu'à l'ardeur martiale de ses soldats. Ce fut alors que la liberté acquit une nouvelle force de chaque décret destiné à la dompter, et la victoire abandonna enfin cette grande armée qui était partie presque découragée pour une dernière conquête. Ce n'est pas que l'empereur de 1812 méprisât la popularité; mais la décision et la force étant les élémens de son génie, il se flattait toujours que c'était par la force et la décision qu'il l'obtiendrait. En un mot, l'énergie et les particularités de son caractère, qui en avaient fait le type et la personnification d'une de ces ères politiques à travers lesquelles la société française fut si rapidement entraînée, étaient trop inflexibles et trop indomptables pour se prêter aux besoins et aux désirs d'une autre.

Le caractère de notre illustre diplomate forme presque un contraste parfait avec celui de son maître, et c'est le double résultat du tempérament et des circonstances. L'homme dont l'enfance s'était écoulée sur les rochers de la Corse, et la jeunesse au milieu de ces privations qui impriment une teinte sévère au roman des premières impressions, ne pouvait guère ressembler au jeune noble

qui, tout en faisant la part des mauvais jours de son enfance, — fut bercé dans l'atmosphère d'une cour, et dont la jeunesse put s'enivrer trop souvent à la coupe de ses plaisirs.

Aussi l'un sut manier avec une main de fer toutes les forces d'un peuple, tant que ce peuple se prêta à ses caprices; l'autre, non moins propre à ramener les volontés des autres à la sienne, se laissa modeler lui-même sous toutes les formes par les mains de ce peuple. Ni l'un ni l'autre, — l'empereur, lorsqu'il monta sur le trône impérial, le ministre, lorsqu'il garda sa place pendant une suite de changemens politiques, — n'agirent par calcul. Leurs actions furent également conformes à la tendance naturelle de leurs caractères. La passion de celui-là le poussait à renverser tous les obstacles jetés sur son chemin, et il n'échoua que lorsque se brisa le fer dont il était armé : — la froide sagacité de celui-ci lui fit apercevoir de loin l'avenir qui s'ouvrait devant lui, et quand l'événement justifiait sa prévoyance, sa souplesse l'y avait déjà associé. Nous osons prétendre qu'il est souvent arrivé à M. de Talleyrand d'être accusé de trahir tout à coup sa conscience et ses amis, lorsqu'il ne faisait que céder à une conviction à laquelle il avait été graduellement préparé par une prévision particulière.

Toutefois, en considérant les scènes politiques où il a figuré et les hommes avec lesquels il a dû se lier, nous serions embarrassés de proclamer le diplomate français ou *très-sincère* dans les actes de sa vie, ou *très-rigide* dans ses principes.

Les transitions de l'ancien régime à la monarchie constitutionnelle, du comité du salut public au directoire, du directoire au consulat, du consulat à l'empire (la plus impardonnable de toutes), de l'empire à la restauration et de la restauration à la révolution nouvelle, furent les conséquences nécessaires de leurs antécédens, ou des transitions avantageuses sur le tout à la nation. C'est ainsi

que M. de Talleyrand excuse l'inconstance de ses autres amitiés, en disant qu'il est toujours resté l'ami de la France : dans le fait, on pourrait avoir pris part à n'importe lequel de ces changemens, sans laisser rien préjuger contre soi ; — mais si on peut avoir pris part à *tous* et avoir été heureux *dans tous* sans violer les règles de la politique pratique, on doit y avoir contracté une certaine duplicité de conduite et une facilité d'opinion qui nous inspirent plus de défiance que d'estime.

La première partie de la vie du prince de Talleyrand a été jadis le texte de maint pamphlet mensonger, dans lequel la calomnie spéculait sur le mauvais goût du public anglais. Pendant que le général Bonaparte était représenté avec des cornes sur la tête, le citoyen Talleyrand était peint comme une autre variété de démon, comme un Méphistophélès licencieux et philosophe avec une queue qui traînait dans toutes les fanges de la turpitude morale et de la corruption. A quatorze ans il avait comploté la destruction du christianisme et résolu de convertir toutes les églises en ces maisons que le proverbe place dans le voisinage des églises. De dix-sept à vingt..... nous citons un journal qui prit note de ces contes amusans..... il se vantait lui-même, était-il dit, que six maris infortunés s'étaient brûlé la cervelle par jalousie de l'amour de leurs moitiés pour lui ; que dix-huit amans avaient été tués en duel pour des dames qui étaient ses maîtresses ; que dix femmes délaissées par lui s'étaient retirées de désespoir dans un couvent, et que douze jeunes filles s'étaient empoisonnées parce qu'elles doutaient de sa fidélité ; sans compter les mille grisettes, femmes de chambre, etc., qui étaient allées chercher au fond de la Seine la consolation de ses perfidies. » Pendant ces trois années (de dix-sept à vingt), il avait, disent les biographies de 1800, rendu vingt-quatre époux d'heureux pères et quarante vierges des mères malheureuses. Bon et pieux Louis XVI, qui put conférer un évêché à un homme d'une conduite si exem-

plaire ! Nous n'avons pas besoin de dire qu'il y *un peu* d'exagération dans ces récits, où tout est confondu, les faits, les dates, etc., et qui méritaient à peine que nous en fissions mention. M. de Talleyrand, mal vu de son père à cause de la difformité de son pied, fut traité avec une grande sévérité dans son enfance et forcé d'entrer dans les ordres contrairement à ses goûts et à ses inclinations. Ce traitement que son ami Mirabeau reçut aussi de son père (rapprochement singulier, quoique produit de causes différentes) dut exercer une grande influence sur le développement de son esprit. Pendant ses études à la Sorbonne, il se fit remarquer par ses manières sombres et hautaines, par sa vie laborieuse et son goût pour la solitude de la bibliothèque. En 1789, revêtu des fonctions éminentes « d'agent du clergé de France, » il fit ce discours contre les loteries que M^le de Staël critique dans son ouvrage sur la révolution, mais qui lui procura la protection de Louis XVI. — Dans l'assemblée nationale, on ne pouvait guères voir en lui « un orateur, » car il lui manquait cette noblesse de diction et ce débit éurgique qui enchainent et subjuguent une assemblée populaire. Ses discours cependant étaient très-distingués, non-seulement à cause de leur style élégant et épigrammatique, mais encore à cause de l'utilité de leur but et des connaissances dont il y faisait preuve. Ses observations sur les assignats, qu'on trouve dans l'appendice de *l'Histoire de la Révolution*, par M. Thiers, montrent la sagacité et la solidité de son jugement. Ce qu'il prédit, en se fondant sur les vrais principes de finances, ne se vérifia malheureusement que trop par l'issue de cette spéculation ruineuse et peut-être nécessaire cependant. Nous ne saurions passer sous silence un discours de M. de Talleyrand, dicté par un généreux sentiment, celui qu'il prononça en faveur du clergé persécuté, que son impopularité ne l'empêcha pas de défendre.

Comme auteur, M. de Talleyrand nous est connu par

son ouvrage sur l'instruction publique , et par deux essais lus à l'Institut national. Nous voulons parler de « l'Essai sur les avantages à retirer des colonies nouvelles dans les circonstances présentes , » et du « Mémoire sur les relations commerciales des États-Unis avec l'Angleterre ; » résultat des observations faites par M. de Talleyrand pendant son séjour en Amérique. Le premier contient les théories de la colonisation , le second la pratique. L'auteur prévoit les semences d'une dissolution dans le système de société qui réclame l'esclavage comme un de ses élémens. Il prévoit l'impossibilité de conserver les possessions françaises dans les Indes orientales , dont il croit que les avantages doivent céder à cette force des choses qui fait la destinée des états, et à laquelle rien ne résiste. Mais en prévoyant cela, M. de Talleyrand regarde autour de lui , et observant aussi la condition sociale du pays où il est revenu—dans lequel les passions long-temps agitées ont besoin d'une issue pour donner cours à leur énergie surabondante , et à leur activité impatiente de tout repos , il propose de leur ouvrir pour théâtre quelque vaste région, encore inhabitée , où, loin du foyer de la révolution, elles pourraient épuiser , dans de nouvelles entreprises et par un déplacement d'espérances, une partie de cette ardeur ambitieuse devenue trop vaste pour le royaume où elle est renfermée. C'était l'Égypte qu'il considérait comme un refuge pour les cultivateurs des Indes occidentales , et en même temps pour les passions diverses qui agitaient son pays natal.

« Et combien de Français doivent embrasser avec joie cette idée ! combien en est-il chez qui, ne fût-ce que pour des instans, un ciel nouveau est devenu un besoin ! et ceux qui, restés seuls, ont perdu, sous le fer des assassins, tout ce qui embellissait pour eux la terre natale ; et ceux pour qui elle est devenue inféconde, et ceux qui n'y trouvent que des regrets, et ceux même qui n'y trouvent que des remords ; et les hommes qui ne peuvent se résou-

dre à placer l'espérance là où ils éprouvèrent le malheur; et cette multitude de malades politiques, ces caractères inflexibles qu'aucun revers ne peut plier, ces esprits fascinés qu'aucun événement ne désenchante; et ceux qui se trouvent toujours trop resserrés dans leur propre pays; et les spéculateurs avides, et les spéculateurs aventureux, et les hommes qui brûlent d'attacher leur nom à des découvertes, à des fondations de villes, à des civilisations; tel pour qui la France constituée est encore trop agitée, tel pour qui elle est trop calme; ceux enfin qui ne peuvent se faire à des égaux, et ceux aussi qui ne peuvent se faire à aucune dépendance.

Et qu'on ne croie pas que tant d'éléments divers et opposés ne peuvent se réunir. N'avons-nous pas vu dans ces dernières années, depuis qu'il y a des opinions politiques en France, des hommes de tous les partis s'embarquer ensemble pour aller courir les mêmes hasards sur les bords inhabités du Scioto? Ignore-t-on l'empire qu'exercent sur les âmes les plus irritables le temps, l'espace, une terre nouvelle, des habitudes à commencer, des obstacles communs à vaincre, la nécessité de s'entre-aider remplaçant le désir de se nuire, le travail qui adoucit l'âme, et l'espérance qui la console, et la douceur de s'entretenir du pays qu'on a quitté, celle même de s'en plaindre, etc., etc. »

Il y a dans ces essais, dont nous pourrions citer maint autre passage non moins remarquable (1), des pensées et

(1) Puisque nous avons ce mémoire sous les yeux, nous ne saurions nous empêcher d'en citer ici un autre extrait, pour faire connaître le style pittoresque de l'auteur. M. de Talleyrand trace le tableau d'une partie de la population américaine :

« Que l'on considère ces cités populeuses remplies d'Anglais, d'Allemands, d'Irlandais, de Hollandais, et aussi d'habitans indigènes; ces bourgades lointaines, si distantes l'une de l'autre; ces vastes contrées incultes traversées plutôt qu'habitées par des hommes qui ne

des réflexions qui ne seraient pas venues à un homme étranger au mouvement de la vie en général , en même

sont d'aucun pays : quel lien commun concevoir au milieu de toutes ces disparités ? C'est un spectacle neuf pour le voyageur qui , partant d'une ville principale où l'état social est perfectionné , traverse successivement tous les degrés de civilisation et d'industrie qui vont toujours en s'affaiblissant, jusqu'à ce qu'il arrive en très-peu de jours à la cabane informe et grossière construite de troncs d'arbres nouvellement abattus. Un tel voyage est une sorte d'analyse pratique et vivante de l'origine des peuples et des états. On part de l'ensemble le plus composé pour arriver aux élémens les plus simples. A chaque journée on perd de vue quelques-unes de ces inventions que nos besoins, en se multipliant, ont rendues nécessaires ; et il semble que si l'on voyage en arrière dans l'histoire des progrès de l'esprit humain. Si un tel spectacle attache fortement l'imagination , si l'on se plaît à retrouver dans la succession de l'espace ce qui semble n'appartenir qu'à la succession des temps , il faut se résoudre à ne voir que très-peu de liens sociaux , nul caractère commun, parmi des hommes qui semblent si peu appartenir à la même association.

Dans plusieurs cantons la mer et les bois ont fait des pêcheurs ou des bûcherons. Or de tels hommes n'ont point , à proprement parler, de patrie , et leur morale sociale se réduit à bien peu de chose. On a dit depuis long-temps que l'homme est disciple de ce qui l'entoure. Et cela est vrai. Celui qui n'a autour de lui que des déserts ne peut donc recevoir des leçons que de ce qu'il fait pour vivre. L'idée du besoin que les hommes ont les uns des autres n'existe pas en lui ; et c'est uniquement en décomposant le métier qu'il exerce qu'on trouve le principe de ses affections et de toute sa moralité.

Le bûcheron américain ne s'intéresse à rien. Toute idée sensible est loin de lui : ces branches si élégamment jetées par la nature, un beau feuillage , une couleur vive qui anime une partie du bois , un vert plus fort qui en assombrit un autre, tout cela n'est rien : il n'a de souvenir à placer nulle part. C'est la quantité de coups de hache qu'il faut qu'il donne pour abattre un arbre qui est son unique idée. Il n'a point planté , il n'en sait point les plaisirs. L'arbre qu'il planterait n'est bon à rien pour lui, car jamais il ne le verra assez fort pour qu'il puisse l'abattre. C'est de détruire qui le fait vivre. On détruit partout : aussi tout li n lui est bon, il ne tient pas au champ où il a placé son travail , parce que son travail n'est que de la fatigue et

temps que nous trouvons dans la vie de l'écrivain lui-même les preuves fréquentes d'un talent que *le simple* commerce des hommes n'aurait jamais pu développer ou produire. C'est par ce qu'a écrit et par ce qu'a fait M. de Talleyrand qu'il se sera rendu intéressant à la postérité. Pour nous, il nous intéresse surtout comme le portrait vivant de tout ce qu'il y eut de plus brillant, sinon de meilleur dans la noblesse libérale de l'ancien régime, — comme une émanation en quelque sorte de l'esprit de ce

qu'aucune idée douce n'y est jointe. Ce qui sort de ses mains ne passe point par toutes les croissances si attachantes pour le cultivateur; il ne suit pas la destinée de ses productions; il ne connaît pas le plaisir des nouveaux essais, et si en s'en allant il n'oublie pas sa hache, il ne laisse pas de regrets là où il a vécu des années.

Le pêcheur américain reçoit de sa profession une ame à peu près aussi insouciant. Ses affections, son intérêt, sa vie, sont à côté de la société à laquelle il croit qu'il appartient. Ce serait un préjugé de penser qu'il est un membre fort utile; car il ne faut pas comparer ces pêcheurs-là à ceux d'Europe et croire que c'est comme en Europe un moyen de former des matelots, de faire des hommes de mer adroits et robustes: en Amérique, j'en excepte les habitans de Nantuket, qui pêchent la baleine; la pêche est un métier de paresseux. Deux lieues de la côte quand ils n'ont pas de mauvais temps à craindre, un mille quand le temps est incertain, voilà le courage qu'ils montrent, et la ligne est le seul harpon qu'ils sachent manier. Ainsi leur science n'est qu'une bien petite ruse, et leur action, qui consiste à avoir un bras pendant au bord d'un bateau, ressemble bien à de la fainéantise. Ils n'aiment aucun lien, ils ne connaissent la terre que par une mauvaise maison qu'ils habitent... C'est la mer qui leur donne leur nourriture. Aussi quelques morues de plus ou de moins déterminent leur patrie. Si le nombre leur paraît diminuer à tel endroit, ils s'en vont et cherchent une autre patrie où il y ait quelques morues de plus. Lorsque quelques écrivains politiques ont dit que la pêche était une sorte d'agriculture, ils ont dit une chose qui a l'air brillant, mais qui n'a pas de vérité. Toutes les qualités, toutes les vertus qui sont attachées à l'agriculture manquent à l'homme qui se livre à la pêche. L'agriculture produit un patriote dans la bonne acception de ce mot; la pêche ne sait faire que des cosmopolites »

Voltaire qui jeta le manteau de son génie sur le siècle qui allait immédiatement lui succéder.

Nous retrouvons dans ce siècle l'esprit, la légèreté, les connaissances, la philosophie, la moquerie qui se raille de tout principe plutôt que l'attachement à aucun; nous y trouvons tous les vices et toutes les vertus qu'on remarque dans les pages éblouissantes du solitaire de Ferney, avec cette même manie de chercher de petits motifs aux grandes choses, et ce même plaisir à mettre en jeu les faiblesses de l'homme plutôt que son plus noble instinct, qui distinguaient les encyclopédistes. — Nous y voyons enfin ce politique, moitié cynique, moitié courtisan, qui consolide une révolution avec un bon mot, et s'écrie en admirant le succès heureux de toutes ses combinaisons: « Voilà tout fini, il ne faut maintenant que les feux d'artifice et un bon mot. . . . pour le peuple! »

La politique de notre siècle a son J.-J. Rousseau dans M. de Châteaubriand et son Voltaire dans le prince de Talleyrand. Il nous resterait à citer ici quelques-unes des saillies de ce dernier, qui circulent presque toutes avec l'autorité du proverbe ou de l'axiome; mais la liste en serait longue. Ce qu'elles ont de remarquable, c'est que tous les bons mots du célèbre diplomate vous frappent bien moins par le tour de l'expression que par la pensée précise et profonde qu'ils expriment. *M. de Metternich est un politique de semaine* contient tout ce que l'histoire dira de ce personnage. Nous avons entendu nous-même une observation qui peut servir à donner un autre exemple du style particulier des réparties de M. de Talleyrand. Tout le monde parlait du rappel de lord Anglesea, lord-lieutenant de l'Irlande, et des motifs de cette mesure; les intentions du duc de Wellington sur l'émancipation catholique étaient encore un mystère: « Quand on rappelle le lieutenant, dit le rusé politique français, c'est que le général veut livrer bataille. »

Si nous voulions un exemple de l'effet du gouvernement

sur les hommes, voici au milieu de nous, en Angleterre, le débris de l'image d'un gouvernement qui est passé, qui ne reviendra plus. M. de Talleyrand est un libéral, mais un libéral tel qu'il pouvait surgir dans le cercle d'une cour absolue; c'est un *exotique* délicat et superbe même dans un sens du mot, mais privé de cette force vivace qui distingue la plante sur son propre terroir. Ses idées de la liberté étaient peut-être tout ce qu'elles peuvent être, grâce à la philosophie, lorsqu'elles ne sont pas développées et confirmées par la pratique. Suivant la liberté par *spéculation*, il devait plus vraisemblablement se dégoûter des malheurs semés sous ses pas que s'il l'avait suivie par *instinct*. Il lui manquait aussi pour l'encourager dans cette carrière difficile ces anciens souvenirs, cette association de la liberté et de l'histoire nationale, qui armèrent la main de Brutus et embrasèrent d'un feu divin la grande ame de Sydney.

Nous serions injustes si, pour juger M. de Talleyrand, nous l'isolions de l'état de société dans lequel il fut élevé, et des bouleversemens politiques au milieu desquels il fut précipité par la suite. Loin de nous la pensée qu'il soit nécessaire de réfuter ceux qui l'appellent un monstre d'infamie; et si nous ne partageons pas non plus tout-à-fait l'opinion de ceux qui le proclament un miracle de vertu, nous croyons pouvoir conclure nos observations sur M. de Talleyrand en disant que la postérité impartiale verra en lui un homme d'une capacité extraordinaire, qui (pour le siècle où il a vécu) posséda tous les talens qui pouvaient justifier l'ambition, — et toutes les vertus qui n'étaient pas incompatibles avec le succès.

(*New Monthly Magazine.*)

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

DE LA SATIRE EN FRANCE.

depuis la révolution de juillet.

A. BARBIER , IAMBES. — BARTHÉLEMY, LA NÉMÉSIS.

Lorsque la société romaine se laissa aller à cette prodigieuse débauche que défrayait le monde vaincu, Juvénal ne la fit point rougir en lui montrant le tableau de ses débordemens , et ne l'arrêta pas sur la pente rapide qui la poussait au néant à travers la honte. Ce fut un spectacle à soulever le cœur que cette corruption se glorifiant dans ses excès , se parant de ses ulcères, et dédaignant de se voiler d'hypocrisie pour ne pas rendre un dernier hommage à la vertu. Rome reniant son passé et renonçant à l'avenir, Rome avec ses esclaves, ses rhéteurs, ses courtisanes, ses captateurs de testament, sa jeunesse simple et railleuse et déjà blasée, ses vicillards arrachant à des corps épuisés quelques faux semblans de plaisirs, son peuple recevant en aumône, sous le nom de sportule le prix de sa liberté et des plus basses complaisances, ses patriciens, plus vils que leurs cliens, dévorant dans la peur

et l'ignominie les dépouilles des provinces ; et au sommet de cette pyramide fangeuse un despote stupide se délassant de ses crimes par des folies, se défiant à pis faire, et parfois attendant plus d'une année son coup de poignard ; Rome ainsi faite montra ce qu'est un peuple quand il essaie à se passer de dieux , et comment l'humanité s'abrutit quand elle se divinise. Dans cette débâcle des mœurs, celui qui se raidit contre le torrent, et d'un bras généreux voudrait en suspendre le cours, celui-là ne trouve dans son cœur que des pensées amères , dans sa poitrine que des cris d'indignation, et jette à ceux qu'emporte le courant des mots de haine et de mépris. Certes la Rome de Domitien ne méritait pas moins que le fouet de Juvénal ; une colère de poète ne pouvait pas éclater en moindres invectives au spectacle de ses désordres. Mais nous, sommes-nous donc si bas tombés, si désespérés, qu'il faille à nos vices un vengeur non moins impitoyable ? Quelqu'un a-t-il le droit de s'écrier aujourd'hui :

La terre ! — Ce n'est plus qu'un triste et mauvais lieu ,
 Un tripot dégoûtant où l'or a tué Dieu ,
 Où mourant d'une faim qui n'est pas assouvie
 L'homme a jauni sa face et décharné sa vie,
 Où, vidant là son cœur, liberté, ciel, amour,
 L'infâme a tout joué, tout perdu sans retour...
 Un ignoble clapier de débauche et de crime,
 Que la mort à mon gré trop lentement décime ,
 Un cloaque bourbeux, un sol gras et glissant
 Où lorsque le pied conle on tombe dans du sang ;
 Les débris d'un banquet, où, la face rougie ,
 Roule la brute humaine — une effroyable orgie !

Si ce tableau était tracé d'après nature, il ne resterait plus qu'à suivre le conseil du poète, à savoir

prendre une pierre aride,
 La poser sous sa tête et sans penser à rien
 Se tourner sur le flanc et crever comme un chien.

Mais sondons nos plaies; et si elles 'ne sont ni si nombreuses ni si graves, ne poussons pas le malade au désespoir; car le découragement démoralise et tue. Il est bien vrai qu'au premier coup d'œil il y a une ressemblance à faire peur entre la Rome de Domitien et le temps où nous vivons. L'absence de foi religieuse, la poursuite effrénée des richesses sans regard aux moyens de les atteindre, le dégoût de la vie, le scepticisme moral se résolvant trop souvent dans la pratique en un matérialisme sans pudeur, ce sont là des symptômes graves: toutefois il y a un revers à cette triste médaille. Les observateurs pessimistes arrêtent leur vue sur les misères et s'y complaisent, parce qu'il leur convient sans doute de secréter des larmes, de la bile ou du fiel : c'est affaire de tempérament. Mais s'ils consentaient à s'élever un peu haut par la pensée, ils verraient dans la marche de l'humanité un mouvement soutenu, sinon rapide, vers le bien, et dans la diffusion des lumières combinée avec le progrès réel des idées morales un gage de sécurité. Ainsi rassurés sur l'avenir par une vue plus nette du présent, ils ne répéteraient plus, d'après Tacite: *Corrumpere et corrumpi seculum vocatur*. Les analogies historiques sont trompeuses: si l'humanité, tournant sur elle-même, décrivait incessamment des cercles similaires, le passé serait la leçon infallible et la prophétie de l'avenir; mais elle marche en ligne droite vers un but qu'elle entrevoit. Dans son laborieux pèlerinage, elle se transforme quand les temps sont venus, et n'a garde de périr: seulement il y a dans sa vie des crises douloureuses comme tous les enfantemens.

Les réflexions qui précèdent nous sont inspirées par la lecture des Iambes de M. Auguste Barbier. Ce jeune poète n'admire rien de son siècle, il en brise toutes les idoles. *La Curée*, qui révéla son nom et son rare talent, semblait annoncer une vue moins exclusive, et partant moins fautive de la réalité. Après avoir glorifié Paris,

Paris, cette cité de lauriers toute ceinte

Dont le monde entier est jaloux,
 Que les peuples émus appellent tous la sainte
 Et qu'ils ne nomment qu'à genoux.

on ne devait pas s'attendre à voir la cité sainte transformée, quelques mois après, dans l'imagination du poète, en une cuve infernale,

Un précipice ouvert à la corruption
 Où la fange descend de toute nation ;
 Et qui de temps en temps , plein d'une vase immonde ,
 Soulevant ses bouillons déborde sur le monde.

Que s'est-il donc passé pour que l'or pur se changeât ainsi en un vil plomb? N'est-ce donc plus rien d'avoir préparé les voies à l'avenir en balayant les débris du passé, et n'est-il pas permis de reprendre haleine après un si terrible exploit? Le peuple qui s'est armé au bruit d'un parjure, et qui, dans ses coups si bien frappés, si bien dirigés, s'est montré visiblement le fléau de Dieu, n'a-t-il donc plus de mission, a-t-il déclaré que sa tâche était finie, a-t-il signé quelque pacte avec ceux qu'il a vaincus? Si Paris a été la ville sainte pendant trois jours, si sa colère a été comme une intervention de Dieu dans les affaires de l'humanité, il y a désormais de l'impiété dans le désespoir. Homme de peu de foi, ne savez-vous pas que si les débris du passé reprenaient figure, un déguisement ne les masquerait pas long-temps, et que la force qui les a dispersés saurait bien de nouveau en joncher le sol? Pour flétrir ainsi le centre de la civilisation, il faut n'avoir envisagé qu'un aspect des choses; c'est arrêter les regards sur la chrysalide qui tombe en poussière, et ne pas voir l'insecte dont les ailes vont s'épanouir aux feux du soleil.

Le tort de la révolution de juillet est d'avoir été belle comme une œuvre d'artiste. A ce titre, elle a sollicité les

imaginations poétiques et enivré les cœurs généreux. On a cru qu'elle ne donnait pas seulement un spectacle au monde, mais un signal. Sous le charme des émotions qu'elle fit naître, nous avons pensé voir la fausse Europe que les rois ont faite à leur image se disloquer et s'abîmer au néant pour laisser paraître la véritable Europe, celle qui vit sous cette apparence mensongère, celle dont les sympathies des peuples, de concert avec la nature, ont dessiné la forme, celle enfin où la France appuie sa tête au revers des Alpes et baigne ses pieds dans les eaux du Rhin. Dans la secousse qui a si fort ébranlé le sol, cette Europe a donné signe de vie, elle existe; chaque jour ses membres se fortifient, et, Dieu aidant, elle saura se faire jour par la liberté. Le don de prophétie, qui est aujourd'hui une sorte d'instinct populaire, ne va pas à préciser le terme de cet enfantement; mais, comme tous les esprits sont dans l'attente, et que les douleurs de juillet avaient paru le dernier cri de la mère, les croyans, dans leur impatience, imputent les retards au mauvais vouloir des médecins. De là, selon la diversité des esprits, ces cris de haine, ces imprécations contre les coupables, ou ce mépris envers l'humanité qui semble manquer à sa destinée, ou ce désespoir qui prend l'homme quand toute lumière s'est éteinte devant lui. Aussi, pour un dithyrambe éclos dans les premiers jours de ferveur et d'admiration, combien de satires, de sarcasmes et de lamentables prophéties. C'est ainsi que Némésis s'est armée de son fouet de serpens, et que l'Ambe, né jadis d'un ressentiment de poète, est venu servir de nouvelles colères.

MM. Barbier et Barthélemy ont tous deux été deçus l'an dernier, l'un en morale, l'autre en politique. L'un avait cru l'égoïsme tué sans retour parce qu'il y avait eu deux jours et demi de désintéressement, l'autre voyait la sainte-alliance au tombeau parce que les mailles du filet tendu sur la France avaient été rompues. Le désenchan-

tement les a pris tous les deux , celui-ci à la vue d'une nuée d'hommes de proie s'abattant sur un cadavre , celui-là en présence d'ouvriers hypocrites s'efforçant à rattacher les fils du réseau rompu ; et tous deux se sont indignés , mais chacun selon son caractère propre et la vocation particulière de son génie. M. Barbier possède par-dessus tout la faculté de mépriser et de s'indigner ; M. Barthélemy celle de haïr et d'admirer : l'auteur des *Iambes* est plus soucieux de la moralité du genre humain , *Némésis* s'inquiète plus de sa dignité. M. Barthélemy a toutes les sympathies héroïques du peuple , et son profond dégoût de la dynastie déchue ; il lui faut , comme au peuple , ses bords du Rhin , et d'avance il est l'ennemi personnel de tout gouvernement qui les lui refusera ; M. Barbier consent à laisser l'Europe en paix , il n'a pas un mot de colère contre les Bourbons , pas un hymne à l'*homme-gloire* , qu'au contraire il maudit ; ce qu'il demande , c'est au peuple des mœurs , aux hommes du pouvoir du désintéressement , à tous de la religion , voire du catholicisme ; moraliste avant tout , il flétrit toutes les prostitutions morales. M. Barbier ne sait pas haïr : ses passions sont générales et pour ainsi dire impersonnelles ; *la Némésis* se distingue par un tout autre caractère , M. Barthélemy , tout dévoué qu'il est , garde rancune à l'ordre social , le ressentiment du prolétaire se trahit dans ces élans d'une ame généreuse mais ulcérée ; M. Barbier est un privilégié qui lève , bon an , mal an , deux ou trois milliers de pistoles , sans bras décroiser. C'est du sein de cette grasse sinécure qu'il foudroie l'immoralité du siècle. Dans ses mépris , il ne descend pas des vices aux vicieux , même il semble qu'il ne sache pas un nom propre ; chez M. Barthélemy au contraire il n'y a pas un vice , pas une bassesse , pas un ridicule qui n'ait un nom d'homme , ou plusieurs , au besoin ; de sorte qu'on ne voit pas toujours clairement s'il poursuit le vice dans l'homme , ou l'homme dans le vice. Au reste , cette recherche serait une vaine

curiosité psychologique : que le poète en veille plus ou moins aux personnes ou aux choses , toujours est-il que , choses et personnes , il ne ménage rien , et qu'il met à remplir son office une persévérance à laquelle on ne peut comparer que son merveilleux talent.

Revenons à M. Barbier. On n'a pas oublié la sensation que produisit l'apparition de *la Curée* dans la *Revue de Paris*. Ce fut un événement littéraire et politique. L'âpreté de l'invective et la nouveauté du style remuèrent vivement les esprits. On pardonna presque aux intrigans en faveur de la vigoureuse poésie qu'ils avaient inspirée. A dater de cette publication , M. Barbier a pris dans la littérature une place élevée et solitaire. On put penser alors que ce sublime élan de colère serait le seul cri de son auteur , et qu'il se reposerait après cette bonne fortune poétique , ou , comme dit Platon , pour un certain Tynnichus de Chalcis , auteur d'un hymne unique , le chef-d'œuvre du genre , cette *trouvaille de Muses*. M. Barbier n'en est pas resté là , et malgré le haut mérite de ce qu'il publie , il est , et sera toujours *l'auteur de la Durée* , comme M. Lemercier est demeuré *l'auteur d'Agamemnon*. C'est que du premier bond il avait touché le but. Style et pensée avaient fait leur va-tout dans 'cet audacieux coup de dé. Toutefois le droit de cité donné ainsi à la populace des mots n'est pas un progrès de la langue , c'est une dernière ressource , c'est le suffrage universel introduit dans la grammaire. Le beau langage se mourait d'impuissance , la noblesse était usée : déjà pendant le règne ou plutôt l'interrègne du romantisme , bon nombre de parvenus avaient dépossédé les vieux nobles qui se défendaient à grand'peine , retranchés derrière les murs délabrés d'une vieille bastille ; cependant il y avait lutte ou du moins anarchie , M. Barbier nous a poussés en pleine démocratie. Son style est le dernier terme de la réaction du mot cru contre la périphrase et les fausses synonymies , vains oripeaux du style noble ; c'est le triomphe définitif du carre-

four sur l'académie, le complément littéraire des barricades. Les satires, sorte de parodies dramatiques des anciens, s'écrivaient, à ce qu'il paraît, de ce style ochlocratique; mais il ne faut pas oublier qu'Horace, si toutefois son autorité est de quelque poids, réclamait contre cette licence.

*Non ego inornata et dominantia nomina solum
Verbaque, Bisiones, satyrorum scriptor amabo.*

Au reste, nous ne redoutons de M. Barbier que son école. Pour lui il est sous la sauve-garde du succès; si les matériaux qu'il a mis en œuvre sont vulgaires, son œuvre ne l'est pas; tout ce qu'il a pétri s'est ennobli, car le ciment de cette matière brute est une pensée généreuse et pure. Le cynisme apparent de l'auteur n'est pas de l'effronterie, c'est une vertueuse indignation; il s'arme de certains mots comme le bourreau du fer rouge, pour flétrir le vice, mais sa main reste pure après avoir déposé le stigmate brûlant.

M. Barbier ne relève directement d'aucun autre poète, mais quelques traits empruntés se sont fondus dans l'originalité de sa physionomie. Ainsi La Fontaine, André Chénier, Juvénal et le jeune A. de Musset ont exercé une influence marquée sur la manière et les idées de l'auteur des *Iambes*. On voit qu'il s'est nourri de leur substance, et se l'est assimilée, selon le droit des gens en littérature. Nous pourrions citer plusieurs passages où cette parenté intellectuelle, cet air de famille se laissent apercevoir; nous aimons mieux, pour faire amnistier plus sûrement cette prose, terminer notre article par un passage qui nous semble à peu près la plus haute expression du talent de l'auteur. C'est l'allégorie de la France, représentée sous l'image d'une jeune cavale que Napoléon pousse à travers l'Europe, sans pitié, sans relâche, sur mille champs de bataille, jusqu'à ce qu'elle le désarçonne en tombant.

L'esprit emporté dans cette période impétueuse , brisée , haletante , à la suite de l'impitoyable cavalier , admire , tremble , maudit , demande grâce , et ne respire qu'après la chute du coursier :

O Corse à cheveux plats, que ta France était belle
 Au grand soleil de messidor !
 C'était une cavale indomptable et rebelle ,
 Sans frein d'acier ni rênes d'or ;
 Une jument sauvage à la croupe rustique ,
 Fumante encor du sang des rois ,
 Mais fière et d'un pied libre heurtant le sol antique
 Libre pour la première fois ;
 Jamais aucune main n'avait passé sur elle
 Pour la flétrir et l'outrager ,
 Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
 Et le harnais de l'étranger ;
 Tout son poil était vierge , et, belle vagabonde ,
 L'œil haut, la croupe en mouvement ,
 Sur ses jarrets dressés, elle effrayait le monde
 Du bruit de son hennissement.
 Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
 Ses reins si souples et dispos ,
 Centaure impétueux, tu pris sa chevelure ,
 Tu montas botté sur son dos.
 Alors comme elle aimait les rumeurs de la guerre ,
 La poudre et les tambours battans ,
 Pour champ de course alors tu lui donnas la terre,
 Et des combats pour passe-temps ;
 Alors plus de repos, plus de nuits, plus de sommes ,
 Toujours l'air, toujours le travail ,
 Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes ,
 Toujours du sang jusqu'au poitrail ;
 Quinze ans, son dur sabot dans sa course rapide
 Broya les générations ;
 Quinze ans, elle passa fumante à toute bride,
 Sur le ventre des nations.
 Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
 D'aller sans user son chemin ,

De pétrir l'univers, et comme une poussière
De soulever le genre humain ;
Les jarrets épuisés , haletante et sans force
Prête à fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse ,
Mais , bourreau, tu n'écoutes pas !
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse ,
Pour étouffer ses cris ardens ,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse ,
De fureur tu brisas ses dents ;
Elle se releva : mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins ,
Mourante , elle tomba sur un lit de mitraille ,
Et du coup te cassa les reins.

GÉRUZZI.



ALBUM.

— Les événemens de la Bourse ont partagé l'attention excitée par les débats de la tribune. La liste civile est enfin votée; les spéculateurs sont un peu revenus de leur terreur panique. Mais la question toujours indécise de la paix ou de la guerre laisse encore la porte ouverte à toutes les nouvelles qui peuvent agir et réagir sur l'éternelle variation des fonds publics. Cette situation impatientante a été malheureusement résumée avec justesse par une de ces réponses sibyllines qu'on est convenu d'attribuer à M. de Talleyrand : Aurons-nous enfin la paix ou la guerre? demandait-on à l'oracle : « Ni l'une ni l'autre, » a-t-il répondu. A vous maintenant, messieurs les journaux, à qui nous abandonnons le privilège de la polémique politique.

— Les bals, les concerts, les soirées, etc., offrent leurs distractions variées à ceux qui, confians dans l'avenir, ou résolus à jouir philosophiquement de la sécurité présente et à vivre au jour le jour, ne redoutent pas de voir tout à coup, au milieu d'une fête, la main mystérieuse du banquet de Balthazar tracer sur la muraille : MANÉ, THECEL, PHAREZ.

Les représentations à bénéfice nous prouvent aussi que les théâtres ne désespèrent plus de fixer la curiosité par quelque affiche extraordinaire. En ce temps d'égalité générale, on s'étonne un peu moins qu'on ne l'eût fait il y a deux ans de voir les rois et les princesses des troupes

royales descendre sur les planches des *Variétés*. Mlle Mars jouera au bénéfice d'Odry; mais d'abord Odry aura joué à celui de Mlle Dupont.

— Jamais il n'avait été plus brillant aux Tuileries que celui de mercredi dernier. L'opposition n'avait pas été oubliée dans les invitations, et n'avait pas craint d'y paraître : ce qui prouve à la fois le bon goût de la cour et celui de l'opposition. On aurait pu compter plus de huit cents dames, dont le nom illustre ou populaire, la beauté ou la toilette, appelaient tour à tour les regards. On a dansé jusqu'à quatre heures du matin.

— Un concert a eu lieu dimanche dernier au théâtre italien, où l'on a entendu quelques-uns de virtuoses les plus distingués de l'Europe. Beriot surtout a ravi tous les dilettanti.

— LA GRISETTE ET LE PRINCE. — La Comédie-Française nous promet *Louis XI* pour la fin du mois, et croit pouvoir espérer que le grand succès qui attend cette pièce fera oublier les échecs qui l'auront précédés. Aussi nous a-t-on donné cette semaine trois actes en vers, intitulés *le Prince et la Grisette*, que nous pourrions juger sévèrement sans compromettre les intérêts du théâtre. On attribue *le Prince et la Grisette* à un haut fonctionnaire de la restauration, qui, en littérature, semble en être resté à celle de l'empire. Une anecdote bien connue des *Mémoires de Dubois* lui a fourni son sujet. C'est un prince italien qui se déguise en bourgeois pour séduire une limonadière, et qui la conduit en partie carrée au bal de l'Opéra, puis dans un *cabinet particulier*. Un abbé libertin est le complice de cette intrigue fort commune, et pour servir l'incognito de son maître devant les courtisans indiscrets, il lui donne des coups de pieds au derrière; ce qui amène le mot bien connu : *L'abbé, tu me déguises trop!* M. l'ex-préfet aurait-il voulu

donner aussi en passant son coup de pied à cette majesté royale, qui sera bientôt comme le lion de la fable si on continue à l'attaquer ainsi de toutes les manières? On s'attendait à un dénouement digne des mœurs de la régence. Mais soit par un heureux retour à la bonne morale administrative, soit par une concession à la manie politique du jour, l'auteur a fait de sa grisette une citoyenne si pénétrée des idées d'égalité, que dès qu'elle découvre que son amant est un prince, elle *ne l'aime plus*, le lui dit avec franchise et épouse un homme du peuple qui, un moment auparavant, a failli donner des coups de poing à son altesse. Si tout cela sent un peu sa révolution, nous répéterons que le style de la pièce est celui de la poésie de l'empire. L'auteur a gardé l'anonyme; mais son nom était le secret de la comédie, c'est-à-dire, pour les habitués, *le secret du ménage*.

— Le prince du théâtre du Palais Royal, sous les traits de M^{lle} Dejazet, se défend mieux contre l'audace de son précepteur que celui de la Comédie-Française. Nous voulons parler de la jolie pièce de *l'Enfance de Louis XII*, qu'on revoit plus d'une fois avec plaisir. Ce théâtre vient de donner encore deux nouveautés cette semaine. La première, *le Collaborateur*, pourrait bien passer pour une attaque contre les vaudevillistes en général et contre un vaudevilliste en particulier; mais Dieu nous garde de l'allusion au moment où ces messieurs sont, dit-on, scandalisés de la guerre que leur a déclarée M. Jules Janin. *Le Collaborateur* est d'ailleurs une épigramme assez innocente. Le succès en a été contesté: celui de *l'Ouvrière et la Chanteuse* a été plus franc le lendemain. C'est la fable de la cigale et de la fourmi mise en action, car nous ne sommes plus au temps où l'on réduisait les chefs-d'œuvre de La Fontaine en quatrains. On les délaie aujourd'hui en quatre actes avec couplets et airs de bravoure. M^{lle} Dejazet est une prima dona fort amusante; M^{me} Dormeuil une ouvrière très-décente.

— La troisième édition des *Feuilles d'Automne* vient de paraître chez Eugène Renduel, qui doit publier aussi *la Salamandre* de M. Sue.

— M. Emmanuel Arago, qui porte un nom déjà célèbre dans la carrière des sciences, vient de publier un volume de poésies, chez M. Paulin, place de la Bourse.

LETTRE INÉDITE DE LORD BYRON.

[Cette lettre fut adressée à un jeune auteur qui avait dédié un volume de poésies au noble lord. Les conseils indirects de Byron furent suivis, et le jeune auteur nous apprend qu'il a cessé depuis « un métier qui eût peut-être été fatal à son libraire. »] (*N. du D.*)

20 février 1814.

Monsieur,

Mon absence de Londres pendant quelques jours, et puis des affaires, m'ont empêché de vous accuser plus tôt réception du volume que vous m'avez adressé, et de la dédicace qu'il contient : je vous en remercie en vous priant d'agréer tous mes vœux pour le succès du livre et de l'auteur. Le poëme par lui-même, comme œuvre d'un jeune homme, donne une haute idée de votre talent, et promet davantage encore pour l'avenir, car je ne me rappelle pas avoir jamais lu un début dont il fût permis d'augurer mieux. Je ne sais si vous avez l'intention de poursuivre votre carrière poétique, et n'ai aucun droit de le demander. — Mais n'importe dans quelle voie vous voudrez diriger vos moyens naturels, je crois que ce sera votre faute si vous n'arrivez pas à une distinction honorable. Le bonheur dépend nécessairement de la conduite, — et la gloire elle-même ne serait qu'une triste compensation des reproches de la conscience ; excusez-moi si je parle avec les airs graves d'un mentor à un homme qui

n'est peut être pas de beaucoup plus jeune que moi ; — mais quoique je ne puisse m'ê prévaloir d'un grand avantage sous ce rapport, le sort a voulu que j'aie été jeté de très-bonne heure sur la scène du monde, — que je l'aie vu beaucoup, dans plus d'un climat, — et que j'y aie payé cher une expérience qui aurait été probablement plus utile à tout autre ; mais je n'ai à vous parler qu'en votre qualité d'auteur, — et je ne dois pas m'écarter du sujet de ma lettre.

La première chose à laquelle un jeune écrivain doit s'attendre, et celle qu'il peut le moins souffrir, c'est la *critique*.... Je né la supportai pas... Quelques années et plusieurs changemens ont passé depuis sur ma tête, et je ne puis, je l'avoue, y songer sans regret. Aujourd'hui que je vois les choses avec plus de sang-froid, je trouve que ma vengeance alla plus loin que la provocation ne m'y autorisait..... Il est vrai que j'étais très-jeune ; — ce pouvait être une excuse aux yeux de ceux que j'attaquais ; — ce n'en est point une pour *moi*. La meilleure réponse à toutes les critiques, c'est de se corriger et de mieux écrire. Si vos ennemis ne vous rendent pas justice alors, le monde vous la rendra. D'un autre côté, vous ne devez pas vous décourager.... trouver de l'opposition ce n'est pas être vaincu, quoique un cœur timide soit assez disposé à prendre la moindre égratignure pour une blessure mortelle. Il est une pensée du docteur Johnson qui est bonne à retenir : « Aucun auteur, disait-il, n'a jamais été tué par d'autres écrits que les siens ». Je désire sincèrement que vous ne rencontriez que le moins d'obstacles possible ; mais si vous en rencontrez, vous verrez qu'il faut *passer par-dessus*. Les *fouler aux pieds* avec colère est la première idée d'un esprit jeune et ardent.... une chose assez agréable même pour le moment, — mais plus tard c'est autre chose : je veux parler des *propres réflexions* de l'auteur, — ce que pensent ou ce que disent les autres n'est qu'une considération *secondaire*, — pour moi

du moins , car ce n'est pas là une maxime générale. Celui qui veut faire son chemin dans le monde doit laisser croire au monde qu'il est son ouvrage , et se plier à la plus minutieuse observation de ses règles. Je vous réitère , monsieur , mes remerciemens pour votre aimable cadeau , et j'ai l'honneur d'être votre obligé et très-obéissant serviteur ,

BYRON.

PHILOSOPHIE DU DROIT, PAR M. EUGÈNE LERMINIER. —
1 VOL. IN-8° CHEZ LOUIS HAUMAN ET COM^{te}.

Ces deux volumes, qui reproduisent sous une forme aussi brillante et plus rigoureuse les éloqu岸tes et fortes improvisations de M. Lerminier dans sa chaire du collège de France, sont un préambule, un portique à l'histoire des législations comparées qu'il entreprend. Dans cette philosophie du droit, il traite successivement : 1° de l'homme individu sous son triple aspect politique, scientifique et religieux; 2° de la société, comme état et comme famille, et de toutes les questions de loi, de pouvoir et de liberté, de mariage, de propriété et de succession, qui se rangent sous ce double point de vue; 3° de l'histoire envisagée comme la justification des principes sociaux et des destinées humaines, magnifique chaîne ininterrompue depuis Rome jusqu'à Napoléon (le jeune professeur a écarté exprès l'Orient et la Grèce, qui appartiennent à un ordre de civilisation et de législation dont il se réserve ultérieurement l'examen); 4° de la philosophie et des philosophes qui ont résolu diversement les problèmes sociaux, depuis Platon jusqu'à Benjamin Constant; 5° enfin de la législation en elle-même, de sa circonscription et des ses rapports avec les autres sciences sociales et morales. Une érudition vaste, éclairée d'une grande habitude philosophique et

décorée d'une imagination irrésistible, règne dans cet ouvrage et en rend la lecture pleine à la fois d'utilité et d'excitation; c'est l'esprit jeune et novateur des générations passionnées qui arrive dans la science et pénètre le droit. D'autres; en poésie, en histoire, en philosophie proprement dite, ont réussi plutôt et ont fait prévaloir, depuis dix ans déjà, des méthodes ou des inspirations nouvelles: pour le droit, la marche a dû être plus lente; le bagage à soulever était plus lourd, la préparation exigeait de plus lentes études. Le savant Jourdan a succombé au plus fort de l'œuvre; M. Lerminier, à sa manière, et sous une forme moins exclusivement scientifique, la continue aujourd'hui. Tout à fait au courant de la science allemande en ces matières, il ne s'y absorbe pas et la juge. Il ne déserte nullement la ligne de l'école française, et rattache le point de départ de ses travaux au monument de Montesquieu. Le livre où il traite des philosophes a tout l'intérêt d'une galerie de portraits austères dans lesquels les théories abstraites et les physionomies des personnages se correspondent, s'identifient, et s'expliquent mutuellement. Trois philosophes, successeurs de Kant, et dont les noms seuls sont connus en France, Fichte, Schelling et Hegel, trouvent dans M. Lerminier un interprète sûr qui les résume, un peintre saillant qui les caractérise. Une ardeur intérieure de pensée se fait sentir partout et jusqu'aux endroits d'une nature plus sévère: le jeune écrivain s'anime, même dans les portions arides, comme en une conquête. On pourrait lui reprocher parfois un abus de cette qualité, une sorte d'inquiétude qui n'accepte pas toujours assez patiemment la simplicité nue de son sujet et invoque alors des ornemens étrangers. En somme, c'est une production grave et chaleureuse, nourrie de savoir, haute de vues, appuyée à l'histoire, respirant l'étude et l'inspirant, portant l'enthousiasme dans l'intelligence, traçant à la curiosité du jeune homme de larges horizons, et ouvrant de plus en plus à l'auteur un avenir

— LA VIEILLE FRONDE, 1 vol. in-8°. — La Fronde, cette époque reflétée parfois dans la nôtre, a créé les *Mémoires de Retz*. C'est dans ces admirables *fac simile* du temps que M. Henri Martin a étudié ce qu'il a peint en tableaux vifs et mobiles. Il a puisé aux sources des événemens; il a feuilleté la fronde en chansons et en gravures, la fronde du peuple et des barricades, celle des princes et des ambitieux. Les personnages de ce grand drame sont pour ainsi dire découpés dans les mémoires de M^{me} de Motteville, de M^{lle} de Montpensier, de Montrésor; l'obstinée Anne d'Autriche, le fourbe Mazarin, l'adroit coadjuteur, le courageux Molé, y conservent leur physionomie historique. Cependant M. Henri Martin a prêté quelquefois à ses Parisiens de 1648 des souvenirs de juillet 1830 et quelques anachronismes d'expressions. Mais son vieux ligueur Frotté, qui dérouille son arquebuse en invoquant saint Jacques Clément contre les rois et les hugenots, est une création fort remarquable. Enfin *la Vieille Fronde* renferme à la fois de hautes espérances et la preuve d'un véritable talent; il suffit pour s'en convaincre de lire la scène où le coadjuteur se présente aux acclamations des frondeurs en armes.



FAZIO DE PISE.

On trouve dans les annales de Pise le nom de Guglielmo Grimaldi, qui était venu des états des Gênes s'établir dans cette ville. à l'âge de vingt-deux ans, sans autres ressources que son industrie. Il eut bientôt gagné quelque argent, et sut bien le faire valoir par l'usure qu'il finit par devenir très-riche. Toujours aussi économe que lorsqu'il était pauvre, n'ayant d'autre ambition et d'autre jouissance que de grossir son trésor et d'augmenter ses domaines, il vécut toujours seul, et quand il fut vieux, il se trouva le maître d'une immense fortune, dont il n'eût pas distraît un seul écu pour sauver la vie d'un ami ou pour racheter le monde entier des peines éternelles. Aussi était-il détesté de tous ses concitoyens, et il paya cher à la fin son insatiable avarice.

Un soir, après avoir soupé avec quelques usuriers de sa connaissance, il rentrait tard dans sa maison, lorsqu'il fut attaqué par une main inconnue, et se sentant blessé au cœur, il se mit à fuir en criant au secours. Au même instant éclatait un orage terrible, avec grêle, vent et tonnerre, qui augmenta son embarras, et le força de chercher l'abri le plus proche. Affaibli par la perte de son sang, et attiré par la lumière d'un grand feu, il entra dans la première maison qu'il trouva ouverte. Cette maison appartenait à un orfèvre nommé Fazio, qui ce soir là, comme presque toutes les nuits, s'occupait d'expériences chimiques, le pauvre homme s'é-

tant imaginé depuis long-temps qu'il finirait par convertir le plomb et autres vils métaux en or ou en argent. C'était donc pour chercher la pierre philosophale que Fazio avait fait ce grand feu, qui le forçait justement d'ouvrir sa porte pour rafraîchir un peu l'air. Mais entendant un bruit de pas, il retourna la tête et vit entrer Guglielmo Grimaldi l'avare.—Que faites-vous là, l'ami, lui dit-il, à une pareille heure et par une pareille nuit ?

—Hélas ! répondit l'avare, je suis bien mal ; j'ai été attaqué et blessé je ne sais comment ni par qui... Et à peine avait-il prononcé ces mots qu'il s'étendit par terre et expira.

Fazio fut surpris et alarmé en le voyant tomber mort à ses pieds. Il déboutonna ses habits pour le faire respirer et tenter de le rappeler à la vie, croyant d'abord que le malheureux avare se mourait d'inanition et d'épuisement à force d'abuser du jeûne. Mais apercevant la blessure de son sein, et ne sentant plus battre son pouls, ils reconnut que Grimaldi avait dit vrai. Son premier mouvement fut de courir à la porte et de réveiller les voisins, mais repoussé sur le seuil par la violence terrible de l'orage, il se vit forcé de rentrer dans son atelier. Pippa, la femme de Fazio, était justement absente ce jour-là avec deux enfans, étant allée à quelques lieus de Pise rendre visite à son beau-père malade. Au lieu d'appeler tout de suite un chirurgien, Fazio ferma sa porte, fouilla le mort et ne trouva que quatre florins dans sa bourse ; mais au fond d'une poche il y avait un gros trousseau de clefs que tout annonçait appartenir à la maison, aux appartemens et aux coffres-forts de l'avare, à ces coffres forts où le bruit commun disait qu'étaient accumulées des sommes énormes.

L'idée vint en ce moment à Fazio qu'il était plus près que jamais de cette pierre philosophale, objet de tant de veilles et d'expériences. Aussi prompt à exécuter un projet qu'à le concevoir, Fazio pensa qu'il pouvait profiter de l'incident et que, puisque la fortune s'offrait à lui, il aurait

tort de ne pas la recevoir. « Pourquoi, se dit-il, n'irais-je pas immédiatement au trésor de l'avare? je suis sûr de ne trouver dans sa maison personne qui me dise non: Pourquoi ne le transporterai-je pas tranquillement de cette maison dans la mienne? qui pourrait m'en empêcher par une nuit semblable, lorsqu'il tonne comme si le ciel allait s'écrouter? D'ailleurs il est près de minuit; il n'est personne qui ne dorme ou qui ne soit à couvert. Je suis seul ici, et l'assassin du pauvre avare doit depuis long-temps avoir pris la fuite sans s'arrêter pour voir où il est venu se réfugier. Ainsi donc, pourvu que je sache me taire, qui soupçonnera jamais que Grimaldi l'avare s'est jeté dans ma maison, dangereusement blessé, et y est mort? Voilà certes un bonheur inattendu. Et d'ailleurs, si je m'avisais d'aller raconter partout la vérité, qui sait si l'on me croirait? On pourrait dire que j'ai volé et tué moi-même Grimaldi; je serais infailliblement arrêté, mis à la question... et comment parviendrais-je à me justifier? j'ai peur d'avoir affaire aux ministres de la justice, car très-probablement je ne sortirais jamais sain et sauf de leurs mains. Que puis-je faire de mieux? La fortune favorise l'audacieux, audacieux je serai pour me tirer en même temps d'une circonstance critique et d'une vie indigente. »

En parlant ainsi, Fazio mit les clefs dans son sein, et jetant sur ses épaules un manteau doublé de fourrure, les yeux cachés sous la large circonférence d'un chapeau à bords rabattus, il sortit, une lanterne sourde à la main, s'exposant au vent et à la grêle avec un air joyeux. Arrivé à la porte de la maison de Grimaldi, située à peu de distance, il prit deux des plus grosses clefs, et entra; montant droit à la chambre qui lui sembla la plus secrète et la plus retirée, il y eut bientôt pénétré aussi, et y trouva un grand coffre de fer qu'il parvint à ouvrir après quelques difficultés. Ce coffre en contenait un autre; cet autre un troisième toujours de plus en plus difficile à ouvrir... mais quand il eut triomphé de tous les obstacles, que de

trésors brillèrent à ses yeux ! Dans un compartiment étaient des bagues d'or, des chaînes, des bijoux et des pierreries de toute espèce; dans un autre des sacs qui crevaient presque, tant ils étaient pleins de ducats partagés en rouleaux bien comptés et étiquetés. Fazio, ravi de joie, laissa les sacs garnis de bijoux, en disant : « Toutes ces belles choses pourraient être reconnues, je veux m'en tenir à l'or solide; » il s'empara donc des sacs d'or, qu'il assujétit sous ses bras, et mettant les clefs à sa ceinture, il s'achemina, avec son précieux fardeau, jusqu'à sa propre maison sans rencontrer personne, tant l'orage continuait à éclater avec violence.

Cependant Fazio, rentré chez lui, cacha son trésor, changea de vêtemens et étant aussi robuste qu'actif, il prit le vieil avare sur ses épaules, et le descendit dans sa cave. Là il se mit à creuser un trou assez profond pour y contenir le cadavre tout habillé avec le trousseau de clefs dans sa poche. L'ayant enseveli, et après avoir recouvert le tout de tuiles et de mortier de manière à ce qu'on ne pût reconnaître si la terre avait été récemment remuée, il remonta et put compter à loisir le trésor dont il venait d'hériter tout à coup. Il fut presque ébloui de tant de richesses. Chaque sac renfermait exactement trois mille ducats d'après le compte marqué sur l'étiquette. Fazio serra le tout dans un meuble à tiroirs dont il garda la clef. Son second soin fut ensuite de brûler les sacs de l'avare dans le grand feu allumé pour transmuter ses métaux, et il jeta aussi tous ses creusets, ses soufflets, son plomb et son étain, n'en ayant plus besoin. Cela fait, il alla se coucher.

Le jour commençait à poindre et l'orage s'était calmé; Fazio, qui avait besoin de ses forces, dormit jusqu'à l'heure des vêpres : il se leva alors, et s'en alla rôder aux alentours de la grand'place et de la bourse, afin de voir s'il ne courait pas quelque bruit sur la disparition du mort; mais il n'entendit rien dire ce jour-là ni le jour suivant.

Le troisième jour, personne ne voyant plus l'avare à ses affaires accoutumées, on commença à en faire la remarque, et la maison restant fermée, on soupçonna qu'il pouvait lui être arrivé quelque accident. Ceux de ses amis avec qui il avait soupé pour la dernière fois se montrèrent alors et racontèrent comment il avait passé la soirée; mais on ne put en savoir davantage. Enfin le tribunal ordonna au nom de la loi que l'on forcerait sa maison : on y trouva en apparence tout ce qu'il y avait laissé, à la grande surprise des assistans. Ses livres, ses bijoux, ses meubles, tout était là, intact, de manière à exclure toute idée de vol. On mit le séquestre sur tous ses biens, et on offrit par des proclamations une forte récompense à qui découvrirait Guglielmo Grimaldi mort ou vif; mais toutes les recherches furent vaines, et quelque bruit, quelque alarme qu'eût excité cet événement, rien ne transpira. Au bout de trois mois, le gouvernement étant en guerre avec Gênes, et aucun parent ne se présentant pour faire valoir ses droits, tout ce qui appartenait à Grimaldi fut confisqué au profit de l'état; mais on regarda comme une circonstance extraordinaire qu'il ne se fût pas trouvé d'argent monnoyé dans la maison.

Pendant ce temps-là Fazio vivait tranquille, et se réjouissait de la tournure que prenaient les choses. Sa femme et ses enfans étaient de retour, et il leur paraissait plus heureux que jamais. Mais il se tint sur la réserve avec eux et se garda bien de souffler une syllable de sa bonne fortune. Que n'eût-il persisté dans cette sage résolution ! il aurait évité sa perte et celle de sa famille.... On commençait à oublier l'avare et sa disparition; Fazio avait laissé entendre qu'il était sur le point de se rendre en France pour y vendre quelques lingots qu'il avait faits récemment. Ce bruit était un sujet de moquerie pour la plupart de ses voisins, qui savaient qu'il avait jusque là perdu son temps, sa peine et son argent à la transmutation des métaux, tandis que ses amis cherchaient à le dissuader de quitter

Pise, en lui disant qu'il pouvait y continuer ses expériences aussi bien qu'à Paris. Mais notre orfèvre avait son plan tout fait. Quelque riche qu'il fût, il prétendit n'avoir pas assez d'argent pour son voyage, et emprunta, sur une petite ferme, une somme de cent florins dont il prit la moitié pour lui, et laissa l'autre à sa femme. Il arrêta ensuite son passage sur un navire qui devait mettre à la voile pour Marseille, sourd aux prières et aux sanglots de sa femme, qui le suppliait de ne pas risquer ainsi le peu qui leur restait, et de ne pas l'abandonner elle avec ses enfans à la misère et à la douleur. « Hélas ! lui dit-elle, quand avons-nous été plus heureux que lorsque vous faisiez votre métier d'orfèvre, gagnant assez chaque jour pour suffire à tous nos besoins ! Ne nous laissez pas à la solitude et au désespoir. ».

Fazio essaya de la calmer par des paroles tendres et en promettant de lui rapporter à son retour une telle abondance d'or qu'il la consolera de tous ses malheurs passés ; mais en vain.... « Car, continua-t-elle, si tout cet or existe réellement, il sera tout aussi bon à Pise qu'en France ; mais je crains que vous ne vouliez nous quitter à jamais : et quand ces cinquante ducats seront dépensés, que deviendrai-je, malheureuse que je suis ! Hélas ! irai-je mendier avec ces pauvres enfans ? suis-je donc condamnée à vous perdre, mon cher Fazio, et à finir mes jours dans la solitude et les larmes ? »

Son mari, qui l'aimait avec un véritable attachement, ne pouvant supporter son affliction, résolu de lui révéler son aventure ; et, l'embrassant tendrement, il la conduisit ce jour-là même dans la chambre où il avait caché sa richesse récemment acquise ; là il lui raconta tout ce qui était arrivé ; puis à l'appui de son récit il lui montra tous ses sacs remplis d'or. Quelle fut la joie, quelle fut l'ivresse de l'heureuse Pippa ! elle se jeta dans ses bras, et, pleurant de plaisir, lui demanda pardon de toutes ses plaintes et de tous ses reproches. Fazio, insistant sur la promesse du

secret, lui révéla alors ses projets futurs en lui expliquant comment il serait bientôt de retour pour mener avec elle la vie la plus belle du monde. Pippa n'eut plus d'objection contre son départ ; mais, lui faisant de tendres adieux , elle lui recommanda de penser à elle et de revenir le plus tôt possible.

Le lendemain matin, en conséquence , ayant serré avec précaution la partie de son or qu'il emportait dans une malle à double serrure et à double cadenas , et laissant l'autre à sa femme , Fazio s'embarqua , accompagné des regrets et des reproches de tous ses amis , auxquels se joignit Pippa elle-même pour mieux feindre. Dans le fait, toute la ville de Pise fut d'accord pour rire de ce voyage, et quelques-uns de ceux qui connaissaient l'orfèvre depuis long-temps insinuèrent qu'il aurait fallu veiller sur lui et le faire interdire, parce que certainement il devenait fou. D'autres disaient qu'ils avaient toujours prévu ce qui arrivait. Cette maudite alchimie n'avait-elle pas constamment ruiné ses adeptes ou troublé leur raison ? En dépit de tout le monde Fazio mit à la voile, et, favorisé par un bon vent , arriva bientôt à Marseille avec son trésor, et de là partit pour Lyon avec les voituriers qui servaient de communication par terre entre les deux villes. A Lyon il vida le contenu de sa malle, et déposa une forte somme dans une des premières maisons de banque , qui lui remit en retour des lettres de change, les unes sur la maison Laufranchi , les autres sur celle de Gualandi de Pise ; après quoi il écrivit à sa femme, l'informant qu'il avait disposé de son or et qu'il avait l'intention de hâter son retour. Pippa montra cette lettre à son père, ainsi qu'aux autres parens et amis de Fazio, dont quelques-uns exprimèrent une grande surprise, et d'autres déclarèrent que c'était un homme perdu, comme la suite le prouverait bientôt. Pendant ce temps-là, ayant régularisé ses lettres de crédit, Fazio repartit de Lyon pour Marseille , et prenant là un navire pour Livourne, il eut au bout de

deux mois d'absence le plaisir de revoir sa femme et ses enfans.

La nouvelle de son arrivée et de l'heureuse issue de son voyage se répandit rapidement : ses amis apprirent à tout le monde qu'il revenait riche au-delà de ses espérances avec le produit de ses métaux. Il ne perdit pas de temps pour présenter ses lettres de change, contre lesquelles il reçut 9,000 ducats d'or. Les félicitations de sa famille et de ses amis ne tarissaient plus, tant sur sa richesse que sur son habileté qui lui avait fait découvrir un secret jusque là fabuleux.

Fazio commença alors à vouloir vivre avec plus de splendeur et à faire part à ses amis des jouissances de sa fortune. Il acheta d'abord des terres, puis une belle maison avec un riche ameublement ; en un mot, il employa son argent en homme qui entendait vivre comme un prince. Il eut de nombreux domestiques, se donna deux équipages, un pour sa femme, l'autre pour lui ; ses enfans étaient vêtus avec luxe. Pippa, heureuse femme du nouveau riche, ne fut pas peu vaine de ce changement soudain de fortune ; elle aimait à inviter ses amis et ses connaissances pour les en rendre témoins. Elle pria entre autres une vieille dame et sa fille de passer quelque temps chez elle. Fazio consentit à ce qu'elles s'établissent dans sa maison pour aider Pippa à en faire les honneurs.

Mais la fortune, qui dans ses caprices se plaît à troubler les jouissances un peu trop prolongées, se préparait déjà, l'inconstante, à changer ces beaux jours en tempêtes. Fazio, qui jusque là n'avait aimé que sa femme, ne put voir long-temps Madalena, la fille de leur amie, sans être épris de ses charmes et de sa jeunesse. Ce goût fut bientôt une passion violente, et l'amour de Fazio réussit enfin, à force de persévérance et d'adresse, à séduire celle qui le lui avait inspiré. Cette intrigue fut quelque temps inconnue à sa pauvre femme, qui se voyait toujours l'objet de ses plus tendres égards. Mais l'impunité amena l'in-

prudence, et Pippa soupçonna la vérité, dont elle ne tarda pas à acquérir la preuve. Son indignation éclata en termes peu ménagés. Elle reprocha à Madalena son ingratitude avec beaucoup d'amertume, et profita un jour de l'absence de Fazio pour la mettre honteusement à la porte dans un accès de fureur.

Fazio, de retour, fut irrité de ce procédé, et eut la folle imprudence de continuer son coupable commerce avec Madalena comme auparavant; depuis lors, les scènes les plus violentes eurent lieu presque chaque jour entre Fazio et sa femme. Le démon de la jalousie s'était emparé de Pippa; le repos domestique et l'amour s'éloignèrent à jamais du lit et de la table de ce ménage naguère si bien uni. Ce fut en vain que Fazio cherchait quelquefois à calmer cette femme en délire; elle repoussa une tendresse partagée, et quand il voulut à son tour répondre à la colère par la colère, elle traita ses menaces avec une nouvelle indignation et un nouveau mépris. Afin d'éviter ces altercations perpétuelles, Fazio se rendit à un de ses châteaux, à quelque distance de Pise; il y fit venir sa maîtresse, et y vécut avec elle, amoureux et insouciant du reste, tandis que sa femme restait abandonnée à la solitude et au désespoir. La rage jalouse de Pippa finit par l'emporter sur tous les autres sentimens, lorsqu'elle vit, au bout de quelques mois, que son mari ne revenait pas, et paraissait toujours plus épris de son odieuse rivale. Elle résolut de venger à tout pris ses affronts, et, poursuivie par cette pensée terrible, elle alla jusqu'à vouloir accuser à la justice l'infidèle et coupable Fazio, en révélant l'origine de sa fortune soudaine. En conséquence, elle se transporta seule chez un magistrat qui remplissait une charge semblable à celle du conseil des huit, à Florence, et qui reçut sa déposition sur tout ce qu'elle savait des affaires de son mari; elle indiqua en outre pour prouver son témoignage, la cave de son ancienne maison, où avaient été ensevelis les restes de l'avare, et

où les officiers de la justice les trouvèrent. Après quoi, le magistrat ayant arrêté Pippa elle-même, envoya un capitaine avec des soldats à la *villa* de son mari, où il fut arraché des bras de sa belle Madalena, et ramené à Pise comme prisonnier de la loi.

Fazio, accablé de désespoir et interrogé par les juges, refusa d'abord de répondre; mais sa femme ayant été mandée pour lui être confrontée, il s'écria à sa vue : « C'est justice ! » Et se retournant vers elle il ajouta : — « Ma trop grande affection pour vous m'a perdu. » A ces mots, prenant à part un des magistrats, il lui révéla toute l'affaire exactement comme elle s'était passée. Mais d'un commun accord le tribunal refusa de croire sa version de l'histoire, et, prétendant que selon toutes les apparences Fazio avait lui-même volé et assassiné le malheureux Guglielmo, le président menaça de le faire mettre à la question s'il n'avouait pas tout. Fazio persista à nier qu'il fût à la fois le voleur et l'assassin; mais la douleur de la torture lui fit avouer tout ce qu'on voulut, et il fut condamné à être roué vif. Ses biens furent aussi confisqués au profit de l'état par la même sentence.

On exhuma ensuite les dépouilles mortelles de l'avare Grimaldi, qui fut enseveli en terre sainte. La belle Madalena et sa mère furent chassées avec ignominie de la *villa*; les domestiques de Fazio allèrent se réfugier où ils purent. Relâchée par les juges, Pippa ne retrouva plus chez elle que ses enfans, et son désespoir, qui devait maintenant la suivre partout. Elle pleura amèrement, et dans ses délirantes angoisses s'arracha les cheveux, s'apercevant trop tard à ses remords qu'elle avait trop aveuglément suivi les conseils de sa vengeance.

Le peuple de Pise ne se récria pas moins sur la singulière trahison de la femme envers son mari que sur le crime supposé de Fazio. Les parens et les propres amis de Pippa condamnèrent unanimement sa conduite, lui reprochant d'avoir ruiné toute sa famille, et puis ils l'abandonnèrent

à ses larmes. Le lendemain le pauvre Fazio fut promené sur un tombereau dans les rues de Pise; et après avoir été montré ainsi au peuple il fut conduit à la place du supplice, où il fut exécuté et laissé là mort jusqu'au soir pour servir d'exemple.

Ses dernières paroles avaient été des malédictions contre sa femme; et quand on les rapporta à celle-ci, son désespoir la porta à tourner sa dernière vengeance contre elle-même. Vers l'heure du diner, lorsqu'elle pouvait le moins être observée, elle prit ses deux petits enfans par la main et les conduisit en pleurant sur la place des exécutions. Tous ceux qu'elle rencontra l'accablèrent d'injures et la laissèrent passer. Elle monta à la plate-forme où était exposé le cadavre du supplicié. Quelques personnes présentes lui crièrent alors : « Voyez comme elle pleure maintenant que le mal est fait ! Elle l'a bien voulu : elle a bien raison de se désespérer. »

La malheureuse femme s'arrachait les cheveux, se frappait les joues et le visage. Elle approcha ses lèvres brûlantes du front glacé de son mari, puis elle fit agenouiller ses enfans pour baiser aussi leur père. A cette vue les spectateurs, oubliant leur indignation, fondirent en larmes; mais la mère désolée, tirant un poignard de son sein, le plongea tout à coup avec fureur dans le cœur de ses deux fils; et avant qu'on fût accouru pour la désarmer, elle avait déjà tourné le fer contre elle-même et était tombée baignée dans son sang sur le cadavre de Fazio. La nouvelle de cette scène tragique eut bientôt rassemblé une multitude de spectateurs autour de ces cadavres encore fumans entassés l'un sur l'autre, le père, la mère, les enfans, ceux-ci somniant encore comme endormis sur le cercueil de leurs parens. Aucun des malheurs fameux de Thèbes, de Syracuse, d'Athènes, de Troie ou de Rome ne saurait être comparé à cette calamité domestique qui frappa une seule famille dans tous ses membres, et en un seul jour l'innocent comme le coupable. La ter-

reur et la surprise des habitans de Pise se communiquèrent à toutes les autres villes de l'Italie, d'où l'on vit venir chaque jour une foule nouvelle pour visiter le lieu fatal. Aucun ne pouvait y retenir ses larmes, et la justice elle-même laissa tomber son glaive vengeur, car elle consentit enfin à accorder aux parens de Fazio que les deux enfans seraient ensevelis décemment dans le cimetière de Santa-Catarina. Fazio lui-même et sa femme, morts sans repentir, furent transportés en terre profane hors la ville. Le cortège funèbre fut accompagné d'un millier d'habitans de Pise et d'étrangers, qui déclamaient en pleurant sur la cruauté et l'injustice du sort.

ANT.-FR. GRAZZINI (1).

(1) Antonio Francisco Grazzini est connu aussi par son surnom de *il Lasca* ; c'est le meilleur des conteurs italiens après Bocace. Ses *novelle* sont en général du genre gai ; mais *Fazio* prouve qu'il excelle dans plus d'un genre. Le poète anglais Milman a fait de *Fazio* une tragédie.

(N. du T.)

OBERMAN.

Nous vivons dans un temps où la publicité met un tel empressement à s'emparer de toutes choses , où la curiosité est si indiscreète, la raillerie si vigilante et l'éloge si turbulent , qu'il semble à peu près impossible que rien de grand ou de remarquable passe désormais dans l'oubli. Chaque matin, une infinité de filets sont jetés en tous sens à travers les issues du courant, et remplacent ceux de la veille qu'on retire humides et chargés. C'est , à une certaine heure du réveil, un bruit confus, un mouvement universel de ces filets qu'on retire à l'envi, et de ces filets qui tombent. Pas un instant d'intervalle , pas une ligne d'interstice, pas une maille brisée dans ce réseau; tout s'y perd , tout y reste, le gros, le médiocre, et jusqu'au plus menu; tout est saisi à la fois ou tour à tour , et comparait à la surface. On peut trouver à redire au pélemêle, désirer plus de discernement dans cette pêche miraculeuse de chaque matin, demander trêve pour les plus jeunes , qui ont besoin d'attendre et de grandir , pour les plus mûrs, dont cette impatience puérile interrompt souvent la lenteur fécondante ; mais enfin il semble qu'au prix de quelques inconvéniens on obtient au moins cet avantage de ne rien laisser échapper qui mérite le regard. Cela est assez vrai et le sera de plus en plus , j'espère ; pourtant , jusqu'ici , il y aurait lieu de soutenir, sans trop d'injustice, que cette fièvre de publicité , cette divulga-

tion étourdissante, a eu surtout pour effet de fatiguer le talent, en l'exposant à l'aveugle curée des admirateurs, en le sollicitant à créer hors de saison, et qu'elle a multiplié, en les hâtant, l'essaim des médiocrités éphémères tandis qu'on n'y a pas gagné toujours de découvrir et d'admirer sous leur aspect favorable certains génies méconnus.

Le mal, au reste, n'est pas bien grand pour ces sortes de génies, s'ils savent de bonne heure, abjurant l'apparence, se placer au point de vue du vrai, et il conviendrait de les féliciter, plutôt que de les plaindre, de cette obscurité prolongée où ils demeurent. Il existe une sorte de douceur sévère et très-profitable pour l'âme à être méconnu; c'est le contraire du *digito monstrari et dicier hic est*; c'est quelque chose d'aussi réel et de plus profond, de moins poétique, de moins oratoire et de plus sage, un sentiment continu, une mesure intérieure et silencieusement présente du poids des circonstances, de la difficulté des choses, de l'aide infidèle des hommes, et de notre propre énergie au sein de tant d'infirmité, une appréciation déterminée, durable, réduite à elle-même, dégagée des échos imaginaires et des lueurs de l'ivresse, et qui nous inculque dans sa monotonie de rares et mémorables pensées. Si on ignore ainsi l'épanouissement varié auquel se livrent les natures heureuses; si, sous ce vent aride, les couleurs séchent plus vite dans les jeux de la sève et bien avant que les combinaisons riantes soient épuisées; si, par cette oppression qui nous arrête d'abord et nous refoule, quelque portion de nous-même se stérilise dans sa fleur, et si les plus riches ramures de l'arbre ne doivent rien donner; — quand l'arbre est fort, quand les racines plongent au loin, quand la sève continue de se nourrir et monte ardemment; — qu'importe? — les pertes seront compensées par de solides avantages, le tronc s'épaissira, l'aubier sera plus dur, les rameaux plus fixes se noueront. Ainsi pour les génies vigoureux atteints du froid

oubli dès leur virilité. J'aime qu'ils ne s'irritent pas de cet oubli, qu'ils ne se détériorent pas et qu'ils tournent à bien. Qu'ont-ils à faire? Ils s'asseyent, ils s'affermissent, ils se tassent en quelque sorte; leur vie se réfugie au centre; ils donnent moins, parce qu'ils n'y sont pas excités, mais ils ne donnent rien contre leur désir, ni contre leur secrète loi. Ils s'élèvent et se constituent définitivement à partir d'eux seuls, sur leur propre base, sans déviation au dehors, par un développement restreint, laborieux, mais nécessaire. Tout dévoués au réel, à l'effectif, au vrai, ils ne sont pas privés pour cela d'une manière de beauté et de bonheur; beauté nue, rigide, sentencieuse, expressive sans mobilité, assez pareille au front vénérable qui réunit les traits sereins du calme et les traits profonds des souffrances; bonheur rudement gagné, composé d'élévation et d'abstinence, inviolable à l'opinion, inaccessible aux penchans, porté long-temps comme un fardeau, pratiqué assidument comme un devoir, et tenant presque en entier dans l'origine à cette âpre et douloureuse circoncision du cœur, dont on reste blessé pour la vie.

L'homme dont nous avons à parler est un grand exemple. Ce contemporain, dont le nom n'étonnera que ceux qui n'ont lu aucun de ses trois ouvrages caractéristiques, et qu'un instinct heureux de fureteur ou quelque indication bienveillante n'a pas mis sur la voie des *Réveries d'Oberman* et des *Libres Méditations*; l'éloquent et haut moraliste qui débuta en 1799 par un livre d'athéisme mélancolique, que Rousseau aurait pu écrire comme talent, que Boulanger et Condorcet auraient ratifié comme penseurs; qui bientôt, sous le titre d'*Oberman*, individualisa davantage ses doutes, son aversion sauvage de la société, sa contemplation fixe, opiniâtre, passionnément sinistre de la nature, et prodigua, dans les espaces lucides de ses rêves, mille paysages naturels et domestiques, d'où s'exhale une inexprimable émotion, et que cerne à l'entour une philosophie glacée; qui, après cet effort, long-temps silencieux

et comme stérilisé, mûrissant à l'ombre, perdant en éclat, n'aspirant plus qu'à cette chaleur modérée qui émane sans rayons de la vérité lointaine et de l'immuable justice, s'est élevé, dans *les Livres Méditations*, à une sorte de théosophie morale, toute purgée de cette âcreté chagrine qu'il avait sucée avec son siècle contre le christianisme, et toute pleine, au contraire, de confiance, de prière et de douce conciliation; fruit bon, fruit aimable d'un automne qui n'en promettait pas de si savoureux; cet homme éminent que le chevalier de Boufflers a loué, à qui Nodier empruntait des épigraphes vers 1804, que M. Jay estime, que les anciens rédacteurs du *Constitutionnel* et du *Mercur* ont connu; que plusieurs littérateurs de cinquante ans regardent comme aussi ingénieux que modeste; dont les femmes ont lu le livre *de l'Amour*, un peu sur la foi du titre, et que les jeunes gens de notre âge se rappellent peut-être avoir vu figurer dans quelque réquisitoire sous la restauration; — M. de Sénancour a eu, à tous égards, une de ces destinées fatigantes, malencontreuses, entravées, qui, pour être venues ingratement et s'être heurtées en chemin, se tiennent pourtant debout à force de vertu, et se construisent à elles-mêmes leur inflexible harmonie, leur convenance majestueuse. Si l'on cherche la raison de cet oubli bizarre, de cette inadvertance ironique de la renommée, on la trouvera en partie dans le caractère des débuts de M. de Sénancour, dans cette pensée trop continue à celle du dix-huitième siècle, quand tout poussait à une brusque réaction, dans ce style trop franc, trop réel, d'un pittoresque simple et prématuré, à une époque encore académique de descriptions et de périphrases; de sorte que, pour le fond comme pour la forme, la mode et lui ne se rencontrèrent jamais; on la trouvera dans la censure impériale qui étouffa dès lors sa parole indépendante et suspecte d'idéologie, dans l'absence du public jeune, viril, enthousiaste; ce public était occupé sur les champs de bataille, et, en fait de jeunesse, il n'y avait

que les valétudinaires réformés, ou les fils de famille à quatre remplaçans, qui véussent de régime littéraire. Marie-Joseph Chénier, de la postérité du dix-huitième siècle comme M. de Sénancour, l'a ignoré complètement, puisqu'il ne l'a pas mentionné dans son *Tableau de la littérature depuis 89*, où figurent tant de noms. L'empire écroulé, l'auteur d'*Oberman* ne fit rien pour se remettre en évidence et attirer l'attention des autres sur des ouvrages déjà loin de lui. Il persévéra dans ses habitudes solitaires, dans les travaux parfois fastidieux imposés à son honorable pauvreté. Il s'ensevelit sous la religion du silence, à l'exemple des gymnosophistes et de Pythagore; il médita dans le mystère, et s'attacha par principes à demeurer inconnu, comme avait fait l'excellent Saint-Martin. « Les » prétentions des moralistes, comme celles des théosophes, » dit-il en tête des *Libres Méditations*, ont quelque chose » de silencieux; c'est une réserve conforme, peut-être, à » la dignité du sujet. » Désabusé des succès bruyans, réfugié en une région inaltérable dont l'atmosphère tranquillise, il s'est convaincu que cette gloire qu'il n'avait pas eue ne le satisferait pas s'il la possédait, et s'il n'avait travaillé qu'en vue de l'obtenir. « Car, remarque-t-il, la » gloire obtenue passe en quelque sorte derrière nous, et » n'a plus d'éclat; nous en aimons surtout ce qu'elle offre » dans l'avenir, ce que nous ne pouvions connaître » que sous un point de vue favorable aux illusions. » Il n'est pas étonnant qu'avec cette manière de penser, le nom de M. de Sénancour soit resté à l'écart dans cette cohue journalière de candidatures à la gloire, et que n'ayant pas revendiqué son indemnité d'écrivain, personne n'ait songé à la lui faire compter. Il eut pourtant, du milieu de l'oubli qu'il cultive, le pouvoir d'exciter, çà et là quelques admirations vives, secrètes, isolées, dont plusieurs sont venues vibrer jusqu'à lui, mais dont le plus grand nombre, sans doute, ne se sont jamais révélées à leur auteur. Nodier, ayons-nous dit, le connut et le comprit dès

l'origine; Ballanche, qui, parti d'une philosophie tout opposée, a tant de conformités morales avec lui, l'apprécie dignement. Il y a quelques années, une petite société philosophique, dont MM. Victor Cousin, J. J. Ampère, Stapfer, Sautelet faisaient partie, et qui, durant le silence public de l'éloquent professeur, se nourrissait de sérieuses discussions familières, en vit naître de très-passionnées au sujet d'*Oberman*, qui était tombé entre les mains de l'un des jeunes métaphysiciens. *Oberman*, en effet, quand on le lit à un certain âge, et dans une certaine disposition d'âme, doit provoquer un enthousiasme du genre de celui que Young, Ossian et Werther inspirèrent en leur temps. Beaucoup d'hommes du Nord (car *Oberman* a un sentiment admirable de la nature, de celle du Nord en particulier) ont répondu avec transport à la lecture du livre de M. de Sénancour; *Oberman* vit dans les Alpes, et la nature alpestre, comme l'a dit M. Ampère, est en relief ce qu'est la nature de Norwège en développement. L'auteur de cet article a rencontré pour la première fois les deux volumes d'*Oberman*, à une époque où il achevait lui-même d'écrire un ouvrage de rêverie individuelle, qui rentre dans l'inspiration générale de son aîné; il ne saurait rendre quelle étonnante impression il en reçut, et combien furent senties son émotion, sa reconnaissance envers le devancier obscur qui avait si à fond sondé le scepticisme funèbre de la sensibilité et de l'entendement. La réflexion et une plus fréquente lecture l'ont tout-à-fait confirmé dans cette admiration première; il voudrait la faire partager. Pour mieux s'expliquer M. de Sénancour, dont une sorte de circonspection respectueuse l'a tenu jusqu'à présent éloigné, et qu'il n'a jamais eu l'honneur d'entrevoir, il a cherché et trouvé des renseignemens précis auprès d'un ami commun, M. de Boisjoslin, qui a voué au philosophe vénérable un culte d'affection et d'intelligence.

Étienne P. de Sénancour, né à Paris, en novembre 1770, d'un père conseiller du roi au parlement, semble

avoir eu une enfance malade, casanière, ennuyée. « Une prudence étroite et pusillanime dans ceux de qui » le sort m'a fait dépendre a perdu mes premières années, » et je crois bien qu'elle m'a nui pour toujours. » Et ailleurs : « Vous le savez, j'ai le malheur de ne pouvoir » être jeune. Les longs ennuis de mes premiers ans ont » apparemment détruit la séduction. Les dehors fleuris » ne m'en imposent pas, et mes yeux, demi fermés, ne » sont jamais éblouis; trop fixes, ils ne sont point sur- » pris. » Il étudia avec une ardeur précoce; à sept ans il savait la géographie et les voyages d'une manière qui surprit beaucoup le bon et savant Mentelle. L'enfant s'inquiétait déjà de *la jeunesse des îles heureuses, des îles faciles de la Pacifique, d'Otaïti, de Tinian*. On le mit d'abord en pension chez un curé, à une lieue d'Ermenonville; les souvenirs de Rousseau l'environnèrent. En 1785, il entra au collège de la Marche, où il demeura quatre ans à faire ses humanités, jusqu'en juillet 89, studieux écolier, incapable d'un bon vers latin, mais remportant d'autres prix, et surtout dévorant Mallebranche, Hévétius et les livres philosophiques du siècle, ses croyances religieuses étaient, dès cet âge, anéanties. Il y avait eu long-temps désaccord en lui entre cette pensée hâtive et une puberté arriérée. Tendrement aimé de sa mère, auprès de laquelle il dut trouver un asile contre l'exigence d'un père absolu, il a rappelé souvent avec la vivacité des premiers prestiges les promenades faites en sa compagnie (aux vacances probablement) dans la forêt de Fontainebleau. Il s'y exaltait aux délices de la vie sauvage, et entretenait cette mère indulgente du projet d'aller s'établir seul dans une île ignorée. Aux heures propices de liberté il s'essayait dès-lors à ce roman de son cœur. « Plusieurs fois j'étais dans les bois avant que » le soleil parût; je gravissais les sommets encore dans » l'ombre, je me mouillais dans la bruyère pleine de ro- » sée; et quand le soleil paraissait, je regrettais la clarté

» incertaine qui précède l'aurore ; j'aimais les fondrières,
 » les vallons obscurs, les bois épais ; j'aimais les collines,
 » couvertes de bruyère ; j'aimais beaucoup les grés renver-
 » sés, les rocs ruineux ; j'aimais bien plus ces sables vastes
 » et mobiles, dont nul pas d'homme ne marquait l'aride
 » surface sillonnée çà et là par la trace inquiète de la
 » biche ou du lièvre en fuite. » Si l'on a le droit de con-
 clure d'*Oberman* à M. de Sénancour, genre de conjecture
 que je crois fort légitime pour les livres de cette sorte ,
 en ne s'attachant qu'au fond du personnage et à certains
 détails caractéristiques, il paraît que, dans une de ses
 courses à travers la forêt, le jeune rêveur fut conduit, à
 la suite d'un chien, vers une carrière abandonnée, où un
 ouvrier, qui avait pendant plus de trente ans taillé des
 pavés près de là, n'ayant ni bien ni famille, s'était retiré
 pour y vivre d'eau, de pain et de liberté, loin de l'aumône
 et des hôpitaux. Cette rencontre, si elle est réelle, comme
 on a tout lieu de le penser, dut faire une impression très-
 forte sur l'âme résolue de l'élève de Jean-Jacques, et
 l'enfoncer plus que jamais dans ses projets. On en retrouve
 le souvenir à beaucoup d'endroits des écrits de M. de Sé-
 nancour. Il revient longuement là-dessus en tête des *Li-
 vres Méditations*, et suppose que le manuscrit de ce
 dernier ouvrage a été trouvé dans l'espèce de grotte où
 vécut cet ouvrier, nommé Lallemand, et qu'il a été écrit
 par un autre solitaire plus lettré, son successeur. Il est
 probable qu'à une certaine époque de sa vie, le véritable
Oberman a essayé réellement de devenir ce solitaire. Im-
 médiatement après le collège, en juillet 89, le père de M.
 Sénancour, sans prétendre engager l'avenir de son fils,
 exigeait impérieusement qu'il passât deux années au sé-
 minaire de Saint-Sulpice. L'instant était mal choisi ; les
 convictions du philosophe de dix-neuf ans se révoltèrent.
 En cette crise décisive, il prit, d'accord avec sa mère,
 un parti extrême, et quitta Paris le 14 août 89, roulant
 un dessein qu'il n'a jamais confié, et que des obstacles

rompirent. Dans ce même temps environ, partait aussi vers des plages immenses, et possédé d'immenses pensées, poussé également au songe de la vie solitaire, un autre élève de Jean-Jacques, celui qui sera le grand René. Oberman et René! entre vous quelle conformité secrète à l'origine, quelle distance inouïe au terme! Que le résultat de la vie vous a été contradictoire à tous deux! Combien les orages vous ont réussi diversement dans vos moissons! et pourquoi, pauvres grands hommes, ces lots, hélas! presque toujours inconciliables de la gloire et de la sagesse? Notre fugitif s'arrêta vers le lac de Genève, et passa plusieurs mois à Charrières, près Saint-Maurice. On lit tout cela confusément sous le voile un peu ténébreux qu'y jette Oberman. Ce qui n'est ni obscur ni incertain, c'est l'effet que lui causa cette nature des Alpes et les peintures expressives qu'il en a tracées depuis. M. de Sénancour n'écrivait guère encore à cette époque; il se plaisait plutôt à *peindre* le paysage dans le sens littéral du mot; en arrivant à un instrument plus général d'expression, il a négligé ce premier talent. Il ne faudrait pas se laisser plus loin guider par Oberman pour les faits matériels qui suivent dans la vie de notre philosophe; mais les faits matériels connus peuvent au contraire diriger le lecteur dans l'intelligence d'*Oberman*. Une maladie nerveuse singulière, bizarre, qui se déclara en lui après l'usage du petit vin blanc de Saint-Maurice, et le projet de sa mère de le venir rejoindre, décidèrent M. de Sénancour à demeurer en Suisse; seulement il quitta le Valais pour le canton de Fribourg, et s'y mit en pension à la campagne, dans une famille patricienne du pays. Une demoiselle de la maison, qui s'y trouvait peu heureuse, connut le jeune étranger, s'attacha à lui; des confidences et quelque intimité s'ensuivirent. Un mariage qu'on avait arrangé pour cette personne et qu'elle refusa donna matière aux conjectures de la famille, qui pria son hôte de s'expliquer à ce sujet. Austère, scrupuleux en morale, dépourvu d'une

jeunesse entraînant, dévoré d'une sensibilité vague qu'il désespérait de fixer sur un choix enchanté, désireux avant tout de s'asseoir dans une existence indépendante et rurale, M. de Sénancour se laissa dire, et se crut délicatement engagé; on peut saisir quelques traits de ces circonstances personnelles sous l'histoire de Fonsalbe, au tome second d'*Oberman*. Il se maria donc en septembre 90, à l'âge de vingt ans; et dès ce jour les devoirs nouveaux qu'il acceptait par des motifs louables ne cessèrent d'une manière ou d'une autre, quoique toujours noblement, de peser sur sa condition. D'opulens héritages, auxquels il était naturellement appelé, lui manquèrent. La révolution française, le trouvant absent, le suspecta comme émigré; la révolution suisse le priva, du côté de sa femme, des ressources qui maintes fois lui auraient été précieuses. Il s'exposa, à diverses reprises, en passant les frontières pour venir visiter sa mère, restée à Paris. Il la perdit, ainsi que son père, vers 1796. Deux enfans nés de son mariage, sa femme atteinte d'une lente et mortelle maladie, les difficultés politiques et sociales d'alors, l'assujétirent, autant qu'il semble, à diverses nécessités qui contrariaient ses penchans. Nous n'insisterons pas davantage sur cette longue trace d'ennuis, de gênes, de désappointemens monotones qui composent l'intérieur mystérieux de cette grave destinée; nous n'en voulons plus montrer que les fruits.

· *Les Réveries sur la nature primitive de l'homme* parurent en 1799. L'auteur les avait composées deux ans auparavant, tout en se promenant chaque jour dans le parc d'un château, où il passait quelques mois. Il ne les donne que comme des fragmens d'un grand ouvrage qu'il médite et auquel il doit avoir renoncé depuis. Chose étrange! la révolution française, en grondant autour de lui, n'avait apporté aucune perturbation notable, aucun exemple de circonstance, à travers la suite de ses pensées. Le bruit grandiose des sapins et des torrens, le bruit de

ses propres sensations et de sa sève bouillonnante, avaient couvert pour lui cette éruption de volcan dont il ne paraît pas s'être directement ressenti ni éclairé dans la déduction de ses rêves. Il continue donc, sans faire la moindre allusion à l'expérience flagrante, de poursuivre le *Discours sur l'inégalité des conditions* et l'*Émile*, de vouloir ramener l'homme au centre primitif des affections simples et naturelles. Ce qui domine dans les *Rêveries*, c'est le dogme absorbant de la nécessité, c'est le précepte uniforme de la moindre action. Le jeune sage avait débuté par le stoïcisme, il le déclare; il avait voulu nier fièrement les maux, combattre absolument les choses; il s'y est brisé. Sa science consiste désormais à discerner ce qui est proche et permanent, ce qui est facile et inévitable, à s'y ranger, à s'y retrancher comme à un centre vrai, juste, essentiel, et à l'indiquer au monde. Plein d'aversion pour une société factice où tout, suivant lui, s'est exagéré et corrompu; en perpétuelle détiance contre cette force active qui projette l'homme inconsidérément dans les sciences, l'industrie et les arts, ne croyant plus d'autre part à la libre et hautaine suprématie de la volonté, il tend à faire rétrograder le sage vers la simple sensation de l'être, vers l'instinct végétatif, au gré des climats, au couchant des saisons; pour une plus égale oscillation de l'ame, les données qu'il exige sont un climat fixe, des saisons régulières; il choisit de la sorte, il compose un milieu automnal, éthéré, élyséen, selon la molle convenance d'un cœur désabusé, ou selon la mâle âpreté d'une ame plus fière; l'île fortunée de Jean-Jacques ou une haute vallée des Alpes; il y pose le sage, il l'y assimile aux lieux, il lui dit d'aller, de cheminer à pas lents, prenant garde aux agitations trop confuses et se maintenant pas effort de philosophie à la sensation aveugle et toujours semblable. « Je ne m'asseoirai » point auprès du fracas des cataractes ou sur un tertre » qui domine une plaine illimitée; mais je choisirai, dans » un site bien circonscrit, la pierre mouillée par une,

» onde qui roule seule dans le silence du vallon, ou bien
 » un tronc vieilli, couché dans la profondeur des forêts,
 » sous le frémissement du feuillage et le murmure des
 » hêtres que le vent fatigue pour les briser un jour comme
 » lui. Je marcherai doucement, allant et revenant le long
 » d'un sentier obscur et abandonné; je n'y veux voir que
 » l'herbe qui pare sa solitude, la ronce qui se traîne sur
 » ses bords, et la caverne où se réfugièrent les proscrits,
 » dont sa trace ancienne est le dernier monument. Souvent
 » au sein des montagnes, quand les vents engouffrés dans
 » leurs gorges pressaient les vagues de leurs lacs solitaires,
 » je recevais du perpétuel roulement des ondes expirantes
 » le sentiment profond de l'instabilité des choses et de
 » l'éternel renouvellement du monde. Ainsi livrés à tout
 » ce qui s'agite et se succède autour de nous, affectés par
 » l'oiseau qui passe, la pierre qui tombe, le vent qui
 » mugit, le nuage qui s'avance, modifiés accidentellement
 » dans cette sphère toujours mobile, nous sommes ce que
 » nous font le calme, l'ombre, le bruit d'un insecte, l'odeur
 » émanée d'une herbe, tout cet univers animé qui végète
 » ou se minéralise sous nos pieds; nous changeons selon
 » ses formes instantanées, nous sommes mus de son mou-
 » vement, nous vivons de sa vie. » Cette abdication de
 la volonté au sein de la nature, cette lenteur habituelle
 d'une sensation primordiale et continue, il la trouve si
 nécessaire au calme du sage en ces temps de vertige, qu'il
 va jusqu'à dire quelque part que, plutôt que de s'en
 passer, on la devrait demander aux spiritueux si la phi-
 losophie ne la donnait pas. Son type regretté auquel il
 rapporte constamment la société présente, c'est un certain
 état antérieur de l'homme, état patriarcal, nomade, par-
 ticipant à la vie des laboureurs et des pasteurs, sans pro-
 fessions déterminées, sans classement de travaux, sans
 héritages exclusifs, où chaque individu possédait en lui
 les élémens communs des premiers arts, la généralité des
 premières notions, la jouissance assidue des pâturages et

des montagnes. A partir de là, tout lui paraît déviation et chute, désastre et abîme. Il a devant les yeux, comme un fantôme, les funérailles de Palmyre et le linceul de Persépolis. Il voit, par les progrès de l'industrie et l'usage immodéré du feu, le globe lui-même aitéré dans son essence chimique et se hâtant vers une morte stérilité. Le genre humain en masse est perdu sans retour; il se rue en délire selon une pente de plus en plus croulante; il n'y a plus de possible que des protestations isolées, des fuites individuelles au vrai : « Hommes forts, hâtez-vous, le » sort vous a servi en vous faisant vivre tandis qu'il en » est temps encore dans plusieurs contrées; hâtez-vous, » les jours se préparent rapidement où cette nature robuste » n'existera plus, où tout sol sera façonné, où tout homme » sera énervé par l'industrie humaine. » L'athéisme, le *naturisme* de ce Spinoza moins géométrique que l'autre, et poétiquement rêveur, nous rappelle toutefois le raisonneur enthousiaste dans sa sobriété chauve et nue, de même que cela nous rappelle par l'effet des peintures, par l'inexprimable mélancolie qui les couvre et l'effroi désolé qui y circule, Lucrèce, Boulanger, Pascal, et l'*Alastor* du moderne Shelley. Shelley! Godwin! Génie ardent, erroné, intercepté si jeune avant le retour et englouti par le gouffre! Vieillard austère qui, après un chef-d'œuvre de ta jeunesse, t'es arrêté on ne sait pourquoi, qui t'es heurté à faux depuis ce temps sur d'ingrats labeurs, et qui, sans rien perdre assurément de ta valeur intrinsèque, n'a plus su aboutir d'une manière récréante, fructueuse et féconde! hommes illustres et frappés! Sénancour a plus d'un trait fraternel qui l'unit à vous, génie dévié avec l'un, génie entravé avec l'autre, exemple pareil d'un inexplicable naufrage, d'un achoppement boiteux de la destinée.

Au moment où se publiaient obscurément les *Rèveries*, paraissaient aussi les premiers essais d'un talent plus jeune de dix ans que M. de Sénancour, d'un talent analo-

gue au sien en inspirations, sujet à des vicissitudes non moindres, méconnu, oublié par le même public, et qui a finalement tourné, pour le succès comme pour la direction, d'une manière bien diverse. Charles Nodier a débuté par des romans passionnés et déchirans, lambeaux arrachés d'un cœur tout vulnérable; mais, à la différence d'Oberman, l'auteur du *Peintre de Salzbourg* ne s'est pas replié obstinément dans la vie intérieure. Ce surcroît d'activité que son contemporain plus mûr s'est interdit avec une économie sévère, il l'a subi, il l'a exagéré, il l'a recherché et entretenu comme une ivresse bienfaisante. La distraction, l'apparence, le phénomène, les entraînemens littéraires et politiques, le prestige épanoui des arts, l'érudition spéciale et même ingénieusement futile, une succession, un mélange diversifié de passions brûlantes, de manies exquises, de dilettantismes consommés, il a tout traversé, et s'est pris à chaque attrait sans s'arrêter à aucun. De cette souplesse, de cette facilité dans la vie, ont dû ressortir pour le talent une expansion croissante, une capricieuse dextérité, des replis sinueux sur une circonférence infinie, toutes les modulations murmurantes des roseaux, toutes les changeantes nuances du prisme, l'émail des prairies inclinées ou les reflets des ailes des coléoptères. Son plein automne aujourd'hui est riche à tous les yeux, séduisant à voir, et chacun l'aime. L'auteur d'*Oberman* s'est de bonne heure formé et fixé; immobile devant l'ensemble des choses, les embrassant dans leur étendue sans jamais les entamer par leurs détails, incapable de s'ingénier, de s'orienter dans la cohue, réclamant avant tout, et pour user de ses moyens, qu'on l'isole et qu'on le pose, nature essentiellement méditative, il a surtout visé au juste et au vrai; renonçant au point de vue habituel, il a dépouillé l'astre, pour le mieux observer, de ses rayons et de sa splendeur; il s'est consacré avec une rigueur presque ascétique à la recherche du solide et du *permanent*. Chaque écrivain a son mot de pré

dilection, qui revient fréquemment dans le discours et qui trahit par mégarde, chez celui qui l'emploie, un vœu secret ou un faible. On a remarqué que M^{me} de Staël prodiguait la *vie*; tel autre grand poète épanche sans relâche l'*harmonie* et les *flots*; tel autre, à l'étroit dans cette civilisation étouffante, ne peut s'empêcher de remonter à une scène héroïque et au monde des *géans*. Un éloquent professeur de psychologie morale exprime volontiers par une plainte *mélancolique* l'insuffisance de cette contemplation familière. L'improvisation *brillante* du plus *ingénieux* de nos critiques se redisait, sans y songer, sa propre louange à elle-même. Je sais un journaliste courageux chez qui le mot de *colère* signait presque à chaque fois l'article; je sais un romancier anonyme chez qui le mot de *fiel* revient plus souvent qu'il ne faudrait. La devise de Nodier, que je n'ai pas vérifiée, pourrait être *grâce, fantaisie, multiplicité*; celle de Sénancour est assurément *permanence*. Cette expression résume sa nature. L'élévation dans la permanence, c'est la maxime favorite qui domine et abrite en quelque sorte sa vie. Il en résulte que dans sa manière, particulièrement dans celle de ses derniers ouvrages, il devient en plusieurs endroits obscur et d'une lecture difficile, parce qu'il évite de spécialiser sa pensée en la revêtant d'exemples vifs, de citations ostensibles, en l'illustrant de détails et de rapprochemens historiques. On dirait que, dans son scrupule de véracité excessive, il s'abstient du récit, de l'anecdote, du nom propre, comme d'une partie variable et à demi mensongère. Son idée se traduit constamment sous la forme morale; c'est tout au plus si de loin en loin il la couronne de quelque grande image naturelle.

Oberman, qui parut en 1804, n'en était pas venu encore à cette simplification du moraliste. C'est à la fois un psychologue ardent, un lamentable élégiaque des douleurs humaines et une peinture magnifique de la réalité. Il n'y a pas de roman ni de nœud dans ce livre; *Oberman*

voyage dans le Valais, vient à Fontainebleau, retourne en Suisse, et durant ces courses errantes et ces divers séjours, il écrit les sentimens et les réflexions de son ame à à un ami. L'athéisme et le fatalisme dogmatique des *Réveries* ont fait place à un doute universel non moins accablant, à une initiative de liberté qui met en nous-mêmes la cause principale du bonheur ou du malheur, mais de telle sorte que nous ayons besoin encore d'être appuyés de tous points par les choses existantes. A la conception profonde et à la stricte pratique de l'ordre, à cette fermeté voluptueuse que préconise l'individu en harmonie avec le monde, on croirait par momens entendre un disciple d'Épictète et de Marc-Aurèle ; mais néanmoins Épicure, l'Épicure de Lucrèce et de Gassendi, le *Grajus homo*, est le grand précédent qui règne. Dans son pèlerinage à la Dent du Midi, assis sur le plateau de granit, au-dessus de la région des sapins, au niveau des neiges éternelles, plongeant du milieu des glaciers rayonnantes au sein de l'*éther indiscernable*, vers le ciel des fixes, vers l'*univers nocturne*, Oberman me figure exactement ce sage de Lucrèce qui habite.

Edita doctrinâ sapientium templa serena;

temple en effet tout serein et glacé, éblouissant de blancheur et semblable à un sommet neigeux que la lumière embrase sans jamais le fondre ni l'échauffer. Pas d'amour dans *Oberman*, ou du moins à peine un souvenir mourant d'une voix aimée, à peine une rencontre fortuite et inexplicquée près du Rhône ; puis rien, — rien, hormis les torrens de vague volupté qui débordent comme les émanations végétales des déserts. Certes l'invocation de Lucrèce ne surpasse pas ce que je veux citer : « L'amour » doit gouverner la terre, que l'ambition fatigue. L'amour » est ce feu paisible et fécond, cette chaleur des cieux » qui anime et renouvelle, qui fait naître et fleurir, qui » donne les couleurs, la grâce, l'espérance et la vie..... » Lorsqu'une agitation nouvelle étend les rapports de

» l'homme qui essaie la vie , il se livre avidement , il
» demande à toute la nature, il s'abandonne , il s'exalte
» lui-même, il place son existence dans l'amour , et dans
» tout il ne voit que l'amour seul. Tout autre sentiment
» se perd dans ce sentiment profond ; toute pensée y ra-
» mène , tout espoir y repose. Tout est douleur, vide ,
» abandon , si l'amour s'éloigne; s'il s'approche , tout est
» joie, espoir, félicité. Une voix lointaine, un son dans les airs,
» l'agitation des branches, le frémissement des eaux, tout
» l'annonce, tout l'exprime, tout imite ses accens et aug-
» mente les désirs. La grâce de la nature est dans le mou-
» vement d'un bras ; l'harmonie du monde est dans l'ex-
» pression d'un regard. C'est pour l'amour que la lumière
» du matin vient éveiller les êtres et colorer les cieux ;
» pour lui les feux de midi font fermenter la terre humide
» sous la mousse des forêts; c'est à lui que le soir destine l'ai-
» mable mélancolie de ses lueurs mystérieuses. Cette fon-
» taine est celle de Vaucluse , ces rochers ceux de Meil-
» lerie, cette avenue celle des Pamplémousses. Le silence
» protège les rêves de l'amour ; le mouvement des eaux
» pénètre de sa douce agitation ; la fureur des vagues ins-
» pire ses efforts orageux , et tout commandera ses plai-
» sirs quand la nuit sera douce , quand la lune embellira
» la nuit, quand la volupté sera dans les ombres et la lu-
» mière, dans la solitude , dans les airs et les eaux et
» la nuit.... Heureux délire ! seul moment resté à l'hom-
» me !.... Heureux celui qui possède ce que l'homme doit
» chercher, et qui jouit de tout ce que l'homme doit sen-
» tir!.... Celui qui est homme sait aimer l'amour sans ou-
» blier que l'amour n'est qu'un accident de la vie , et
» quand il aura ses illusions, il en jouira, il les possédera,
» mais sans oublier que les vérités les plus sévères sont
» encore avant les illusions les plus heureuses. Celui qui
» est homme sait choisir ou attendre avec prudence , ai-
» mer avec continuité , se donner sans faiblesse comme
» sans réserve. L'activité d'une passion profonde est pour

» lui l'ardeur du bien, le feu du génie : il trouve dans
 » l'amour l'énergie voluptueuse, la mâle jouissance du
 » cœur juste, sensible et grand ; il atteint le bonheur, et
 » sait s'en nourrir..... Je ne condamnerai point celui qui
 » n'a pas aimé, mais celui qui ne peut pas aimer. Les
 » circonstances déterminent nos affections ; mais les sen-
 » timens expansifs sont naturels à l'homme dont l'organi-
 » sation morale est parfaite. Celui qui est incapable d'ai-
 » mer est nécessairement incapable d'un sentiment
 » magnanime, d'une affection sublime. Il peut être probe,
 » bon, industrieux, prudent ; il peut avoir des qualités
 » douces, et même des vertus par réflexion ; mais il
 » n'est pas homme ; il n'a ni ame ni génie. Je veux bien le
 » connaître ; il aura ma confiance et jusqu'à mon estime :
 » mais il ne sera pas mon ami. Cœurs vraiment sensibles,
 » qu'une destinée sinistre a comprimés dès le printemps,
 » qui vous blâmera de n'avoir point aimé ? Tout senti-
 » ment généreux vous était naturel ; tout le feu des pas-
 » sions était dans votre mâle intelligence ; l'amour lui
 » était nécessaire, il devait l'alimenter ; il eût achevé de
 » la former pour de grandes choses ; mais rien ne vous a
 » été donné, et le silence de l'amour a commencé le néant
 » où s'éteint votre vie. »

Le génie du paysage se révèle à chaque pas dans les récits d'Oberman. C'est un don fortifié d'étude, une peinture originale et grave, qui ne se rapporte à aucun maître, quelque chose d'intermédiaire entre les prés verdoyans de Ruysdaël et les blanchâtres escarpemens de Salvator Rosa. Nous avons indiqué la *Dent du Midi* ; qu'on lise, par comparaison, *Charrières*. Dans le nombre des pages admirables qu'il nous plait de nommer de grandes élégies, nous noterons celle des *Deux Pères*, celles de *la Brouette*, de *la Bibliothèque*, du *Goûter de fraises*, de *la Femme qui chante vers quatre heures*, etc., etc. Ces signalemens de notre façon suffiraient pour les faire reconnaître ; mais tout lecteur digne d'*Oberman* n'aura besoin de guide autre que lui-même, dès qu'il s'y sera plongé.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, qui semble séparée de la première par un intervalle de plusieurs années, Oberman, âgé de vingt sept ans, traverse la crise antérieure à toute maturité, et double, pour ainsi dire, le cap périlleux de la vie. Les idées de suicide lui reviennent en ce moment et l'obsèdent sous un aspect plus froid mais non moins sinistre, non plus avec la frénésie d'un désespoir aigu, mais sous le déguisement de l'indifférence : il en triomphe pourtant ; il devient plus calme, plus capable de cette régulière stabilité qui n'est pas le bonheur au fond, mais qui le simule à la longue, même à nos propres yeux. L'amitié l'apprivoise ; le désir d'une estime honorable parmi les hommes le trouve accessible à ses justes douceurs. Son regard sur les choses est moins navrant ; il tolère la destinée et ressent désormais de la satisfaction à consigner les pensées qu'elle lui suggère. L'inquiétude gronde encore sans doute dans son cœur, mais elle diminue ; mais elle s'endormira ; on comprend qu'Oberman doit vivre et que son front surgira à la sereine lumière.

L'auteur des *Libres Méditations* y touche en effet, et si, comme nous aimons à le croire, il a dit là son dernier mot, le progrès philosophique le plus avancé qui se pût déduire des *Réveries* et d'*Oberman* est visiblement accompli. L'identité de l'œuvre subsiste sous cet achèvement harmonieux ; la chaîne a tenu jusqu'au bout sans se rompre ; mais elle s'est par degrés convertie en un métal plus pur, et après avoir long-temps traîné à terre avec un bruit de rouille et de monotone pesanteur, elle brille enfin suspendue à la voûte indestructible. Dans les autres écrits de M. de Sénancour, soit ceux qui précèdent, soit ceux que j'omets (le livre essentiel et ingénieux de *l'Amour*, les réfutations de MM. de Châteaubriand et de Bonald, le *Résumé des traditions morales et religieuses chez tous les peuples*, etc.), presque toujours on rencontre à l'occasion une sorte d'aigreur sardonique contre le christianisme tel que les âges l'ont constitué et transmis ; car pour son essence

prétendue primitive et le caractère purement moral de son fondateur, M. de Sénancour serait disposé à lui rendre hommage. Mais jugeant que la raison et la foi sont chez l'homme inconciliables et sans rapport réel, lisant dans l'histoire que la tradition révélée anathématise le reste, il oppose d'ordinaire une aversion un peu rancuneuse à la foi et à la tradition. Que les sages de tous les temps et de tous les lieux, Bouddha, Zoroastre, Confucius, Pythagore, même Jésus, se soient rencontrés dans l'unité de quelques lois métaphysiques, dans l'enseignement de quelques hautes maximes, cela lui suffit pour déterminer son adhésion. Que les Parsis, les Hindous, les races d'Orient, se soient rencontrés dans certaines croyances, diversement produites, de chute et de réparation, de sacrifice et d'attente, de baptêmes, de confessions, de nativités singulières, cela lui suffit encore, mais cette fois pour rejeter; de sorte que la conformité d'opinion de quelques sages lui paraît une preuve déterminante en morale, et que la convergence universelle des peuples vers certaines croyances ou pratiques lui paraît une objection victorieuse contre toute religion. Préoccupé du christianisme atrabilaire de Nicole, de Pascal et du dix huitième siècle, qui range le très-petit nombre d'élus sur un pont étroit et dévoue le reste du monde à l'abîme du feu, il commet lui-même quelque chose d'analogue, sans y prendre garde; il sépare le très-petit nombre des sages et de vérités, qu'il enferme dans l'arche de sa théosophie, délaissant l'humanité entière sur un océan d'erreurs, de rites bizarres et de vertiges: c'est moins cruel qu'une damnation, mais presque aussi contristant. M. de Sénancour n'a donc pas abordé la doctrine vraiment catholique, depuis quinze ans surtout remise en lumière, à savoir que le christianisme n'est que la rectitude de toutes les croyances universelles, l'axe central qui fixe le sens de toutes les déviations. Mais disons-le, si notre reproche sincère tombe en plein sur plusieurs écrits du respectable philosophe, les *Méditations libres*,

quoique rentrant dans sa même vue générale, échappent tout à fait au blâme, grâce à l'esprit de condescendance infinie et de mansuétude évangélique qui les a pénétrés. C'est une sorte de vestibule hospitalier, un peu nu, fort vaste, où aboutissent les diverses entrées du temple, et dans lequel sont assis ou prosternés les antiques Orientaux, les anachorètes du Gange, Thamyris et Confucius, Pythagore et Salomon, Marc-Aurèle et Nathan-le-Sage, et même l'auteur voilé de *l'Imitation*; leur parole rare se distingue lentement sous l'orgue lointain des sanctuaires. Notre contemporain a raison de se donner après eux comme un nouvel interprète des maximes de la loi perpétuelle; les vérités en passant par sa bouche empruntent une autorité bien persuasive; on apprécie mieux la suavité de ce baume, connaissant les amertumes anciennes d'où il l'a su tirer; le solitaire des *Réveries*, m'élevant avec lui vers Dieu, me transporte plus puissamment que Necker n'y réussirait tout d'abord. Il y a un chapitre *sur l'Immortalité* qui expose des conjectures dignes de Lessing dans la langue de Bernadin de Saint-Pierre. La forme littéraire et toute classique du développement, la lenteur égale de chaque paragraphé, se rapproche beaucoup de la manière du moraliste Duguet dans le traité si bien écrit et si peu lu de *La Prière*. Les retours indirects de l'auteur sur lui-même sont attachans et pleins d'inductions à tirer pour le lecteur averti. Je recommande ce qu'il dit de sa mère au chapitre *des Fautes irréparables*, et, dans celui de *la Vanité des succès*, ce qu'il dit des conquérans, allusion sans doute éloignée à Napoléon, que Sénancour, pour plus brève sentence, n'a peut-être jamais nommé. Je recommande tout ce livre qui est une belle fin consolante à méditer; aliment rassis qui apaise, breuvage indispensable après le philtre, rosée du soir après un jour ténébreux, délicieuse à sentir, en vérité, quand elle tombe sur un front brûlant qui fut atteint du mal d'*Oberman*.

SAINT-BEUVE.

L'ORPHELINE ,

OU

à brebis fondue Dieu mesure le vent.

COMÉDIE-PROVERBE EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

M^{me} D'YVARI.

LE COLONEL SINCLAIR.

EMMA , jeune créole.

M. DUFLOS , notaire.

M^{lle} MODESTE , gouvernante.

RÉNÉ , domestique du colonel.

ROUSSEAU , autre domestique .

(La scène se passe dans un château.—Le théâtre représente un salon.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE 1^{re}.

M^{lle} MODESTE.

On ne dirait jamais que j'ai déjà fait deux fois ce matin moi-même ce salon de compagnie. Il y a de la poussière partout. Il fait tant de vent. (*Elle appelle.*) Rousseau !... Si le nouveau maître arrivait et qu'il vît cette pièce dans l'état où elle est, il s'imaginerait qu'on n'a pas de soins. (*Elle appelle.*) Rousseau !... Un monsieur de Paris, ça doit être si près regardant. (*Elle appelle plus fort.*) Rousseau !

SCÈNE II.

M^l^e MODESTE , ROUSSEAU.

ROUSSEAU.

Eh! bien, le voilà Rousseau. Que lui voulez-vous donc de si pressé?

MADemoiselle MODESTE.

Donne vite un coup de balai ici.

ROUSSEAU.

Ce n'est que cela. Je croyais que le feu était à la maison. (*Il sort.*)

MADemoiselle MODESTE.

Je voudrais déjà savoir quelle figure a notre jeune maître. Un colonel! ça doit être beau, ça doit être aimable, ça doit être galant. (*A Rousseau, qui rentre avec un balai.*) Rousseau, je ne veux plus qu'on m'appelle gouvernante. C'était bon du temps de notre vieux; mais cela ne ressemblerait à rien à présent que ce château appartient à un jeune homme. Je serai concierge, femme de charge, comme on voudra; mais pas gouvernante. (*Elle brosse les sièges tandis que Rousseau balaie.*) Nous allons voir du changement, mon garçon, un grand changement.

ROUSSEAU.

Tant pis. Je nous trouvais bien comme nous étions.

MADemoiselle MODESTE.

Avec le défunt?

ROUSSEAU.

Je ne pense plus au défunt; il y a six mois qu'il est mort; mais avec M^l^e Emma, qui est une maîtresse si gentille. J'aurais voulu n'en changer jamais.

MADemoiselle MODESTE.

M^l^e Emma, qui n'a jamais été notre maîtresse. Le défunt l'a instituée gardienne de ses biens jusqu'à ce que son neveu vint les réclamer; mais voilà tout. Ce n'est qu'une étrangère.

ROUSSEAU.

Étrangère ! une demoiselle que monsieur aimait comme sa fille, qu'il soignait comme la prunelle de ses yeux , et qui ne lui a jamais rien coûté , oui dà ; car je suis témoin que monsieur a dit plus de vingt fois que le père de M^{lle} Emma , en lui envoyant sa fille pour la faire élever en France , lui avait fait toucher en même temps une très-grosse somme d'argent.

MADemoiselle Modeste.

Mais il n'y a pas de secret à cela , mon enfant , puisque c'est dans le testament.

ROUSSEAU.

Eh bien donc ! pourquoi l'appellez-vous une étrangère ? Une étrangère est quelqu'un qui n'a rien , qu'on élève par charité , une personne qui est à charge enfin.

MADemoiselle Modeste.

Une étrangère est une personne qui n'est pas de la famille.

ROUSSEAU.

Une belle raison ! Elle aurait été plus riche à elle seule que notre défunt maître et son neveu tout ensemble , si son père ne s'était pas noyé , lui et tout son bien , en revenant d'Amérique.

MADemoiselle Modeste.

Assurément.

ROUSSEAU.

C'est donc la preuve que je dois m'intéresser à elle plus qu'à ce neveu qui va venir prendre sa place , d'autant que je n'ai pas grande idée de lui. Il y a une chose certaine d'abord , c'est que son oncle ne l'aimait pas.

MADemoiselle Modeste.

Le défunt n'aimait personne.

ROUSSEAU.

Il aimait M^{lle} Emma.

MADemoiselle Modeste.

Elle est si patiente !

ROUSSEAU.

Voilà dix ans que vous êtes dans cette maison et vous ne connaissez pas le colonel. Cependant monsieur lui a écrit assez souvent pour l'engager à venir.

MADemoiselle Modeste.

Un militaire a des occupations.

ROUSSEAU.

Dans les petits grades ; mais un colonel ! S'il avait eu un peu d'ame , est-ce qu'il aurait abandonné ainsi un pauvre vieillard ?

MADemoiselle Modeste.

Il est vrai que le pauvre vieillard était si aimable !

ROUSSEAU.

Mon Dieu ! mademoiselle Modeste , vous lui en voulez terriblement , et je ne vois pourtant pas qu'il vous ait si mal traitée. Il vous a laissé une assez jolie rente pour l'avoir tourmenté comme vous avez fait ; moi qui étais moins ancien , il ne m'a pas oublié non plus ; et quand il avait tant de raisons pour déshériter son neveu , il lui laisse toute sa fortune ; ce n'est pas là un monstre.

MADemoiselle Modeste.

Parce que tu ne comptes pour rien le mauvais sang que j'ai fait tout le temps que je l'ai servi. Va , va , j'ai bien gagné ma rente ; s'il t'a donné quelque chose , c'est qu'il ne pouvait pas l'emporter. Reste donc son neveu , pardi ! monsieur le colonel n'attendait pas après cela.

ROUSSEAU.

Il n'a pourtant pas renoncé à la succession.

MADemoiselle Modeste.

Pourquoi y aurait-il renoncé ? mais tu vois qu'il ne s'est pas beaucoup pressé pour venir en prendre possession. (*Avec un air de satisfaction.*) Il va affermer ses terres , à coup sûr ; un colonel ne peut pas rester ici ; il gardera seulement le château pour venir s'y divertir de loin à loin avec ses amis ; et le reste du temps , nous serons

comme les maîtres. Le dimanche, nous ferons danser les paysans devant la grille, comme faisait M^{lle} Emma, et je compte bien aller à l'église dans le banc réservé.

ROUSSEAU.

Je n'ai pas l'imagination aussi flatteuse que vous. Aussi ai-je averti Marie, si monsieur le colonel s'avisait de vouloir faire l'agréable avec elle, de ne pas barguigner à lui demander son compte. Je me charge de lui trouver une autre place, moi.

MADemoiselle MODESTE.

Quand il ferait l'agréable avec Marie, que t'importe.

ROUSSEAU.

Écoutez, mademoiselle Modeste, Marie est une pauvre fille; elle ne doit pas en savoir davantage.

MADemoiselle MODESTE.

Ah! mais Rousseau, te voilà dans les plus grands principes. Tu vas peut-être me trouver trop parée, à mon tour.

ROUSSEAU.

Pour vous, il n'y a pas de danger.

MADemoiselle MODESTE.

Comment l'entends-tu, Rousseau?

ROUSSEAU.

Vous avez de l'expérience.

MADemoiselle MODESTE.

Tu n'en sais rien, Rousseau. Mais j'ai au moins un instinct qui me dit qu'il faut aller selon le vent. Le défunt était triste, maussade, il nous faisait tous damner pour racheter ses vieux péchés, je m'étais faite revêche pour avoir au moins l'avantage de pouvoir crier aussi de temps en temps. A présent ce n'est plus cela; voici un jeune homme et je reprends mon caractère; je redeviens aimable, gaie, bonne; je me pare. (*Elle se promène en se donnant des grâces.*) Tu aimes mieux cela, j'en suis sûre.

ROUSSEAU.

Ça m'est à peu près égal.

MADemoiselle MODESTE, lui donnant un petit soufflet.

Tu mens, Rousseau.

SCÈNE III.

EMMA, ROUSSEAU, M^{lle} MODESTE.

EMMA, des clefs à la main.

Tenez, Rousseau, voici des clefs que vous donnerez à M. Sainclair aussitôt son arrivée. (*A M^{lle} Modeste.*) En voici d'autres pour vous, mademoiselle Modeste.

MADemoiselle MODESTE.

Mais, mademoiselle, il me semble que rien ne pressait; vous n'allez pas nous quitter tout de suite ?

EMMA.

Pardonnez-moi, j'attends M^{me} d'Yvari, qui doit venir me prendre pour m'emmener chez elle.

MADemoiselle MODESTE.

Vous ne verrez pas, monsieur ?

EMMA.

Pas aujourd'hui... Au surplus, je n'en sais rien. Je ferai ce que M^{me} d'Yvari me dira de faire.

MADemoiselle MODESTE.

Je vous prie, mademoiselle, de croire que cette séparation est un grand chagrin pour nous.

ROUSSEAU.

Pour moi, du moins, mademoiselle, et pour cette pauvre Marie, qui n'ose pas venir vous faire ses adieux, tant elle a pleuré ce matin.

EMMA.

Elle a tort. Je ne vais qu'à une lieue d'ici.

ROUSSEAU.

C'est égal, mademoiselle. Nous ne vous entendions plus chanter; nous ne vous verrons plus ni danser ni courir;

nous ne pourrons plus rien faire pour vous. Quelle désolation ! Enfin, j'ai encore plus de courage que Marie, je puis vous parler, au lieu qu'elle ne le pourrait pas. Votre cadeau lui a encore renouvelé son chagrin. Et moi, mademoiselle, par quoi donc ai-je mérité tout cet argent que vous m'avez donné ? Je l'ai reçu sans savoir ce que je faisais. Il est encore sur mon coffre.

EMMA, riant.

Il faut le mettre dedans, mon pauvre Rousseau ; il y sera mieux.

ROUSSEAU.

C'est singulier, ce que c'est que l'attachement ; pardon, mademoiselle ; j'ai beau savoir que vous vous en allez, je ne peux pas le croire. Ça va être un autre qui sera notre maître ; vous ne nous serez plus de rien ! les jambes m'en tremblent. Nous étions si bien accoutumés à mademoiselle, et nous craignons tant qu'il n'en soit pas de même avec M. Sainclair.

MADemoiselle MODESTE, d'un ton d'importance.

Rousseau, voilà de ces choses qu'on ne doit jamais dire. On peut regretter mademoiselle sans qu'il soit besoin pour cela de chercher à déprécier un maître que nous ne connaissons pas encore.

EMMA, gaiement.

Oui, oui, Rousseau, vous n'êtes pas assez savant pour votre position.

MADemoiselle MODESTE.

N'est-il pas vrai, mademoiselle ? Au lieu de se permettre des jugemens téméraires sur monsieur, occupons-nous d'abord de lui plaire.

EMMA, regardant la toilette de Mlle Modeste.

Vous prêchez d'exemple, car vous n'avez rien négligé pour cela.

MADemoiselle MODESTE.

Mademoiselle plaisante sur ma toilette.

EMMA.

Non vraiment; elle est de devoir.

ROUSSEAU, à part, en s'en allant.

Elle n'a pas perdu sa gaieté; c'est toujours ça. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

EMMA, M^{lle} MODESTE.

MADemoiselle MODESTE.

Quoique je n'aurai plus l'honneur de demeurer avec mademoiselle, je la prie de croire que je serai toujours à son service pour tout ce qui pourra dépendre de moi.

EMMA.

Je vous suis obligée.

MADemoiselle MODESTE.

J'ai bien pensé qu'à l'âge de mademoiselle, il ne serait pas convenable qu'elle demeurât dans la maison d'un jeune homme, puisque moi même j'ai hésité quelque temps sur ce que j'avais à faire. Mais mademoiselle peut compter sur un appartement au château toutes les fois que le colonel sera absent. (*Emma sourit.*) M^{ne} d'Yvari passe pour être très-impérieuse, très-exigeante, et mademoiselle ne sait pas encore ce que c'est que d'être chez les autres.

EMMA.

Il entre bien dans mes projets de n'être jamais chez personne.

MADemoiselle MODESTE.

Ah! que vous ferez bien. Du temps du défunt, j'aurais souvent payé bien cher la liberté d'aller respirer sous un autre toit que le sien.

EMMA.

J'avais toujours cru que vous lui étiez fort attachée.

MADemoiselle MODESTE.

S'il m'eût traitée comme il traitait mademoiselle, assurément je serais une ingratitude de parler ainsi; mais il y avait

une grande différence. Enfin, ce qui est passé est passé ; après la pluie vient le beau temps, comme on dit.

EMMA , lui donnant une bourse.

Cela me rappelle que j'avais sur moi cette bourse que je vous destinais comme une gratification, pour le temps que vous m'avez servie.

MADemoiselle MODESTE , prenant la bourse.

Mais, mademoiselle....

EMMA .

Vous viendrez m'avertir aussitôt que M^{me} d'Yvari sera arrivée.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

M^{lle} MODESTE ; UN PEU APRÈS, ROUSSEAU.

MADemoiselle MODESTE , ouvrant la bourse.

C'est de l'or ! Elle a toujours été généreuse, c'est une justice qu'on est forcé de lui rendre. Pauvre enfant !.... Elle est en âge de raison.... Lui faire des observations, ce serait l'humilier. Dieu m'en préserve ! elle est déjà assez à plaindre. (*Elle met la bourse dans sa poche.*)

ROUSSEAU.

Voilà le valet de chambre du colonel qui arrive en courrier, pour avertir que son maître sera ici dans une heure.

MADemoiselle MODESTE.

Où est-il ? L'as-tu fait rafraîchir ? Est-ce un jeune homme ? a-t-il l'air aimable ? (*Elle se met devant une glace.*) Rousseau , vois un peu si la pointe de mon fichu est bien dans le milieu de mon dos, et mets-y cette épingle. (*Elle lui donne une épingle.*) Réponds-moi donc.

ROUSSEAU.

A quoi ?

MADemoiselle MODESTE.

Quelle figure a ce valet de chambre ?

ROUSSEAU.

Il a la figure de quelqu'un qui est las. Mais, tenez, le voici.

SCÈNE VI.

RÉNÉ, M^{lle} MODESTE, ROUSSEAU.

RÉNÉ.

Vous êtes sans doute quelque chose dans cette maison, madame?

MADemoiselle MODESTE.

On m'appelle mademoiselle Modeste, monsieur. J'avais toute la confiance de notre défunt maître.

RÉNÉ, se tournant vers Rousseau.

Vous lui apparteniez sans doute aussi?

ROUSSEAU.

Oui, monsieur.

RÉNÉ.

Eh bien! mon garçon, allez présenter les respects du colonel à M^{lle} Emma, et portez-lui cette lettre dont je suis chargé pour elle.

(Rousseau prend la lettre et sort.)

SCÈNE VII.

RÉNÉ, M^{lle} EMMA

RÉNÉ

Quel âge a M^{lle} Emma?

MADemoiselle MODESTE.

Dix-huit ans à peu près.

RÉNÉ.

Est-il vrai qu'elle soit jolie?

MADemoiselle MODESTE.

On le dit. Moi, je ne la trouve pas mal.

RÉNÉ.

Et son caractère?

MADemoiselle MODESTE.

Est-ce qu'on a du caractère à cet âge-là? M^{lle} Emma est fière et pas confiante le moins du monde.

RÉNÉ.

Est-ce qu'elle vous cachait quelque chose?

MADemoiselle MODESTE.

Je ne crois pas qu'elle eût rien à cacher.

RÉNÉ.

Il n'y avait pas quelque soupirant dans les environs?

MADemoiselle MODESTE.

Pour cela, pas du tout.

RÉNÉ.

Mon maître en avait l'idée.

MADemoiselle MODESTE.

Il ne connaît pas M^{lle} Emma. Elle a beau être gaie, elle est comme moi, elle est très-difficile. Il ne faut pas croire que, parce qu'on est agréable et d'un abord prévenant, on soit femme à se jeter à la tête. J'étudie les gens d'abord.

RÉNÉ, à lui-même.

Je crois que mon maître n'en sera pas fâché.

MADemoiselle MODESTE.

Ne sera pas fâché de ce que j'étudie les gens?

RÉNÉ.

Je vous demande pardon; mais je pense à autre chose...

MADemoiselle MODESTE.

C'est fort mal de penser à autre chose quand je vous parle.

RÉNÉ.

Ainsi M^{lle} Emma n'a pas d'amoureux?

MADemoiselle Modeste.

Pas plus que moi. Ce n'est pas que si on eût voulu les écouter...

RÉNE.

Il s'en était donc présenté quelques-uns ?

MADemoiselle Modeste.

Plus de dix, et presque tous régisseurs.

RÉNE.

Des régisseurs pour M^{lle} Emma.

MADemoiselle Modeste.

Qui vous parle de M^{lle} Emma ?

RÉNE.

De qui parlez-vous donc ?

MADemoiselle Modeste.

C'est moi qui ai refusé des régisseurs.

RÉNE.

A propos de quoi me dites-vous cela ?

MADemoiselle Modeste, avec humeur.

C'est afin que vous le sachiez.

RÉNE, la regardant avec étonnement.

A la bonne heure. Je vais faire un tour dans la maison en attendant mon maître. (*A part en s'en allant.*) Cette demoiselle Modeste ne me paraît pas avoir la tête bien saine. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

M^{lle} Modeste, ensuite M^{me} D'Yvari et Emma.

MADemoiselle Modeste.

Qu'est-ce qu'il a donc ce jeune homme-là ? Il était fatigué ; il faut attendre.

EMMA.

Partirons-nous tout de suite, madame, ou faut-il faire dételé vos chevaux ?

MADAME D'YVARI.

Ne m'aviez-vous pas demandé comme une grâce de venir vous prendre avant l'arrivée du jeune Sinclair ? Son voyage est-il retardé ?

EMMA.

Il sera ici avant une heure. Voici le billet dont son courrier était chargé pour moi. (*Elle lit.*)

« Mademoiselle,

» Depuis dix ans vous n'avez entendu parler de moi que
» par mon oncle, et vous devez en avoir entendu dire bien
» du mal. » C'est vrai !

MADAME D'YVARI.

Bast ! le bonhomme Sinclair disait toujours la même chose. Continuez.

EMMA, lisant.

« Cela me rend timide pour me présenter devant vous. »

MADAME D'YVARI.

Un colonel timide ! c'est curieux.

EMMA, lisant.

« J'ai calculé mon voyage pour arriver à l'heure du dîner, espérant que vous aurez la bonté de m'admettre au nombre des convives que vous pourrez avoir en ce moment, ce qui vous épargnerait ainsi qu'à moi l'embarras d'une première entrevue. Si vous me refusez, je ne ferai que traverser le château pour me rendre à la ville, où j'attendrai vos ordres. » — Je vous demande maintenant ce que je dois faire.

MADAME D'YVARI.

Rien de plus simple : nous l'attendrons et nous lui donnerons à dîner. Jusqu'à la conclusion des affaires que vous avez à débattre, vous êtes toujours ici chez vous. Il y a de la grâce à lui à se l'être rappelé, et j'en tire un augure favorable. Nous devons le ménager pour vos intérêts ; un refus serait dangereux, et si nous fuyions à son approche il s'imaginerait que nous le craignons.

EMMA, à Mlle Modeste.

Vous avez entendu, mademoiselle Modeste. Faites-moi le plaisir d'aller dire que j'attends du monde, et qu'on soit prêt à servir dans une heure. (*Mlle Modeste sort.*)

SCÈNE IX.

EMMA, M^{me} D'YVARI.

MADAME D'YVARI. }

Mon avis avait toujours été d'attendre le colonel de pied ferme, et de savoir tout de suite les arrangemens qu'il veut prendre. }

EMMA.

Quoi! sans lui donner le temps de respirer!

{ MADAME D'YVARI.

Il respirera tant qu'il voudra.

EMMA.

Alors je suis tranquille.

MADAME D'YVARI. }

Laissez-vous donc conduire, ma chère. Voudriez-vous traiter ceci comme un roman? Les affaires doivent se faire comme des affaires. J'ai mandé à Duflos, le notaire du vieux Sinelair et le mien, de se trouver ici ce matin, et je l'attends pour concerter avec lui les mesures à prendre en cas de tergiversations de la part du colonel.

EMMA.

C'est un assaut que nous lui préparons.

MADAME D'YVARI.

Vous êtes par trop légère, il faut que je vous le dise. Cette circonstance est pourtant très-importante pour vous; il y va de votre avenir. Vous ne pouvez pas vous déshabituer d'être créole.

EMMA.

Ce serait difficile.

MADAME D'YVARI.

Vous regardez l'existence cômme un jeu d'enfant. Il y a cependant des choses qui demandent de la réflexion. Je ne connais de durable dans ce monde que les stipulations bien faites. J'ai perdu deux maris, à peine m'en suis-je aperçue. Pourquoi? Parce que mes parens, dans le premier contrat de mariage, moi dans le second, nous avons prévu toutes les clauses qui pouvaient assurer ma tranquillité.

EMMA.

Je ne croyais pas tant de vertu aux écritures des notaires.

MADAME D'YVARI.

Tout est pourtant là, mon enfant. Le sentiment, les délicatesses en affaires sont des choses pitoyables. J'ai repoussé un mariage d'inclination, moi, positivement parce que c'était un mariage d'inclination et que je prévoyais qu'il y aurait du laisser-aller. Il ne faut pas de laisser-aller; retenez cela comme maxime générale.

EMMA.

Certainement je ne l'oublierai pas.

MADAME D'YVARI.

Jusqu'à ce que tout soit terminé entre vous et M. Sinclair, vous êtes respectivement dans la position de deux ennemis.

EMMA.

Vous m'effrayez.

MADAME D'YVARI.

Quel étrange testament a fait ce vieux fou! il vous chérissait, il ne vous laisse rien; il se contente de reconnaître qu'il vous doit, puis voilà tout. Redites-moi donc comment cela est arrangé.

EMMA.

Vous allez me gronder. Je sais fort bien l'article qui me concerne, quand il m'arrive d'y penser; mais quand je veux l'expliquer, cela m'est impossible.

MADAME D'YVARI.

Je ne vous gronderai pas ; mais en vérité , quand on voit tous les jours tant de gens qui s'évertuent à expliquer des choses qu'ils ne savent pas , j'ai peine à comprendre que vous ne puissiez pas expliquer ce que vous prétendez savoir.

EMMA.

Voulez-vous que j'aille vous chercher le papier où tout cela est écrit ?

MADAME D'YVARI.

Allez-y , mon cœur , et tâchez d'accoutumer tout doucement votre mémoire à retenir ce qui vaut la peine d'être retenu. Vous n'avez plus ce vieux M. Sinclair qui n'a jamais été bon que pour vous , et qui vous gâtait depuis le matin jusqu'au soir ; vous n'avez plus de parens , je pourrais presque dire plus d'amis.

EMMA.

Je commence à le croire.

MADAME D'YVARI.

C'est donc une raison pour ne pas être aussi insouciante que vous l'êtes. De toutes les personnes qui venaient ici et qui ont pensé à vous donner un asile après la mort de M. Sinclair , j'étais sans contredit celle qui pouvait le faire avec plus de fruit pour vous. Ma maison est honorable ; il y règne un ton et des manières dont vous pourrez profiter ; mais pour vos affaires d'intérêt , je ne puis pas m'en mêler toute seule ; il faudra bien que vous m'aidiez.

EMMA.

Je vais d'abord aller chercher le papier que vous me demandez. (*A part.*) Voilà une protection qui commence à me faire trembler.

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

MADAME D'YVARI.

Qu'il serait commode de ne rien faire que d'après la raison ! mais le monde est là qui vous impose de grands

sentimens qu'il faut bien avoir l'air d'adopter pour sa propre considération, et dont souvent on ne tarde pas à se repentir. Patience ! avec une tête aussi légère que celle d'Emma, il faudrait que j'eusse bien du malheur si les torts étaient de mon côté le jour inévitable où il faudra nous séparer.

SCÈNE XI.

M^{me} D'YVARI, M. DUFLOS.

MADAME D'YVARI.

Ah ! bonjour, monsieur Duflos. J'avais peur que vous ne m'eussiez oubliée.

M. DUFLOS.

Ma mémoire n'a pas assez mauvais goût pour cela.

MADAME D'YVARI.

Vous autres notaires, vous avez tant d'affaires et d'affaires imprévues..... Eh bien ! le colonel arrive ; un de ses gens est déjà ici. Il nous a fait demander à dîner ; vous serez des nôtres ; nous avons tant besoin de vos lumières !

M. DUFLOS.

Elles pâliront devant les vôtres.

MADAME D'YVARI.

Ne plaisantez pas. S'il ne fallait que vouloir dans les affaires, je n'aurais besoin de personne assurément. Mais il y a des formes, souvent de la mauvaise foi. Ce serait bien le moment de revoir ce testament. Je ne sais pas ce qui distrait Emma ; mais je parierais qu'elle a oublié qu'elle était sortie pour le chercher.

M. DUFLOS.

Je l'ai sur moi.

(*Il tire un papier.*)

MADAME D'YVARI.

Voilà ce qui s'appelle un homme exact.

M. DUFLOS.

Prévoir tous vos désirs est mon unique affaire.

MADAME D'YVARI.

Et de la littérature avec cela!... Voyons le testament.

M. DUFLOS, lisant entre ses dents.

Hum, hum, hum. (*Haut.*) Ah! m'y voici.

« Bien que je n'aime pas, et que je n'aie jamais aimé
» mon neveu, Charles-Hippolyte Sinclair. » C'est la haine
des Atrides.

MADAME D'YVARI.

En affaires, je ne m'attache qu'au positif. Passez les phrases.

M. DUFLOS.

« Comme il est mon plus proche parent, et que tous
» les biens que je possède me viennent de notre famille
» commune, je l'institue mon légataire universel, à la
» charge de payer les pensions que je fais à mes domes-
» tique. »

MADAME D'YVARI.

Quelle sottise de laisser des pensions à ces gens-là! je dis au contraire aux miens: aimez-moi bien de mon vivant; car, après moi, vous n'auriez rien.

M. DUFLOS.

Cependant, l'espoir de ne pas être oubliés les tient en respect; ils sont plus attachés.

MADAME D'YVARI.

Pas du tout. On les paie en conséquence, tant pour être aimé, tant pour être respecté. Continuez.

M. DUFLOS.

« Que je fais à mes domestiques et d'acquitter (ceci nous regarde) et d'acquitter la seule dette que je re-
» connaisse et dont je fais la déclaration dans les termes
» suivans :

» Lorsque ma chère Emma de Castelbou me fut envoyée
» par son père, il me fit tenir une somme de 40,000 francs
» que j'étais autorisé à dépenser pour son éducation. Ce

» père, mon meilleur ami, ayant péri avec toute sa fortune, deux ans après, en repassant en France, ma femme et moi, nous décidâmes que nous ferions les frais de l'éducation de notre bien-aimée, et que les intérêts de la somme qui lui appartenait seraient replacés chaque année à son profit. »

MADAME D'YVARI.

Fort bien.

M. DUFLOS.

« Quoique cela n'ait jamais été fait d'une manière distincte, je ne m'en reconnais pas moins débiteur du principal et des intérêts.

« Ma volonté expresse est que ma bien-aimée Thérèse-Emma de Castelbon reste dans ma terre de Langel, qu'elle en jouisse comme d'une chose lui appartenant, sans devoir aucun compte à personne, jusqu'au jour où mon neveu viendra en prendre possession, et aura dans la journée même...

MADAME D'YVARI.

Dans la journée même ! je le savais bien.

M. DUFLOS.

« Et aura dans la journée même réglé avec ma bien-aimée Thérèse-Emma de manière qu'elle soit satisfaite et qu'elle le signe dans un acte passé par-devant notaire. »

MADAME D'YVARI.

C'est clair comme le jour. Je n'aurais pas cru le vieux Sinclair capable d'une rédaction aussi nette. Cette chère enfant ! c'est plus de 60,000 fr. qui lui reviennent. Au surplus, on ne peut pas mieux placer un bienfait. Je ne devine pas sur quoi le colonel pourrait chicaner.

M. DUFLOS.

Il est militaire, M^{lle} Emma est si jolie ! Mars a-t-il jamais rien contesté à Vénus ?

MADAME D'YVARI.

Il n'y avait pas d'affaires dans ce temps-là. Est-ce que vous ne trouvez pas ce testament sans réplique? Songez donc que me voilà chargée d'une petite idole qui a été élevée comme une princesse, et qu'on ne peut pas trop marier au premier venu. L'intention du testateur me paraît péremptoire.

M. DUFLOS.

Je n'y vois aucune clause coercitive cependant. On indique bien au colonel ce qu'il doit faire; on ajoute que M^{lle} Emma ne signera un acte devant notaire que dans le cas où elle serait satisfaite; mais si le colonel élève des difficultés, M^{lle} Emma, qui ne pourra être satisfaite, ne signera rien, et tout restera là.

MADAME D'YVARI.

Elle a bien cette lettre que le vieux Sinclair mourant lui a remise pour ne l'ouvrir qu'à la dernière extrémité.

M. DUFLOS.

Sans doute; mais que contient cette lettre?

MADAME D'YVARI.

Je n'en sais rien. Je l'aurais ouverte vingt fois, moi. Je me méfie tant de ce vieux Sinclair, que je ne serais pas étonnée qu'il détruisît par cette lettre tout ce qu'il a fait dans le testament. Il est bien ridicule à Emma de ne pas me donner la satisfaction de briser le cachet de ce méchant chiffon de papier.

M. DUFLOS.

Elle ne doit l'ouvrir qu'à la dernière extrémité.

MADAME D'YVARI.

Qui est-ce qui sera juge de cette dernière extrémité? Je vais monter chez elle et vous l'envoyer. Tâchez, monsieur Duflos, de lui mettre quelques grains de raison dans la tête et de lui faire comprendre que, malgré toute la bonne volonté que je puis avoir pour elle, son sort ne sera cependant que ce qu'elle le fera. *(Elle sort.)*

SCÈNE XII.

M. DUFLOS.

Il est impossible de montrer plus d'empressement à sortir d'une bonne action ; et, avant de l'avoir reçue chez elle , M^{me} d'Yvari voudrait déjà que la petite créole en fût dehors. Ah ! s'il était permis à un notaire d'être amoureux comme un autre homme , malgré l'incertitude du sort de cette jeune personne, je l'épouserais bien, moi. Aucun de mes confrères, à vingt lieues à la ronde, ne pourrait se vanter d'avoir une femme comme la mienne. De la grâce , de l'amabilité, des talens ; ce serait tout-à-fait comme une femme de notaire de Paris. Mais la dot n'est pas hors de tout conteste, et je ne voudrais pas me brouiller avec le colonel. Un homme riche, qui peut s'arrondir dans ce pays-ci, n'est pas un client à dédaigner. Tout est dilemme dans ce monde. La voici. Combien elle est jolie !

SCÈNE XIII.

EMMA , M. DUFLOS

EMMA.

Madame d'Yvari m'a dit que vous désiriez me parler, monsieur Duflos.

M. DUFLOS.

Eh ! qui ne le désirerait pas, mademoiselle ?

EMMA.

C'est sans doute d'affaires sérieuses. Mais puisque vous et M^{me} d'Yvari vous les entendez si bien et que moi je les comprends si mal, à quoi puis-je vous servir ?

M. DUFLOS.

Vous les comprendriez mieux que Thémis elle-même, si vous le vouliez réellement.

EMMA.

On veut que je sois intéressée, je ne le suis pas; que j'aie des inquiétudes, ce n'est pas dans mon caractère. On me peint M. Sinclair comme un homme dont je dois me méfier, j'attends au moins que je l'aie vu. Il est certain que son oncle a voulu assurer mon sort; s'il s'est trompé dans l'expression de sa volonté, s'il n'a pas choisi de termes assez précis, que puis-je y faire?

M. DUFLOS.

Mais ceux qui s'intéressent à vous plus que vous ne vous y intéressez vous-même ne doivent-ils pas vous couvrir de leur égide?

EMMA.

Je ne puis mieux vous prouver ma reconnaissance qu'en vous laissant absolument le maître de faire tout ce que vous voudrez.

M. DUFLOS.

C'est qu'il faudrait au contraire que vous eussiez l'air d'agir seule, de votre propre mouvement, sans parler aucunement des conseils que vous recevriez de nous.

EMMA.

Je ne vois pas pourquoi. Vous êtes notaire; je vous charge de traiter pour moi une affaire qui est de votre ressort; rien n'est si naturel.

M. DUFLOS.

Pardonnez-moi. Que vous preniez un intermédiaire, rien n'empêche le colonel d'en prendre un de son côté; alors c'est à l'infini. Au lieu qu'une jeune et jolie personne....

EMMA.

Ma prétendue beauté serait un faible argument, je crois, contre un homme capable de méconnaître les intentions du testateur. D'ailleurs je ne veux pas de grâce. Quelque sort que le ciel me réserve, je serai heureuse pourvu que je sois tranquille.

M. DUFLOS.

Nous sommes loin de l'âge d'or malheureusement, et la tranquillité est un bien qu'on ne peut plus avoir sans les dons de la fortune.

EMMA.

Eh bien! monsieur Duflos, tâchez de m'avoir les dons de la fortune.

M. DUFLOS.

Je ne vous cache pas qu'il me serait pénible de débiter avec M. Sinclair par des hostilités.

EMMA, souriant.

Je comprends. Mais cette raison est peut-être aussi la mienne pour éviter de traiter directement avec lui.

M. DUFLOS.

Votre position est toute différente, et vous n'avez rien à ménager.

EMMA, avec gaieté.

Je ris, parce que je vois que toute notre conversation se bornera à ce que vous me permettiez de faire mes affaires moi-même.

M. DUFLOS, embarrassé.

Ce n'est pas cela.

EMMA.

A peu près. M. Sinclair y gagnera assurément.

M. DUFLOS.

Mais il ne faut pas qu'il y gagne.

EMMA.

Lui ou moi, qu'importe?

M. DUFLOS.

Cela fait une grande différence. Ne méprisez donc pas ainsi les faveurs de Plutus. Le dieu d'hymen et lui sont presque inséparables. Comme notaire, je suis à même de voir que le mérite seul ne décide plus les unions : un peu d'or complète bien des charmes, et cela est si vrai que ce qu'on appelle mariage d'inclination est presque toujours blâmé dans un homme dont l'état demande de la gravité.

EMMA.

Je ne vois alors qu'un parti à prendre, M. Duflos : c'est , dans la supposition où je voudrais me marier , de faire des vœux pour que le ciel m'adresse un mari qui ne soit pas grave.

M. DUFLOS , avec expression.

Et vous êtes cependant comblée de tous les dons qui peuvent assurer le bonheur.

EMMA.

Sauf le plus précieux de tous , la fortune.

M. DUFLOS.

Je n'hésite plus , mademoiselle. Autorisez-moi seulement à traiter avec M. Sinclair , comme un homme à qui vous voulez bien laisser des espérances , et j'ai la conviction que mes efforts , encouragés par une récompense aussi belle , ne seront pas sans succès.

EMMA , sérieusement .

Vous avez eu tort d'hésiter si long-temps à me parler ainsi , monsieur ; j'aurais cessé plus tôt de recourir à votre assistance. Sans être aussi romanesque que le prétend M^{me} d'Yvari , je ne puis cependant me défendre de quelque humiliation , en pensant aux combats que vous avez eus à soutenir avant de me faire une proposition qui , plus désintéressée , m'aurait paru fort honorable.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

M. DUFLOS , SEUL. (Il parcourt le théâtre.)

Elle s'en va ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Elle ne m'a donc pas compris ? que parle-t-elle d'humiliation ? Il est impossible de mettre plus de réserve que je n'en ai mis. Je m'engageais à l'épouser sans être assuré de sa fortune ; on ne peut pas mieux faire. Après tout , c'est peut-être

un service qu'elle me rend; je n'avais pas assez mûri cette idée, et les résolutions subites pèchent toujours par quelque chose.

SCÈNE XV.

M^{me} D'YVARI, M. DUFLOS.

MADAME D'YVARI.

Que s'est-il donc passé entre vous et Emma? Elle est venue me retrouver avec une figure toute singulière; et, sur la première question que je lui ai faite, elle s'est mise à rire comme une petite folle, sans que j'aie pu en tirer un seul mot. Je finirai par croire qu'il n'y a rien dans cette tête-là. Êtes-vous au moins convenus de quelque chose ensemble?

M. DUFLOS.

De rien.

MADAME D'YVARI.

De rien! mais que pense-t-elle qu'elle deviendra si le colonel se refuse à tout arrangement?

M. DUFLOS.

Elle vivra tranquille.

MADAME D'YVARI.

Chez moi!

M. DUFLOS.

Apparemment.

MADAME D'YVARI.

C'est fort commode. M. Duflos, il faut absolument mettre les fers au feu auprès M. Sinclair. De quoi s'agit-il? de plus ou moins d'intérêts pour cette somme de quarante mille francs? car, voilà tout. Elle aura toujours de quoi vivre tranquille. Pensez donc que je ne puis pas me vouer à avoir continuellement une jeune personne avec moi; je n'étais pas destinée à cela, puisque le ciel ne m'a pas donné d'enfant. Surtout une indolente qui ne s'émeut de rien, qui ne sera bonne à rien. Et puis, elle voudra se marier; elles veulent toutes se marier. Vous en a-t-elle parlé?

M. DUFLOS.

Peu.

MADAME D'YVARI.

Vous voyez bien; elle y songe déjà. Ah! juste ciel, dans quel embarras me suis-je fourrée?

SCÈNE XVI.

M^{me} D'YVARI, M. DUFLOS, M^{lle} MODESTE.MADAME D'YVARI, à M^{lle} Modeste.

Qu'est-ce?

MADemoiselle MODESTE.

Madame, je viens vous prévenir que monsieur le colonel est arrivé. Il est monté dans une chambre, avec Rousseau, pour quitter son habit de voyage, et vous allez le voir paraître dans l'instant.

MADAME D'YVARI.

Lui avez-vous parlé?

MADemoiselle MODESTE.

Oui, madame, j'ai eu cet honneur-là. C'est un beau brun, avec des moustaches les plus jolies du monde, et qui a l'air excessivement gracieux.

MADAME D'YVARI.

Il a l'air gracieux. Entendez-vous, monsieur Duflos? C'est toujours bon. (*A M^{lle} Modeste.*) Vous a-t-il questionnée sur M^{lle} Emma?

MADemoiselle MODESTE.

Je le crois bien, madame. Mais Rousseau, qui est hardi comme un page aujourd'hui, ne m'a pas laissé répondre, et je suis sûre qu'il va ennuyer monsieur tout le temps qu'ils seront ensemble. Certainement j'aurais fait l'éloge de mademoiselle aussi bien que Rousseau pourra le faire; mais je n'aurais pas pu m'empêcher d'ajouter quelques mots sur la bonté de madame.

MADAME D'YVARI.

Sait-il que nous sommes ici, M. Duflos et moi?

MADemoiselle Modeste.

Oui, madame. Il a vu les chevaux de madame et le cabriolet de M. Duflos, et il a eu la politesse de demander à qui ils appartenaien^t; je me suis permis alors de lui répondre que c'étaient les chevaux de M^{me} la baronne d'Yvari et le cabriolet de M. Duflos, le plus habile notaire du département. Il a daigné sourire.

MADAME D'YVARI.

C'est au mieux, mademoiselle Modeste.

MADemoiselle Modeste.

Madame veut-elle que je monte chez mademoiselle?

MADAME D'YVARI.

Oui, oui. Dites-lui de descendre au salon tout de suite.

(*Mlle Modeste sort.*)

SCÈNE XVII.

M^{me} D'YVARI, M. DUFLOS.

MADAME D'YVARI.

Nous allons donc enfin nous trouver en face de ce terrible adversaire. Il a la prétention d'être gracieux; cela me donne de l'espoir. J'aime assez en affaires les gens qui se piquent de politesse et de belles manières: on en tire toujours meilleur parti. Lui parlerez-vous d'abord tout seul; lui parlerons-nous tous les deux, ou faut-il qu'Emma soit présente à ce premier entretien?

M. DUFLOS.

J'aimerais mieux être quelques instans tête à tête avec lui.

MADAME D'YVARI.

Comme vous voudrez, monsieur Duflos. Au fond, c'est peut-être mieux; mais convenons bien de nos faits. Il ne s'agit plus de refuser quelques qualités à Emma; il faut qu'elle les ait toutes, la montrer environnée d'un intérêt

général, cela lui imposera; parler beaucoup de l'attachement extraordinaire que le vieil oncle avait pour elle, me peindre comme lui continuant les mêmes sentimens et prête à faire tous les sacrifices pour soutenir les droits de mon enfant d'adoption. Il a dû prendre des renseignemens sur moi depuis que je lui ai écrit au nom d'Emma; et je compte qu'il fera quelques réflexions avant d'entrer en lice avec une personne extrêmement bonne, mais infatigable pour la réussite de ce qu'elle s'est mis dans la tête.

M. DUFLOS.

C'est à peu près cela que je voulais lui dire.

MADAME D'YVARI.

Ajoutez que sur cinq procès que j'ai eus, je n'en ai perdu qu'un.

M. DUFLOS.

Nous verrons si c'est nécessaire.

MADAME D'YVARI.

Que j'ai des connaissances partout, et que la justice ne me refuse presque rien.

M. DUFLOS.

Peut-être ne serons-nous pas obligés d'aller jusque là.

MADAME D'YVARI.

Ce sont des préliminaires qui ne nuisent jamais, monsieur Duflos.

M. DUFLOS.

S'il est aussi gracieux qu'on le dit, il ne faut pourtant pas lui inspirer le désir de résister.

MADAME D'YVARI.

Vous avez raison, vous avez raison. J'avais oublié qu'il se piquait d'être gracieux. Mais vous verrez bien vite jusqu'où va sa gracieuseté, et dans le cas où ce ne serait que des grimaces...

M. DUFLOS.

Soyez sans inquiétude.

MADAME D'YVARI.

Je ne veux ni ne puis garder Emma indéfiniment; il faut donc qu'elle ait les moyens de s'établir, et ces moyens-là il n'y a que l'exécution du testament qui puisse les lui donner; donc il faut que le testament s'exécute.

SCÈNE XVIII.

EMMA, M^{me} D'YVARI, M. DUFLOS.

MADAME D'YVARI.

Venez donc, ma chère amie. Je craignais que vous ne descendissiez pas à temps. Il est bon que le colonel vous trouve entourée de ceux qui prennent intérêt à vous. Sur mon invitation, M. Duflos nous fait le plaisir de rester à dîner.

EMMA.

Je l'en remercie bien sincèrement.

M. DUFLOS.

Ah! mademoiselle.

MADAME D'YVARI.

Vous êtes un peu pâle.

EMMA.

J'avoue que je ne suis pas sans émotion. Un nouveau propriétaire dans cette maison me rappelle des souvenirs....

MADAME D'YVARI.

J'aurais cru que vous vous seriez occupée de votre toilette.

EMMA.

Ah! madame, celle que j'avais faite pour aller chez vous suffit. Que n'y sommes-nous déjà!

MADAME D'YVARI.

Je ne vous conçois pas; gaie quand il faut être sérieuse, triste quand il faudrait au moins paraître calme... On n'est jamais sûr de rien avec vous. Allons, ma chère petite,

faites bonne contenance , ou je ne saurai plus moi-même quel accueil faire au colouel.

SCÈNE XIX.

M^{me} D'YVARI, M. DUFLOS, EMMA, LE COLONEL
SINCLAIR.

ROUSSEAU , annonçant.

Monsieur le colonel Sinclair. (*Il sort. — Le colonel salue M^{me} d'Yvari, ensuite Emma en la regardant avec curiosité, puis M. Duflos. — Un moment de silence.*)

LE COLONEL.

Aux lettres pleines de sensibilité que j'ai reçues de M^{me} d'Yvari , je ne puis douter que je n'aie l'honneur de la saluer. Dans une circonstance douloureuse pour moi et pour tous les amis de mon oncle , elle n'aura pas voulu abandonner l'enfant de son adoption. Je la prie d'agréer la vive expression de ma reconnaissance.

MADAME D'YVARI.

Monsieur le colonel , il est des devoirs dont l'accomplissement porte en eux-mêmes leur récompense. Monsieur votre oncle était très-aimé dans cette province , et nos sentimens se réunissent sans effort sur l'objet de son affection.

LE COLONEL.

Il n'y a rien pour moi dans cette justice madame ; mais je m'efforcerais...

MADAME D'YVARI.

Vous donnez à mes paroles un sens qu'elles n'avaient pas , colonel. (*Moment de silence.*) Je vous présente M. Duflos , notaire de monsieur votre oncle et honoré de la confiance de tous les grands propriétaires de ce département.

LE COLONEL.

J'espère qu'à ce titre j'aurai le droit d'offrir la mienne à monsieur.

M. DUFLOS.

Mon plus grand désir sera de la justifier.

(Moment de silence.)

MADAME D'YVARI.

Votre voyage s'est fait heureusement, colonel?

RÉNÉ, une serviette sous le bras.

Ces dames sont servies. *(Il sort. — Le colonel s'avance pour présenter la main à Emma ; mais il s'arrête et l'offre à madame d'Yvari. M. Duflos donne la sienne à Emma, qui est restée rêveuse pendant toute cette scène.)*

TH. LECLERCQ.

(Le second et dernier acte page 348.)

ALBUM.

— L'influence de la saison l'emporte, et vainement la politique continue à élever la voix, elle n'est plus seule écoutée dans les salons. Nous avons vu un poète classique occuper l'attention toute une soirée par la lecture de trois chants de poème, et à peine échappés sains et saufs de ce guet-apens, nous sommes tombés le lendemain dans un autre chez une dame qui a cru agréablement surprendre sa société en lui procurant la confidentielle communication d'un drame romantique en portefeuille, semi-bouffon et semi-horrible. Heureusement ces mystifications-là sont rares. Les invitations de bal ont plus généralement rempli les salons pendant la semaine qui vient de finir, et l'on s'y est surtout entretenu des bals nouveaux annoncés pour la semaine qui va commencer : celui du président du conseil, entre autres, n'occupe guère moins que la discussion du budget et les nouvelles de la conférence. Le zèle des dames *patronnesses* a déjà placé un nombre considérable de billets pour le bal de l'Opéra. L'Académie n'en proteste pas moins contre l'importation anti-française du titre que prennent les patronnes des indigens; ce barbarisme était en effet assez inutile dans la langue.

ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE MOLIERE.— « Nous aimons à proclamer Molière le premier des auteurs comiques. Son génie naturel, ses études particulières, sa vivacité toute française, sa profonde connaissance du cœur humain, son incomparable facilité pour exprimer une idée ou une

image plaisantes, tout enfin non-seulement le place à la tête des auteurs de son pays, mais encore lui assure la même supériorité parmi ceux des autres nations. » Cet éloge est bon à citer; il vient d'un pays où l'on adore Shakespeare, et où Shakespeare est un dieu jaloux. Il vient du pays de Walter-Scott, et il est de Walter-Scott lui-même, qui n'a pas été toujours si impartial pour les gloires françaises. A défaut d'un *jubilé* en l'honneur de Molière, comme celui des Anglais en l'honneur de leur Shakespeare, on ne saurait trop applaudir à cet anniversaire, que nos théâtres célèbrent chacun à leur manière. Cette année, de la solennité d'usage dans la rue de Richelieu on a fait le bénéfice de l'une de nos actrices les plus agréables, M^{lle} Rose Dupuis, et, s'il faut le dire, ce n'est pas la pièce de circonstance qui a été le plus goûtée du public. Vainement le nuage d'Amphytrion nous a ramené Molière lui-même de l'empirée classique, pour assister au couronnement de son buste, cette *apparition* n'a pas fait fortune comme celle de quelques acteurs morts, hélas! depuis quelques mois à la scène. Il était si doux pour les spectateurs de se laisser aller à l'illusion! Armand a été jeune comme il y a quinze ans; les deux Baptist n'avaient plus que les rides de leurs rôles; M^{lle} Mars les a secondés en actrice qui n'a pris une longueannée de repos que par un artifice de coquetterie dont elle pouvait se passer impunément. La représentation, honorée de la présence du roi, a été des plus brillantes; Odry, qui la terminait, a mérité par ses lazzis que la Comédie-Française lui rendit sa visite à son propre bénéfice. Le plaisir de cette soirée s'est traduit, dit-on, en 12,000 fr. de recette pour M^{lle} Rose Dupuis.

—Le vaudeville, qui a quelquefois l'ambition de rivaliser avec la grande comédie, a voulu payer aussi son tribut au dieu de notre scène en représentant une pièce intitulée *la Vie de Molière*, en trois actes et quatre ta-

bleaux. Ce drame épisodique est monté avec un luxe de costumes et de décors digne de la solennité, et qui suffirait seul pour le faire survivre à la circonstance. Les auteurs ont fait mieux encore : ils ont mis de l'intérêt dans leur œuvre. C'est une pensée très-poétique que d'avoir fait de la sœur de charité qui ferma les yeux de Molière et lui ouvrit sans doute le ciel la même femme qui, objet de son premier amour, avait jadis, par un préjugé de dévotion, refusé de faire son bonheur sur cette terre. Les détails de la pièce nous rappellent, hélas ! combien Molière fut malheureux dans son ménage. Nous le voyons aus si avec ses camarades les comédiens et avec ses camarades les auteurs ; nous assistons enfin avant sa mort à son triomphe , à la cour, dans l'intimité de Louis XIV , qui prend son parti contre les courtisans et les tartufes, et se conduit en roi libéral, grâce à l'impartialité vraiment fort louable de MM. Arago et Dupeuty.

Nous venons de nommer les auteurs. Bernard-Léon, Arnal et Volnys peuvent réclamer leur part du succès.

—L'Odéon a oublié Molière cette année ; *ses comédiens ordinaires* jouent le mélodrame à la Porte-Saint-Martin ; mais nous avons eu un drame sur M^{me} Dubarry avec son nom de fille Jeanne de Vaubernier. M^{me} Doival n'a pas précisément toutes les qualités de son nouveau rôle , habituée qu'elle est à faire de Marion de Lorme une Phryné sentimentale. Mais elle meurt avec tout son talent.

—M^{me} Raimboux continue avec succès ses débuts au Théâtre-Italien. Elle a été aussi très-applaudie au dernier concert des Tuileries.

—Le théâtre de l'Opéra-Comique est ouvert de nouveau. Nous attendrons une pièce nouvelle pour en parler. On annonce la prochaine représentation d'*Yella*.

—Le roi a nommé chevalier de la Légion-d'Honneur

M. Meyerbeer. Il n'est personne qui n'approuve que cette décoration ait été accordée au compositeur étranger qui vient d'enrichir notre première scène lyrique d'un admirable chef-d'œuvre. C'est aussi une sorte de naturalisation pour M. Meyerbeer, qui a su d'ailleurs, par ses formes aimables et modestes, autant que par son beau talent, trouver de nombreuses amitiés dans le monde de nos littérateurs et de nos artistes.

— On a beaucoup parlé du droit que la loi anglaise accorde aux maris de vendre leurs femmes ; le droit existe, et comme c'est assez généralement une forme de divorce par consentement mutuel, cette vente n'excite jamais une grande rumeur dans un pays où la loi du divorce est toujours en vigueur. Le mari fait assez volontiers bon marché de sa moitié ; et la dernière femme vendue à Londres n'a rapporté au vendeur que trois shellings, qui ont été bientôt bus dans la taverne la plus voisine. Mais un mari de Glasgow vient de donner à ses concitoyens un scandale qui lui a valu une plus forte somme. Il a attendu que sa femme fût morte, et il en a vendu le cadavre à un chirurgien : or, le prix d'un *sujet*, vu la loi sur les exhumations et le préjugé populaire, n'est jamais au-dessous de douze guinées, à Glasgow comme à Londres. *Le Courier de Glasgow*, où nous lisons le fait, ajoute que ce mari infâme, s'apercevant que son avarice causait une certaine sensation, en a fait imprimer le récit, et l'a crié lui-même dans les rues : « Relation authentique de la vente d'une femme morte. . . . Pour deux sous ; cela ne coûte que deux sous ! » Il paraît que cette nouvelle spéculation ne lui a pas moins rapporté que la première.

— L'auteur dramatique le plus fécond des théâtres de Londres est aujourd'hui une dame, Mrs Gore, qui vient de faire représenter une comédie intitulée *les Lords et les Communes*.

— Les pantomimes de Noël ont été très-suivies sur les divers théâtres de Londres.

— D'après un relevé des registres de la *cour des insolubles*, soixante mille personnes ont été arrêtées à Londres et dans la banlieue pendant les deux années qui viennent de s'écouler; le chiffre des frais de ces arrestations s'élève à dix millions de francs.

— Les libraires anglais annoncent la publication des *Mémoires de la reine Hortense*.

— Un médecin mélomane d'Écosse, le docteur David Badham, vient de *mettre en musique* les palpitations et les battemens irréguliers du cœur d'une femme malade dans l'hôpital de Glasgow. « Cette maladie, écrite en langage musical, avec croches et doubles croches, forme, dit M. Murray le chimiste, une sorte de valse et une des plus grandes curiosités de l'anatomie pathologique. » Voilà certes un bel épisode pour un de ces contes étranges qui seront encore à la mode pendant quelque temps. « Hélas ! dit le rapporteur de ce cas nouveau dans l'histoire de la science, et qui se croit obligé de conclure par une pointe, la pauvre petite femme ne se doutait pas quelle espèce *d'ouverture* méditait le docteur en lui tâtant le pouls, et lorsqu'elle lui permettait de poser la tête sur son cœur... pour l'écouter battre ! »

CHARLES II ET L'AMANT ESPAGNOL, PAR RÉGNIER-DESTOURRET. — M. Régnier a cherché un roman passionné et des scènes de terreur là où l'auteur de *la Reine d'Espagne* avait trouvé le sujet d'une spirituelle et franche comédie. Nous voyons d'abord les charmantes illusions de deux amans, dont l'âge échappe à peine à l'enfance; c'est un tableau gracieux. Puis survient pour en rembrunir les teintes, ce roi Charles II, que l'histoire nous représente comme la victime de l'ambition des cours étrangères, et

qui pare de tous les diamans de la couronne des Espagnes les hideuses séductions d'un amour impossible. Mais comment raconter en quelques mots ce que le romancier a si adroitement exprimé dans d'ingénieuses périphrases? comment donner, par l'analyse, une idée des contrastes é ranges de cet ouvrage, dont l'exécution est, selon nous, un vrai tour de force littéraire? *Métier d'auteur, métier d'oseur*, dit le proverbe. M. Régnier a osé beaucoup dans certaines scènes. C'est ici un de ces romans qui prouveront un jour, à qui voudra juger le goût de 1832 dans les fictions adoptées par la mode, que nous avons affaire à un public blasé. Il y a aussi dans *l'Amant espagnol* tous les élémens nécessaires à un roman dont la scène se passe en Espagne; l'inquisition y joue un rôle important. Mais ce qui surpasse pour nous les conceptions de l'école satanique, c'est la violation du tombeau par le roi. M. Régnier a placé surtout un fossoyeur très-original dans cette scène, qui rappelle celle d'*Hamlet*. Resterait la part de la critique, mais le succès a justifié d'avance l'auteur.

— LE MANUSCRIT VERT, par Gustave Drouineau. 2 vol in-8°, chez Charles Gosselin. Nous avons eu bien des livres intitulés *manuscripts* qui n'étaient pas des romans; celui de M. Drouineau est *vert* sans que cette couleur cache la moindre allégorie de circonstance. C'est un roman apostolique, moins long et plus intéressant que *le Comte de Valmont*, une espèce d'apologie du christianisme en action, drame touchant, avec des intermèdes de sermons catholiques. L'auteur est entré dans le monde une bible à la main; il a vu la société actuelle à l'optique de l'évangile; il a demandé des croyances au doute indifférent du dix-neuvième siècle. Hélas! ces théories patriarcales sont loin de la vie réelle, si courte et si remplie; le sentiment religieux se ranime le dimanche à la messe et s'éteint dans les salons comme à la Bourse. On ne dit pas même les grâces aux dîners du ministre des cultes.

L'Emmanuel du *Manuscrit vert* est à vrai dire un original que les femmes montreraient au doigt; *il puritanise* l'amour, l'amitié et la politique. Il se fait une cuirasse de principes, un casque de sagesse, un bouclier de prudence, une lance de citations pieuses : on peut juger l'effet que produirait un ermite en escarpins dans une fête du faubourg Saint-Germain, un missionnaire en frac élégant dans un boudoir de la Chaussée-d'Antin. Voltaire et Diderot pourtant ne sont plus là pour ridiculiser les vertus théologiques. En un mot, la religion est une jouissance privée et intime qui se flétrit aux feux des bougies et au bruit de la danse. Les choses du ciel ne doivent pas se mêler aux choses de ce monde; le boudoir a remplacé l'oratoire.

Enfin ce *Manuscrit vert*, héritage ascétique du père d'Emmanuel, le dirige comme un ange gardien dans toutes les positions où il se trouve. Depuis l'adultère jusqu'au bonheur conjugal, Emmanuel est toujours aux prises avec le torrent social qui l'entraîne au bord du précipice; il reste pur et chrétien, il résiste aux attraits de la volupté, aux mauvais conseils de la perdition; il est secrétaire d'ambassade et gendre d'un régicide; il voit la sœur de sa femme tomber dans la boue du vice et sa femme mourir de chagrin; il a été bon, austère, irréprochable comme ami, comme amant, comme époux; il passe pour un fourbe, il se console de l'opinion seul avec sa conscience.

Ce roman, où il faut sauter des feuillets de méditations morales, est moins amusant qu'attachant; le pathétique y est étouffé parfois sous le raisonnement; on remarque plusieurs réminiscences de caractères et de situations; M. Drouineau s'est imité lui-même, Emmanuel n'est autre que son *Ernest* sous une face moins philosophique. Mais on peut louer sans restriction le style de cet ouvrage, style correct, coloré et harmonieux. M. Drouineau est déjà un habile écrivain; il ne lui manque, pour être un habile romancier, que de mieux voir le monde, telle scène du *Manuscrit vert* vaut un roman tout entier.

— Dans le siècle précédent, il y avait encore plusieurs associations littéraires occupées à rassembler les précieux restes de nos antiquités nationales ; alors la publication d'une chronique inédite, le commentaire et la notice de quelque ouvrage rare honoraient les travaux obscurs des savans au profit de la science ; sans parler des bénédictins que l'on retrouve partout assis sur un trône d'infolio, des amateurs riches et instruits, tels que le duc de la Vallière et le marquis de Paulmy, consacraient leur fortune et leurs loisirs à la propagande de l'érudition ; mais du moins les suffrages d'un public éclairé les dédommageaient de leurs peines et de leurs sacrifices. Aujourd'hui ce public paisible a disparu en France au milieu des débats bruyans de la politique journalière. Cependant les bibliophiles font tête à l'orage, et MM. Crapelet, Fortia d'Urban et Sylvestre continuent à mettre au jour les trésors inconnus de nos manuscrits.

M. Sylvestre (libraire, rue des Bons-Enfans) rappelle les bons temps des Henri Étienne et des Elzévir ; il met son plaisir et sa gloire à fonder une collection plus utile et plus curieuse que celle de Caron, comme aussi mieux exécutée. Ce sont les monumens de notre vieille langue à conserver et à répandre pour l'usage du petit nombre de fidèles qui perpétuent le culte des lettres ; c'est une entreprise d'artiste, où la spéculation ne mêle aucun alliage. M. Sylvestre, excellent bibliophile, s'est fait libraire par amour des livres. Il avait déjà publié le *Roman du Comte de Poitiers*, que M. Francisque Michel a découvert dans la bibliothèque de l' Arsenal, petit roman en vers du treizième siècle, remarquable surtout par sa ressemblance avec le chef-d'œuvre de *Gérard de Nevers*. Voici le *Roman de Mahomet*, plus important par son étendue et par son sujet. Alexandre du Pont, qui en est l'auteur, apprit l'histoire de son héros par la bouche d'un clerc de Sens, Sarrasin converti au christianisme. Ce récit contient sans doute bien des mensonges et des erreurs ; mais il est

plaisant de voir Mahomet au service d'un *baron* qui possédait en Arabie des *bois*, des *prés*, des *rivières*, des *vergers*, des *moulins*, etc. ! Mais la naïveté fait le principal mérite de nos vieux romans. *Le Livre de la Loi au Sarrasin*, en prose du quatorzième siècle, sert de complément à ce poème qui permet d'apprécier l'état du mahométisme à l'égard des chrétiens pendant les croisades. M. Francisque Michel, jeune et infatigable éditeur de ces bijoux du moyen âge qu'on imprime à cent exemplaires numérotés, a joint à ce volume des notes intéressantes sur la critique et la philologie ; M. Reynaud, l'un des plus doctes membres des sociétés asiatiques, a secondé le commentateur en lui prêtant l'appui de ses connaissances spéciales dans les langues orientales. C'est aux littérateurs à encourager l'*exegi monumentum* de M. Sylvestre, qui a emprunté sa devise au bibliophile Jacob : *Livres nouveaux, livres vieux et antiques*.

Le Misanthrope du Marais. — Nous avons vu annoncer ce livre d'un académicien comme un roman. C'en est un sans doute, mais en même temps un défi littéraire adressé aux romantiques par M. Alexandre Duval, et personne ne relève le gant ! M. Jay fut plus heureux il y a deux ans, et il n'est pas de l'académie ! Ah ! jeunesse ingrate et dédaigneuse, avez-vous donc oublié vos premières émotions dramatiques ? M. Al. Duval n'est-il plus pour vous l'auteur des *Héritiers*, d'*Édouard en Écosse*, de *la Manie des Grandeurs*, de *la Jeunesse de Henri V*, etc. ? L'espace nous manque aujourd'hui pour vous prouver que *le Misanthrope du Marais* est une satire incisive, et qui demande réponse. Nous espérons bien avoir plus tard l'occasion d'en dire notre façon de penser à l'auteur avec tout le respect qu'on doit à un académicien qui prend la peine de nous prouver dans un volume in-8°, publié chez Dufcy, rue des Marais, que toutes les règles de l'art sont audacieusement violées par la nouvelle école, et même les

règles de la langue. Hélas ! ce n'est pas là un roman ; ce n'est que trop l'histoire de la moitié de nos soi-disant romantiques.

— Il existe un grand procès entre les canaux et les chemins de fer. Un de nos plus habiles ingénieurs vient de se prononcer en faveur des premiers dans une brochure fort curieuse qui a paru chez Morisset-Gondelier, imprimeur, passage du Caire, n^o 10; l'auteur y établit que, chez nous, les chemins de fer ne peuvent servir aux grandes voies de communications commerciales.

— M^{me} Eugénie Foa vient de publier *les Blancs et les Bleus*, intéressante histoire des premières guerres de la Vendée, et que nous lisons pour en parler.

— M. É. Deschamps a fait paraître chez Urbain Canel une brochure en vers intitulée *le Retour à Paris*.

— VERS PAR EMMANUEL ARAGO. 1 vol. in-8^o. Il est peu de noms aussi connus que celui d'Arago dans les sciences et les lettres. M. Emmanuel Arago, *que son astre en naissant avait formé poète*, n'entre pas dans la sphère scientifique que son père a parcourue avec tant d'éclat : il a voulu créer une nouvelle planète au milieu des systèmes contraires et des cataclysmes de la littérature. Dans un ouvrage, il faut distinguer le fond et la forme, la pensée et l'expression. Combien il est difficile de réunir les deux qualités qui résument la perfection dans chaque genre ! M. Emmanuel Arago ne peut avoir acquis l'expérience, le goût et le savoir-faire que lui donneront l'étude et les années ; mais il possède déjà un mérite d'originalité qui n'est pas seulement de la bizarrerie, et un mérite d'invention qui n'appartient que rarement à son âge ; il conçoit mieux qu'il n'exécute ; son style n'est pas toujours à la hauteur de ses idées ; il s'embarrasse dans le rythme ; il

saute par-dessus la prosodie , il a fait de l'art un caprice et un hasard. Cette versification libre , qui est parfois un charme dans les fables de La Fontaine , ressemble trop à de la négligence dans une poésie plus ambitieuse. Il ne manque à l'auteur que les limites rigoureuses de l'alexandrin et de la strophe régulière , ainsi que les conseils sévères de l'amitié. Ainsi la pièce intitulée *le Trône* gagne beaucoup à se trouver restreinte dans le cadre de l'iambe. La pièce adressée à *Eugène Isabey* est à peu près irréprochable ; celles de *l'Éducation* et de *Cromwell* font pencher la balance du côté des éloges. Enfin M. Emmanuel Arago a , par ce début , pris rang parmi nos jeunes gens d'espérance et d'avenir.



LES CHRONIQUES FLORENTINES (1).

Les Anglais ont comme nous leurs moines chroniqueurs, Geoffrey de Monmouth, Hall, Hollinshed, etc., etc., etc; aussi faut-il leur savoir gré de mettre notre Froissart au-dessus de leurs annalistes nationaux. Les Italiens prétendent seuls lui opposer des émules dignes de lui disputer la palme. L'étude de l'histoire, il faut en convenir, a été généralement plus cultivée en Italie qu'en aucun autre pays de l'Europe, et déjà les premiers chroniqueurs italiens brillent à la fois par le style et la pensée, un siècle avant Froissart. Les annalistes florentins surtout nous étonnent par cette double supériorité. Froissart nous intéresse par la peinture naïve qu'il trace, sans y songer, des mœurs de son temps. Mais, à ce mérite, Malespini et les trois Villani joignent une science bien remarquable des principes de la politique et une étude approfondie du cœur humain. Ces écrivains d'une époque de barbarie, comme nous l'appelons, ont de plus ce goût du pittoresque, qui n'appartient guère qu'à une civilisation assez avancée. Ce n'est pas chez eux un vague éloge de la magnificence des monastères, de la verdure du printemps, du chant

(1) Nous recevons le Prospectus d'une entreprise digne de tous les encouragemens. C'est la réimpression de l'histoire de Guiccardiui et de celle de M. Botta, qui formeront un même ouvrage en 23 volumes in-8°. Les premiers volumes sont déjà sous presse, et l'édition entière, surveillée par M. Botta lui-même, sera terminée avant l'année. On peut souscrire chez M. Baudry, libraire-éditeur pour les langues étrangères, rue du Coq Saint-Honoré. (N. du D.)

des oiseaux , de la fertilité des jardins , ni une description animée des armées, des chevaux et des guerriers en bataille, mais un sentiment d'artiste, un art admirable pour disposer les objets d'un tableau , une poésie enfin propre à inspirer les peintres, et qui charme si vivement le lecteur dans les pages du Dante, contemporain de ces précurseurs de Machiavel et de Guicciardini. Eux aussi , considérés comme historiens , et , abstraction faite des rôles divers qu'ils jouèrent d'ailleurs dans la politique d'action , ils ont ces qualités distinctives des Toscans qui firent de Florence une autre Athènes, autant par le génie de son peuple que par les chefs-d'œuvre qu'on lui vit produire. M. de Sismondi n'a rien dit de trop en prétendant que , dans la littérature, le Florentin réunissait la vivacité à la force du raisonnement , la gaieté à la philosophie, et la plaisanterie aux plus hautes méditations.

Je ne suis pas de ceux qui trouvent le *moi* odieux chez un auteur, et je fais une grande distinction entre l'*égoïsme* orgueilleux ou pédant , et ce que les Anglais appellent *egotism*, mot qu'il serait temps de leur emprunter pour exprimer le droit bien légitime que j'accorde non-seulement au poète, au moraliste et au mémoriographe, mais encore à l'historien, d'interrompre le récit principal par une digression sur ses sentimens personnels et sur les événemens de sa propre vie. Qui n'aime l'*ille ego* de Virgile, l'allusion que fait Milton à la perte de ses yeux, certains chapitres de Montaigne , les apostrophes de Byron à sa fille ou à ses ennemis? voilà ce que j'entends par *egotism*, et ce que je trouve avec délices dans mon chroniqueur favori , Giovanni Villani , l'auteur des *Croniche fiorentine*, celui qui nous fait connaître plus intimement les héros de son contemporain le Dante, qui nous conduit par la main à travers les rues commencées de Florence, et qui nous y fait assister avec lui à tous les événemens, marquans des treizième et quatorzième siècles. Il y a déjà quelque chose de vénérable dans l'aspect extérieur de l'in-

folio qui contient ces chroniques florentines. L'italien en est vieux et délicieusement mal orthographié. Je dis délicieusement, car il est orthographié pour des oreilles italiennes, et les fautes vous donnent le secret de la prononciation du Dante et de Pétrarque bien mieux que l'orthographe régulière d'aujourd'hui. Les abréviations sont nombreuses, la ponctuation fautive, l'encre souvent trop noire et les mots trop serrés, comme si on avait voulu économiser le papier à chaque page. Il faut un peu d'habitude pour lire un semblable volume aussi couramment qu'un autre; mais une fois cette difficulté vaincue, la peine qu'elle vous a coûté double le charme de la lecture.

Je sais qu'en décrivant la forme matérielle de mon in-folio, j'entreprends une tâche ingrate, parce qu'on ne saurait faire partager une sympathie dont les motifs sont entièrement personnels. Je serai plus heureux, j'espère, en voulant donner une idée de l'esprit de Villani, quoiqu'en le dépouillant de sa forme originale pour lui prêter un vêtement étranger, je lui ôte une de ses plus grandes beautés. Un peu vicilli sous quelques rapports, le style de Villani est encore reconnu un modèle : les Italiens qui veulent purger leur langue de gallicismes et lui rendre sa force et sa simplicité originale ont volontiers recours à cette lecture.

Dans le début de son histoire, Villani raconte en ces termes comment lui vint la pensée de la commencer :

« — En l'année 1300 depuis la Nativité, comme il avait
 » été dit qu'au temps jadis, chaque centième année, celui
 » qui se trouvait pape alors accordait de grandes indul-
 » gences, le pape Boniface VIII, qui occupait à cette
 » époque le siège apostolique, fit proclamer, par respect
 » pour cet usage, que tout fidèle qui visiterait, cette an-
 » née, pendant trente jours, s'il était Romain, pendant
 » quinze, s'il était étranger, les églises des bienheureux
 » apôtres Pierre et Paul, obtiendrait plein et entier par-
 » don de ses péchés, confessés ou à confesser. En outre,

» pour la consolation des pélerins chrétiens, la *Veronica*
» *del sudario* du Christ fut exposée dans l'église de Saint-
» Pierre chaque vendredi et chaque jour de fête. Une
» grande partie des chrétiens d'alors fit ce voyage, ac-
» courant des contrées les plus diverses, des plus éloignées
» comme des plus voisines ; et, chose la plus étonnante
» qui fut jamais, on vit à Rome, pendant toute une an-
» née, outre les habitans de la ville, deux cent mille pé-
» lerins, sans compter ceux qui allaient ou venaient sur
» les routes. Tous étaient cependant pourvus de loge-
» mens et de vivres, comme j'en fus témoin moi-même,
» étant alors à Rome, où je vis l'église ornée des offrandes
» de tous ces pélerins, et tous les Romains devenir riches
» par le commerce que cette multitude occasiona. J'étais
» donc dans cette sainte ville de Rome, à cause de ce
» bienheureux pèlerinage, observant tout ce qu'il y avait
» là de splendeur et d'antiques monumens ; je me rappe-
» lais toutes les grandes choses de l'histoire romaine, écri-
» tes par Salluste, Lucain, Tite-Live, Valérius, Paul Orose,
» et autres illustres écrivains qui racontèrent les petits évé-
» nemens aussi bien que les grands, et même ceux qui
» arrivaient aux extrémités du globe, afin de les faire ser-
» vir de leçons et d'exemple à la postérité. Puis, quoique
» relativement à leur style et à leur manière, je ne fusse
» pas un disciple digne d'entreprendre un si important
» ouvrage, cependant je me dis que notre cité de Florence,
» la fille de Rome, avait eu aussi ses grandes choses dans
» la progression de sa renommée, et était maintenant sur
» son déclin comme Rome elle-même. Il me sembla qu'il
» serait juste de recueillir en ce volume une nouvelle
» chronique de tous les faits et gestes de notre cité ; je
» résolu de chercher, de trouver et de raconter autant
» qu'il serait en moi, le passé, le présent, et ce qui peut
» survenir encore demain, s'il plaît à Dieu. En consé-
» quence, je vais entreprendre l'histoire de Florence et
» celle de tous les autres fameux événemens du monde

» universel , autant que je pourrai en apprendre avec la
 » grâce de Dieu , sur laquelle je compte pour venir au
 » secours de mon pauvre talent , etc. » (Liv. VIII, chap. 36.)

Villani commence son histoire à la tour de Babel et à la confusion des langues. Il raconte ensuite comment le roi Atalante (Atlas) , cinquième descendant de Japhet , fils de Noé , fonda des colonies en Italie , et bâtit la ville de Fiesole ; il rappelle le siège de Troie , et comment Anténor et le jeune Priam vinrent en Italie où ils bâtirent les villes de Padoue et de Venise. Il glisse légèrement sur l'histoire de Rome , et rapporte qu'après la découverte de la conjuration de Catilina « plusieurs des con-
 » jurés se retranchèrent dans Fiesole qui fut assiégée
 » par les chefs suivans : le comte Rainaldo , Cicéron , Li-
 » bérinus , Machrinus , Albinus , Cneius Pompéius , César
 » Camerlinus , le comte Seggio , Tudertino , etc. Fiesole ne
 » pouvait résister à tant de généraux , et quand Fiesole
 » eut succombé , Florence s'éleva de ses ruines. »

Mais ces étranges anachronismes et ces fables sans fondement , quoique rendues amusantes par la gravité et le récit minutieux de Villani , ne sont pas les qualités qui constituent son principal mérite. Il devient de plus en plus intéressant et authentique à mesure qu'il s'éloigne de la création du monde et se rapproche de son temps. Les neuf dixième de son livre contiennent les événemens qui eurent lieu pendant le cours de sa vie. Il peint les caractères des personnages marquans , en homme versé dans la connaissance de la nature humaine , et qui vécut à une époque où les discordes civiles , excitant les passions les plus violentes , mettaient souvent les cœurs à nu pour celui qui risquait lui-même sa fortune et ses jours dans ce jeu sanglant de la politique. Ses anecdotes nous familiarisent avec les mœurs privées et les opinions de ses contemporains. Son récit est digne enfin de son rôle de témoin oculaire. Il est vrai qu'au milieu des plus graves matières se glissent les traditions les plus absurdes.

J'avoue que ces digressions ne sont pas , à mes yeux , les passages les moins agréables du livre ; et comme elles ne tiennent nullement au reste de l'histoire , elles ne gâtent en rien le caractère d'historien exact qu'on ne peut refuser à Villani. J'avoue encore qu'après avoir lu une narration animée de la bataille de l'Arbia , du meurtre du Buondelmonte, ou de tout autre fait historique du même genre , j'arrive avec plaisir à un chapitre intitulé : « — Comment les Tartares quittèrent les montagnes où Alexandre-le-Grand les avait repoussés. » Et voici l'histoire singulière et poétique qu'on trouve sous ce titre :

« — En l'année du Seigneur 1202, les peuples appelés » Tartares sortirent des montagnes de Gog et de Magog , » qu'on désigne en latin par le nom de Belgen. Ces peuples descendent , dit-on , de cette tribu d'Israël que le » grand Alexandre , roi de Grèce , qui fit la conquête du » monde , enferma dans ces montagnes , à cause de ses » mœurs brutales (*per loro brutta vita*) , afin qu'elle ne » se mêlât pas avec les autres. Et telle était la lâcheté » et la vaine crédulité de toute la race , qu'ils y restèrent » depuis le temps d'Alexandre jusqu'à cette époque , » croyant que l'armée de ce roi les entourait encore ; car » Alexandre , à l'aide d'un merveilleux mécanisme , fit » faire d'énormes trompettes et les plaça sur les monta- » gnes , où chaque vent les faisait résonner avec grand » fracas. On dit que , depuis , des hiboux firent leurs nids » dans la conque des trompettes , ce qui mit fin à l'arti- » fice en arrêtant le son : c'est à cause de cela que les » Tartares ont les hiboux en grande vénération , et que » leurs chefs portent des plumes de hiboux à leurs cha- » peaux , en mémoire du service que ces oiseaux leur » rendirent. Ce peuple était devenu très-nombreux , et » vivait à la manière des animaux. Rassurés par la cessa- » tion du bruit des trompettes , quelques Tartares ayant » franchi le sommet des montagnes , et ne trouvant pas » d'ennemis sur le revers , mais seulement ces vains ins-

» trumens devenus muets, ils descendirent dans les plaines
 » de l'Inde, qui étaient fertiles et d'une température
 » douce. A leur retour, ayant appris cette nouvelle à leurs
 » familles et au reste du peuple, ils s'assemblèrent tous,
 » et, par l'intervention divine, élurent un pauvre forge-
 » ron, nommé Cangius, pour général et seigneur. Mais
 » quand il fut seigneur, il reçut le nom de *Cane*, ce qui
 » signifie l'empereur dans leur langue. C'était un homme
 » vaillant et sage, et par sa sagesse et sa valeur il divisa
 » le peuple en séries de dix, de cent et de mille sous des
 » capitaines propres au commandement. D'abord il or-
 » donna à tous ses principaux sujets de tuer leurs fils
 » aînés; et quand il se trouva obéi en ceci, il promulgua
 » ses ordres à son peuple, entra dans l'Inde, vainquit le
 » prêtre Jean et conquit tout le pays.» (Liv. V, chap. 27.)

Villani était guelfe, c'est-à-dire un adhérent du parti papal et républicain : il répète toutes les calomnies inventées pour prévenir les Italiens contre la maison de Souabe, et semble ajouter foi avec une crédulité superstitieuse aux divers miracles et aux songes des pontifes romains. Un de ses héros est Charles d'Anjou, tyran cruel, menteur, mais brave, et voici comment il le peint avec la partialité d'un partisan et les vives couleurs d'un écrivain qui connaissait l'original de son portrait.

« — Charles était sage et prudent, brave, sévère et
 » très-redouté de tous les rois du monde; magnanime,
 » ardent à conduire une grande entreprise, sûr dans ses
 » promesses, parlant peu et agissant beaucoup. Il riait
 » rarement ou plutôt jamais. Il était chaste comme un
 » moine, bon catholique, et, comme juge, impitoyable
 » et d'un aspect farouche; haut de taille, robuste, le
 » teint olivâtre, le nez long. Il avait plus de majesté dans
 » sa personne qu'aucun autre seigneur de son temps. Il
 » veillait beaucoup et dormait peu, ayant coutume de
 » dire que le temps passé à dormir était du temps perdu.
 » Il était généreux comme chevalier, mais désireux d'ac-

» quérir des terres, du pouvoir et des richesses pour
 » fournir aux dépenses de ses guerres. Il ne se plaisait
 » pas dans la compagnie des *uomini di corte*, des cour-
 » tisans ni des joueurs. » (Liv. VII, ch. 1.)

L'histoire n'offre aucun contraste plus frappant que celui des caractères des deux princes rivaux qui se disputaient la couronne de Naples. Manfred était le fils naturel de Frédéric, dernier empereur de la maison de Souabe. Il refusa de courber la tête sous le joug de la tyrannie papale : trois pontifes le poursuivirent successivement de leur haine et donnèrent enfin son royaume à Charles d'Anjou en l'invitant à le conquérir. Il ne serait pas juste, pour peindre l'intrépide, le noble et le malheureux Manfred, d'emprunter les paroles de son ennemi, car Villani l'était. Mais les actions de ces deux princes sont le commentaire du passage suivant de l'historien et nous mettent à même de former une opinion impartiale.

— « Ce même roi Manfred, dit Villani, était le fils
 » d'une femme très-belle appartenant à la marquise Lancia
 » de Lombardie, et beau lui-même comme son père,
 » mais dissolu à l'extrême; musicien et chanteur, il
 » aimait à voir les bouffons et les *uomini di corte*, entre-
 » tenait toujours des maîtresses et s'habillait toujours de
 » vert. Généreux, courtois, de nobles manières, il avait
 » beaucoup de partisans, mais sa vie était épicurienne;
 » croyant à peine en Dieu ou à ses saints, ennemi de la
 » sainte Église et des prêtres, il confisquait encore
 » plus volontiers que son père les biens ecclésiastiques. Il
 » était riche d'ailleurs du trésor que lui avaient laissé
 » l'empereur et le roi Conrad, ainsi que des revenus de
 » son fertile royaume, qu'il rendit commerçant et prospère
 » tout en vivant en guerre avec l'Église. Il avait pour
 » femme la fille du despote de Romanie (l'empereur de
 » Constantinople), dont il eut plusieurs enfans. » (Liv.
 VI, ch. 7.)

Le grand crime de Manfred était d'avoir formé une

petite armée de Sarrasin dont il se servait pour se défendre contre ses ennemis et le pape, qui lui étaient dévoués, et grâce auxquels il avait reconquis sa puissance après avoir été obligé de fuir ses états. Le portrait partiel que trace Villani de ce roi, chevalier accompli, nous révèle toutes ses qualités. Puisqu'il rendait son royaume prospère et s'y faisait adorer de ses sujets, on peut bien lui pardonner son goût pour les amusemens des cours; et s'il était chéri de sa femme, on peut douter que ses torts envers elle fussent si répétés. Au contraire, les actes de la vie de Charles sont une longue liste de crimes. Il entraîna Naples dans une guerre sanglante et ne montra aucune merci aux vaincus. Après la mort de Manfred, qui, heureusement pour lui, périt sur le champ de bataille, la veuve Sibille, dont Villani a vanté la haute naissance, fut emprisonnée avec ses enfans en Calabre, et mise à mort par Charles, comme le dit brièvement l'historien florentin, *da Carlo fatto morire*. Tout noble partisan de Manfred mourut sur l'échafaud, et à ces victimes infortunées il faut ajouter le jeune et brave Conradin. Le royaume conquis fut réduit au désespoir par les extorsions et les cruautés du vainqueur, dont cette ile opprimée ne fut enfin délivrée que par les Vêpres siciliennes: qu'on juge maintenant la piété catholique de Charles.

Mais pour revenir à Villani, quoique violent comme homme de parti, il regrette le temps où il n'y avait ni guelfe ni gibelin à Florence. « C'est de ces noms, dit-il, que sortirent tous les fléaux que nous verrons fondre plus tard sur notre cité; fléaux qui n'auront pas de fin si Dieu ne les termine. » Cette espèce de figure de rhétorique, cette allusion aux bons vieux temps est commune à tous les chroniqueurs du passé depuis Homère; mais elle est plus naturelle chez Villani, qui vit lui-même les banquets solennels de ses compatriotes changés en querelles sanglantes, les amis les plus intimes divisés en guelfes et en gibelins; les palais de Florence rasés au nom de la ven-

geance, et les propriétés des vaincus confisquées. Tous les bouleversemens de fortune, toutes les calamités dont il fut témoin l'affligeaient d'autant plus que ce n'était pas le résultat des vicissitudes naturelles de la vie, ni de la guerre étrangère, ni de la peste, ni de la famine, — mais des discordes civiles provoquées par de vains mots et dans lesquelles le citoyen le plus vertueux, grâce à une désignation de faction, se voyait tout à coup en butte à la haine de ses meilleurs amis.

A l'imitation de Tite-Live, Villani aime à parler de monstres, de comètes, de météores et de présages. Il nous apprend comment « Philippe-le-Bel, roi de France, fit mettre en prison tous les Italiens séjournant dans son royaume sous prétexte de rechercher les usuriers, tandis qu'en même temps il fit arrêter, et ne délivra que sous rançon, plusieurs honnêtes marchands accusés aussi de faire l'usure. « C'est depuis ce temps-là, répète gravement le chroniqueur florentin, que le royaume de France n'a fait que décliner et tomber de mal en pire. »

Peut-être la meilleure manière de donner une idée générale du livre de Villani serait de citer les sommaires de quelques-uns de ses chapitres dans l'ordre de leur arrangement; par exemple: — « Liv. VIII, chap. 12: comment » les nobles de la ville de Florence prirent les armes pour » détruire et opprimer le gouvernement populaire. — » Ch. 13: — comment le pape Boniface fit la paix entre » le roi Charles, les Florentins et don Jayme d'Aragon, » roi de Sicile. — Ch. 14: — comment le parti guelfe » fut chassé de Gènes. — Ch. 15: — de certains change- » mens survenus parmi les seigneurs de Tartarie. — Liv. » IX, ch. 191: — comment une nouvelle monnaie fut » frappé à Florence. — Ch. 292: d'une chute miraculeuse » de neige en Toscane. — Ch. 293: — comment Castruccio » chercha à trahir Florence. — Ch. 294: — comment fut » signé un traité entre quelques-uns des seigneurs élus en » Allemagne. — Ch. 295: — comment Castruccio, seigneur

» de Lucques, s'empara de la ville de Pristria par trahi-
 » son. — Ch. 296 : — comment Messire Raimondo de Car-
 » donna vint à Florence en qualité de capitaine. — Ch.
 » 297 : — comment le duc de Calabre, à la tête d'une ar-
 » mée, fit une descente en Sicile. — Ch. 298 : — des signes
 » qui parurent dans l'air et qui firent redouter des dan-
 » gers et des troubles dans la ville à tous ceux qui les
 » virent. »

Ce serait aussi un extrait curieux que le chapitre 135 du livre IX : *Du poète Dante et de sa mort*; on y voit que Villani, concitoyen et contemporain du Dante exilé, s'étudie à lui rendre les bonnes grâces des Florentins en disant *qu'il avait été guelfe*. « C'était, dit-il, un homme instruit dans presque toutes les sciences, *quoique laïc*, grand poète, philosophe et parfait rhétoricien en prose comme en vers, pour parler comme pour écrire. Jamais on n'avait composé de plus beaux vers que les siens dans notre langue. » Villani cite ensuite ses divers ouvrages, sa *Nouvelle Vie de l'Amour*, ses *Canzoni*, ses épîtres latines et son *Traité de la Monarchie*, son livre de l'*Éloquence vulgaire* et sa *Commedia*, en vers élégans et pleins de hautes et ingénieuses questions de morale, de philosophie naturelle, d'astrologie et de philosophie, avec de belles métaphores et comparaisons, etc. « Le Dante, ajoute Villani, était, à cause de ses connaissances, un peu présomptueux, satirique et méprisant, peu courtois à la façon des philosophes et ne sachant pas bien converser avec les laïcs. Mais ses qualités, sa science et son mérite comme citoyen me font un devoir de lui consacrer un souvenir éternel dans cette chronique, parce que ses ouvrages l'ont illustré lui-même en dotant notre cité d'une nouvelle gloire. » Il faut savoir que Villani et Dante avaient d'ailleurs des opinions tout opposées et jugeaient bien différemment les mêmes personnes. Le poète prépare un lieu de torture pour Benoît VIII dans son enfer; le chroniqueur en fait un saint. Dante se moque de tous les papes, Villani

les vénère tous. Dante place Manfred sur la route du paradis, Villani le maudit comme *scomunito* et le livre au diable. C'est donc généreux à lui d'attribuer à l'amertume de l'exil la composition de ce *Traité de la Monarchie* que les Florentins ne purent pardonner à l'auteur de la *Divina Commedia*.

Terminons par quelques lignes sur Giovanni Villani lui-même. « Les historiens de la Grèce, dit M. de Sismondi, avaient comme lui parcouru toutes les carrières publiques et privées, et, par bien des traits, Villani est digne d'être comparé à Hérodote. » On ignore la date précise de sa naissance. Son père, qui avait rempli de hautes fonctions politiques à Florence, laissa quatre enfans dont Giovanni était l'aîné, Matheo, son continuateur, le quatrième. Giovanni fit le commerce ainsi que presque tous les nobles Florentins de son temps : il voyagea, et à ses nombreuses relations avec tous les pays il faut attribuer la variété des matières contenues dans ses chroniques. Par exemple, tous les détails, les uns fabuleux, les autres vrais, qu'il donne sur *Cassano imperatore de Tartari* (Ghazan-Khan, septième roi de Perse de la race de Jenghiz), il les tenait d'un nommé Bartari, élevé à la cour de ce prince et envoyé par lui en ambassade auprès du pape.

Giovanni Villani exerça tour à tour des fonctions diplomatiques et militaires; il fut le négociateur d'un traité entre Pise et Florence, et commanda un détachement de ses compatriotes dans la guerre contre Castruccio de Lucques, qui forme un des épisodes les plus intéressans et les plus pittoresques de son ouvrage. Encore une dernière citation pour montrer quelle était l'impartialité du chroniqueur envers les ennemis de sa patrie. « Ce Castruccio était bien fait de sa personne, grand de taille » et actif, sans trop d'embonpoint, le teint clair et même » un peu pâle, les cheveux droits et l'air gracieux. Il » avait quarante sept ans lorsqu'il mourut. Quelque temps » auparavant, sentant approcher sa mort, il dit à plusieurs

» de ses affidés : « Je vois que je vais mourir ; *e morto me*
 » *di corto vedrete disasroccato* , » voulant dire dans son
 » idiome lucquois : Et quand je serai mort, vous serez
 » bientôt témoins d'une grande révolution. Il prophétisait
 » vrai, comme nous aurons occasion de le voir. Ainsi que
 » nous en avons été informés par ses intimes amis, Cas-
 » truccio se confessa et reçut dévotement les sacremens
 » et l'extrême-onction. Néanmoins il expira dans une
 » grande erreur, puisqu'il ne reconnut jamais qu'il avait
 » offensé Dieu en attaquant la sainte Église, et en satis-
 » faisant sa conscience par ce prétexte qu'il avait agi
 » justement.

» Or ce Castruccio était un vaillant et magnanime ty-
 » ran, habile, rusé, entreprenant, industriel, un homme
 » accompli dans le métier des armes et la science de la
 » guerre ; aventureux dans ses entreprises, craint et re-
 » douté ; il fit de grandes choses en son temps, et fut un
 » vrai fléau pour ses concitoyens comme pour les Florentins,
 » les Pisans, ceux de Pistoie et pour les habitans de la
 » Toscane pendant l'espace de quinze ans qu'il régna sur
 » Lucques. Il montra de la cruauté en mettant ses enne-
 » mis à mort et en les livrant aux tortures. Il fut ingrat
 » pour les services reçus dans la mauvaise fortune, re-
 » cherchant trop volontiers de nouveaux amis et de nou-
 » veaux visages ; si vain de sa grandeur et de sa puissance
 » qu'il s'estimait le maître de Florence et le roi de toute
 » la Toscane. Les Florentins furent si réjouis de sa mort
 » qu'ils avaient peine à y croire. Mais aussitôt que la
 » nouvelle en fut certaine, je songeai, moi, auteur de ce
 » livre, à raconter une circonstance qui m'était arrivée
 » relativement à cette mort. »

Avant de laisser continuer Villani, remarquons, pour expliquer sa crédulité, que plusieurs autres passages de sa chronique nous prouvent que *lui*, auteur de ce livre, avait une foi réelle dans l'astrologie. N'oublions pas que, dans ce siècle, savans et ignorans y avaient une foi égale, et

que mettre en doute la vérité de cette science, c'eût été une impiété digne d'être punie dans ce cercle de l'enfer où Dante a placé Farinata et Cavalcante, l'empereur Frédéric et le cardinal Ubaldini.

« Etant Florentin, continue notre chroniqueur, et voyant quels troubles causait à mon pays ce redouté Castruccio, j'écrivis à mon dévot ami maître Dionysio dal Borgo a San Sepolcro, maître en philosophie et en théologie de l'université de Paris. Je déplorais nos malheurs dans ma lettre, et je suppliais mon ami de m'aider quand ils auraient enfin un terme. Maître Dionysio me répondit en peu de mots : « — Je vois Castruccio mort, et à la fin de la guerre vous obtiendrez possession de la seigneurie de Lucques par la main de quelqu'un qui portera dans ses armoiries sable et gueule : mais ce sera un nouveau sujet d'affliction et de honte pour votre république, et vous ne garderez pas longtemps votre acquisition nouvelle. » Je reçus cette lettre de Paris au moment où Castruccio s'était emparé de Pistoye. J'écrivis donc à maître Dionysio comment Castruccio était devenu plus puissant que jamais. Ce à quoi il me répondit : « Je vous confirme aujourd'hui ce que je vous ai écrit dans une précédente lettre, si Dieu n'a pas changé ses jugemens et bouleversé le cours des astres, je vois Castruccio mort et enterré! » Lorsque je reçus cette lettre, je la montrai aux *priori* mes collègues (étant alors membre de cette magistrature). Il arriva que Castruccio était mort quelques jours auparavant, et que le jugement de maître Dionysio s'était accompli comme une prophétie en tous points. » (Liv. X, chap. 851.)

Il paraît que la prédiction du maître Dionysio influa beaucoup sur les difficultés qu'élevèrent les magistrats de Florence lorsqu'ils négocièrent l'achat de Lucques, d'abord avec des aventuriers allemands qui s'en étaient emparés au nom de l'empereur Louis de Bavière, ensuite avec Martino della Scala, seigneur de Vérone, qui en

était devenu le maître à son tour, par une de ces continuéles vicissitudes de la politique italienne au quatorzième siècle. Une révolution analogue livra en 1341 la république de Florence à un usurpateur qui la tyrannisa pendant une année entière, et dont Villani raconte l'oppression en historien patriote.

Bientôt après Villani fut la victime d'une grande catastrophe commerciale, la banqueroute de la riche maison des Bardi, qui entraîna celle de plusieurs maisons de Florence. Villani, par suite de ce désastre, fut jeté en prison et y resta plusieurs années, se consolant par le récit de ses malheurs, qui font partie de ses chroniques. En 1348 il mourut de la peste qui ravagea l'Italie et une grande partie de l'Europe. Son frère Matheo, plus jeune que lui de plusieurs années continua les *Istorie fiorentini* de 1348 à 1363, et par une coïncidence remarquable, le même fléau qui avait enlevé Giovanni reparaisant au moins de juillet de cette année frappa aussi Matheo. Philippe, son fils, termina l'ouvrage de son oncle et de son père, qui s'arrête au traité conclu entre Pise et Florence. le 17 août 1364.

G. VILLANI, *Istorie fiorentine*.

Paris.



LE PALAIS-ROYAL

ET LA PLACE-ROYALE.



Ne croyez pas que je veuille vous servir ici le ragout d'un contraste, comme dirait Trissotin, le Trissotin d'autrefois. Le contraste n'est certainement pas chose si rare à Paris qu'il faille, pour en rapprocher les deux parties, faire une course de tricycle. On le trouve en tous lieux dans cette grande ville : partout le mesquin est à côté du beau, l'ordure auprès de la magnificence, la misère en face du luxe, quelquefois même la solitude et le silence au milieu de l'agitation et du bruit. Dans ce chaos perpétuel d'éléments opposés, on trouve à chaque pas le sujet d'un de ces tableaux à double face où l'art s'est toujours complu, et qui font méditer le philosophe. Le même quartier, la même rue, la même maison peut-être vous montrera souvent en présence, dos à dos, l'un sur l'autre, ou porte à porte, les deux extré-

mités de la civilisation, les aspects les plus contraires que puisse offrir la société humaine, vue de près, étudiée à la loupe, scrutée par l'analyse. L'Institut, par exemple, n'est-il pas à côté de la Monnaie, et la Conciergerie tout près du quai aux Fleurs? On vous a dit quelque part qu'il y avait un piano et de jolies demoiselles dans le bâtiment de la Morgue; et vous trouveriez aisément un commissionnaire au Mont-de-Piété sur le même palier qu'une élégante couturière, un bureau de charité sous les fenêtres d'une maison de banque.

Or ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui. Je n'ai pas l'intention d'opposer le calme de la Place-Royale au mouvement du grand bazar parisien. C'est plutôt par la ressemblance de leurs formes, par l'analogie probable de leurs destinées, qu'il m'est venu en fantaisie de réunir dans un seul chapitre ces deux localités. Ici et là, en effet, même distribution du terrain, même système d'architecture. Quatre faces de bâtimens qui regardent un espace planté d'arbres, car c'est la faute du temps si la quatrième ligne d'étages supérieurs manque au Palais-Royal; des galeries pratiquées sous le premier étage de ces maisons, et soutenues par une suite régulières de piliers qui se joignent en arcades; une promenade à l'abri autour d'une promenade en plein air; tels sont les points matériels de comparaison. Les différences sont nombreuses, et il me semble que l'avantage pour l'un et pour l'autre s'y balance. Ici le corridor claustral est trop écrasé par sa voûte; là il est trop élancé et trop étroit. Au Marais, les rues pénètrent dans la place; elles séparent les galeries du jardin; ce qui pourrait être un inconvénient pour les promeneurs, s'il y en avait. Au quartier Saint-Honoré, la circulation des voitures s'arrête aux abords de l'édifice; elle en respecte l'enceinte: elle tourne le long de la façade extérieure, mais par des voies si resserrées, si sales et si périlleuses, que les habitans du lieu semblent leur avoir rendu leur véritable destination en y déposant des immondices. La vieille Cité n'a rien de

plus fangeux et de plus fétide que le fossé bourbeux dans lequel on descend à l'extrémité de la rue Vivienne.

Nous avons tous vu le Palais-Royal dans son plus grand éclat. Je me suis demandé quelquefois ce que serait la Place-Royale si la mode venait s'y établir, si ses quatre rues intérieures étaient parcourues par de brillans équipages, si, le soir, d'innombrables jets de lumière se détachaient de ses portiques percés en riches magasins ; si, dans chaque intervalle de ses pilastres, l'air enflammé se jouait suspendu dans un globe de cristal, si les trois étages de ses maisons, variées déjà par les couleurs de la brique et de la pierre, réfléchissaient, sous leur haut couvercle d'ardoise, la lucur riante des lustres et des bougies. Alors sans doute il ferait beau d'arriver, dans ce séjour des plaisirs et des joies mondaines, par les arceaux ouverts sur la rue Royale et sur la chaussée des Minimes, deux issues vraiment magnifiques. De ce jardin clos de grilles, qui recevrait la foule par quatre larges entrées, et où Louis XIII se morfond aujourd'hui sous son vêtement de marbre, on aurait tout le mouvement et tout le bruit dont se compose le bonheur des villes. Ce serait mieux que le Palais-Royal, où l'agitation est en quelque sorte renfermée, mieux que les boulevards, où elle est trop répandue, trop éparpillée. Ce rêve heureux ne se réalisera pas. L'engouement magique qui pousse toute la population vers un quartier de la ville ne revient jamais à celui qu'il a déjà visité. Il aime à laisser derrière lui des déserts et des ruines. Il faut à ce coureur infatigable et capricieux des amantes délaissées qui le pleurent dans un long ennui. La Place-Royale a obtenu jadis ses faveurs ; elle n'a plus que des souvenirs pour se consoler de l'oubli et de la solitude. Le Palais-Royal aussi, dont il faisait naguère ses délices, touche peut-être à son déclin ; il s'y manifeste déjà quelques signes d'abandon et d'indifférence. C'est un motif de plus pour rapprocher une puissance tombée d'une grandeur qui s'obscurcit.

On sait que la Place-Royale fut construite par Henri IV ;

ce qu'on ne sait pas aussi bien, c'est de quelle façon un roi d'alors, un roi absolu, un roi conquérant, qui avait regagné sa couronne pied à pied et l'épée au poing, s'y prenait pour user de ses domaines. L'emplacement sur lequel il voulut construire, car il aimait aussi le travail des maçons, dépendait de l'ancien hôtel des Tournelles; c'était un terrain nu, entouré de décombres, et dont on avait fait un marché aux chevaux. Henri IV entreprit d'y dessiner une place large, belle et régulière, dont le milieu servirait d'arène, et le pourtour d'amphithéâtre, pour les exercices martiaux, les courses, mascarades et réjouissances données par la cour au public. C'était son bien à lui, comme disent les avocats de la liste civile, et n'est avis qu'il l'avait bien payé. De plus, ce n'était devenu le bien de personne; il ne s'y était pas établi de ces jouissances anciennes, immémoriales, qu'il faut souvent respecter comme des droits. Cependant il ne crut pas pouvoir en disposer sans l'aveu de son parlement. Après avoir fait élever de ses deniers un côté de la place, il fit enregistrer un édit, par lequel il céda à des particuliers les autres portions du terrain, moyennant la rente annuelle d'un écu d'or, et à la charge d'y construire des bâtimens sur le plan qu'il avait exécuté lui-même. Ainsi fut faite la Place-Royale, véritable ouvrage de prince, théâtre de nobles amusemens, rendue à l'usage de tous, aussitôt que la main créatrice du monarque l'eût fait sortir de la boue et du néant; et cela, sans profit, sans calcul d'argent, moyennant une légère redevance, qui perpétuait seulement le souvenir du bienfait royal.

Elle se trouva prête en 1612, pour la célébration anticipée de ce mariage, d'où devaient sortir, après une longue stérilité, les deux branches de princes Bourbons, dont l'une vient d'emporter dans l'exil la vieille monarchie, et l'autre fait aux Tuileries l'essai d'une royauté nouvelle. Ses quatre lignes, composées de neuf pavillons, étaient élevées; ses deux rues qui trouvaient, il y a peu de temps

encore, une ouverture sous deux de ses angles, étaient tracées; ses deux entrées majestueuses, par les centres du midi et du nord, étaient ouvertes, lorsque, par une belle journée du printemps, des milliers de spectateurs, groupés aux fenêtres, entassés sur les échafauds, dames, seigneurs, gentilhommes, gens de robe, peuple aussi (on a besoin de lui pour les fêtes), virent s'avancer dans la lice, parés de riches habits, suivis d'une somptueuse escorte, les plus illustres et les plus beaux cavaliers qui fussent en ce royaume de France. Un des acteurs de cette brillante représentation, Bassompierre, nous dit qu'il ne lui en coûta pas moins de cinquante mille écus pour y paraître convenablement. Il se faisait rembourser de cette dépense en bonnes fortunes. Aujourd'hui, on saurait au juste ce qu'une somme pareille, bien placée, peut rapporter d'intérêts. Ce fut, je crois, le dernier spectacle où figura la noblesse française. Richelieu vint, qui congédia la troupe.

Après ces magnifiques extravagances, la Place-Royale trouva encore une autre illustration. Elle devint le centre du goût, de la politesse, de la galanterie, du bel esprit. Ses maisons furent habitées par les femmes les plus spirituelles et les plus jolies. Les grands seigneurs y accoururent dans leurs carrosses de velours; les gens de lettres, qui commençaient à prendre leur rang dans le monde, s'y rendirent à pied; car c'était, suivant Scarron, « un pays où la botte se conservait long-temps sans crotte. » La renommée de « cet incomparable cloître, » cloître où Ninon fit ses vœux, convertit bientôt le terrain des joutes en une promenade noblement fréquentée, où Corneille a placé la scène d'une de ces comédies qu'il prit toutes faites dans son siècle, avant de s'élever à son génie. L'auteur du *Roman Comique*, qui, en dépit de ses ouvrages, était homme de bonne compagnie, appelle la Place-Royale : « Quartier favori des honnêtes gens tant chéri; » et ailleurs : « Belle place, où n'habite que mainte personne d'élite. » Il s'est

trouvé, par un rare bonheur, que, lorsque la vogue s'est éloignée de ce lieu, les spéculations n'y ont pas porté leur marteau destructeur, leur avide recherche de débris. Il se présente à nos regards tel à peu près qu'il était au temps des Villequier, des Guémenée, des Rohan, des Maugiron, des Bois-Dauphin, et de toutes ces familles que divertissaient par leurs bons mots Sarrasin, Ménage et Voiture. Nul propriétaire ne s'est encore avisé de badigeonner la façade rouge et blanche de son antique maison; nul ne l'a fait monter d'un étage, et n'a songé à tirer profit de ces dômes élevés, où l'on pourrait nicher des locataires. C'est un avantage des quartiers abandonnés; dans un temps où la cupidité détruit, la solitude conserve. A voir ces croisées garnies de draperies épaisses, ces portes fermées où le marteau retentit rarement, ces longues galeries dont les murailles n'ont pas été minées par les boutiques, on se croirait dans un autre siècle, si l'aspect tout moderne d'une mairie, avec son factionnaire en habit bourgeois et ses listes électorales couchées sur une tablette, si encore deux cabinets de lecture, remplis de journaux et de jeunes gens, comme aux lieux les plus habités, ne venaient terminer cette erreur. Quel qu'il en soit, je ne connais pas dans Paris de meilleure et de plus agréable retraite. Quelque chose me dit que j'y mourrai: c'est un endroit charmant pour mourir. On est à deux pas des pompes funèbres.

Mais voici que vient à passer le corbillard des vivans, l'omnibus à trois roues, qui nous conduira par vingt détours, à travers les obstacles d'un quartier populeux, du marbre de Louis XIII jusqu'au bronze de Louis XIV, dans le voisinage de cette autre scène que nous avons encore à décrire. Nous entrons par les issues les plus éloignées de cette demeure princière, d'où l'on a retiré un roi, maintenant triste, déserte et gardée avec un soin jaloux, dont on nous a fermé la cour, depuis que la circulation n'y gênerait plus personne. Tant mieux, dirai-je, j'aime à

connaître, autrement que par le refus d'un factionnaire, les limites de la propriété publique. On sait à présent que depuis la porte qui donne sur la cour des Fontaines, dont on a rétréci la voûte pour y loger des marchands; depuis les premières pantouffles qui décorent le portail de la galerie de Nemours et le péristyle du Théâtre-Français, tout ce qui est en deçà appartient sans conteste à la curiosité, sous la surveillance des gardes municipaux.

Or nous voici dans le Palais-Royal, dans cette enceinte connue de l'Europe entière, dont on demande des nouvelles à quiconque revient de la grande ville, que le nouveau débarqué veut visiter avant tout, dont on se fait encore, à cent lieues de Paris, les idées les plus singulières, les plus effrayantes, les plus fantastiques; lieu de perdition, sentine de tous les vices, véritable Gommorhe, disent les pères tremblans et les mères éplorées, qui hasardent à regret leurs fils dans nos écoles; pays de Cocagne, séjour de délices, théâtre de mille enchantemens, s'écrient les provinciaux émérites, les beaux esprits de garnison, les Lovelaces de table d'hôte et les commis-voyageurs. Mensonge des deux parts, ridicule exagération de terreur et d'enthousiasme, qui se fonde sur les récits fabuleux d'un autre temps, d'un autre état social, d'une époque déjà vieille de vingt années, et presque perdue dans nos souvenirs. Il ne faut pas avoir vécu plus que l'âge ordinaire d'un homme d'état pour avoir vu quelque chose de ce désordre bruyant, de ces orgies tumultueuses, de ces gais scandales, qui firent long-temps la réputation du Palais-Royal. Maintenant il en reste à peine quelques traces. Le Palais-Royal a suivi le mouvement de nos mœurs; il s'est réformé; il est devenu honnête, sévère, ennuyeux peut être comme un libertin qui se range. Il était fait pour le vice, ce monument historique de la fin du dix-huitième siècle, pour le vice vulgaire, bannal, populaire, accessible à tous, se plaisant dans la confusion et le mélange, se faisant grossier par un dernier raffinement, dé-

daignant la pudeur et insensible à la volupté du mystère. Et voilà que le vice lui manque; qu'après l'avoir laissé végéter quelque temps obscur et sans bruit dans ses plus honteuses retraites, voyant qu'il ne rapporte plus rien, on le chasse brutalement comme un intrus, lui, le vice l'enfant de la maison.

Une fois épuré, sous le rapport de la morale, il ne restait plus au Palais-Royal, pour se séparer tout-à-fait du passé, qu'à se faire net et beau, luisant et propre; à dépouiller ses haillons; à se revêtir de neuf. Il a fait toute cette dépense, non sans peine. Il a réussi à couvrir d'une couche blanche les innombrables inscriptions qui noircissaient les murs, les piliers et les voûtes de ses galeries; il a détaché les lanternes de toute couleur, de toute grandeur, les écussons, les enseignes qui menaçaient la tête des passans; moitié par contrainte, moitié par persuasion, il a obligé les boutiques ambitieuses, usurpatrices, toujours avides de s'étendre, toujours gagnant du terrain pour atteindre les chalandés, à rentrer dans leur alignement, à démasquer sa colonnade, il s'est mis pour cela sous la protection de la voirie, et à réclamé l'aide de la police. Il a fourni aux afficheurs des bornes de bois pour qu'on respectât ses portiques peints à l'huile. Un beau soir, le gaz, s'élançant de ses canaux en langues de feu, est venu éclairer sous chaque arcade cette brillante toilette. Un magnifique promenoir, tenant toute la largeur du palais, a invité les oisifs à se réunir sous son toit de verre, à parcourir librement son pavé poli et sonore. Et quand tout cela a été terminé, lorsque le Palais-Royal s'est montré noble, riche, élégant, vertueux surtout, il n'a plus revu la foule. Ses habitués étaient ailleurs; il faisait là trop de jour pour eux. Les nouveaux hôtes qu'il attendait en avaient oublié le chemin.

C'est qu'il y a, dans cette préférence capricieuse, qui entraîne vers une partie de la ville le flot des fainéans et des curieux, certaines influences secrètes qu'il n'est pas

facile de saisir. Ce qui peut la décider le moins, c'est l'ordre et la symétrie; il lui faut au contraire de la gêne et du pêle-mêle. On ne se dérange pas de chez soi pour être à son aise, pour marcher commodément à la file dans un espace bien propre, bien large, soigneusement débarrassé de tout ce qui serait obstacle, où l'on trouve sans cesse la vigilance du maître et de l'autorité. On veut s'entasser, se bousculer, être aperçu et non regardé. Ce qu'il y a de plus honteux et de plus ordurier ne fait pas peur, quand on doit le voir du milieu de la cohue. On demande d'abord qu'il y ait du monde quelque part, n'importe lequel, et l'on y court aussitôt. La population fixe du Palais-Royal, celle qui avait renfermé là toutes ses habitudes, tous ses plaisirs, toutes ses espérances de profit, formait naturellement ce centre d'attraction vers lequel la foule se laisse conduire. C'est ce qu'avait bien compris le fondateur de cet établissement. En vain l'accablait-on de railleries, de sarcasmes, d'épigrammes, de quolibets pour une entreprise qui fut certes l'action la plus innocente de sa vie; envain classait-on ainsi les nouveaux voisins qu'il voulait se donner : « les filles, les » brocanteurs, les libertins, les intrigans, les escrocs, » les faiseurs de projets, les chefs de musées, les inven- » teurs de ballons, comme plus en état de s'y plaire et » de bien payer. » Il écoutait tous les propos avec ce profond mépris pour l'opinion publique qu'il devait montrer bien mieux en la courtisant. Il ne se mettait pas en peine de choisir ses locataires, sachant que la bonne compagnie arriverait tôt ou tard dans ce lieu, lorsqu'elle serait sûre d'y trouver la mauvaise..

Ainsi commença l'ère brillante du Palais-Royal. Tous les genres de dépravation y étaient logés, depuis les souterrains jusqu'aux combles. On entendait les cris de l'orgie à travers les soupiraux; la prostitution étalait ses guenilles aux balcons supérieurs, et venait le soir promener ses oripeaux dans le jardin ou dans les galeries. La

crainte d'être vu là ne retenait personne , la multitude couvrait tout. Les marchands surtout ne s'en plaignaient pas ; les trésors étalés dans leurs magasins servaient de prétexte à l'empressement du public, d'excuse, s'il en était besoin , à cette affluence qui se frotte peut-être sur son objet. Aujourd'hui qu'il n'y a plus rien de scandaleux à voir, pas de bruit désordonné , aujourd'hui que la mère peut permettre cette promenade à sa fille, on trouve les corridors froids , le jardin étouffé, les abords difficiles et malpropres. On n'y va plus, on y passe, comme dans la galerie Vivienne, moins que dans la galerie Véro-Dodat, parce qu'on n'y trouve pas de caricatures. Les marchands murmurent et déménagent. Ils s'en prennent au voisinage de la royauté-citoyenne, qui leur amenait l'émeute; ils s'en prennent à son émigration, qui leur ôte la pratique des courtisans. Chaque jour voit disparaître quelqu'un de ces riches étalages qui tentaient l'opulence et dont s'émerveillait la médiocrité sans y toucher. Le petit commerce des bazars s'y introduit déjà. Enfin j'y ai compté hier douze boutiques à louer. Et voilà ce que c'est que d'avoir des mœurs quand on s'appelle le Palais Royal; c'est mentir à sa vocation.

Pourtant comme ce changement n'est pas tout-à-fait une chose de choix et de volonté; comme il est évident qu'il a été déterminé par quelque modification observée dans nos mœurs et dans nos habitudes; comme la vie joyeuse, débauchée, prodigue, insoucianté, n'est plus de notre siècle, il faut en conclure que le Palais-Royal a fini sa destinée de bruit, de scandale et de désordre, qu'il est en ce moment dans un état de transition pour arriver à une autre existence. Aussi n'offre-t-il aujourd'hui que des traits décolorés, incertains; un caractère mi-partie de tristesse et de mouvement, de luxe et de simplicité, de présent et de passé, qui déconcerte l'observateur. Il ne se présente plus guère à ses yeux que comme un lieu de passage où l'on se promène, à couvert quand il pleut.

en plein air quand il ne fait pas trop de soleil, où l'on se donne rendez-vous, dans lequel on cause tranquillement ou bruyamment, selon les goûts, de ses affaires si l'on en a, des affaires publiques si l'on est désœuvré. C'est encore une communication agréable pour aller de la rue Vivienne à la rue Saint-Honore, un terrain commode pour les premiers jeux de l'enfance. Quelques personnes ont fait depuis peu du jardin une tabagie où leur patriotisme se divertit innocemment à fumer. Ceux qui pourraient être considérés comme les habitués de cette enceinte, et dont on rencontre en effet la figure chaque jour dans la même allée, n'ont pas d'occupation spéciale, pas de mœurs particulières qui les distinguent des autres visiteurs. Ce sont gens ayant un peu plus de temps à perdre, voilà tout, et qui trouvent dans l'exercice salutaire de la promenade, dans la rencontre attendue de leurs amis, de quoi employer leur journée sans aucuns frais, pas même de toilette. Les belles soirées d'été ajoutent quelque chose de plus gracieux et de plus animé à ce tableau froid et monotone. La bourgeoisie des environs vient s'y asseoir le long d'un grillage ou vis-à-vis de la rotonde, en famille, avec l'intention de rester long-temps sur ces chaises où elle ne craint plus de fâcheux voisinage, croyant respirer l'air que lui dérobent les trois lignes de bâtimens dont elle est entourée. Quelques tables rangées dans le jardin, entre une double haie de lauriers roses, sont occupées par des consommateurs sur lesquels le distributeur privilégié des rafraichissemens lève en forme d'impôt indirect, c'est-à-dire par une augmentation du tarif ordinaire, de quoi payer le droit qu'il a chèrement acquis. Puis, lorsque l'heure de la retraite a sonné, les grilles se ferment en un instant sous la main agile des gardiens, et le lieu public devient domaine de prince pour toute la nuit.

Je ne voudrais pas faire tort au commerce : c'est aujourd'hui surtout, chose peu généreuse ; cependant il faut bien

reconnaitre que les boutiques du Palais Royal ont perdu cet éclat de renommée, cette supériorité de luxe et de goût dont elles se vantaient jadis. J'aurais bien aimé, pour l'intérêt que je porte aux vieilles réputations, à trouver, durant la grande foire qui précède le jour de l'an, quelque encombrement dans ces galeries que les curieux, d'accord cette fois avec la critique savante, trouvaient jadis trop étroites. Il me souvient du temps où le superbe magasin d'Alexandre faisait refluer jusqu'au-delà des grilles les admirateurs de ses belles étoffes; où les gendarmes étaient étouffés à la porte de Berthellemot; où toute la province, assemblée par députation de ses badauds, s'extasiait pendant une heure devant l'escalier de cristal ou les diadèmes de Rustan. Ces magasins, qu'on n'a pas cessé de décorer à neuf tous les ans, renferment pourtant les mêmes richesses; mais il semble qu'on les sache par cœur. D'une admiration hébétée on est passé à une sorte d'indifférence stupide. On est comme blasé sur le beau. Depuis qu'on le trouve partout, on ne veut plus le chercher ici. Et puis je dirai que le commerce du Palais-Royal tient un peu trop à ses antiques traditions. Les mêmes branches d'industrie s'y multiplient à chaque pas, se nuisent par leur rapprochement et fatiguent par leur uniformité. Ce sont toujours des joalliers après les horlogers, et des horlogers après les joalliers. L'art si populaire et si attrayant des colifichets n'y tient pas une seule place. On n'y trouve pas un gâteau à manger, si ce n'est dans le vilain passage du Perron. Je crois qu'un élève de Susse ou de Giroux, qu'un homme habile formé au four de Félix ou de Thomas, remplirait utilement une de ces boutiques où le bijoutier se croise noblement les bras en attendant la pratique accidentelle d'un mariage. Je dis d'un mariage, car c'est là maintenant le seul contrat où l'on fasse intervenir l'or et les diamans. Il ne se donne plus d'écrins que devant notaires.

Il est cependant deux grandes célébrités qui ont con-

scivé toute leur puissance à travers les révolutions, qui ont vu tomber l'empire et la restauration sans être ébranlées de leur chute, qui ont survécu à toutes les splendeurs éclipsées, à tous les scandales éteints de cette vaste enceinte dont elles gardent les deux extrémités par chacun de ses angles. Je veux parler de Corcellet et de Chevet, deux noms illustres qui ont de l'écho dans notre civilisation; et je ne sais jusqu'où il faudrait aller pour apprendre à quelqu'un qu'il s'agit de deux rivaux qui ont entrepris la fourniture des comestibles; généreux concurrens qui ne se font pas la guerre; différens l'un de l'autre par leurs manières non moins que par leurs spécialités; l'un, enfermé gravement dans son comptoir, laissant arriver jusqu'à lui les chalands, ne permettant pas à ses pâtés, à ses volailles, d'attirer l'odorat du passant par une légère excursion hors de sa boutique; l'autre ayant légué ses habitudes de prévenance, d'invitation empressée, à une seconde génération de femmes engageantes et polies, sachant se maintenir, malgré les alignemens, dans le droit acquis d'étaler au dehors ses esturgeons monstrueux, ses carpes du Rhin et ses ananas, de sorte qu'on ne peut ni éviter la tentation, ni, une fois tenté par la marchandise, résister aux séductions du marchand.

Si Chevet et Corcellet sont la providence des gens qui ont une cuisine, le Palais-Royal a des ressources immenses pour ceux qui portent dans leur gousset toute la prévoyance de leur appétit. Les cafés s'emparent du passant à jeun, lui servent le premier repas, le désaltèrent plus tard, le retrouvent encore après le dîner, et lui offrent, tout le jour, un bon poêle avec de nombreux journaux; le café de Foy d'abord, le patriarche de ces lieux, dont l'existence est presque séculaire, notabilité de l'ancien jardin, qui a le bon esprit de conserver sa vieille boiserie et surtout l'excellente qualité de ses préparations; le café Valois, dont les habitués paraissent plus liés, plus intimes, et qui a toute la familiarité d'un club ou d'un salon;

le café Lemblin, où l'affluence est plus bruyante ; le café de la Rotonde, si cher aux provinciaux, entrepreneur hardi de la consommation en plein vent ; le café Corazza, qui renaît sous une forme nouvelle ; enfin le café d'Orléans, de récente origine, qui, dans les premiers jours de la révolution, s'était habilement saisi de la milice citoyenne, gaie alors et faisant volontiers bombance. Les restaurateurs viennent ensuite dans l'ordre des besoins. A leur tête, Véry dont les salons sont quelquefois déserts ; les frères Provençaux dont la renommée se soutient ; le café de Chartres, réduit étroit, obscur, étouffé, où l'on s'entasse toujours avec fureur ; le café Périgord, à l'étalage appétissant ; Vefour jeune, qui reste, en cuisine aussi, le cadet de son frère. Mais, ô misère ou lésinerie du siècle ! le dîner même, le dîner, cette grande affaire des sociétés qui savent ce que vaut la vie, ne peut obtenir que d'un petit nombre quelque effort de dépense. Regardez au premier étage du Palais-Royal, dans ces beaux appartemens dont on vous a raconté tant de prodiges. Savez-vous par qui est occupée la moitié de ce splendide pourtour ? Savez-vous qui remplit ces riches salons, pour qui tous ces frais de loyer, à qui appartient la vue riante du jardin ? Le maigre dîner à deux francs, la table modeste qui se dressait autrefois dans la noire profondeur d'un rez-de-chaussée, voilà ce qui domine maintenant en vainqueur dans le Palais-Royal. Voilà ce qui représente notre état social, le point où s'est arrêté le thermomètre de notre richesse. Ce tarif auquel peuvent atteindre facilement les petits profits, vers lequel descendent sans rougir des existences qui semblent haut placées, réunit une foule immense de dîneurs de tout rang, de toute condition, de tout métier, qui se courbent ou s'élèvent au même niveau. C'est là que se trouve véritablement l'égalité, mesurée sur l'échelle d'une sévère économie. Un étranger, qui sortait de la Chambre, surpris de voir entrer tant de monde dans ces réfectoires à bon marché, me disait dernièrement : « Mais où diable passe donc votre budget ? »

Ce que le Palais-Royal a le mieux gardé, c'est son importance littéraire. Je ne parle pas seulement ici de ses trois grands établissemens de lecture, situés dans de vastes locaux, bien aérés, bien éclairés, bien échauffés, où le même exemplaire d'un livre subit quarante jugemens divers, où siègent peut-être les critiques les plus difficiles, parce qu'ils ont payé quelques sous le droit d'être dédaigneux. Je veux parler surtout de ces boutiques où les ouvrages nouveaux viennent offrir aux regards des passans leurs titres bizarres, leurs vignettes énigmatiques. C'est dans la galerie d'Orléans qu'est demeuré le commerce de la librairie avec les modistes de la petite propriété. Mais le bon temps des galeries de bois est passé pour les livres comme pour les chapeaux. Si l'on veut vérifier ce que nous avons dit de la préférence accordée par la foule aux lieux sales, étroits, et d'un aspect repoussant, il faut se rappeler cette double avenue, d'un terrain inégal, bordée de misérables échoppes, où la voix criarde de quelques femmes fletries s'efforçait d'attirer les acheteurs; où des groupes nombreux formés devant l'étalage des libraires interrompaient agréablement la circulation. Alors il faisait bon pour une production nouvelle de paraître humide encore sur les tablettes envahissantes de Dentu, de Petit, de Ponthieu, de M^{me} Goulet, de l'actif et intelligent Delaunay. Celui-ci surtout connaissait bien son public; il ne lui refusait pas l'avant-goût gratuit d'un nouvel ouvrage; il savait qu'en toute chose on aime à essayer; il livrait gracieusement aux curieux l'exemplaire tout coupé. L'auteur pouvait, à quelques pas de là, observer l'effet causé par les premières pages de son livre, et tressaillait d'aise quand il voyait le lecteur entrer dans le magasin. Aujourd'hui, ce n'est plus ainsi: une barrière de verre permet de voir et défend de toucher. Le frontispice a beau sauter aux yeux, ce n'est pas assez pour décider l'argent à sortir de la poche. On voudrait feuilleter un peu, saisir au passage quelque aperçu du sujet, quelque échantillon

du style. Il faut déjà une forte dose de résolution, une curiosité singulièrement aiguillonnée, pour qu'on se risque à presser le bouton d'une porte, à déranger un commis qui lit tranquillement sur son comptoir. La fermeture des étalages me paraît une des causes qui font qu'il se vend peu de livres, malgré l'incontestable supériorité de nos écrivains, certifiée par les camarades journalistes. Du moins est-il certain, et je le dis sans nul regret, que le vitrage a tué l'industrie de la brochure.

Nous avons parcouru tout le Palais-Royal, tout, je vous assure; hors l'apanage, dont la beauté me touche peu, depuis qu'il a été question de payer une indemnité au possesseur, pour le plaisir qu'il s'est donné; hors deux ou trois estaminets, séjour enfumé, dont la physionomie offre peu d'intérêt; hors ce café des Aveugles, dernier reste de l'ancienne licence, où l'on ne fait plus rien que s'ennuyer bêtement au bruit assourdissant des timbales; hors les Ombres Chinoises, pour lesquelles on sèvre chaque jour des spectateurs, et le nouveau théâtre qui mérite bien un souhait de bonne chance; hors enfin ces quatre infâmes repaires qui s'annoncent par des numéros de feu dessinés sur un fond noir, autrefois égayés du moins par la débâche, maintenant offrant pour unique spectacle la passion de l'or ou la misère aux prises avec le hasard. Tout cela n'a pu vous paraître qu'une promenade assez insignifiante; et pourtant, le long du chemin que nous avons fait, une histoire entière est rangée, l'histoire de notre pays, de notre civilisation, de nos mœurs, c'est-à-dire ce que nous savons le moins, on peut-être ce que nous oublions le plus volontiers. Entre la Place-Royale et le lieu où nous sommes, il y a deux siècles de notre vie sociale; et, dans cette enceinte même, qui date à peine de quarante-cinq ans, que de souvenirs entassés les uns sur les autres! Comme le temps a marché vite sur la tête des générations! Que de transformations a subies cette société, tour à tour ivre de plaisirs bruyans, avide d'émotions sanglantes, lasse de

ses excès, renaissant pour la joie, passionnée pour la gloire, amoureuse du repos, fatiguée de l'ordre, dégoûtée de l'agitation ; maintenant soucieuse, timide, avare, renfermée, languissante, inquiète de son avenir. Cet avenir, qui nous le dira ? Sous quelle forme se présentera-t-il à nos regards ? Tandis que vous y rêvez, lorsque vous cherchez ce que peut devenir un peuple qui a perdu toutes ses croyances, usé toutes ses illusions, gaspillé par des essais capricieux tous ses systèmes politiques, gardez-vous de lever les yeux ; car voilà l'homme déguenillé qui passe devant vous comme une terrible apparition.

A. BAZIN.



L'ORPHELINÉ,

OU

à brebis fondue *Dieu mesure le vent.*

COMÉDIE-PROVERBE EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

M ^{me} D'YVARI.	M ^{lle} MODESTE, gouvernante.
LE COLONEL SINCLAIR.	RÉNÉ, domestique du colonel.
EMMA, jeune créole.	ROUSSEAU, autre domestique.
M. DUFLOS, notaire.	

(La scène se passe dans un château.—Le théâtre représente un salon.)

ACTE SECOND.

SCÈNE I^{re}.

RÉNÉ SEUL, ENSUITE LE COLONEL.

RÉNÉ.

Je crois bien que les signes que monsieur vient de me faire étaient pour m'indiquer de venir dans ce salon. Il est si impatient qu'il trouvera moyen de quitter la table avant tout le monde, dans l'espoir que j'ai découvert de quoi satisfaire sa curiosité. Je n'ai pourtant pas grand'chose à lui dire. Chacun de ceux à qui je parle est bien plus

pressé de faire son éloge que de répondre à mes questions.

LE COLONEL.

Voyons, René, sois bref; que sais-tu?

RÉNÉ.

Qu'il est impossible, monsieur, que vous trouviez nulle part un jardinier qui entende mieux le jardinage, un cocher qui connaisse mieux les chevaux, un cuisinier qui fasse mieux la cuisine, une gouvernante enfin qui sache mieux gouverner que tous ceux que vous trouverez ici.

LE COLONEL.

Pas de mauvaises plaisanteries. Comment parlent-ils de M^{lle} Emma? Ils doivent bien la regretter s'ils pensent tous comme ce garçon que j'ai vu tantôt, et qui me paraît un excellent sujet.

RÉNÉ.

Ah! mon colonel, n'eût-elle que le mérite d'avoir établi l'ordre qui règne dans cette maison, je ne connaîtrais pas de femme qu'on pût lui comparer.

LE COLONEL.

Il y a donc beaucoup d'ordre?

RÉNÉ.

C'est admirable. Et un ton de douceur entre eux dont on sent bien qu'ils ont l'habitude et qu'ils ne jouaient pas à cause de moi. Pas un mot, pas une brusquerie... Je n'avais pas d'idée de cela.

LE COLONEL.

Je ne sais pas si tu éprouves la même chose que moi; mais il me semble qu'on respire ici un air de bonheur. Le diner m'a paru excellent. La conversation n'était pas bien vive: eh bien! j'y prenais beaucoup d'intérêt. Cette jeune personne qui faisait les honneurs de ma table avec tant de grâce et de timidité, le croirais-tu? cela m'enchantait. Il est sûr qu'une maîtresse de maison est bien

plus indispensable à la campagne qu'à Paris. (*Réné sourit.*) Tu ris comme un imbécille; ce n'est pas cela que je veux dire.

RÉNÉ.

Pourquoi monsieur votre oncle, qui désirait tant de vous voir marié, ne vous donnait-il pas sa terre un peu plus tôt? Cela lui aurait épargné bien des lettres

LE COLONEL.

Mon oncle! mon oncle ne savait pas ce qu'il voulait; ses désirs étaient toujours des menaces. As-tu remarqué la peine qu'elle se donnait pour me voir sans me regarder?

RÉNÉ.

Qui, monsieur?

LE COLONEL, avec humeur.

La baronne, apparemment?

RÉNÉ.

C'est de M^{lle} Emma que monsieur voulait parler; mais la baronne faisait bien de même. Il n'y avait que ce monsieur qui fût vraiment à son aise. Il a dû être bien content de vous, car vous riez à chaque mot qu'il disait.

LE COLONEL.

Cela tenait à la disposition où j'étais. Ces beaux esprits qui ne s'aperçoivent de rien et qui vont tout droit devant eux sont excellens dans de certains momens. Sans lui je crois qu'il y aurait eu de grands intervalles de silence.

RÉNÉ.

Et cependant vous avez des choses essentielles à vous dire.

LE COLONEL.

Nous aurons le temps.

RÉNÉ.

Pas trop, monsieur. Madame la baronne a déjà donné à son cocher l'ordre d'atteler aussitôt que nous aurons dîné. Elle est très-poltronne en voiture, et elle veut s'en aller avant la nuit.

LE COLONEL.

C'est bon. Voici ces dames, va-t-en. (*René sort.*)

SCÈNE II.

M^{me} D'YVARI, LE COLONEL, EMMA, M. DUFLOS.

MADAME D'YVARI.

En vous voyant quitter la table si vite, colonel, nous avons craint que vous ne fussiez indisposé.

LE COLONEL.

Ce serait jouer de malheur, un jour comme celui-ci. J'avais quelques ordres à donner à mon domestique.

MADAME D'YVARI.

Vous pouvez ici commander en maître.

LE COLONEL.

Mon plus grand bonheur est de m'y regarder comme un proscrit qu'on veut bien accueillir.

MADAME D'YVARI.

C'est d'une extrême délicatesse. Il est certain qu'aux termes du testament, vous êtes encore chez mademoiselle; mais vous n'avez qu'un mot à dire, et vous serez chez vous.

LE COLONEL, à Emma.

M'ordonnez-vous de dire ce mot terrible, mademoiselle?

EMMA.

Tout ce qui vous donnera la liberté qui vous appartient, et me rendra la mienne, doit, ce me semble, nous convenir à tous les deux.

MADAME D'YVARI.

Il est impossible de s'exprimer mieux que mon Emma, et je suis persuadée que le colonel l'a parfaitement comprise.

LE COLONEL.

Certainement, et je ne crois pas qu'il soit en effet une position plus étrange que celle où nous met le caprice de mon oncle. Moi, qu'il regardait comme un étranger, peut-être comme un ennemi, il m'oblige à ne paraître ici que pour en éloigner dans les vingt-quatre heures sa fille chérie, celle à qui il a dû dix années de bonheur, la seule personne enfin qui, avec une douceur angélique, ait pu

supporter ce qu'il y avait de b'zarrerrie dans son caractère. Je sais le respect que vous portez à sa mémoire, mademoiselle ; mais vous ne pouvez nier qu'il ne fût bizarre.

EMMA.

Comme je l'ai toujours vu de même, je pourrais dire avec sincérité que je ne m'en suis jamais aperçue.

LE COLONEL.

Quel éloge vous faites de vous sans vous en douter ! Ainsi, vous supporteriez les défauts de l'époux que le ciel vous destine, par cela seul que vous l'auriez toujours vu ainsi ?

EMMA.

C'est à quoi je ne m'engagerais pas.

MADAME D'YVARI.

Que dites-vous donc, mon cœur ?

EMMA.

Je dis la vérité, madame. Je vivais ici dans la solitude, je n'avais pas de point de comparaison ; si j'étais mariée, je vivrais dans le monde, et les défauts d'un mari pourraient me frapper sans que je le voulusse.

LE COLONEL.

Je n'y avais pas pensé ; mais votre réflexion n'en est pas moins judicieuse.

MADAME D'YVARI.

Et surtout assez déplacée. On ne dit pas de ces choses-là, à moins d'avoir pris le parti de ne jamais se marier.

LE COLONEL.

C'est peut-être l'intention de mademoiselle.

EMMA.

Ne m'interrogez plus ; je craindrais de répondre encore avec trop de franchise.

MADAME D'YVARI.

La franchise, mon enfant, n'est un défaut que parce

qu'elle n'entre pas dans les usages du monde; vous saurez cela un jour. Mais, colonel, le temps presse; le testament de votre oncle ne nous donne que vingt-quatre heures, et l'on m'attend chez moi.

LE COLONEL.

C'est pour cela, madame, que j'ai quitté la table, afin de donner des ordres à mon domestique. Ne voulant pas qu'on puisse m'accuser d'avoir décidé avec trop de promptitude des intérêts qui ne sont pas seulement les miens; ne pouvant supporter l'idée qu'on puisse conclure de mon arrivée le départ de la personne qui a bien voulu me faire un aussi bon accueil, je vais me rendre à la ville, où je coucherais. Je demanderai à mademoiselle la permission de me présenter demain.

M. DUFLOS.

Cette affaire est si simple, monsieur le colonel.

LE COLONEL.

Il me semble que le testament m'accorde vingt-quatre heures à compter de mon arrivée.

M. DUFLOS.

On ne prétend pas le nier.

LE COLONEL.

Eh bien! monsieur, pourquoi voulez-vous que je n'en profite pas? Le temps porte conseil.

MADAME D'YVARI.

Je croyais, monsieur le colonel, que vous ne prendriez conseil que de l'équité, et que vous feriez entrer dans vos considérations la démarche que j'ai faite en venant chercher Emma. Qu'il vous plaise d'aller à la ville, nous ne nous y opposons pas; mais il est impossible qu'elle reste plus long-temps dans cette maison, dès que vous y avez paru.

M. DUFLOS.

Doucement, madame. Monsieur peut avoir à exprimer

des volontés qu'il ne voudrait confier qu'à un homme qui, j'ose le dire, s'est acquis une réputation de conciliateur.

LE COLONEL, à part.

L'ouverture est excellente pour gagner du temps. (*Haut à Emma.*) Acceptez-vous, mademoiselle, M. Duflos pour vous représenter ?

EMMA.

Sans aucune difficulté, monsieur. Plus il entrera dans vos intentions et plus il acquerra de droits à ma reconnaissance,

LE COLONEL, avec une attention très-marquée.

Si j'en abusais ?

EMMA.

Peut-être ai-je tort de le dire : mais c'est tout ce que je crains et ce que je ne supporterais pas.

MADAME D'YVARI.

L'expression est menaçante ; mais j'aime à voir que vous commenciez à sentir qu'il y a du positif dans la vie. Nous vous laissons, messieurs, et nous ne doutons pas de votre prudence.

M. DUFLOS.

Vous pouvez être très-rassurée. (*M^{me} d'Yvari et Emma sortent.*)

SCÈNE III.

LE COLONEL, M. DUFLOS.

M. DUFLOS.

J'espère bien, monsieur, le colonel, que vous ne voyez en moi ni un avoué ni un avocat ; à peine suis-je un notaire. Je suis tout simplement un homme du monde offrant son impartialité pour mettre d'accord deux personnes pour qui j'ai une égale considération.

LE COLONEL.

Il suffit de vous avoir vu un instant, monsieur Duflos, pour ne craindre de vous rien qui ressemble à de la chicane.

M. DUFLOS.

J'ai toujours cherché à couvrir de fleurs le sol aride que je suis condamné à cultiver.

LE COLONEL.

Il me semble que dans un aussi beau pays, sous un ciel aussi serein, les manières doivent être plus douces, les humeurs moins âcres que partout autre part. Dans mon enfance, je n'avais pas remarqué jusqu'à quel point la végétation était admirable.

M. DUFLOS.

C'est que la propriété est comme une seconde nature, monsieur le colonel. Mais venons au sujet que nous avons à traiter. Avez-vous arrêté le mode d'arrangement que vous voulez faire avec M^{lle} Emma ?

LE COLONEL.

Elle est bien jolie et me paraît avoir un charmant caractère.

M. DUFLOS.

Pour cela... il est certain..

LE COLONEL.

Vous avez l'air de répondre avec hésitation.

M. DUFLOS.

Moi! point du tout. Mais qui peut répondre affirmativement sur une femme ? et une jeune personne de l'âge de M^{lle} Emma n'est même pas encore une femme. Non pas que je ne la croie douée des qualités les plus essentielles ; elle a même des talens, à ce qu'on dit ; car, pour moi, je m'y connais si peu. Son caractère ne manque pas de gaieté ; elle cause avec agrément.... sur certains sujets.... et je ne lui reprocherais, comme on reproche quelque chose à une jolie femme, que de s'être fait une dignité qui n'est peut-être pas assez en harmonie avec sa position.

LE COLONEL.

Ce serait alors sa position qui aurait tort.

M. DUFLOS.

Je ne dis pas le contraire. Elle était née pour jouir d'un sort brillant ; mais à quoi sert un bon esprit , si ce n'est à se soumettre aux arrêts du destin ? Après tout, ce n'est pas une raison pour lui refuser la justice qu'on lui doit , et je me plais à croire que vous trouverez du plaisir à lui en donner la preuve. Il ne peut y avoir de discussion que sur la somme des intérêts.

LE COLONEL.

Quelle était sa société ?

M. DUFLOS.

Monsieur votre oncle d'abord , et toutes les personnes qui venaient le voir. Oh ! mais , monsieur le colonel , il ne faut pas vous imaginer que vous soyez ici dans un pays perdu ; nous avons parmi nous beaucoup de gens du premier mérite , et de ce mérite qui ne blesse personne , parce qu'il ne cherche pas à se produire au grand jour.

LE COLONEL.

Où ne le découvre pas moins au premier coup d'œil.

M. DUFLOS.

Je ne parle pas de moi ; je sais si bien ce qui me manque ; mais c'est à coup sûr la province de France où il y a le moins de provinciaux. Vous en jugerez si , comme je l'espère , vous vous fixez parmi nous.

LE COLONEL.

Un militaire ne peut guère se fixer nulle part.

M. DUFLOS.

Un militaire comme vous a toujours un domicile. Et quel autre plus agréable pourriez-vous choisir ? En achetant la futaie qui est à droite de votre avenue et la ferme du grand pré que monsieur votre oncle voulait avoir , votre château se trouverait juste au milieu de votre propriété.

LE COLONEL.

Cela est tentant. Mais qu'est ce que c'est que M^{me} la baronne d'Yvari qui va donner l'hospitalité à M^{lle} Emma ?

M. DUFLOS.

M^{me} la baronne d'Yvari est une de mes clientes.

LE COLONEL.

Est-ce le choix de M^{lle} Emma qui a déterminé cette retraite?

M. DUFLOS.

Peut-être pas absolument. Cela s'est arrangé dans un moment si triste qu'elle n'avait pas de volonté.

LE COLONEL.

Et pensez-vous qu'elle soit bien auprès de cette dame?

M. DUFLOS.

Oui, si cela ne dure pas trop long-temps. Une maison qui fait les honneurs de la province; quarante mille livres de rentes au moins. Nous parlions de futaie tout à l'heure, madame la baronne a les plus belles que je connaisse.

LE COLONEL.

C'est fort avantageux pour madame la baronne; mais cela pourrait ne pas suffire au bonheur de M^{lle} Emma.

M. DUFLOS.

Ce que je voulais en conclure, c'est que, de quelque manière que vous interprétiez le sort que monsieur votre oncle a voulu faire à cette demoiselle, elle sera au moins très-convenablement auprès de madame la baronne.

SCÈNE IV.

LE COLONEL, M^{me} D'YVARI, M. DUFLOS.

MADAME D'YVARI.

Eh bien! messieurs, êtes-vous d'accord sur quelque chose?

LE COLONEL.

Nous sommes d'accord sur tout.

MADAME D'YVARI.

Sur tout! Oh! mais voilà qui est parfait.

M. DUFLOS.

Nous n'avons encore rien terminé.

MADAME D'YVARI.

Que me disait donc le colonel? Éleve-t-il des difficultés?

LE COLONEL

Dieu m'en préserve!

MADAME D'YVARI.

Cependant si vous ne faites aucune objection!... (*A M. Duflos.*) Vous, monsieur Duflos, expliquez-vous au moins.

LE COLONEL.

La conversation de M. Duflos nous a un peu entraînés hors de notre sujet, et il vous dira lui-même que ce n'était pas sans effort que nous y revenions chacun de notre côté.

MADAME D'YVARI.

Colonel, je suis persuadée que vous êtes fort aimable, dans le temps que j'habitais Paris, j'ai connu beaucoup de militaires qui vous ressemblaient : c'était la même grâce, la même légèreté, la même insouciance dans les affaires sérieuses; mais ces militaires ne se voyaient qu'à l'Opéra Comique, où tout cela était fort en place. Pour nous, qui ne jouons pas la comédie, nous préférons quelque chose de plus sérieux et qui répondit davantage à l'opinion que nous devons avoir de votre délicatesse.

LE COLONEL.

Je ne crois pas, Madame, avoir rien fait qui puisse motiver l'opinion contraire. Vous voulez resserrer encore la règle déjà si courte des vingt-quatre heures à laquelle mon oncle a eu la cruauté de me soumettre; mais pouvez-vous me donner en même temps cette promptitude de décision que je n'ai jamais eue pour rien?

MADAME D'YVARI.

C'est un grand malheur,

LE COLONEL.

Certainement c'est un grand malheur; mais il ne tient qu'à vous d'en faire cesser les effets.

MADAME D'YVARI.

Expliquez-vous.

LE COLONEL.

Daignez, madame, suppléer à tout ce qui manque à mon caractère lorsqu'il s'agit de régler des intérêts.

Mlle Emma a choisi M. Duflos , prononcez pour moi. Je m'engage à ratifier tout ce que vous aurez décidé.

MADAME D'YVARI.

Monsieur le colonel, cette conduite vous fera beaucoup d'honneur dans le voisinage et détruira, je n'en doute pas, les préventions que les longues plaintes de votre oncle ont pu élever contre vous.

LE COLONEL.

M. Duflos a dû préparer un acte.

M. DUFLOS.

Pressés comme nous l'étions par le testament , cette précaution était indispensable. Il n'y a que la somme à régler ; je l'ai laissée en blanc.

LE COLONEL.

Je ne veux intervenir que pour signer.

MADAME D'YVARI.

C'est au mieux. Venez, monsieur Duflos, venez. Nous aurons bientôt fini, et je puis demander mes chevaux.

LE COLONEL.

Ah ! madame , quel empressement à me punir de ma confiance.

MADAME D'YVARI.

Ne sommes-vous pas voisins ?

LE COLONEL.

Vous êtes mille fois trop bonne ; mais des raisons de convenance peuvent m'empêcher de profiter de votre invitation tant que Mlle Emma sera dans votre château. Il y aurait défaut de délicatesse de ma part à montrer au milieu de votre société, et en sa présence, un homme de mon âge qui n'aurait sans doute pour elle fait qu'un acte de justice, mais qu'un engouement pourrait taxer de générosité.

MADAME D'YVARI.

C'est toujours un avantage que d'avoir le beau rôle de son côté.

LE COLONEL.

Ce peut être aussi un motif pour en redouter l'éclat. Parlons sans détour. Le testament de mon oncle semblait

indiquer que les intérêts à régler se débattaient entre M^{lle} Emma et moi ; nous avons voulu tous les deux nous soustraire à ce qu'il y a de pénible, de ridicule même dans cette position ; mais mon oncle désirait que j'eusse une conversation avec elle, et je la réclame.

MADAME D'YVARI.

Vous n'en faites pas sans doute une condition au pouvoir que vous venez de me donner ?

M. DUFLOS.

Mais, madame, il n'est pas contre les lois que deux parties se trouvent ensemble pendant que des tiers travaillent à les concilier. De quoi s'agit-il ? que nous en finissions ; que vous puissiez retourner chez vous avant la nuit, comme vous en avez le désir. M^{lle} Modeste accompagnera M^{lle} Emma ; monsieur le colonel aura la satisfaction d'avoir accompli une chose qu'il croit avoir été dans les intentions de son oncle ; tout cela n'a rien que de très-régulier.

MADAME D'YVARI.

Allons, monsieur, qu'il soit fait ainsi que vous l'avez dit. Il n'y a de bonnes affaires que celles qui sont terminées ; et puisque je me suis embarquée dans celle-ci, il faut bien que j'en sorte. *(Elle sort avec M. Duflos.)*

SCÈNE V.

LE COLONEL, *seul.*

C'est étonnant comme la tête d'un homme peut fermenter en quelques minutes ! Cette M^{me} d'Yvari me déplaît. Quel acharnement à poursuivre une affaire qui, après tout n'est pas une affaire ! Que m'importent quelques mille francs de plus ou de moins ? jamais je n'avais compté sur cette succession. Ce qui m'occupe, c'est le sort de cette jeune personne vraiment intéressante. Elle sera très-mal chez une femme altière, qui ne sait pas même déguiser combien elle se repent des engagements qu'elle a pris. Je conçois

bien qu'il ne m'est pas permis d'être son protecteur; mais est-ce une raison pour l'éloigner sans que j'aie pu lui parler, sans me laisser le temps de combattre les préventions qu'elle a dû recevoir contre moi? Si elle pouvait deviner combien je suis capable de bons conseils et de persévérance, peut-être serait-ce une consolation pour elle d'entrevoir que je ne cesserai de veiller sur son avenir. Aux soins que mon oncle a pris de son enfance, notre famille n'est-elle pas devenue la sienne; et faudrait-il que j'eusse soixante ans pour avoir le droit d'empêcher qu'on ne la rendit malheureuse? Malheureuse! pour qui donc serait le bonheur! Mais quelle confiance pourra-t-elle prendre dans un homme dont elle n'a jamais entendu dire que du mal, et qui vient comme un ennemi la chasser d'une maison où s'est enfermée toute son existence, où tout le monde la chérit et qu'elle embellit à un point qu'il m'est impossible de penser un moment que cette maison soit à moi? Si elle en sort, ce qui me paraît inévitable, nous en sortirons tous les deux. Quand elle verra se réaliser la résolution que je prends de ne jamais y revenir, il faudra bien qu'elle me pardonne le mal que je lui fais sans le vouloir. Oui, c'est là ce que je désirais, et mes idées commencent à se débrouiller. Obtenir d'Emma qu'elle me juge ce que je suis réellement, qu'elle m'accorde un peu de confiance; ce n'est pas trop exiger sans doute, et cependant que ne donnerais-je pas pour réussir!

SCÈNE VI.

EMMA, LE COLONEL, M^{lle} MODESTE.

— (Au moment où entre Emma, le colonel s'avance, lui prend la main pour l'amener sur la scène, après avoir indiqué à M^{lle} Modeste de s'asseoir sur un fauteuil près de la porte.)

LE COLONEL.

Si mes affaires m'avaient permis de venir ici du vivant de mon oncle, nous ne serions pas étrangers l'un à l'autre; je ne serais pas réduit à vous demander pardon des efforts

que j'ai faits pour obtenir que vous veuillez bien m'accorder un moment d'entretien. Notre position est vraiment singulière.

EMMA.

Très-singulière.

LE COLONEL.

Je n'en parle pas sous le rapport qui a pu mêler nos intérêts. J'espère, mademoiselle, que vous n'avez jamais douté de mon équité.

EMMA.

Jamais, monsieur.

LE COLONEL.

De toute autre personne, cette réponse ne serait qu'une justice; de votre part, je la regarde comme une générosité à laquelle j'attache le plus grand prix. Vous ne saurez jamais combien je tiens à mériter votre estime; sans doute j'ai beaucoup de préventions à combattre... Vous gardez le silence; vous craignez de vous livrer à cette franchise qu'on vous a reprochée tantôt devant moi. N'est-il pas vrai que je suis mal dans votre esprit?

EMMA.

Si vous m'eussiez fait cette question du vivant de votre oncle, j'aurais répondu oui, sans hésiter.

LE COLONEL.

Et maintenant?

EMMA.

Maintenant, j'ai appris à ne pas croire sur la foi des autres; et six mois écoulés depuis que nous l'avons perdu ont été pour moi un temps de révélation.

LE COLONEL.

Expliquez-vous, de grâce.

EMMA.

Ondit que je suis légère parce qu'il m'est plus facile d'accepter un malheur que de le redouter; mais croyez, je vous prie, que je ne manque pas de réflexion. En voyant ceux qui semblaient ne respirer que pour votre oncle, at-

taquer aujourd'hui son humeur, blâmer ses actions, ne pas même cacher leur jalousie de l'amitié qu'il me portait, j'ai pensé que si mon bienfaiteur n'était pas aussi parfait qu'il m'avait paru, il serait possible que son neveu ne méritât pas tout le mal qu'on disait de lui.

LE COLONEL.

Ainsi vous êtes disposée à me juger....

EMMA.

Comme si je n'avais jamais entendu parler de vous.

LE COLONEL.

Sans prévention ?

EMMA.

Sans aucune prévention.

LE COLONEL.

C'est me ranger dans la classe générale; et je n'ai qu'à vous remercier de cette faveur. Je voudrais pourtant que vous fussiez bien persuadée que si j'ai tant tardé à venir rendre mes respects à mon oncle, il n'y a eu un peu de négligence de ma part qu'une fois, deux tout au plus. Les devoirs de ma profession sont impératifs. Mais en me rappelant combien ses instances étaient vives, j'éprouve des remords pénibles que je n'ose confier qu'à vous.

EMMA.

Il ne faut rien exagérer; et je dois vous avouer que quand votre oncle insistait tant pour vous attirer ici, il cédaux caprices d'un enfant gâté. J'avais envie de vous voir, et je l'en tourmentais.

LE COLONEL.

Vous aviez le désir de me voir ?

EMMA.

On parlait si souvent de vous !

LE COLONEL.

Je conçois; cela excite la curiosité.

EMMA.

Surtout lorsqu'on est jeune comme je l'étais alors.

LE COLONEL.

Ainsi depuis que vous avez cessé d'être jeune, c'était de son propre mouvement que mon oncle m'appelait auprès de lui, et vous n'êtes pour rien dans les dernières lettres qu'il m'a écrites? Cette question paraît vous déplaire. Pardonnez-moi de l'avoir faite.

EMMA.

Votre question ne me déplaît pas; elle m'embarrasse. En le voyant décliner, j'aurais désiré qu'il eût anprès de lui le plus proche de ses parens. On ne résiste que de loin aux volontés d'un vieillard. Si vous eussiez été ici, il vous aurait aimé.

LE COLONEL.

Ah! mademoiselle, voilà mon crime; je ne me le pardonnerai jamais. Si j'eusse rempli mes devoirs envers lui, nous aurions été ses enfans; vous me regarderiez comme un frère, et j'aurais acquis le droit de vous protéger. A votre âge, avec un esprit qui étonne, mais qui ne peut devancer l'expérience; avec une franchise dont le charme ne doit durer que pour celui qui obtiendra toute votre confiance; avec une figure qui s'embellit encore de toutes vos qualités, que deviendrez-vous dans un monde où chacun ne pense qu'à soi, ne veut, n'estime rien que pour soi; où le bien même s'interprète à mal; où les premiers mouvemens, souvent bons, ont moins de durée que quand ils sont mauvais? M^{me} d'Yvari, par exemple, croyez-vous qu'elle vous aime? moi, je n'en crois rien. Je ne l'aime pas, et je souffre de vous voir aller dans cette maison.

EMMA.

Si le testament de votre oncle ne m'avait pas obligée de vous attendre ici, de vous y recevoir, je n'aurais pas été conduite à accepter la bienveillance qu'elle m'a montrée et dont j'ai l'intention de ne pas abuser long-temps.

LE COLONEL.

Que deviendrez-vous?

EMMA.

Que serais je devenue sans les bontés de votre oncle ? La fortune que je lui dois suffit pour me permettre de choisir le seul asile qui convienne à ma situation.

LE COLONEL.

Sans y prendre d'engagement ?

EMMA.

Que sais-je ? l'avenir est si long !

LE COLONEL.

Ah ! n'y pensez jamais... sans me consulter comme vous consulteriez un frère. Y consentez-vous ?

EMMA.

Oui. Je consens à vous écrire. Vous me protégerez par respect pour sa mémoire.

LE COLONEL.

Par respect pour tout ce qu'il chérissait en vous. Je serai le tuteur de votre fortune ; elle restera hypothéquée sur cette terre ; vous y tiendrez au moins par quelque chose. Vous étiez si bien ici que je m'en veux d'être la cause qui vous en éloigne. Cette idée m'est insupportable. Si mon oncle m'eût consulté !... Il ne vous aimait pas comme je vous aurais aimée à sa place.

SCÈNE VII.

LE COLONEL, EMMA, M^{me} D'YVARI, M. DUFLOS,
Mlle MODESTE DANS LE FOND DU THÉÂTRE.

M. DUFLOS.

Nos opérations sont terminées, monsieur le colonel ; l'acte est tout prêt ; il ne s'agit plus que d'en prendre lecture et de le signer.

LE COLONEL.

Déjà ?

M. DUFLOS.

Comment n'aurions-nous pas terminé promptement ?

Nous n'avions qu'un même intérêt, et nous avons souvent oublié laquelle des deux parties¹ adverses nous étions chargés de défendre. Madame la baronne a quelquefois plaidé pour M^{lle} Emma, tandis que moi je soutenais votre cause.

LE COLONEL.

Vous êtes trop obligeant.

M. DUFLOS.

Voulez-vous que je vous fasse connaître le contenu de l'acte ?

LE COLONEL.

C'est à M^{lle} Emma qu'il faut le demander.

EMMA.

J'aimerais mieux signer sans lire.

LE COLONEL.

Moi de même. Il y a quelque chose de si triste dans le fond de cette affaire ! D'ailleurs une marque absolue de confiance n'est pas trop pour acquitter ce que nous devons aux soins obligeans de madame.

MADAME D'YVARI.

Vous ne me devez rien, monsieur, et mon cœur suffit pour payer tout ce que j'ai fait pour cette aimable enfant. (*A Mlle Modeste.*) Mademoiselle, faites demander ma voiture, s'il vous plaît. (*Mlle Modeste sort.*)

M. DUFLOS, présentant la plume à Emma.

Signez, mademoiselle.

EMMA, refusant de prendre la plume.

Je ne sais si ce que je vais faire est bien ; mais, madame, il me semble que c'est le moment de parler de cette lettre.

LE COLONEL.

Quelle lettre ?

EMMA.

Elle me fut remise par mon bienfaiteur avec ordre de ne l'ouvrir que dans le cas où j'aurais à me plaindre des pro-

cédés de son neveu. N'ayant point à me plaindre, cette lettre ne m'appartient plus, la voici.

LE COLONEL, prenant la lettre.

Je ne croyais pas avoir mérité une précaution aussi injurieuse. J'aurais voulu du moins que la preuve m'en eût été épargnée.

EMMA.

J'hésitais, et je suis affligée maintenant de vous avoir déplu. Vous m'avez demandé de la confiance, j'ai pensé qu'il aurait toujours fallu vous le dire plus tard.

LE COLONEL.

Quel amour-propre révolté ne serait pas apaisé par des paroles aussi douces ? Emma, donnez-moi votre main comme à un frère, et pardonnez-moi.

EMMA.

De tout mon cœur si le tort est de votre côté.

LE COLONEL.

Oui, oui, mille fois de mon côté; et pour m'en punir je veux subir entièrement l'humiliation à laquelle mon oncle ma exposé. (*Il ouvre la lettre et lit*) « Ceci est mon codicille. »

M. DUFLOS.

Un codicille ! Voulez-vous bien, monsieur le colonel, que je vous évite la peine de le lire ? Cela rentre dans mes attributions.

LE COLONEL, lui remet le papier.

Tenez, monsieur.

M. DUFLOS, lisant.

« Dans le cas prévu par mon testament, où Charles-
» Hippolyte Sinclair, mon neveu et l'héritier de tous mes
» biens, ne réglerait pas dans les vingt-quatre heures les in-
» térêts de ma bien-aimée Emma de Castelbon, de manière
» à ce qu'elle se déclare satisfaite, j'entends et ma volonté
» expresse est que ma terre de Langel appartienne en pro-
» pre, avec tout ce qu'elle comporte, à ma bien-aimée

» Thérèse-Emma , pour l'acquit de ma conscience , ne me
 » croyant pas injuste envers celui qui aurait manqué de
 » justice. »

LE COLONEL,

Quelles expressions ! et par quelle action de ma vie ai-je pu les mériter ?

MADAME D'YVARI.

Calmez-vous, monsieur le colonel. Les vieillards ont le privilège de pouvoir être quelquefois bizarres sans offenser ; et, s'il faut tout dire, votre oncle usait souvent de ce privilège. L'heure avance, signons.

LE COLONEL.

Non, madame. Rien ne pourrait maintenant me contraindre à le faire. Je me refuse à tout arrangement.

MADAME D'YVARI.

Y pensez-vous, monsieur, et prétendez-vous me jeter dans tous les embarras d'un procès ?

LE COLONEL.

J'ai juré de ne jamais plaider.

M. DUFLOS.

Mais réfléchissez bien, monsieur le colonel, que si vous ne signez pas un compromis, cette terre devient dans quelques heures, et sans que rien puisse s'y opposer, la propriété de Mlle Emma.

LE COLONEL.

Eh bien ! monsieur, quel inconvénient trouvez-vous à cela ? Est-ce que mademoiselle n'a pas prouvé qu'elle était capable d'administrer une terre, de faire les honneurs d'une maison ? Est-ce à nous, qu'elle a reçus avec tant de grâce, tant de bonté, à lui contester la justice que tout le monde lui rend ?

M. DUFLOS.

J'ai cru qu'il était de mon devoir de vous faire sentir toutes les conséquences...

LE COLONEL.

Les conséquences se déduisent d'elles-mêmes. Mademoiselle devra la fortune qu'elle mérite à la mauvaise opinion que mon oncle avait de moi, à l'irascibilité de mon caractère que tout soupçon offense; elle ne m'aura aucune obligation. Tout sera pour le mieux.

EMMA, au colonel.

Monsieur... mon frère, vous m'avez promis vos conseils quand je les réclamerais.

LE COLONEL.

Ne m'en demandez pas, je ne suis plus votre frère. Si votre délicatesse souffre de posséder une propriété depuis si long-temps dans ma famille, regardez-moi en me permettant d'espérer qu'un jour vous me la rendrez.

EMMA, à madame d'yvari.

Madame, que faut-il que je réponde ?

MADAME D'YVARI.

Il ne demande que la permission d'espérer, vous ne pouvez pas le lui défendre.

EMMA.

Mais c'est prendre un engagement. Si vite ! sans avoir le temps de la réflexion.

LE COLONEL.

Je le vois, les préventions qu'on vous a données contre moi subsistent toujours.

EMMA.

Non, non, ne le croyez pas. Toute ma crainte est de ne pouvoir justifier une confiance dont je suis plus touchée que je ne puis le dire.

MADAME D'YVARI.

Nous vous cautionnerons s'il le faut, mon Emma. Ma chère enfant, que je suis fière du bonheur qui vous arrive ! N'insistez pas, colonel ; quand vous la connaîtrez comme nous, vous saurez combien il lui faut peu de paroles pour se faire entendre.

LE COLONEL.

Elle ne m'en a pas dit une seule dont le souvenir puisse s'effacer de ma mémoire.

SCÈNE VIII.

M^{me} D'YVARI, EMMA, LE COLONEL, M. DUFLOS, M^{re} MODESTE, RÉNÉ, ROUSSEAU, ET QUELQUES DOMESTIQUES, HOMMES ET FEMMES, QUI RESTENT AU FOND DU THÉÂTRE COMME POUR FAIRE LEURS ADIEUX A EMMA.

RÉNÉ.

La voiture de madame la baronne est avancée.

LE COLONEL.

Eh quoi! madame, vous persistez à nous séparer si vite?

MADAME D'YVARI.

Oui, mon cher colonel. J'étais venue la chercher, maintenant je l'enlève. En paraissant ici vous l'en avez chassée: ce n'est pas galant.

LE COLONEL.

Mais elle est chez elle, et je vais partir pour la ville.

EMMA, en s'écouant.

C'est sur quoi je compte. Même en me retirant je vous refuse un asile. Vantez à présent la manière dont je fais les honneurs d'une maison.

LE COLONEL, à tous les domestiques.

Mes enfans, vous ne perdrez pas votre douce, votre bonne maîtresse; elle ne s'absente que momentanément. Liberté tout entière aujourd'hui et livrez vous à la joie.

EMMA.

Oui, mes amis, de la joie et pas de désordre. Vous y veillerez, mademoiselle Modeste.

MADemoisELLE MODESTE.

Si le bonheur que j'éprouve me laisse toute ma raison.
Ah ! ma chère demoiselle.

LE COLONEL.

Vous aurez donc la bonté de me conduire à la ville,
monsieur Duflos ?

M. DUFLOS.

C'est bien de l'honneur pour moi. Mon cabriolet n'est
pas élégant, mais il est grand et solide.

LE COLONEL.

Vous me montrerez ma maison ; car j'ai au moins une
maison dans ce pays-ci.

MADAME D'YVARI.

Et fort bien meublée, grâce aux soins d'Emma.

EMMA.

Rousseau vous suivra pour vous donner les indications
dont vous aurez besoin. Vous le garderez tant qu'il vous
sera nécessaire.

LE COLONEL.

Votre prévoyance s'étend à tout ; vous avez deviné qu'il
me fallait un confident. (*Se tournant vers Rousseau.*)
J'aime Rousseau, c'est un bon enfant, et nous causerons
ensemble.

ROUSSEAU.

Tant que monsieur voudra. Il y a de quoi.

MADAME D'YVARI, au colonel.

Je compte sur le plaisir de vous voir demain.

LE COLONEL.

Il n'y a pas de doute. A quelle heure déjeunez-vous ?

MADAME D'YVARI.

A dix heures.

LE COLONEL.

Je ne me ferai pas attendre. (*Il offre sa main à la
baronne, qui lui fait signe de prendre celle d'Emma.*)

EMMA, aux domestiques, en prenant le bras du colonel.

Adieu, adieu, je reviendrai vous voir tous les jours

Et moi souvent, en attendant mieux. (*Ils sortent tous, à l'exception de René et de Mlle Modeste.*)

SCÈNE IX.

M^{lle} MODESTE, RÉNÉ.

MADemoiselle MODESTE.

C'est un mariage, monsieur René.

RÉNÉ.

Et un mariage qui ne sera pas long à se faire, je vous en réponds.

MADemoiselle MODESTE.

Ah! vraiment, que votre maître est aimable. Je n'entendais pas bien sa conversation avec mademoiselle; mais qu'il avait les yeux doux... et une voix si tendre, si pénétrante.. Mademoiselle a fait un beau rêve.

RÉNÉ.

Dame, si toutes les femmes qui rêvent lui ressemblaient!

MADemoiselle MODESTE.

Il faut encore du bonheur, soyez-en sûr. Quand je pense que ce matin même elle était quasi abandonnée... Pauvre agneau!

RÉNÉ.

A brebis tondue Dieu mesure le vent.

TH. LECLERCQ.

LETTRES DE BOERNE.

(M. Paulin , libraire-éditeur , doit faire paraître une traduction française des *Lettres sur Paris* de M. Boerne , écrivain allemand qui habite la France depuis la révolution de juillet. Ces lettres ont été publiées à Francfort , et sont en ce moment à l'index dans toute l'Allemagne. Cette rigueur de la police allemande s'explique par les opinions de l'auteur et par le ton de ses lettres , qui ne ménagent pas plus les *illustres* de son pays que ceux de la France elle-même. Au surplus les *Lettres* de M. Boerne touchent à tout , à la politique , à la littérature , aux beaux-arts , et les noms propres y figurent toujours , à côté des jugemens les plus spirituels sur tous les sujets. L'auteur de cette traduction est M. Guirau , qui a long-temps habité l'Allemagne et qui , joignant à la connaissance de la langue la connaissance des hommes dont parle l'auteur , doit ajouter des notes curieuses à la partie du texte qui concerne l'Allemagne. Les fragmens suivans nous ont été communiqués par l'éditeur français. On pourra remarquer une coincidence de jugement entre ce que M. Boerne dit de M. de Talleyrand et l'article plus étendu que nous avons récemment publié sur le caractère de ce célèbre diplomate.)

Paris , le jeudi 21 février 1831.

— TABLEAU DU COURONNEMENT DE NAPOLÉON , PAR DAVID. —
NAPOLÉON. — TALLEYRAND. — LAFAYETTE.

Le Couronnement de Napoléon , peint par David , ne put être exposé sous le gouvernement précédent. Que servit à celui-ci son aveugle rancune ? Quoi de plus ridicule et de plus cruel que la diète sévère imposée à des peuples ro-

bustes par des princes malades et au régime ! Ils croient qu'en faisant jeûner les cœurs on affaiblit les têtes et les bras , et qu'il est alors plus facile de les gouverner. Mais la faim du cœur rassasie la tête et fortifie les membres. Le portrait de Napoléon reparait après quinze ans , et les Bourbons resteront à jamais bannis ; — certainement à jamais ; car à la troisième attaque d'apoplexie , l'homme meurt , fût-il même roi. Je vis hier le tableau , il a beaucoup souffert ; la couleur , le temps , l'admiration , tout est passé. Il me laissa aussi froid que si j'avais vu une de ces peintures de l'arche de Noé , où les animaux entrent accouplés et les oreilles pendantes. Le peintre n'était point inspiré , pas plus que ce temps , pas plus que Napoléon même , pas plus que le peuple qui l'entoure ; c'est un vide brillant et coloré. Le tableau est si grand qu'il forme le rideau du petit théâtre où on le voit. Il contient plus de soixante figures de grandeur naturelle. David a choisi le moment où Napoléon met la couronne sur le front de l'impératrice qui est à genoux devant lui. Napoléon seul n'est à genoux devant rien , ni devant son Dieu , ni devant sa fortune ; il n'y a en lui ni triomphe ni humilité. C'est un couronnement comme celui d'un prince héréditaire sans royaume. Rien que des femmes , des prêtres et des valets dorés. Y a-t-il quelque chose de plus ridicule que Napoléon se faisant donner dans l'église de Notre-Dame , par un clergé tremblant de peur , un certificat qui atteste qu'il a été un héros ? Y a-t-il quelque chose de plus révoltant que ce mariage entre l'homme de la vie et le cadavre du passé ? Napoléon aurait dû se faire couronner à cheval. Il devait orner le trône , et non le trône , lui. Aucun des soldats qui l'ont fait si grand n'est présent ; rien que des porte-queues et des jocrisses de cour. J'aurais voulu voir ses maréchaux s'appuyant fièrement sur leurs épées , et regardant avec un dédain concentré ces cardinaux complaisans. Mais ils portaient des épées comme des chambellans , et sont parés comme des bouffons de cour. Les por-

traits sont tous spirituels, c'est vrai; mais chacun a son visage à lui, aucun nu visage de couronnement. Chacun cherche à étouffer ses sentimens, on le voit clairement. Le cœur et les yeux s'éloignent les uns des autres.

Entre toutes les figures, trois seulement m'ont intéressé : d'abord la sœur de Napoléon, alors grande-duchesse de Berg, plus tard reine de Naples. Elle ressemble excessivement à son frère, excepté qu'elle a des traits plus nobles et qui montrent le bel orgueil de la victoire qu'on cherche en vain dans ceux de l'empereur. Ensuite, le pape : il est accablé et souffrant dans son fauteuil, comme une ame croyante et infirme qui adore Dieu, non-seulement dans ce qu'il fait, mais encore dans ce qu'il ne fait pas et laisse faire. Enfin Talleyrand; je ne l'avais jamais vu, pas même en peinture. Visage de bronze, tablette de marbre sur laquelle la nécessité est écrite en lettres de fer. Je n'ai jamais pu concevoir comment tous les hommes de tous les temps ont méconnu cet homme. On a reproché à Talleyrand d'avoir trahi successivement tous les partis et tous les gouvernemens. C'est vrai : il passa de Louis XVI à la république, de celle-ci au directoire, du directoire à Napoléon, de celui-ci aux Bourbons, de ceux-ci à Orléans, et il pourrait bien arriver qu'avant de mourir il passât de nouveau de Louis-Philippe à la république. Mais il ne les a pas trahis, il les a seulement laissés là quand ils étaient morts. Il était assis auprès du lit du malade de chaque temps, de chaque gouvernement, avait toujours les doigts sur le pouls, et s'apercevait, le premier, que le cœur avait cessé de battre. Alors il se hâtait d'aller du mort à l'héritier, tandis que les autres continuaient encore quelque temps à servir le cadavre. Est-ce là de la trahison? Talleyrand est-il plus méchant parce qu'il a plus de jugement que d'autres et se soumet de meilleure grâce à la nécessité? Ce n'est pas la fidélité des autres qui dure plus long-temps, mais leur illusion. J'ai toujours écouté la voix de Talleyrand comme la décision du destin. Je me souviens encore de

mon effroi quand , après le retour de Napoléon de l'île d'Elbe , je vis Talleyrand rester fidèle à Louis XVIII , cela m'annonçait la ruine de Napoléon. Je fus charmé qu'il se déclarât pour d'Orléans ; j'en conclus que les Bourbons avaient fini. Je voudrais avoir cet homme dans ma chambre ; je le suspendrais au mur comme un baromètre , et je voudrais , sans lire une gazette , sans ouvrir la fenêtre , savoir tous les jours quel temps il fait dans le monde.

Talleyrand et Lafayette sont les deux plus grands caractères de la révolution française , chacun à sa place. Lafayette , aussi , sait distinguer l'apparence de la réalité , la vie de la mort ; mais tout tombeau fut pour lui un berceau , et il n'abandonna pas les morts. Il croit à une vie après le trépas , à une métempsycose de la liberté ; Talleyrand ne croit que ce qu'il sait. Ah ! si Napoléon avait été comme Talleyrand ! Comme il n'avait besoin que de servir le temps , non les hommes. puisqu'il était lui-même le plus élevé , en connaissant mieux , il se serait mieux servi lui-même , et siégerait encore sur le trône du monde. Que n'ai-je pas dit à l'empereur ! Heine aurait dû l'entendre ! J'étais seul dans la salle , et me placai devant lui , les bras croisés , comme il avait coutume de faire. Je voulais me moquer de lui . et l'ai traité de *fou* ! J'aurais pu l'appeler *scélérat* que cela ne l'aurait point offensé. Non , jamais je ne pardonnerai à cet homme ce qu'il s'est fait à lui-même , quand même je lui pardonnerais ce qu'il a fait au monde. Se salir , par vanité , d'une poussière royale , pour se donner une apparence de vétusté ! Il a fait perdre à la liberté ses plus belles années : il l'a dupée de sa jeunesse , et maintenant elle est obligée , en cheveux blancs , de s'asseoir encore sur les bancs de l'école et de recommencer par apprendre ce qu'elle pourrait avoir oublié depuis long-temps. Avant de m'en aller , j'ai dit à Napoléon avec un peu moins de colère : Pour la sottise que tu fis commettre à d'autres , je veux te pardonner la tienne propre. Tu étais le fort cerceau de fer qui retenait

ensemble les douves du monde, et les fous princes te brisèrent; et soudain le vin en fermentation fit sauter le vaisseau dont les lourds fragmens ont bondi contre des têtes vides ! C'était beau.

LORD BYRON.

J'ai commencé à lire les *Mémoires de lord Byron*, par Th. Moore. C'est du vin chaud pour un pauvre voyageur allemand qui, au relai de la nuit de la vie, entre Trenndiczen et Kroppenstaedt, se gèle misérablement dans une mauvaise diligence. Mais lui était un seigneur riche et distingué; lui, les plus doux ressorts de l'imagination le portaient sans cahot sur des chemins raboteux, et il buvait tout le jour le johannisberg de la vie. C'est à en tomber malade d'envie. Comme une comète qui s'affranchit du cours régulier des étoiles, Byron traversait, sauvage et libre, le monde, arrivait sans accueil, partait sans adieu et préférait d'être seul plutôt que d'être l'esclave de l'amitié. Jamais il ne toucha la terre; c'est à travers la tempête et le naufrage qu'il naviguait audacieusement, et la mort fut le premier port qu'il vit. Comme il fut ballotté çà et là ! Mais aussi quelles îles Fortunées a-t-il découvertes où le calme et la prudente boussole ne conduisent jamais ! c'est là bien une nature de roi. Qu'est-ce qui fait les rois ? ce n'est pas de prendre et de donner la justice ; — chaque sujet le fait aussi ; — roi est qui vit à sa fantaisie. Je ris quand on dit que Byron n'a vécu que trente et quelques années, il a vécu des milliers d'années. Et quand on le plaint d'avoir été si mélancolique ! Dieu ne l'est-il pas aussi ? la mélancolie est la joie de Dieu. Peut-on être gai quand on aime ? Byron haïssait les hommes, parce qu'il aimait l'humanité ; la vie, parce qu'il aimait l'éternité. Il n'y a pas d'autre choix. La dou-

leur est le bonheur des bienheureux. Celui-là vit le plus qui souffre le plus. Nul n'est heureux si Dieu ne pense à lui; si ce n'est avec amour, que ce soit avec colère, mais qu'il y pense. Je donnerais toutes les joies de ma vie pour une année des douleurs de Byron.



ALBUM.

BAL DE MONSIEUR LE PRÉSIDENT DU CONSEIL.

Comment donner, par la description, une idée de cette fête dont mes yeux sont encore éblouis? Le bal de M. le président du conseil sera cité long-temps comme ceux des premiers jours du consulat et des grandes époques de l'empire auxquels je l'ai entendu comparer, alors qu'oubliant la tourmente révolutionnaire, et confiante en l'avenir sous la protection de la gloire, la société de Paris se livrait de nouveau à cette heureuse gaieté française qui restera toujours, espérons-le, un des attributs caractéristiques de la nation la plus sociable de l'Europe. Le rapprochement semblait plaire, dans le bal de lundi, à tous ceux pour qui il évoquait les images de leur jeunesse et des souvenirs historiques dont le tableau nous charmait aussi, nous autres qui, nés avec le siècle, ne pouvons connaître les fêtes comme les événemens glorieux de ses dix premières années, que par le récit de nos pères. Ce retour sur le passé donnait naissance à mainte anecdote; et si quelques-uns des personnages de nos fastes contemporains traversaient en ce moment les salles, c'était comme pour répondre à l'appel de leur nom: quelquefois aussi le narrateur, dont l'émotion actuelle rajeunissait ainsi la mémoire devant le groupe animé d'une contredanse, retrouvait soudain les traits de la beauté qu'il vantait comme l'ornement des bals de son temps, et reproduite semblable à elle-même dans sa fille. Ce qu'il y avait enfin de plus remarquable

peut-être dans une réunion si nombreuse de personnes de tous les âges et de tous les rangs, c'était la gaieté qui épanouissait tous les visages, c'était ce sourire d'enchantement qui exprime qu'une même pensée agite tous les cœurs d'une sensation commune ; car si un vieillard peut recommencer en rêve le roman de sa vie, et retrouver par l'imagination les plaisirs de sa jeunesse, n'est-ce pas partout au milieu de la féerie d'un bal ?

C'était bien une féerie que le bal du 23 janvier ? Cet hôtel, ordinairement solitaire ou peuplé de solliciteurs au front soucieux, était converti en un palais des *Mille et une Nuits* par le luxe et l'élégance de sa décoration, retentissait d'une délicieuse harmonie, resplendissait d'innombrables lustres, et voyait s'agiter dans ses riches appartemens plus de deux mille figures joyeuses. Les symphonies d'un orchestre placé à dessein dans un pavillon extérieur et l'illumination de la façade en verres de couleur annonçaient de loin la fête aux arrivans. Les dernières voitures ne sont entrées dans la cour qu'après minuit. Les salons si vastes du rez-de-chaussée n'auraient pu contenir le grand nombre des personnes invitées. Mais l'ordonnateur de la fête avait fait élever dans le jardin une salle magnifique, tapissée de tentures de soie rouge damassée, et ornée de hautes glaces, autour desquelles se déployaient des draperies de soie unie blanche et bleue à franges d'or, et dont les reflets aidaient encore à l'éclat des lumières. Le plafond figurait des arabesques d'un goût exquis. Cette salle improvisée formait un parallélogramme dont les deux faces latérales étaient garnies de banquettes pour les dames. Elle s'ouvrait sur une galerie qui, prise aussi sur le jardin, bordait dans toute sa longueur la suite des salons intérieurs. C'était là que se promenaient les observateurs et que les dames venaient aussi, dans l'intervalle de deux contredanses, chercher un air plus frais, respirer le parfum des jardinières disposées entre les colonnes et les glaces, et jouir du coup d'œil

magique qu'offrait l'ensemble des salons. La galerie avait encore l'avantage de conduire aux deux buffets où, indépendamment des rafraichissemens qui circulaient sans cesse, on vous versait le thé dans celui de gauche, et où vous trouviez, dans celui de droite, une espèce d'autel gastronomique dont la description mériterait un poème en douze chants. Jamais l'art de l'architecture et celui du dessin, appliqués à la bonne chère, n'ont élevé un monument à la fois plus élégant et plus grandiose. J'en parle ainsi moi-même profane, qui accepte à peine un gâteau entre les heures de mes repas; que serait-ce si je me faisais l'interprète de l'enthousiasme que j'ai vu éclater autour de moi à l'aspect de cet édifice dont je suis allé encore admirer les ruines pittoresques à quatre heures du matin.

Les salons du premier étage réunissaient ces hôtes à part pour qui un bal n'est pas un bal, ni un lieu de frivole causerie, et qui demandent aux combinaisons ou aux hasards du jeu la seule émotion qui puisse faire battre leur cœur. Peu de jeunes gens ont, dans la soirée de lundi, déserté les dames pour les cartes. Il y avait du monde, cependant, autour du tapis. Mais quelque intérêt qu'offre l'étude d'une tête de joueur, les curieux comme moi redescendaient bien vite dans la galerie verte et dans les salles où la contredanse succédait à la valse, et la valse au galop. C'était là qu'il y avait plaisir à observer soi-même ou à écouter les observateurs communicatifs, à désigner une figure historique où à s'en faire désigner une autre, à louer la dame que votre voisin paraissait regarder avec le plus de plaisir, ou à entendre louer celle dont le nom chatouillait le plus votre cœur. Il est encore d'autres causeries de bal qui ont bien leur charme, même celles de la médisance quand elle est spirituelle et point trop méchante. Je prêtai une complaisante attention, pendant toute une contredanse, à l'un de ces danseurs émérites du consulat qui, tout en admirant les grâces de

1832, regrettait, au nom de l'art, cette danse de virtuose qui avait fait son admiration et peut-être sa gloire de salon en 1800. Avec quelle verve, inspirée par le violon de Tolbec autant que par le souvenir du passé, il me vantait la grave cérémonie du *menuet*, les pas compliqués de la *gavotte*, les gracieux tours de force de l'*anglaise*. Ces femmes aux pas de sylphides qui décrivaient devant nous les capricieux méandres d'une contredanse étaient dignes, disait-il, de voler comme des déesses d'opéra, et elles se contentaient de marcher ! De pareils regrets me rappelèrent la caricature satirique où Hogarth a mis vis-à-vis la Vénus de Médicis un professeur de danse français qui s'occupe à lui relever la tête, à lui effacer les épaules, à lui placer les bras et les jambes. Mais je me gardai d'interrompre les éloquens regrets de mon interlocuteur qui, passant des dames aux cavaliers, me citait, comme la grande époque de l'art, le temps où MM. Trénis, Laffite et Rastignac, etc., étaient les coryphées des soirées dansantes ; alors que Gardel, ainsi que nous le dit M^{me} la duchesse d'Abrantès dans ses amusans *Mémoires*, croyait payer avec usure un important service par quelques leçons en ville ; alors que Napoléon lui-même (en levant les épaules, il est vrai) s'approchait de M. de Trénis pour écouter sa dissertation profonde sur le salut de la gavotte. Le défenseur des gloires dansantes de 1800 convenait, du moins avec bonne foi, que la valse a conservé tous ses mouvemens oscillatoires, et que le tournoiement fantastique du galop est même un progrès. Au risque de trahir le personnage, j'ajouterai que je le vis, un peu plus tard, devant le buffet, rendre témoignage, plus éloquemment encore, au perfectionnement des ambigus gastronomiques, en rivalisant d'appétit avec un jeune philosophe qui réparait aussi, avec une incroyable activité, les fatigues de la nuit.

Un bal semblable, en Angleterre, fournirait à tous les journaux du surlendemain au moins dix colonnes de nous

propres et de descriptions de toilette sous le titre de *Mirror of fashion* (miroir de la mode). Cette indiscretion, sollicitée également par la vanité de toutes les miladys et par l'intérêt des *Palmyres* de la haute société anglaise, n'est pas encore passée dans nos mœurs; autrement j'aimerais à nommer ici les dames dont la parure et la beauté ont été le plus généralement admirées chez le président du conseil. Le prince royal a dansé et valsé avec quelques unes, et, malgré la révolution de juillet, il reste assez d'idées aristocratiques en France, à ce qu'il m'a paru, pour que celles-là aient été estimées les plus heureuses, sinon toujours les plus belles. La république aura tort encore quelque temps avec les dames. Le jeune duc de Nemours assistait aussi à cette soirée. Parmi les illustrations nationales et étrangères que l'étiquette nous permet de citer, on remarquait l'empereur don Pedro avec dona Maria, lord Granville, l'ambassadeur d'Angleterre, l'ambassadeur du bey de Tunis, admirable type de la race musulmane, espèce de géant, suivi d'un joli page, des généraux espagnols et polonais, quatre de nos maréchaux, les collègues de M. le président du conseil, les membres de l'opposition libérale, etc.

A quatre heures et demie du matin la fête était encore animée, quoique déjà le nombre des danseurs et des danseuses ne fût plus le même, lorsque le bruit s'est tout à coup répandu que le feu avait pris à une des tentes dressées dans la cour pour servir de vestiaires. On s'est souvenu du fameux incendie qui éclata dans un des plus magnifiques bals de l'empire; M. le président du conseil s'est empressé de rassurer les dames effrayées, en leur apprenant qu'on était déjà maître du feu. Grâce au zèle des pompiers et de plusieurs assistans, il n'a été perdu que quelques manteaux, et la danse a continué jusqu'à six heures.

Nous avons entendu les membres de l'opposition rendre hommage à la manière dont la famille de M. le président du conseil a fait les honneurs d'une fête à laquelle ils se

sont rendus d'autant plus volontiers qu'on sait que la dépense n'en est pas prélevée sur le budget. E. T.

— Chaque fois qu'il y a bal aux Tuileries, le roi fait inviter dix gardes nationaux par légion. Le sort désigne les grenadiers et les chasseurs qui acceptent l'invitation au nom de leurs camarades. Nous croyons que le roi de la révolution de juillet fait bien de préférer sa popularité à l'étiquette.

— On a remarqué parmi les personnes qui assistaient au bal de M. Casimir Perrier des journalistes de toutes les opinions : *la Révolution* y dansait aussi bien que le *Figaro*. Quant aux diverses nuances de l'opposition parlementaire, elles y avaient aussi leurs représentans, excepté toutefois celle des cinq à six députés groupés autour de M. Berryer. Nous avons bien reconnu près du buffet M. le baron de Chartrouse; mais comment le compter? tour à tour impérialiste, libéral et carliste par circonstance, monsieur le baron est un arlequin politique qui rit tout le premier de ses opinions passées, présentes et futures.

— Une question grave s'est présentée cette semaine. L'arrestation provisoire d'un écrivain avant jugement pour un délit de presse ordinaire est-elle légale? Nous sommes de ceux qui ne le pensent pas. Si cette procédure existe réellement dans notre jurisprudence, n'est-il pas urgent de la réformer? La liberté de la presse ne saurait, selon nous, se séparer de la liberté de l'écrivain. Le gouvernement lui-même n'a point approuvé toutes les rigueurs que le parquet a pu se croire en droit d'exercer depuis peu relativement à certains délits de la presse.

— Les concerts du Conservatoire commenceront le 1^{er} février.

— Chaque nouveau début de Mme Raimbault est un nou-

veau succès pour elle. Elle a chanté d'une manière remarquable le rôle d'Arsace ; mais son triomphe a été surtout complet dans celui de Rosine du *Barbier*. C'est là que son jeu, sa voix, sa gracieuse timidité, la pureté de sa méthode, l'ont placée au niveau de toutes les cantatrices qui l'avaient précédée. La scène du billet a été ravissante ; Lablache s'y est montré toujours lui-même, et Bordogni, qui chante d'ailleurs fort bien, a eu comme acteur un moment de chaleur et de verve qui a rappelé aux lecteurs de Cervantes le temps de galop que fit le coursier de don Quichotte *une fois dans sa vie*. Graziani, dont le masque est si comique, a joué et chanté Bartholo à ravir. Nous ne serions que médisans si nous ajoutions que l'air de *la Calomnie* aurait pu être un peu mieux étudié par Derosa. Mais l'ensemble de cette représentation a satisfait les dilettanti les plus difficiles.

Le Théâtre-Italien est à la veille de représenter *il Pirata*, où Rubini est, dit-on, si extraordinaire. On ne peut que remercier M. Robert de tout ce qu'il fait pour nos plaisirs.

— Nous venons de lire les *Réflexions sur le goût musical en France*. C'est une dissertation fort ingénieuse dans laquelle l'auteur venge la musique nationale de ses détracteurs, et trace avec une précision un peu systématique peut-être les limites que l'art doit prescrire à ses progrès. Cette brochure intéresse non-seulement nos compositeurs, mais les artistes de nos théâtres lyriques. Il y a de dures vérités pour quelques-uns ; il y en a d'utiles pour tous, pour le théâtre Feydeau surtout, à qui l'auteur donne le secret de ses anciens succès. Faire chanter les acteurs et faire jouer les chanteurs, tout est là pour M. Gail, fils d'une dame dont le nom rappelle l'heureux temps des Elleviou et des Martin. M. Gail va jusqu'à désigner le personnel nécessaire à la régénération de l'Opéra-Comique. Nous le dénonçons à toute la colère des dieux de l'Allemagne et de l'Italie.

— L'ÉCUYER DAUBERON OU L'ORATOIRE DU BON SECOURS.—

Je suis un peu, je l'avoue, comme le bon Chrysale de Molière, prévenu contre l'esprit en jupon, l'ennemi né des philamintes de France, des bas bleus de la Grande-Bretagne. Je n'aime pas une jolie main tachée d'encre, et, s'il faut tout dire, ma première femme qui ne savait pas lire était douce comme une Agnès, tandis que ma seconde, depuis qu'elle traduit des romans allemands, a des caprices pas trop germaniques. D'ailleurs soyez à la fois galant et critique si vous le pouvez : vous qui aimez votre repos autant que la vérité, osez dire à lady Morgan qu'elle est inférieure à Walter-Scott. et à miss Landon, que Byron était un plus grand poète qu'elle. Voulant vivre en paix avec les dames auteurs, j'avais pris le parti de les louer toujours. Mais je vous disais que ma femme se mêle de littérature : eh bien, elle est jalouse de tous mes articles comme d'autant d'infidélités à sa gloire future : nous comptons à peu près huit muses sur notre parnasse de 1832, et elle veut absolument être la neuvième, quand elle aura trouvé un libraire, chose assez rare, soit dit en passant, pour une femme de lettres qui en est à ses débuts. Je voudrais cependant ne pas être injuste envers *l'Écuyer Dauberon* : l'auteur se présente avec un nombreux cortège de chevaliers qui disent assez qu'elle mérite plus que des égards. Chacun d'eux a fourni une épigraphe à un de ses chapitres; car l'épigraphe est la devise de notre jeune chevalerie littéraire. Sous la bannière du *bon secours*, je vois d'abord, et le plus zélé sans doute, M. Charles Nodier avec cette mélancolique sentence : *Le bonheur a deux lois : beaucoup et pas long-temps*; ensuite M. de Balzac : *Femmes profondément égoïstes* : M. de Balzac est le Laroche-foucault du romantisme; M. de Lamartine : *Qu'importe le soleil, je n'attends rien des jours*. M. Amédée Pichot : *Que la nuit est belle*, etc., etc. (Ces deux champions sont de dignes descendans du Beau Ténébreux). M. Ortolan : *Vois cette étoile étincelante*. M. Alex. Dumas : *Une vierge*

tomba. M. de Resseguier : *L'ingrat, il m'aimerait si mon cœur moins sensible...* Casimir Delavigne : *Que voulez-vous*, et dix autres sans compter les morts et ceux qui ont écrit en langue morte comme saint Augustin. Madame Waldor, avec cette modestie craintive qui va si bien à son sexe, a donc cru devoir s'entourer d'une armée de champions littéraires; mais à dire vrai elle n'en avait nullement besoin. Connue déjà par des vers fort distingués, elle prendra rang désormais sans conteste à côté de madame Cotin. Son volume offre plusieurs tableaux gracieux qui, au besoin, révéleraient en elle le poète. Il est aussi tels sentimens de son roman qu'une femme seule pouvait exprimer avec autant de délicatesse.

Nous n'analyserons pas *l'Écuyer Dauberon*, pour en laisser toute la surprise au lecteur, nous contentant de dire que la scène se passe sous Louis XIII. Mais ce n'est pas un roman historique; hâtons-nous de rassurer ceux qui commencent à trouver nos Walter-Scott de France un peu ennuyeux. M^{me} Waldor a préféré à un prétendu intérêt de localité l'analyse d'une passion qui est de tous les temps, et que le genre historique n'a pu heureusement détrôner dans les romans.

Elle a su peindre aussi avec beaucoup de charme une jeune fille pure et belle dont les malheurs font couler de douces larmes. On maudit, quand on connaît Alide, cet écuyer Dauberon d'abord coupable par faiblesse, et qui devient peu à peu le plus déloyal des amans. Il est une autre héroïne que vous prendrez bientôt en haine en lisant M^{me} Waldor. Mais j'ai dit que je ne trahirais pas par l'analyse l'intrigue vraiment intéressante de ce roman très-remarquable.

A.

— Vous admirez peut-être Mirabeau; vous le voyez sans scandale occuper un piédestal à côté de ceux de Démosthène, des Gracques, de Fox. Eh bien! ce géant avait pour secrétaires deux ou trois nains, dont l'un, montant

sur les épaules de son maître, appuyant son menton sur sa tête, lui fermant la bouche d'une main et les yeux de l'autre, vous crie : C'est moi qui suis le grand homme; c'est moi qui fis ses discours; c'est moi qui dominais de cette hauteur l'assemblée constituante, et qui, si le géant eût vécu, aurais dominé la révolution, la France, l'Europe et le monde.... Hélas! bon petit nain, pourquoi as-tu laissé mourir ton géant? Voilà, sous forme d'apologue, le sens d'un ouvrage fort curieux, publié chez MM. Ch. Gosselin et Bossange : *Souvenirs sur Mirabeau*, par M. Et. Dumont de Genève. M. Dumont vous prouve que Mirabeau écrivit et parla quelquefois sous sa dictée. Nous pourrions bien revenir sur cette publication ornée *du fac simile de neuf lettres* de Mirabeau, dont l'une est conçue en ces termes : « J'oubliais de vous dire que nous avons une assemblée demain matin, peut-être même le soir, oui le soir, et aussi ce soir, *parce que la chose la plus inutile pour faire une constitution, c'est la réflexion.* Voulez-vous des billets pour demain? première question. — Puis-je demander la parole? seconde question. *Vale et ama, me Mirabeau.* » Nous recommandons cette lettre à ceux de MM. les députés qui croiraient compromettre leur fierté s'ils s'adressaient à un secrétaire pour être sûrs d'être écoutés ou lus.

— Les Revues anglaises ont beaucoup vanté l'*Histoire de Pologne*, de M. Fletcher. Cet ouvrage vient d'être traduit en français par M. Alphonse Viollet, qui y a ajouté une continuation que les derniers événemens rendaient indispensables. Cette *Histoire de Pologne*, en deux vol. in-8°, se trouve chez L.-G. Michaud, rue Richelieu, n° 67.

— Nous avons eu plusieurs histoires de l'expédition d'Alger; M. Eus. de Salle, interprète de l'armée d'Afrique, vient d'en publier le roman. Sous cette forme, l'au-

teur se flatte, peut-être avec raison, d'avoir été aussi véridique pour le moins que ses devanciers, sans en excepter M. Merle, écrivain trop spirituel pour avoir tenu à dire toujours la vérité dans ses amusantes *anecdotes*. M. Eus. de Salle a intitulé son roman : *Ali-le-renard*. Nous reparlerons de cette composition, qui forme 2 volumes in-8°, publiée par M. Ch. Gosseliu.

— Il a été publié onze cents ouvrages nouveaux à Londres pendant le cours de 1831, sans compter les réimpressions et les brochures.

— Nous recevons la seconde édition d'un poème de M. Creusé de Lesser, déjà connu par la *Table ronde* : c'est une imitation en vers du poème en prose de Grainville, intitulé *le Dernier Homme*, conception originale, à laquelle, selon M. Ch. Nodier, il ne manquait que le rythme et la rime pour rivaliser avec celle de Milton. Autant qu'on peut en juger par quelques passages pris au hasard, M. de Lesser a quelquefois réussi à réaliser la traduction que Grainville se proposait lui-même d'exécuter : il a été quelquefois moins heureux ; mais l'ouvrage doit être lu en entier pour être jugé en conscience.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DIXIÈM VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Voyages. — Aventures de deux missionnaires moraves, traduction de Robert Southey.	5
Fazio de Pise, traduction d'Ant.-Fr. Grazzini.	241
Les chroniques florentines, extrait de G. Villani.	316
Histoire contemporaine, M. de Talleyrand (<i>New Monthly Magazine</i>).	205

LITTÉRATURE MODERNE, ETC., ETC.

Paris. — Le jour de l'an, par M. Bazin.	17
La double méprise, conte américain, par M. Jules Janin.	32
La marine en Basse-Bretagne, par M. Auguste Romieu.	78
Esquisses du Nord, par M. J.-J. Ampère.	92
Poésie.—Souvenirs du collège, par M. Barthélemy.	107
Elisabeth Levasseur, par Aloysius Block (M. Brucker).	112
Documens sommaires sur la liste civile du roi d'Angleterre, par M. de Moléon.	160
Trois scènes de la vie maritime, par M. Eugène Sue.	178
De la satire en France depuis la révolution de juillet, par M. Géruzéz.	203
Oberman, par M. Sainte-Beuve.	253

L'orpheline, ou <i>A brebis tondue Dieu mesure le vent</i> , comédie-proverbe en deux actes, par M. Théodore Leclercq.	274	et	346
Paris. — Le Palais-Royal et la Place-Royale, par M. Bazin.			171
Lettres de Boerne.			373
Album.	67, 145, 210, 306,		379

FIN DE LA TABLE DU TOME DIXIÈME.







